

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Causerie. — La Terre-Sainte (*suite*). — École apostolique : Notice sur Abel Boujat (*suite*). — Notes et documents sur l'histoire du Mont-Saint-Michel (*suite*). — Ordre de l'Aile de Saint-Michel (*suite et fin*). — Faveurs obtenues.

### A NOS BIENFAITEURS

#### CAUSERIE

A quelle époque, chers Bienfaiteurs, remonte votre dernier pèlerinage à Saint Michel, en son sanctuaire du Mont-Saint-Michel? Le temps qui change toute chose en ce monde, excepté les âmes généreuses et les cœurs droits, a touché de son doigt capricieux l'aspect de notre chère montagne, et c'est pourquoi je viens vous proposer une petite visite à l'Archange sans autre déplacement que celui de vos souvenirs. Vous n'avez point cessé d'aimer notre saint Protecteur et les œuvres qui sont nées et ont prospéré sous sa bienfaisante tutelle; vous serez heureux d'en entendre parler. Que ne pouvons-nous réaliser ce qui va rester à l'état de fiction! A côté de grandes tristesses, vous béniriez encore Dieu avec nous de ce qu'il nous fait sentir toujours la main de sa Providence paternelle, et vous éprouveriez une joie bien légitime d'être pour quelque chose dans le bien qu'abrite l'aile de Saint Michel.

Franchissons la première enceinte. Le premier pas vous introduit dans l'*Orphelinat*. Vingt petits enfants abandonnés de leurs parents et recueillis par la charité de cœurs dévoués ont été confiés aux Pères qui les ont acceptés volontiers, la plupart gratuitement, quelques-uns pour une modique rétribution. Sous la garde des excellentes religieuses que vous connaissez, ce petit monde vit heureux, sans souci, toujours sûr de trouver de bon pain sur la table, un bon lit au dortoir, des vêtements bien chauds et bien propres. Ils sortent de la classe dont quelques-uns tirent grand profit, grâce à une dose d'intelligence que tous ne partagent pas. Ce n'est pas à cause de leur intelligence, mais de leur malheur qu'ils sont là, et, un jour, grâce plutôt à l'éducation qu'à l'instruction qui leur est donnée, ils feront des ouvriers honnêtes et chrétiens. — Peut-être rencontrerons-nous quelque étrangère dans les corridors qui conduisent à la chapelle. A voir l'empressement des pauvres petits autour d'elle, il est aisé de pressentir une Zélatrice ou une Bienfaitrice qui a voulu jouir pendant quelques jours du bonheur de la retraite et du plaisir de vivre au milieu de ses petits protégés. Un des moyens les plus féconds pour les exciter au travail est de leur déterminer une Bienfaitrice qui veut bien se charger de l'entretien de l'un d'eux. Celui qui a mérité cette faveur sait le nom de la personne charitable qui s'intéresse à lui. Il lui écrit, il en reçoit des lettres d'encouragement parfois accompagnées de petites *gâteries*; il prie pour elle tous les jours, et le grand châtement d'une faute serait de l'en informer.

Mais ne nous arrêtons pas, et gravissons la pente quelque peu abrupte de la montagne. Nous jetterons en passant un coup d'œil à l'échafaudage dont le sommet aboutit à l'emplacement de l'ancienne hôtellerie bâtie par Robert de Torigny, et dans laquelle les moines exerçaient si largement les bienfaits de l'hospitalité. Plus loin, la roue aux provisions, puis l'abbatiale. Nous arrivons au pied du donjon. Encore quelques marches et nous sommes à la porte du monastère. Inutile de sonner : la porte est toujours ouverte, été comme hiver. Entrons dans la salle

des Gardes; mais n'y stationnons que le temps nécessaire pour en admirer les murs sévères et les voûtes magnifiques. Derrière cette belle cheminée restaurée se trouve le *portier* des missionnaires; une petite porte dissimulée dans l'ombre conduit à sa loge. De l'autre côté de la salle se trouve la loge de notre gardien. Je dis de *notre* gardien, car il est chargé officiellement de faire visiter l'ancienne abbaye, et de veiller à ce que, dans la Basilique, nous ne chantions pas de cantiques séditeux. Mais je vous ai promis une visite à l'Archange et je ne pouvais vous promettre que cela; car il ne m'est permis, comme à vous-mêmes, que de marcher sous la conduite du Guide dans ce monument que j'ai exploré pendant dix ans.

Prenons donc le chemin de l'Église, c'est-à-dire le grand escalier abbatial que vous apercevez déjà par cette immense baie que fermait autrefois une muraille dans laquelle une porte était enclavée. A mi-chemin, à gauche nous allons trouver une petite famille qui nous est bien chère, c'est notre *École apostolique*. Pardonnez-moi de ne vous faire point entrer dans les appartements qu'elle occupe; l'absence de réparations urgentes ayant fait pénétrer l'eau des pluies jusqu'à eux à travers trois étages nous avons dû leur faire abandonner la partie qui leur était réservée. Un peu moins bien, un peu plus pressés, les chers enfants n'en sont ni moins gais ni moins laborieux. Quelqu'un souffre pour eux, ils n'en savent rien et se contentent de remercier Dieu et leurs bienfaiteurs.

Si les œuvres locales venaient à resserrer, quand il s'agit d'eux, les cordons de votre bourse, il faudrait pour nous, multiplier les sacrifices; mais le plus pénible serait de restreindre le nombre de nos Enfants si pieux et si confiants dans votre providence. Car, pourquoi ne pas le dire? sous différents prétextes on nous a enlevé nos ressources en nous laissant toutes nos charges. Nous ne rougissons pas de faire appel à votre charité et nous sommes sûrs que votre visage et votre cœur ne se détourneront point de nos Apostoliques. Nous avons, pour eux et pour les Orphelins, maintenu sur le Saut-Gauthier la

vente des objets concernant le Mont-Saint-Michel et la visite au Trésor de l'abbaye, vous connaissez ce dernier par une livraison précédente. C'est notre seule ressource avec les abonnements aux *Annales*.

Entrons dans la basilique. Elle est encombrée par les matériaux de la restauration ; mais par la première basse nef qu'on nous a réservée, nous pourrions pénétrer jusqu'au bras droit du transept. C'est là que nous avons entassé tout ce qui se rapporte au culte de Saint Michel.

Nous prions avec vous afin que l'Ange de la France soit propice à ses enfants, et vous entendrez les élèves de notre chère École apostolique supplier Saint Michel et la Reine des Anges de combler de bénédictions leurs Bienfaiteurs et leurs Bienfaitrices dont le secours leur est plus que jamais indispensable.

---

## LA TERRE-SAINTE

(Suite) (1)

MON CHER PÈRE,

Dans ma dernière lettre, après vous avoir parlé de la Tour de David et du riche quartier des Arméniens, je vous ai dit en terminant que je me rendais à la *Casa Nova* des Franciscains pour aller de là visiter l'emplacement du Temple bâti par Salomon et la mosquée d'Omar. Notre zélé directeur en avait obtenu la permission du pacha par l'entremise du consul français. Moyennant une gratification, nous avions une garde qui se composait d'un *cavas* du consulat et de plusieurs gendarmes turcs. Ainsi escortés, nous sommes partis environ cinquante pèlerins pour visiter l'esplanade célèbre et la mosquée que les Musulmans appellent *Haram-ech-Cherif* (noble sanctuaire).

Ce n'est même que depuis la guerre de Crimée que les chré-

(1) Voir la livraison d'octobre 1883.

tiens peuvent être autorisés à franchir la porte du Haram-ech-Cherif et à visiter les mosquées d'Omar et d'El-Aksa. Jusqu'alors il y avait peine de mort à l'égard de tout chrétien contrevenant à la défense d'y entrer. J'ai lu dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par Chateaubriand, que cet homme célèbre, malgré sa réputation universelle, ne put visiter l'intérieur de la mosquée d'Omar et qu'il ne put voir l'esplanade que d'une fenêtre de la maison de Pilate. Je fus bien tenté, dit-il, de risquer tout pour satisfaire mon amour des arts ; mais la crainte de causer la perte des chrétiens de Jérusalem m'arrêta.

Le mont Moriah est sans contredit un des points les plus vénérables de la terre. Ce fut sur son sommet mystérieux qu'Abraham vint de Bersabée, sur l'ordre de Dieu, pour immoler Isaac. Une croyance générale parmi les Juifs est que ce fut sur le mont Moriah qu'Adam offrit à Dieu le premier sacrifice après la Création, et qu'était dressé l'autel de Caïn et d'Abel. David choisit le mont Moriah pour établir le merveilleux édifice qu'il voulait élever à la gloire du Très-Haut. Salomon dut en faire enlever la cime pour la convertir en une vaste plate-forme qu'il fit entourer d'un mur gigantesque qui existe encore pour en soutenir les terres. Cette terrasse forme un immense quadrilatère de 500 mètres de longueur sur 300 de largeur, qui se développe dans la direction du nord au sud.

Pour connaître la cause et l'origine du Temple bâti par Salomon, je n'ai qu'à ouvrir la Bible, et je vois, au deuxième livre des *Rois* que, par un principe d'orgueil, David ordonna le dénombrement de tout son peuple. Dieu irrité envoya pour le châtier une peste terrible qui fit périr soixante-dix mille personnes en trois jours. David reconnut sa faute. Il s'humilia devant Dieu et demanda grâce pour son peuple. Le Très-Haut se laissa toucher et le fléau cessa entièrement. En reconnaissance, David promit de lui élever un Temple magnifique, mais le prophète fut envoyé pour lui faire savoir que l'exécution de ce dessein était réservé à Salomon, son fils. David se contenta donc de rassembler les matériaux qui devaient servir à bâtir le

Temple futur. Salomon jeta les fondements du temple 1008 ans avant J.-C. et il fut achevé au bout de sept ans. Il envoya des ambassadeurs à Hiram, roi de Tyr, pour obtenir des cèdres et des pins du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux.

Dix mille hommes, se relevant tous les mois, étaient occupés à couper des bois sur les hauteurs du Liban. Salomon avait soixante-dix mille hommes qui portaient des fardeaux et quatre-vingt mille qui taillaient des pierres sur la montagne. Le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix pour les fondements du Temple. Elles avaient 70 pieds de longueur. Les ouvriers de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les polir et ceux de Giblos travaillèrent les bois et les pierres. Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du Temple où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun autre outil de fer. Ceux qui présidaient aux travaux étaient au nombre de trois mille trois cents.

Les ouvrages en fonte et en airain furent exécutés par un artiste nommé Hiròm. Il était de Tyr; il établit ses ateliers dans la plaine du Jourdain, près de Succòth. Ce fut cet homme que Salomon et Hiram aimaient comme un père qui fonda les deux colonnes Boaz et Yachin, c'est-à-dire *force* et *élévation*, qui furent placées dans le vestibule du Temple. L'historien Josèphe a pu dire du Temple de Jérusalem que jamais le soleil n'éclaira plus admirable ouvrage, et bien qu'il n'existe plus depuis longtemps, il a une renommée qui a traversé tous les siècles. Ce serait une erreur de se le représenter comme un vaste édifice destiné comme nos églises à servir de lieu de réunion. Pour se faire une idée juste de ce qu'il était, il faut distinguer le Temple proprement dit et les parvis dont il était entouré.

De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte qui était le parvis des Gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les

prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades. Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le Temple venait ensuite. Il était divisé en trois parties : le vestibule, le saint et le sanctuaire. Deux fois par jour un prêtre entra dans le saint pour y offrir l'encens; le sanctuaire n'était accessible qu'au Grand-Prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des Chérubins. Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du Temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre; il n'y avait rien dans le Temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière. La dédicace en fut célébrée pendant sept jours et tout le peuple fut convié à cette fête solennelle : cent vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

Saint Jean Chrysostôme a dit que le Temple de Salomon était la représentation de l'univers avec celle de toutes les choses visibles et invisibles. On y voyait en figure le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, les deux hémisphères et les équinoxes, les quatre éléments, les mois et les jours de l'année. Le Grand-Prêtre, avec tous ses vêtements symboliques, apparaissait au milieu de cet univers comme le digne représentant du Créateur.

L'esprit assiégé de ces différents souvenirs, j'arrivai avec les autres pèlerins sur la grande esplanade. Bientôt notre guide nous arrêta pour nous faire remarquer que nous étions sur l'emplacement de la première enceinte du Temple, sur le *parvis des Gentils*. De là, après avoir gravi un escalier de huit marches, nous arrivâmes sur le *parvis d'Israël*. Notre-Seigneur Jésus-Christ y vint souvent. Ce fut là particulièrement qu'à l'âge de douze ans, la sainte Vierge et saint Joseph le retrouvèrent enseignant les Docteurs; ce fut là qu'il remit les péchés à la femme adultère et qu'il exalta une pauvre veuve qu'il avait vue jetant une obole dans le tronc. C'était dans ce même parvis

que se tenaient avec les changeurs les marchands qui vendaient les choses employées dans les sacrifices. Les Juifs, quelque pays qu'ils habitassent, devaient payer annuellement l'impôt du Temple. Lors donc qu'ils venaient à Jérusalem à l'époque des grandes solennités, ils apportaient pour cet impôt comme pour les choses qu'ils achetaient la monnaie étrangère qu'on changeait en monnaie juive, la seule qui eût cours : de là les changeurs qui faisaient trop souvent de cet échange la matière d'un gain illicite. On sait comment Notre-Seigneur, étant entré un jour dans cette partie du Temple, en chassa et les vendeurs et les changeurs, disant : « *Ma maison doit être appelée une maison de prières et vous en avez fait une caverne de voleurs.* »

Nous avançons toujours, et après avoir quitté le *parvis du peuple* et traversé celui des *prêtres*, nous nous trouvions sur la plate-forme où s'élevait le sanctuaire et où s'élève maintenant la mosquée d'Omar. Aujourd'hui, les trois parvis des Gentils, d'Israël et des prêtres, qui formaient comme trois temples entourant le Temple véritable appelé le *Saint des Saints*, sont transformés en un vaste espace uni et découvert qu'on traverse pour aller à la mosquée d'Omar. Le sol de cette esplanade est, en grande partie, le roc même du Moriah qu'on voit en plusieurs endroits taillé à coups de ciseau. Il présente une surface parfaitement nivelée de 500 mètres de longueur sur 300 de largeur.

Tout le monde sait que le Temple de Salomon fut détruit par Nabuchodonosor et rebâti par Zorobabel après la captivité de Babylone. Mais le second a disparu comme le premier. Il n'en reste plus rien. La prédiction de Jésus-Christ à son sujet s'est pleinement accomplie. Il avait dit à ses Apôtres qu'il n'en serait pas laissé une pierre sur une autre pierre qui ne soit renversée.

En effet, il y avait à peine quatre-vingts ans que le Temple était terminé lorsque Titus, à la tête d'une nombreuse armée, vint accomplir cette prophétie avec la plus grande précision. Tout fut mis à feu et à sang dans la vaste cité. Les habitants, sans distinction d'âge ou de sexe, furent passés au fil de l'épée. On a calculé que le nombre des Juifs qui périrent à Jérusalem,

pendant le siège, a été de onze cent mille et de deux cent trente mille dans le reste de la Judée.

Presque toute la ville fut détruite. Titus voulait conserver le Temple pour qu'il restât comme un des plus beaux monuments de l'Empire romain. Mais Jésus-Christ avait annoncé qu'il serait détruit. Un soldat, dit l'historien Josèphe, poussé par une force surnaturelle, y mit le feu. Bientôt la flamme envahit le monument entier qui ne tarda pas à s'abîmer au milieu d'épais tourbillons de feu et de fumée. Qui pourrait méconnaître la main de Dieu dans cette catastrophe effroyable ?

Josèphe raconte que lorsque Titus fut maître de la ville et qu'il eût considéré ses fortifications et tous ses moyens de défense, il s'écria : Il est visible que Dieu a combattu pour nous et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avait point de forces humaines ni de machines qui fussent capables de les y forcer. C'est pourquoi il refusa les couronnes que les villes voisines de la Judée étaient venues lui offrir.

D'après Bossuet, le dernier Temple de Jérusalem fut brûlé et détruit le 10 août, le même jour que le premier. Trois cents ans après sa destruction par Titus, pour donner un démenti à la prédiction de Jésus-Christ, un philosophe, devenu empereur, le fameux Julien, surnommé l'*Apostat*, entreprit de rebâtir le Temple de Jérusalem. Il chargea Olypius, ancien gouverneur de la Grande-Bretagne, de diriger les travaux. Il n'y avait pas à douter du succès de l'entreprise. Les Juifs qui étaient revenus de tous côtés à Jérusalem se croyaient déjà les maîtres du monde. On avait achevé la démolition des vieux fondements et ainsi, sans s'en douter, on avait accompli dans la dernière rigueur la prophétie divine *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre*. Mais quand on eut creusé les nouveaux fondements et qu'on voulut commencer les travaux de construction, il sortit de terre d'effroyables tourbillons de flammes qui consumèrent les ouvriers et les ouvrages commencés. Toujours repoussés par ce feu étrange quand ils essayaient de revenir au travail, les Juifs se virent obligés d'abandonner cet ouvrage pour toujours, et

Plusieurs, effrayés et touchés par ces prodiges, reconnurent la divinité de Jésus-Christ et demandèrent le baptême.

Pendant que je considérais attentivement le lieu où s'accomplirent ces terribles événements, un pèlerin, excellent patriote, me fit une réflexion très juste. Ne voyez-vous pas, me dit-il, la justice de Dieu qui depuis 1800 ans s'appesantit d'une manière si frappante sur ce peuple d'Israël qui ne veut pas du règne de Jésus-Christ ? Hélas ! je crains bien que la guerre que l'on fait dans notre belle France à ce même Dieu qui seul cependant est la voie, la vérité et la vie, ne nous amène les mêmes châtiements. Ma réponse fut courte. Je ne fis que lui rappeler la parole du prophète : *Domine, qui elongant se a te, peribunt* (1).

Entrons maintenant dans la mosquée d'Omar, ce monument le plus beau et le plus riche de Jérusalem. Mais avant d'entrer, par respect pour la sainteté du lieu, il faut enlever les souliers de ses pieds. Plusieurs faisaient des difficultés, notamment des dames qui disaient ne vouloir pas témoigner plus de respect à une mosquée qu'à une église et s'exposer au rhume en marchant pieds nus sur le marbre. Elles ignoraient les coutumes musulmanes. Il faut savoir qu'en Orient les usages sont différents de ceux d'Occident. En Orient, on témoigne son respect dans une mosquée non en enlevant son chapeau de la tête, mais en ôtant les souliers de ses pieds.

La mosquée d'Omar est composée de trois enceintes octogonales concentriques dont les plafonds à caissons et la coupole sont soutenus par deux rangées de piliers et de colonnes qui partagent le monument en trois parties.

Entre les piliers sont placées seize colonnes portant des arcs en plein-cintre et couvertes de mosaïques. Ces colonnes monolithes du plus beau marbre sont toutes de hauteur et de module différents. La mosquée d'Omar se fait surtout remarquer par ses belles proportions et sa riche décoration. Les versets du Coran, gravés en lettres d'or, s'évalent sous de capricieuses

(1) *Seigneur, ceux qui s'éloignent de vous sont condamnés à périr.*

arabesques qui courent sur les riches panneaux du pourtour au milieu de sculptures et de peintures où l'or se mêle avec beaucoup d'art et de goût. Mais ce qui frappe par-dessus tout, c'est la lumière douce et saisissante des vitraux. Cet effet merveilleux est produit par une rare combinaison de couleurs variées et très harmonieuses obtenue au moyen de simples verres colorés, sans que l'art du pinceau y entre pour rien.

Au centre de l'édifice et sous la coupole actuelle est la Sakhra, ou rocher sur lequel, d'après la tradition, Abraham plaça le bûcher où il allait immoler Isaac lorsqu'il en fut empêché par un Ange. Ce rocher, objet de la grande vénération des Musulmans, n'est autre chose que le sommet du mont Moriah. Pour empêcher que personne ne le profane en le touchant, on l'a entouré d'une balustrade en bois artistement faite. Ce rocher contraste singulièrement avec la riche décoration de la mosquée. A l'angle sud-ouest de la Sakhra se trouve une cage en fer où l'on voit l'empreinte d'un pied de Mahomet et deux poils de sa barbe. Au sud, on voit l'étendard du prophète enroulé autour de sa lance et le drapeau d'Omar qui est déployé. Je ne vous parlerai pas de la crypte de la Sakhra que nous avons visitée au sortir de la mosquée. Il n'y a que des fictions musulmanes. J'aime mieux vous parler de la mosquée El-Aksa. C'est une ancienne église catholique bâtie par Justinien en l'honneur de la Présentation de la Sainte Vierge. Elle forme une sorte de parallélogramme de 90 mètres de longueur sur 60 de largeur. Elle a sept nefs. On y voit le tombeau des fils d'Aaron et l'emplacement de l'habitation de la Sainte Vierge lors de son séjour dans le Temple ; et là, quoique en pleine mosquée, nous nous sommes agenouillés pour réciter les cinq *Pater* et *Ave* requis pour gagner l'indulgence plénière. Nous avons vu ensuite l'ancienne salle d'armes des Templiers et les galeries souterraines soutenues par quatre-vingt-huit piliers carrés, bâties du temps de Salomon et restaurées par les Croisés.

Je voulais terminer ma lettre en vous racontant l'histoire des

deux colonnes et celle du pont Sirath. Mais la place me manque. Je n'en ai plus qu'une pour me dire votre parfaitement dévoué en Notre Seigneur et Saint Michel.

ROBERT,  
*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*

---

## ÉCOLE APOSTOLIQUE

---

### NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR ABEL-GERMAIN BOUJAT

(Suite) (1)

Le 21 octobre au soir, les portes de l'Abbaye se refermaient sur nos trois postulants : le petit collège apostolique était complet. Bien menu, à la vérité, était le trousseau de chacun, mais grande la bonne volonté, plus grande encore la confiance en Saint Michel. Comme une plante précieuse et délicate cultivée en serre, arrosée avec précaution, exposée aux plus chauds rayons du soleil, produit sur un sol étranger les fruits les plus savoureux ; ainsi dans cette atmosphère nouvelle, éloignée du monde, associée aux Anges gardiens du Sanctuaire, seule à seule avec Dieu, l'âme de notre cher ami s'embellit de célestes vertus.

Nos *Annales* ont tenu leurs lecteurs au courant des faits et gestes de l'École apostolique. Elles ont raconté ses commencements, expliqué sa formation, dévoilé ses tristesses et ses joies, ses craintes et ses espérances. Elles ont enfin marqué toutes les phases de sa croissance. Mais l'histoire de l'École est l'histoire de ceux qui n'ont vécu que par elle et pour elle. Nous ne suivrons donc pas notre cher confrère et ami dans le détail de ces longues années de travail et de perfection. Mêlé au reste de ses condisciples il ne chercha point à les dépasser. Nous avons déjà dit qu'il ne possédait que des talents fort ordinaires, et ses pre-

(1) Voir la livraison précédente.

mières compositions furent de nature à décourager une volonté moins tenace que la sienne.

Nous aurons fait son plus bel éloge en disant qu'il fut le défenseur et l'ami fidèle de la Règle ; il réalisa l'idéal de l'apostolique, élève modèle voulant devenir apôtre. Si nous interrogeons nos souvenirs, si nous ouvrons les archives de notre École, nous trouvons notre cher Abel nommé sacristain de la chapelle dès 1877 ; son nom se trouve à la même date dans la liste des *moniteurs*.

Obligé par ses fonctions à un plus long séjour dans l'église, il n'y contracta point cette liberté d'allures, fille de l'oubli de Dieu et mère de l'indifférence.

Il eut des émules dans la carrière de la vertu, mais ne se laissa jamais vaincre en ferveur. La sainte Communion dont il s'approchait très fréquemment fut la raison de sa persévérance : nous avons sous les yeux trente de ses lettres écrites au sortir de la Table sainte. On y sent un cœur débordant d'amour et qui veut faire partager son bonheur aux autres : *Magnificate Dominum mecum*.

Ne soyons pas étonnés si un tel amour de Dieu fit grandir chez notre bien-aimé confrère les plus touchants sentiments de charité envers le prochain.

Le proverbe égoïste : *Loin des yeux, loin du cœur*, a menti pour lui. Avec quel empressement il saisissait l'occasion d'écrire à sa famille, quelle aimable attention lui faisait citer par leurs noms les êtres chéris dont il était séparé ; à chacun un petit souvenir, à celui-ci une recommandation, à celui-là une pieuse suggestion, à tel autre une consolation, toujours son *petit sermon*, comme il l'avouait lui-même !

Si la tribulation est l'héritage terrestre des prédestinés, nous affirmons sans crainte qu'elle ajouta plus d'un titre de récompense à la somme de mérites acquis par notre pieux confrère.

En laissant au pays natal ses parents, ses amis, il emportait dans son cœur la douce espérance de les revoir un jour et ne tranchait pas d'un même coup de légitimes attaches. La Provi-

dence se chargea de l'avertir qu'ici-bas n'est pas notre éternelle demeure et sembla par des messages funèbres lui redire à de courts intervalles que sa carrière penchait vers le déclin. Abel ne s'y trompait pas, et se détachant de plus en plus de la terre, n'aspirait qu'à rejoindre ceux qui le précédaient dans un monde meilleur. Un soir, il reçut une lettre bordée de noir; de tristes pressentiments devinrent pour lui une poignante réalité; son cher père n'était plus... Il arrosa cette lettre de ses larmes et courut la lire aux pieds de l'autel. Quand la nuit fut venue, il ne ferma pas la paupière; les sanglots s'échappaient de sa poitrine oppressée, mais son chapelet roulait entre ses doigts. Le lendemain, à la sainte messe, il allait avec ses amis recevoir le Dieu de consolation qui venait d'être pour son père le Dieu de miséricorde.

Ce coup de la Providence acheva de le détacher du monde. Il fit parvenir à sa mère l'expression de sa douleur et tâcha de la consoler par les motifs de l'espérance chrétienne.

L'année 1879 s'acheva pour lui dans un petit collège ecclésiastique de Laval.

Arraché à sa chère solitude du Mont-Saint-Michel, mis en contact avec le monde, il fut au milieu de ses condisciples le levain vivifiant qui fait fermenter toute la pâte. Aussi acharné au travail que zélé pour la dévotion et les pieuses pratiques, il fut une des gloires de la Congrégation de la sainte Vierge.

Chaque soir après la classe on le trouvait à la chapelle. Pendant les promenades, il se joignait aux plus fidèles congréganistes pour réciter le petit office de la sainte Vierge. Sans respect humain comme sans affectation, il accomplissait *bonnement* tous ces exercices dont sa piété lui faisait comme autant de devoirs. Il s'était appliqué le mot de l'apôtre : *Aliorum est servire Deo, vestrum adhærere. Que d'autres soient les serviteurs de Dieu, nous, soyons ses intimes.*

Cependant il arrivait en rhétorique, et la perspective du baccalauréat, le désir d'y réussir, l'espoir de terminer ainsi ses

études littéraires, l'encourageaient dans un travail dont la fastidieuse uniformité décourage tant d'élèves.

Une fièvre typhoïde l'arrêta au commencement de 1881, et, brisant le peu de forces de notre cher Abel, l'obligea à remettre à une date ultérieure son examen d'abord fixé pour le mois de juillet.

Les vacances arrivèrent. On lui permit d'aller dans sa famille. L'héroïque jeune homme fit le sacrifice de cette légitime jouissance, il dit qu'il préférerait rester. Ce n'est que plus tard qu'il avoua avoir ainsi offert ses vacances à Notre-Seigneur afin de réussir aux examens de novembre. Il fut exaucé, le jour de la fête de saint Edme, 16 novembre 1881. Il entra alors en philosophie. Atteint déjà de la maladie qui devait le conduire au tombeau, obligé de faire trêve à ses chères études, plusieurs fois la semaine, il disait en plaisantant : *La carcasse n'est pas solide, mais ça marchera tout de même.* Dès le 20 juillet 1882, il avait son diplôme complet de bachelier; d'une voix unanime, maîtres et élèves lui décernaient le premier Prix d'Honneur; il partait en vacances à Chitry, heureux et plein d'espoir; l'avenir lui souriait; l'illusion ne dura pas longtemps.

(La fin au prochain numéro).

---

## NOTES ET DOCUMENTS

### SUR L'HISTOIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

(Suite) (1)

Au mois de novembre 1865, Mgr Bravard annonçait à son diocèse que la vieille Abbaye, secouant ses haillons et les hontes de ses soixante et dix ans de servitude, retrouvait sa véritable vie, sa beauté première, sa physionomie naturelle. L'émotion et la joie du pieux prélat, sa confiance dans l'avenir, rappellent

(1) Voir la livraison précédente.



l'enthousiasme des Hébreux relevant de leurs mains, au retour de la captivité, le Temple de Jérusalem. « L'ancien pèlerinage » est déjà commencé, dit-il dans cette belle Lettre Circulaire. » A notre appel, toutes les paroisses voisines du Mont y sont » allées processionnellement et tour à tour offrir leurs prières » au saint Archange qui les protège.

» A voir ces longues files d'hommes, de femmes, de jeunes » gens et d'enfants traversant les grèves à la suite de leurs » bannières et de leurs croix, gravissant la rue escarpée qui » conduit à l'Abbaye, au chant des vieilles hymnes et des » anciens cantiques, on aurait pu croire au réveil des âges » antérieurs. »

Et plus loin, annonçant l'œuvre des retraites : « Nul lieu » n'est plus propre à favoriser les pensées fortes et les réso- » lutions sincères. — Sur ces cimes majestueuses, on se croit » plus près de Dieu. Le ciel se touche presque avec la main, » et la mer et la terre, dans leurs aspects riches et divers, » racontent magnifiquement le nom du Créateur. On se trouve » petit devant ces manifestations de la puissance incréée, et » l'humilité n'est-elle pas la voie qui rapproche l'homme de » l'infini ? »

C'était donc bien vrai, le Mont-Saint-Michel redevenait lui-même, le séjour de la foi et le sanctuaire de Dieu. Mais il fallait des gardiens à ce sanctuaire, et les yeux se portaient instinctivement vers la grande famille bénédictine qui, pendant sept siècles, avait donné à l'Abbaye ses religieux et sa vie monastique. Solesmes répondit par un refus à la demande qui lui fut adressée; et l'avenir devait prouver combien était juste la raison qu'il en donnait de ne point vouloir habiter dans un monument qui restait la propriété de l'État. Les trappistes refusèrent également, parce que la culture du sol, qui est inhérente à leur genre de vie, ne peut s'exercer au Mont-Saint-Michel. — Et cependant une réunion de prêtres aussi nombreux que l'exigeait le service religieux pour les pèlerinages et les retraites ne pouvait subsister sans être soutenue par les règles et les avan-

tages de la vie commune. L'absence totale de ressources pécuniaires, l'entretien des chapelains, la nécessité de remettre ou de tenir en état les principales parties du monument contraignirent Mgr Bravard de recourir à l'Empereur. Le 24 octobre 1865, il recevait du maréchal Vaillant, ministre de la maison impériale, la lettre suivante : « Monseigneur, j'ai l'honneur » d'annoncer à Votre Grandeur que S. M. l'Empereur, par » décision en date de ce jour, a daigné accorder une subvention » annuelle de 20,000 fr. à l'établissement religieux créé par » vos soins dans l'ancienne abbaye du Mont-Saint-Michel. Cette » subvention sera ordonnée par trimestre et par quart au » nom de Votre Grandeur. »

En attendant le jour où une société religieuse voudrait accepter cette charge honorable mais difficile de Missionnaires du Mont-Saint-Michel, Monseigneur fit appel au dévouement d'un vénérable ecclésiastique du diocèse, ancien missionnaire bien connu et singulièrement estimé pour sa charité et son zèle apostoliques. M. l'abbé Lechaplais répondit à cet appel, réunit autour de lui quelques collaborateurs dévoués et vint s'installer comme il put dans les bâtiments à demi ruinés de l'abbatiale. Le premier soin des missionnaires fut de livrer tout entière au culte la basilique de l'Archange et de rendre possible la visite des principales parties du monument. On employa à ce premier travail une grande partie de la somme dont nous avons parlé précédemment, et à cause des mille précautions qu'exigeaient ces démolitions, il n'avança que très lentement.

Cependant, les pèlerinages reprenaient le chemin de la sainte Montagne et renouaient ainsi la chaîne des antiques traditions si longtemps interrompues. Dès le 1<sup>er</sup> mai, la petite paroisse d'Espas avait gravi au chant des cantiques l'unique rue de la ville et fait résonner les vieilles voûtes de l'Abbaye des hymnes que le Sanctuaire de l'Archange n'avait pas entendues depuis un siècle. Pontorson, Moidrey, Beauvoir, toutes les paroisses du littoral vinrent tour à tour saluer et prier Saint Michel, et nous avons conservé un souvenir bien précis de la singulière

impression de joie et de tristesse tout à la fois que produisait sur nous l'aspect du Mont à ce premier début de transformation.

L'abbaye ressemblait d'une manière frappante à un camp abandonné précipitamment la veille par une armée en déroute ; la basilique seule et dans la basilique la grande nef avait été débarrassée du mobilier de la prison. Avec quel bonheur on priaient dans ce magnifique sanctuaire ! Au fond de l'abside, à mi-hauteur des voûtes, une statue colossale de l'Archange, foulant aux pieds le dragon, semblait sur le point d'atteindre le sol sur lequel il allait écraser son ennemi. C'était tout. Mais les murailles nues, mais ces hautes voûtes, mais les fidèles venus là pour prier, mais les chants à Saint Michel avaient un langage assez éloquent pour parler à l'âme et lui permettre d'attendre une rénovation plus complète.

Le mercredi 17 mai avait lieu le pèlerinage de la ville d'Avranches, et comme ce pèlerinage avait une importance particulière, nous transcrivons l'article de la *Semaine religieuse* du 21 mai 1865, qui en fait le trop succinct récit :

« Les pèlerinages, recommencés avec tant d'entrain à l'appel de Mgr Bravard, se continuent sans interruption. Quoiqu'on sût bien que le vénéré Prélat était retourné dans sa ville épiscopale la semaine dernière, on n'en a pas moins continué à visiter l'Archange dans son sanctuaire, et cette semaine, le retour de Sa Grandeur a redoublé le zèle des pèlerins. Vains, Saint-James, Genêts, Huisnes s'y sont rendues processionnellement. Mercredi, le pèlerinage des trois paroisses d'Avranches a été splendide. Notre ville est restée presque déserte, tant on s'était porté avec ferveur au Mont-Saint-Michel. Cette procession, présidée par M. le vicaire général Gilbert, a eu un cachet particulier : elle a été une réparation éclatante des profanations impies de la fin du dernier siècle. Elle a reporté quelques-unes des saintes reliques que des mains fidèles étaient parvenues à soustraire au pillage de la Terreur. Ces reliques avaient, depuis lors, été religieusement conservées, et M. l'abbé Gilbert était venu,

mardi, en reconnaître l'authenticité de la part de notre bien-aimé Prélat.

» Avec ces saintes reliques qui pourraient bien être de saint Aubert lui-même, on a reporté au Mont-Saint-Michel des reliques de saint Pair et de saint Scubilion, données par M. l'abbé Gilbert, et un petit fragment de la tête de saint Aubert. Dans l'examen de plusieurs reliques venues au Mont, retrouvées et conservées par les soins pieux de M. l'abbé Berry, vicaire à Saint-Gervais, nous croyons avoir découvert la mâchoire inférieure de saint Aubert, qui manque au chef vénéré à Saint-Gervais. Cette insigne relique a été reportée mercredi au Mont, que ce grand serviteur de Dieu avait choisi pour sa sépulture. La châsse contenait en outre une relique de saint Lø, évêque de Coutances, et une de saint Ortaire, abbé de Landelles. Ces deux reliques faisaient partie de l'ancien trésor du Mont.

» Le riche brancard sur lequel avait été posé le reliquaire fut porté d'abord par M. l'archiprêtre-curé de Saint-Gervais et par M. le curé de Notre-Dame-des-Champs, puis successivement par plusieurs autres membres du clergé. C'était reprendre l'antique usage. Car autrefois les Bénédictins du Mont allaient chaque année porter à la cathédrale d'Avranches le chef de saint Aubert, le jeudi après la Pentecôte ; et le chapitre de Saint-André allait à son tour rendre visite à l'Abbaye en y portant solennellement le corps de sainte Pience.

» Le petit séminaire de l'abbaye Blanche, de Mortain, envoie ses élèves, malgré la grande distance à parcourir ; un bateau à vapeur sillonne la baie et dépose au pied du roc le premier des nombreux pèlerinages de Granville ; Marcey, Vains, Ducey se succèdent tour à tour aux pieds de l'Archange. »

Avant de poursuivre le cours de ces pieuses manifestations en l'honneur de Saint Michel, nous allons rapporter une visite célèbre qui fit espérer un instant la rentrée dans le giron de l'Église d'une secte anglicane qui semble de plus en plus se condamner à rester sur les limites de la Vérité sans y jamais

entrer complètement. On écrivait du Mont-Saint-Michel, le 23 octobre 1865, à la *Semaine religieuse* de Coutances :

« Mgr l'évêque de Coutances a reçu un de ces jours derniers, dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel, la visite du célèbre docteur PUSEY. Ce savant professeur de l'Université d'Oxford, en Angleterre, est le fondateur d'une secte de l'Église anglicane, connue sous le nom de *puséisme*. Cette secte est remarquable par les nombreux points de contact qu'elle présente avec la doctrine de l'Église Romaine; elle a servi dans ces derniers temps comme de transition à plusieurs hommes célèbres de l'Angleterre, pour rentrer dans le sein de la véritable Église de Jésus-Christ. Le R. D. Newman, mort il y a peu de temps, supérieur des Oratoriens de Londres, Mgr Manning, récemment nommé par le Souverain Pontife, archevêque de Westminster, ont appartenu à la secte du docteur Pusey.

» L'illustre écrivain est venu en France, pour soumettre à NN. SS. les Évêques un ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *L'Église d'Angleterre, portion de l'Église catholique du Christ, moyens de rétablir l'unité visible de l'Église*. Dans cet ouvrage, le docteur protestant, *qui se dit et veut être catholique*, admet tous les dogmes de l'Église Romaine, définis par le saint Concile de Trente, les sept sacrements, la confession auriculaire, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, *la suprématie du Pape*, etc... Il n'est en désaccord avec l'Église Romaine que sur quelques points de discipline, tels que la communion sous les deux espèces pour les simples fidèles, le célibat obligatoire pour les prêtres, etc... ; et il voudrait que le Souverain Pontife et les Évêques catholiques le reçussent dans leur communion, lui et ses adhérents, avec les concessions disciplinaires qu'il demande. Le Souverain Pontife seul pourrait, s'il le jugeait convenable, accorder aux Puséistes les dispenses qu'ils réclament, et qui sont tout à fait contraires aux usages de l'Église catholique en Occident; et il semble peu probable que le Saint-Siège modifie à ce point la discipline de l'Église. Mais si, comme tout porte à le croire, le savant docteur est dans la

bonne foi, il devra se soumettre au jugement de Celui qu'il regarde comme le successeur de saint Pierre et le Vicaire de J.-C. sur la terre, et suivre avec docilité les avis des évêques, successeurs des Apôtres, que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Église de Dieu.

» Tel est le conseil que notre vénéré prélat a donné au docteur Pusey, avec la bonté paternelle qui le caractérise; nous nous unissons de tout cœur aux désirs que Sa Grandeur lui exprimait en le quittant, de le voir *enfin* rentrer dans le sein de l'Église de J.-C., dont il a pour ainsi dire ouvert la porte à tant d'autres savants par ses doctes écrits.

» Puisse la bénédiction apostolique de notre pieux évêque, que le célèbre docteur a demandée et reçue à *genoux* avec une foi qui ferait rougir plus d'un catholique, et qui nous a si profondément touchés, faire descendre sur cette noble intelligence les rayons de la lumière et de la grâce divines! Puisse le saint Archange, dans le sanctuaire duquel il a prié avec une piété si touchante, remporter une nouvelle victoire sur celui qui a suscité toutes les hérésies dans l'Église! Puisse la Reine des Anges achever, par sa puissante intercession, de rompre les liens qui attachent encore à l'hérésie cette belle âme!... Tel est le désir du cœur de notre vénéré pontife et de tous ceux qui, comme lui, n'ont pu voir sans une vive émotion la foi et la piété du docteur Pusey! »

---

## ORDRE DE L'AILE DE SAINT-MICHEL

(Suite et fin) (1)

Après cela, je me préparais à marcher contre le roi de Léon, lorsque j'appris qu'il avait voulu venir à mon secours et qu'il s'en retournait pacifiquement dans ses États. Heureux de cette nouvelle, je vins tout joyeux bénir le Seigneur Jésus au monastère d'Alcobaça où je passai trente-trois jours dans la retraite.

(1) Voir la dernière livraison.

C'est afin qu'on n'oublie pas le secours de Saint Michel et de mon ange que j'ai décrété l'institution d'un Ordre militaire dont les membres porteront sur la poitrine une aile de couleur pourpre enrichie d'or et de rayons semblables à ceux que j'ai vus de mes yeux dans le combat (1).

Les soldats qui recevront l'ordre de l'Aile devront jurer l'observation des statuts qui suivent :

- 1° On n'admettra dans la Société personne qui ne soit déjà noble, de notre Palais ou du Sénat.
- 2° Porteront l'Aile et seront admis dans l'Ordre tous ceux qui dans la mêlée ont combattu pour reprendre aux ennemis mon étendard.
- 3° Celui qui fait partie de l'Ordre sera, dans le combat, près du Roi ou de son enseigne et personne ne portera celle-ci s'il n'est décoré de l'Aile.
- 4° Celui qui reçoit l'Aile jurera entre les mains de l'abbé d'Alcobaça, qui seul peut la conférer, fidélité à Dieu, au Pontife romain et au Roi en la forme accoutumée.
- 5° Les soldats de cette milice réciteront chaque jour les prières que récitent ordinairement les frères convers de l'Ordre de Cîteaux, soit en paix, soit en guerre.
- 6° Le récipiendaire donnera 50 sols pour réparer l'autel de Saint Michel de l'église d'Alcobaça.
- 7° Tous les frères de l'Ordre iront à Alcobaça entendre Vêpres, les Matines et la Messe et recevront la communion de la main de l'abbé revêtus de chapes blanches selon l'usage des convers.
- 8° L'abbé d'Alcobaça aura juridiction sur les membres de l'Ordre; il pourra les excommunier pour cause de mauvaise vie et les contraindre à changer de conduite.
- 9° Les membres de l'Ordre vivront dans la continence après un premier veuvage.
- 10° A la guerre ils porteront l'Aile sur leur bouclier sans autre insigne, et en temps de paix ils devront également la porter.
- 11° Les chevaliers de l'Ordre seront doux pour les humbles,

(1) La décoration de cet ordre était en effet une aile au demi-vol de pourpre, le bout en bas, sur un cercle à 8 pointes, 4 droites en croix, 4 ondes et aiguës en sautoir : le tout d'or en forme d'étoile rayonnante. Cet insigne se portait sur la poitrine et la devise des chevaliers était : *Quis ut Deus.*

durs pour les superbes, secourables aux femmes, aux vierges et aux veuves. Ils se montreront partout défenseurs de la foi, vaillants contre les ennemis, obéissants à leurs supérieurs.

12° Le nombre des chevaliers sera à la volonté du Roi. Celui qu'il aura choisi, il l'enverra à l'abbé d'Alcobaça, qui lui remettra l'Aile et la chape blanche avec sa bénédiction, recevra de lui le serment prescrit, lui lira les statuts et inscrira son nom sur le livre de l'Ordre.

Et parce que telle est ma volonté et que je veux rappeler à ma postérité le bienfait du Seigneur et de Saint Michel, moi, Roi Alphonse, j'ai fondé cet Ordre au monastère d'Alcobaça l'an de notre Rédemption 1167°.

## FAVEURS OBTENUES

### *par l'intercession de Saint Michel*

**Finistère.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser ci-inclus un mandat-poste de 10 fr., en vous priant de vouloir bien faire dire deux messes et deux neuvaines d'action de grâces pour deux enfants qui ont été guéris de maladies très graves par l'intercession de Saint Michel. Ce n'est pas du reste la première fois que j'éprouve les effets de la puissance du saint Archange.

Gloire à lui et que son culte se répande de plus en plus sur la terre et que dans ce moment de crise religieuse que nous traversons il soit toujours le protecteur de l'Église et de la France. A. K.

**Eure.** — Une personne qui a obtenu par l'intercession de Saint Michel une guérison vivement désirée demande au R. Père directeur des *Annales* une messe d'action de grâces et une prière très particulière pour l'avenir du jeune homme qui a été guéri. X.

**Pas-de-Calais.** — Mon R. Père, j'ai promis à Saint Michel archange d'envoyer au Mont-Saint-Michel la somme de 2 fr. s'il obtenait à une jeune personne la grâce d'un bon examen.

Ayant été pleinement exaucée, je viens acquitter ma dette de reconnaissance et vous envoie à cette intention 2 fr. en timbres-poste pour faire brûler une lampe à l'autel du saint Archange.

Je serais bien heureuse que vous voulussiez insérer cette faveur dans les *Annales*. H. D.

**Deux-Sèvres.** — Mon R. Père, je vous envoie 5 fr. pour l'œuvre de Saint Michel, en remerciement de la guérison de mon frère.

J.-M. de C.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je viens en ce jour pour remplir une promesse faite à Saint Michel, en vous priant de bien vouloir insérer dans ses *Annales* la faveur que j'ai obtenue par son intercession, la réussite de l'examen de mon fils.

Je joins à ma lettre un mandat-poste de 5 fr. : 2 fr. pour une lampe pendant neuf jours dans la chapelle de Saint Michel, 1 fr. pour une neuvaine en l'honneur du saint Archange et 2 fr. pour mon abonnement aux *Annales*.

F. B.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, je m'empresse de vous adresser un mandat de 5 fr., dont 2 fr. pour une messe d'action de grâces et 3 fr. pour vos Apostoliques.

Mon fils avait à passer son premier examen de baccalauréat, et j'avais promis cette offrande si le glorieux Archange nous obtenait le succès; le jeune homme a été très heureux, je m'acquitte donc avec joie de cette dette de reconnaissance.

A. F.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, en reconnaissance d'une grâce obtenue je vous envoie une petite offrande de 4 fr. en timbres-poste pour vos chers Apostoliques sur laquelle vous prélèverez 2 fr. pour une messe d'action de grâces.

Veuillez le mentionner dans vos *Annales* en témoignage de notre profonde reconnaissance.

D. P. L.

**Aube.** — Mon R. Père, je vous prie de vouloir bien insérer dans vos *Annales* le témoignage d'une grande reconnaissance pour le succès que j'ai eu dans un examen par l'intercession de Saint Michel.

Ci-joint 15 fr., dont 10 fr. pour les Apostoliques et 5 fr. pour deux messes pour obtenir une grâce que je désire.

H.

**X...** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint un bon de 3 fr., dont 2 fr. pour une messe en l'honneur de Saint Michel, que j'ai promis de demander si un jeune homme de mes parents était reçu pour le volontariat.

Cette faveur nous ayant été accordée, je vous prie de vouloir bien offrir une messe en action de grâces.

Je joins 1 fr. pour vos Apostoliques.

A. D.

**Oise.** — Mon R. Père, je remets à votre zélatrice une offrande de 65 fr., vous priant de faire dire une messe d'actions de grâces pour faveurs obtenues et de faire commencer une neuvaine de prières pour la guérison de deux malades que je recommande tout particulièrement aux ferventes prières de vos pieux Apostoliques.

L.

**Ardennes.** — Mon R. Père, j'ai prié Saint Michel et j'ai obtenu la grâce que je sollicitais.

J'avais promis une insertion dans les *Annales*, je viens vous prier de la faire et vous envoie 10 fr. pour une messe d'action de grâces.

X...

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Zélateurs et à nos Zélatrices. — Notes et documents sur l'histoire du Mont-Saint-Michel. — Fête du 8 mai. — La Terre-Sainte (*gravure*). — Abel-Germain Boujat (*fin*). — Saint Michel dans les arts. — Faveurs obtenues.

### A NOS ZÉLATEURS ET A NOS ZÉLATRICES

Nous sommes arrivés à cette époque de l'année où vous recueillez les cotisations de nos Bienfaiteurs, c'est-à-dire de tous ceux qui, à un titre ou à un autre, soutiennent nos œuvres. Personne d'entre nous n'ignore de quelle abnégation généreuse vous avez besoin pour soutenir cette tâche difficile que vous vous êtes imposée. La foi vous l'a inspirée, la foi seule peut lui donner la constance que rien ne décourage. C'est donc à votre foi et à votre volonté de faire le bien que nous adressons ce nouvel appel. Quelque difficile que soit notre situation au Mont de l'Archange, nous la regardons comme une épreuve providentielle dont le dessein nous échappe, mais qui ne peut nous arrêter. Notre confiance sera-t-elle déçue? Nous l'ignorons et nous attendons dans le labeur et les sacrifices le jour de Dieu et de Saint Michel. L'Archange n'a pas encore dit son mot dans le conflit actuel où se débattent ensemble les prétentions du mal et les intérêts du bien. Il viendra à son jour, à son

heure, et nous devons croire qu'il n'a pas abdiqué son rôle d'Ange Gardien de notre pays. Le dédain et les apostasies à l'ordre du jour obtiendront-ils ce triste et lamentable résultat? A nous de le prévenir et de lui réserver dans notre cœur et dans nos actes un refuge contre les insanités des ennemis de la vérité et de la justice. Et c'est bien à vous, Zélateurs et Zélatrices de sa gloire parmi nous, que revient de droit l'honneur et la charge de réveiller dans les cœurs endormis les ardeurs de la confiance, de la prière et de l'action. L'occasion s'en présente souvent; et si nous la saisissons pour nos désirs et nos intérêts personnels, notre foi saura la saisir et mettre sur nos lèvres la parole qui traite les intérêts de Dieu. Il est si facile de se trouver impuissant, de voir les obstacles et d'en gémir! Mais aussi, il est si noble d'être plus grand que les difficultés et de puiser dans les difficultés mêmes de nouvelles forces! Ne nous flattons pas de rester immobiles au point précis que notre courage a pu atteindre. Si nous n'avancions pas, nous nous laisserons entraîner par le courant chaque jour plus violent de l'indifférence pour ne pas dire de l'hostilité en fait de religion. Parlez donc de Saint Michel, de ses œuvres, de son culte, de tout ce qui se rattache à sa puissante intercession. Ranimez en nos associés la persuasion qu'il nous faut à tout prix faire violence au cœur de Dieu et obtenir de sa miséricorde le triomphe de la vérité et de la justice.

---

#### FÊTE DE SAINT-MICHEL (8 mai)

---

Pendant les trois jours des 5, 6, 7 mai, aura lieu le *Tri-duum* préparatoire à la fête.

Le 8 mai, Messe et Salut du Très Saint Sacrement, comme les années précédentes.

## NOTES ET DOCUMENTS

### SUR L'HISTOIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1863 à 1874

(Suite) (1)

Dès que la possibilité de rendre au culte le sanctuaire de Saint Michel se fut changée en certitude, Mgr Bravard en écrivit au Souverain Pontife Pie IX, de sainte mémoire, et lui communiqua ses projets de restauration. La réponse ne se fit pas attendre. Elle contenait un bref de félicitations pour le pieux et actif Prélat, une concession d'indulgences pour les pèlerins, et pour le sanctuaire lui-même une promesse qui ne tarda pas à se réaliser.

On sait que l'ancien trésor de l'abbaye possédait, grâce surtout aux libéralités des papes, une très précieuse collection de reliques. Le *Livre blanc* de la commune constate que « le 12 octobre 1791, le district d'Avranches est venu avec une voiture chercher le *Trésor*..., et une partie des ossements de plusieurs saints et saintes qui étaient au Mont-Saint-Michel, ont été conduits à Avranches. Nous avons raconté dans une livraison précédente comment, parmi ces précieux restes, le chef de saint Aubert avait été soustrait par de pieuses mains à la profanation et probablement à la destruction. Aussi bien, le Mont-Saint-Michel ne perdait ses reliquaires d'or et d'argent que pour devenir lui-même l'habitation des *martyrs vivants* du despotisme révolutionnaire. Nous aurons peut-être l'occasion de donner ici la liste des reliques jetées au vent et des prêtres fidèles jetés sous les verrous en 1791. — Hâtons-nous de revenir à notre sujet et de raconter brièvement la fête du 1<sup>er</sup> août 1866, instituée pour la translation des précieuses reliques envoyées par le Saint-Père au sanctuaire de l'Archange. « Ce jour-là,

(1) Voir les deux livraisons précédentes.

disait la *Semaine religieuse de Limoges*, la célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel retrouvait les accents religieux que ses échos ne répétaient plus depuis si longtemps. Les hymnes d'allégresse et de reconnaissance remplaçaient les plaintes de la tristesse et du désespoir. — Cet antique sanctuaire de la prière, métamorphosé en prison par le malheur des temps, était rendu à lui-même et une affluence considérable fêtait solennellement cette nouvelle inauguration. Au milieu d'un grand nombre de prêtres et d'étrangers de distinction, on remarquait le T. R. P. Abbé de la Trappe de Briquibec, accompagné d'un de ses moines, Mgr de Charbonnel, ancien évêque de Toronto; Mgr l'Évêque de Saint-Claude, Mgr l'Archevêque d'Alby, qui avait voulu venir du fond de la France pour pontifier dans l'église du Mont-Saint-Michel, et Mgr de Coutances qui présidait cette belle fête. — Mgr de Charbonnel a rappelé dans un discours plein d'expression quelques-unes des glorieuses et patriotiques légendes qui se rattachent à la vieille abbaye.

Tous les saints et savants religieux qui dorment sous les dalles de ce sanctuaire vénéré, ont dû se réjouir avec les anges et tressaillir dans leurs tombeaux de la justice rendue enfin par la France reconnaissante au Protecteur de la fille aînée de l'Église. »

Cette fête qui ramena dans la basilique de l'Archange la splendeur des solennités pontificales, ne fut que le prélude de celle qui se préparait pour le mois d'octobre 1867 et sur laquelle nous aurons à donner quelques détails.

Cependant ce mouvement extérieur ne ralentissait point l'organisation des œuvres appelées par le vénéré prélat à se développer sous l'œil de l'Archange. Nous ne parlerons que pour mémoire des ateliers de sculpture et de vitraux peints qui purent, dès le mois de mai 1866, envoyer leurs premières œuvres à l'exposition de Saint-Lô. Des difficultés inévitables firent prévoir dès le début que le lieu n'était pas propice à des entreprises de ce genre.

La culture des âmes convient mieux au patronage de Saint

Michel. Les œuvres de religion trouvent sous son aile un refuge naturel, et si l'hospitalité leur était refusée sur son rocher, celui-ci n'en garderait pas moins leur parfum tout céleste. Car il est de sa destination providentielle de les abriter et de les faire fleurir. Soixante et dix ans de prison n'ont pas effacé ce caractère indélébile, et toujours le visiteur comme le pèlerin chercheront Dieu dans cette enceinte aux sept églises; l'impie lui-même sera surpris de ne l'y pas rencontrer. Quand on aura dit: il a été une prison, il est un tombeau, il est un résumé splendide de l'architecture française, on n'aura dit qu'une partie de la vérité. La vérité tout entière c'est qu'il a été fait pour Dieu et qu'il est la propriété inaliénable de Dieu.

Aussi les deux œuvres qui devaient prospérer comme la plante croit et prospère dans son sol naturel, prirent-elles dès cette époque leur forme presque définitive. L'orphelinat recevait sous la direction des sœurs de Saint-Joseph ses petits délaissés. Ce fut une véritable fête lorsque, le 24 avril, Mgr Bravard conduisit lui-même dix petits orphelins qui allaient retrouver de petits frères dans les enfants recueillis et amenés quelques jours auparavant par M. l'abbé de Tanquerel. « Sa Grandeur, accompagnée de M. Febvrier, prosecretaire et de M. le Curé du Mont, descendit sur la grève. Tous les enfants en firent autant, et à la vue de cette belle montagne qu'ils devaient habiter, de cette mer azurée, de ces rivages charmants et de ces sables si doux où ils marchaient avec délices, le bonheur et la joie brillaient sur tous les visages. Ces chers orphelins ne savaient comment témoigner leur reconnaissance à Monseigneur, et l'un d'eux dit naïvement à Sa Grandeur qu'il lui donnerait les prémices de la pêche qu'il ferait sur ces belles grèves. »

Ce même jour, Monseigneur organisait le service religieux de l'abbaye confié jusqu'à nouvel ordre aux missionnaires dont nous avons déjà parlé. Le travail déjà ne faisait pas défaut; car, il importe de le remarquer, dès que le service divin reprit possession de son domaine naturel, les âmes se hâtèrent de venir puiser la vie à cette nouvelle source de grâces. Les

journées des 7 et 8 mai, douze paroisses se trouvent réunies dans le sanctuaire de l'Archange pour fêter l'*Apparition au Mont-Gargan*, et le rédacteur de la *Semaine religieuse* du diocèse pouvait dire sans crainte d'être démenti : Nous allons voir maintenant des milliers d'étrangers que le monument lui-même si beau, si merveilleux, attire de tous côtés. Tant qu'il existera pierre sur pierre du remarquable édifice, il est assuré d'avoir des visiteurs, des curieux, des touristes, parce qu'il n'y a qu'un Mont-Saint-Michel au monde. Mais ce n'est pas pour cette classe d'hommes que le Mont-Saint-Michel a été édifié. Nos pères l'élevèrent à la gloire de Dieu et de son saint Archange; ils l'élevèrent pour les pieux pèlerins et toutes les âmes généreuses du monde chrétien. Que le nombre des fidèles ne le cède donc point aux curieux et aux visiteurs!

Cet appel ne restait pas sans écho. Le diocèse de Coutances avait fourni les premiers pèlerins, Rennes envoya bientôt un nombreux contingent, et de jour en jour on vit s'étendre le rayon de cette circonférence mystérieuse dont le Mont de l'Archange était le centre béni. Les fêtes du 29 septembre et du 16 octobre attirent à la vieille abbaye de pieux pèlerins, et le mouvement est déjà assez considérable pour obtenir de l'État la permission de relier, au mois d'octobre 1866, le Mont-Saint-Michel par un fil télégraphique au bureau de Pontorson et par lui au reste de la France.

A cette même époque, un don d'une grande valeur, et par l'œuvre elle-même et par la main qui en faisait hommage, remplit de joie le cœur de tous ceux qui aiment le Mont. Au risque de commettre une indiscretion que nous croyons sans conséquence, nous pouvons dire à l'éloge de M. Marquet, dernier directeur de la Maison centrale, que c'est à lui que nous devons de voir Marie dans son sanctuaire de la crypte des Gros-Piliers. Ce fut là un touchant hommage personnel; mais surtout nous pouvons y voir une pieuse réparation offerte à la Sainte Vierge et à Saint Michel par la *prison* elle-même, pour effacer le souvenir de la triste et trop longue profanation de

leur sanctuaire. Une belle statue de la Vierge-Noire tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras, œuvre d'art exécutée en Bavière, venait donc prendre possession de son sanctuaire et rappeler le souvenir de la véritable Vierge-Noire si pieusement et si constamment vénérée par nos pères.

Il arrive assez fréquemment, ou du moins il arrivait assez fréquemment autrefois que les pèlerins s'informaient d'où venaient ce nom et cette forme de vierge noire donnés à Notre-Dame-du-Mont-Tombe. Nous avons entre les mains une pièce que nous croyons inédite, du moins en son entier, et qui a trait à ce sujet. C'est un procès verbal constatant la découverte de cette statue miraculeusement préservée des flammes dans l'incendie de 1112, sans avoir reçu « aucun dommage, voire mesme le linge qui estoit dessus son chef et le rameau de plumes qu'elle avoit en sa main furent trouvez aussy entier et aussy beau qu'aparavent. » Nous donnons cette pièce importante qui intéressera nos lecteurs :

« Le 19<sup>e</sup> avril 1694 je certifie a tous présents et a venir avoir trouvé en la chapelle de Notre-Dame sous terre, derrière la boiserie de l'autel, une ancienne image de bois représentant la très-sainte Vierge et son petit enfant Jésus sur son genouil, qui fut miraculeusement préservée des flammes lors de l'incendie général de l'église et de tout le monastère et mesme de tout ce qui estoit en une chapelle dite des 30 cierges, qui est détruite présentement, et où estoit lad. ancienne image, que l'on trouva après led. incendie en son entier avec le linge qu'elle avoit lors sur son chef et un rameau de plumes en sa main. Ledit embrasement arrivé par le feu du ciel, qui tomba le 25<sup>e</sup> avril de l'an mil cent douze, les religieux chantant matines. Lad. image avoit été mise sur l'autel de la chapelle où elle se void à present; mais comme on fit accomoder les deux autels qui y sont par de la boiserie, et peinture qu'on y a fait, et voiant peut estre que cette ancienne image estoit toute depeinte en partie, elle avoit été mise selon toute apparence derrière la boiserie de son



autel, et avoit on substitué en sa place une figure de pierre la représentant aussi et qui est dans la niche dudit autel, au dessous de laquelle il y avoit une espace vide que je voulus fere bouscher d'un bout de planche. Mais comme j'avois été envoyé du prieuré de Lehon dernièrement au Mont-Saint-Michel pour travailler au chartrier, et mettre en ordre les actes et titres des archives du chartrier, j'avois, par la lecture, appris qu'il y avoit eu plusieurs incendies arrivées par le feu du ciel, et entre autres celle cy dessus dicte et que l'image de la Ste Vierge avoit été miraculeusement préservée des flammes. Je fus fort curieux de chercher le lieu où elle auroit pu être mise; je m'avisay donc, auparavant de faire bouscher le trou qui étoit sous la niche, d'y regarder avec une chandelle allumée, et mesme j'allumay une bougie au bout d'une baguette pour mieux voir; et ayant oté le gradin de l'autel pour considérer plus attentivement, j'apperçus derrière, du coté de l'Évangile, une ancienne image, sans pouvoir discerner qui elle représentoit, étant trop proche de la boiserie dud. autel. C'est pourquoy, led. jour 19<sup>e</sup> avril, entre midy et une heure, j'allay prier deux de mes confrères de venir m'ayder à retirer cette ancienne image du lieu où elle étoit; je pris aussi un commis et un menuisier à cet effet, et etans allez tous ensemble nous descendimes l'image de pierre qui représente la Ste Vierge, fis oter le haut de la niche, qui n'étoit cousu ny chevillé, passer le menuisier par led. haut avec une chandelle allumée, et moy, tenant encore la baguette avec la bougie pour éclairer encor davantage, et luy demandant quelle figure c'étoit, il me répondit estre de la Ste Vierge et du petit Jésus, qu'il me donna ensuite par le haut de la niche, qui avoit été oté. Je la reçeu avec grande joye et dévotion. Je lui ay fait fere depuis une niche avec un chassi de verre fermant avec un cadena, à cause que les pélerins commençoient de couper de petits morceaux de lad. ancienne figure. J'y ay mis dedans deux couronnes d'argent avec un petit habit à son petit Jésus, et un voile de taffetas rayé sur la teste de l'image de la Ste Vierge, avec une frange d'or faux au bas, et par le dehors de lad. niche, une

espèce de petit voile au devant avec du gallon et frange d'or faux, et ay fait fere un devant d'autel de pareille étoffe à son autel de la chapelle sous terre et en outre à celui de St Aubert, évêque et premier fondateur de ceste abbaye, avec une bordure de dentelle autour d'iceux. Il y a présentement grandement dévotion et la Ste Vierge entherine les vœux de ceux qui viennent en cette chappelle implorer son secours en leurs besoins, ou qui y viennent rendre leurs actions de grâce des faveurs qu'ils y ont reçeu. L'on avoit discontinué d'y célébrer la Ste Messe, mais depuis mon arrivée, et environ la fin du mois de novembre, je mis des napes sur l'autel de lad. chappelle pour y célébrer la Ste Messe, et tous les jours l'y ai célébrée, à la réserve que j'étois célébrant, ou avois la messe de six heures. Je fais et feray toujours mon possible pour luy procurer le culte d'hyperdulie interrompu en son endroit, et mets toute ma confiance en sa protection. Je signe la présente et assure véritable.

» Le 20<sup>e</sup> juin aud. an.

» F. Francois GINGATZ.

» F. Jean BOUJU, présent; F. Pierre Corbier, présent;  
Jean CABRYX, menuisier, présent; L. PICHERY,  
commis. »

---

## LA TERRE-SAINTE

(Suite)

MON CHER PÈRE,

Les deux histoires que je voulais vous raconter avant de finir ma dernière lettre ne sont rien autre chose que deux fictions musulmanes que je trouvais assez singulières et assez plaisantes pour dérider un peu votre front avant de clore mon épître.

Voici la première. Deux colonnes frappent les regards aussitôt qu'on est entré dans la mosquée El-Aksa. Elles sont tellement

rapprochées l'une de l'autre qu'un homme d'une grosseur ordinaire pourrait à peine y passer. Les Musulmans appellent bienheureux celui qui y passe, car après sa mort, disent-ils, il ira directement au ciel. Mais aussi, malheur à celui qui a un embonpoint trop prononcé! Où ira-t-il? . . .

La seconde fiction est celle du pont appelé Sirath, c'est-à-dire invisible. Ce fameux pont invisible, jeté sur la vallée de Josaphat, communique avec le sommet du mont des Oliviers qui lui sert de culée. Au jugement dernier, il sera le pont de l'épreuve décisive. Malheureusement, comme il est plus fin que le tranchant d'un rasoir, personne ne peut le voir si ce n'est les vrais croyants! Lorsque les mérites et les péchés auront été pesés dans la balance, les âmes devront passer sur le pont d'épreuve. Les justes n'auront rien à craindre, car leurs anges gardiens les soutiendront. Quant aux autres, perdant l'équilibre, ils tomberont infailliblement dans la vallée de Josaphat et l'enfer les engloutira. Telles sont les fictions musulmanes.

Puisque j'en suis à vous raconter des fables, je vais vous dire celle du Juif errant, d'autant mieux que nous nous trouvons près de la maison de Pilate dont le Juif errant est censé avoir été le portier.

La plus ancienne légende que nous ayons à cet égard date du XIII<sup>e</sup> siècle. Mathieu Paris, qui appelle le Juif errant Cartophilus, raconte que tandis que Notre Sauveur allait au Calvaire en portant sa croix, ce Juif, par dérision, lui dit en lui frappant sur l'épaule: *Marche plus vite*. Sur quoi Jésus lui aurait répondu: *J'irai, mais toi tu attendras jusqu'à ce que je revienne*. Depuis lors, Cartophilus, ne pouvant mourir, erre par tout le monde et attend le dernier jour où le Christ viendra pour juger tous les hommes.

Le Juif errant, auquel on donne plus communément le nom d'Ahasverus, est la personnification du Judaïsme lui-même en opposition avec le Christianisme. Il est le représentant du peuple juif dispersé sur tout le globe depuis la destruction de Jérusalem, peuple qui ne saurait périr, et qui attend la fin des temps pour

connaître enfin le Messie. Cette dispersion prédite par les prophètes est la peine de ses crimes.

Au sortir de la mosquée El-Aksa nous avons repris nos chaussures et nous nous sommes rendus directement à l'angle sud-est de l'esplanade où on descend, par un escalier de trente-deux marches, dans une chambre appelée: *Berceau de Jésus-Christ*. L'Évangile nous apprend que lorsque les jours de la Purification furent accomplis selon la loi de Moïse, la Sainte Vierge se rendit au Temple pour offrir à Dieu son premier-né. Or, le saint vieillard Siméon, par une inspiration céleste, reconnut en cet enfant le Sauveur du monde. La Tradition rapporte que Siméon, qui avait son habitation à l'angle sud-est du parvis du Temple, invita la Sainte Famille à venir passer quelques jours chez lui et que cette faveur lui fut accordée. Dans cette chambre souterraine on voit une petite niche en pierre du pays, sculptée en forme de coquille à sa partie supérieure et couchée horizontalement sous un dais supporté par quatre colonnettes en marbre blanc; elle passe pour le véritable berceau de Jésus, ou du moins pour lui avoir servi à prendre son repos pendant quelques jours.

Autour de l'enceinte, il y a quatre minarets: trois du côté du couchant et le quatrième près de l'angle sud-est.

À l'angle sud-ouest de la grande enceinte se trouvent les restes d'une muraille que les Juifs regardent comme ayant appartenu au Temple de Salomon et *comme ayant toujours conservé la présence de la majesté divine*. Ils viennent pleurer devant ce mur tous les vendredis: c'est pourquoi on l'appelle la *place des pleurs*. Ce pan de mur, long d'environ 50 mètres, est sans aucun doute de construction ancienne, sans qu'on puisse l'attribuer avec certitude soit à Salomon, soit à Hérode, soit aux Romains. Mais s'il peut inspirer aux Juifs la pensée de comparer l'ancien état de leur pays et son état actuel et surtout de méditer sur la cause des malédictions qui pèsent sur eux, ils ne sauraient y aller trop souvent.

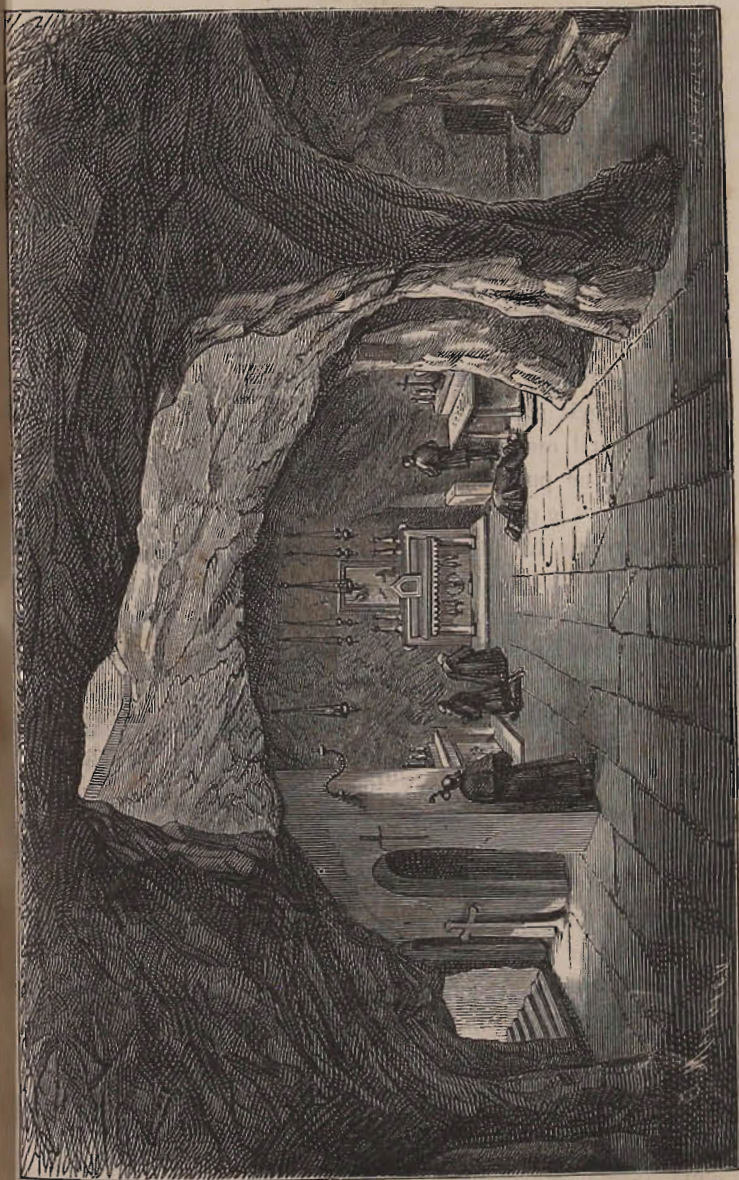
Après avoir fait cent pas vers le nord, nous arrivâmes à la Porte-Dorée, l'un des plus anciens et des plus curieux monu-

ments de Jérusalem; elle se nomme en arabe *Bab-el-Darahié*. Construite par Salomon, restaurée et embellie par Hérode, elle est encore aujourd'hui ce qu'elle était du temps de Jésus-Christ.

La Porte-Dorée servait de communication entre l'esplanade du Temple et la vallée de Josaphat. Elle est à double entrée avec une profondeur d'environ 20 mètres. C'est un véritable édifice, à l'aspect monumental, grâce à ses belles colonnes, ses pilastres, ses voûtes, ses coupoles et autres ornements qui la décorent. Les Turcs l'ont murée du côté de la vallée parce qu'une tradition conservée parmi eux annonce que les Francs viendront de nouveau attaquer la ville sainte et y entreront en vainqueurs par la Porte-Dorée, un vendredi, à 3 heures du soir.

La Porte-Dorée se présente à nous comme un témoin muet de la Conception immaculée de Marie. En effet, la tradition nous apprend que saint Joachim étant déjà avancé en âge, sans avoir de postérité, se rendit à la campagne pour prier dans la solitude. Là, il fut visité par un ange qui lui annonça qu'il serait le père d'une enfant de bénédiction, à qui il donnerait le nom de *Marie*, et pour preuve de la vérité de cette promesse, l'ange lui dit de retourner à Jérusalem et qu'il rencontrerait Anne, son épouse, à la Porte-Dorée. De son côté, sainte Anne qui était restée seule à Jérusalem, reçut du ciel un message analogue. Ces deux saints époux se rendirent donc à la Porte-Dorée où, en effet, ils se rencontrèrent, et après qu'ils se furent communiqué l'heureuse nouvelle, ils montèrent au Temple pour rendre à Dieu des actions de grâces.

C'est par la Porte-Dorée, à laquelle aboutissait le chemin qui conduisait de Bethphagé au Temple, que Notre-Seigneur Jésus-Christ entra triomphalement à Jérusalem le jour des Rameaux. Un grand nombre étendaient leurs vêtements sur son passage, d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin. Et ceux qui marchaient devant aussi bien que ceux qui suivaient, criaient : Hosanna! Salut et gloire! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna au



LA GROTTTE DE GETHSÉMANI (Voir p. 161)

plus haut des Cieux ! Et il entra à Jérusalem dans le Temple (Marc, XI, 2 et suiv.).

En 628, l'empereur Héraclius passa également par cette même porte, chargé du bois sacré de la Croix qu'il avait reprise aux Perses. C'en était une partie notable, longue de 2 mètres et conservée dans un étui d'argent. Animé d'une grande foi, l'empereur qui s'était rendu de Constantinople à Jérusalem pour réparer les désastres occasionnés dix ans auparavant par les armées de Chosroès, voulut porter lui-même la Croix sur ses épaules, à travers les rues de la ville jusqu'à la basilique du Calvaire d'où les Perses l'avaient enlevée. Il avait ordonné qu'on déployât pour la circonstance toute la pompe possible. Mais lorsqu'il essaya de marcher sous son précieux fardeau, l'empereur ne put le faire, se sentant retenu par une force secrète. Alors le patriarche, voyant Héraclius tout couvert d'or et de pierreries, lui dit : « Prince, la richesse de vos vêtements est trop contraire à la pauvreté et à l'humilité de Jésus-Christ pour aspirer à l'honneur de porter sa Croix. » Héraclius comprit et n'hésita pas ; il se revêtit à l'instant d'un habit pauvre, se mit pieds nus et put alors s'avancer, accompagné de ses officiers et suivi d'une foule immense qui répandait des larmes de joie. L'Église en célèbre la mémoire le 14 septembre par la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, instituée déjà depuis longtemps en l'honneur de l'apparition de la Croix lumineuse à Constantin.

A une faible distance de la Porte-Dorée, toujours dans la direction du nord, nous rencontrons un petit oratoire turc qu'on n'ouvre jamais et dans lequel, au dire des Musulmans, est conservé le trône de Salomon. Comme le fameux pont Sirath, ce trône demeure invisible ; néanmoins les fidèles du Coran y viennent en grande dévotion pour se recommander au grand roi dans toutes les nécessités graves où ils peuvent se trouver, et ils ont soin d'attacher comme *ex-voto* à la grille de fer qui ferme cette humble construction, de petits morceaux d'étoffes qu'ils ont coupés à leurs vêtements. Vous ne pouvez pas vous

figurer le singulier effet que produisent, flottants aux vents, ces innombrables petits chiffons aux couleurs variées.

Pour que je puisse dire que je n'ai rien omis dans mon exploration de tout ce qui fut le fameux Temple de Jérusalem, je vais vous conduire sur l'immense rocher qui se trouve à l'angle nord-ouest de la grande esplanade. C'est sur ce rocher que le grand sacrificateur Hircan, fils de Simon Machabée, avait élevé une citadelle, appelée *Tour-de-Baris*, qui servait d'habitation aux grands-prêtres. On y conservait l'*Ephod* et les autres vêtements du grand sacrificateur ; et devant l'armoire qui les renfermait le gouverneur de la forteresse faisait continuellement brûler une lampe. Plus tard, Hérode la fortifia et l'agrandit considérablement, et en souvenir du triumvir Marc-Antoine, son protecteur et son ami, il l'appela *forteresse Antonia*. Titus, après sa victoire, la fit démolir. Celle qui s'élève aujourd'hui au même endroit et qui porte toujours le même nom, repose sur les assises, encore faciles à distinguer, de la citadelle d'Hircan. Elle est contiguë à la demeure du pacha de Jérusalem et à la caserne turque qui occupent l'emplacement du palais de Pilate et sert de lieu d'observation aux soldats.

J'étais brisé de fatigue lorsque je quittai ces merveilles du *Haram-esch-Chérif* qui forme comme une cité à part, ayant son administration séparée, son scheik et ses schérifs qui sont tous des personnages considérables.

J'avais encore à traverser toute la ville pour me rendre à la *casa nova* qui était le lieu de mon repas et de mon repos. Mais les remarques si pleines d'intérêt, de science et de piété de mes compagnons de visite me firent trouver par leurs charmes le chemin moins long et moins pénible.

Le lendemain j'allai de grand matin dire la sainte Messe à la *grotte de l'Agonie*. J'avais à cœur de la dire pour tous nos bienfaiteurs dans ce sanctuaire si vénérable. Je partis seul. Je voulus gagner la rue que les chrétiens appellent la *voie dou-loureuse*, mais au bout de dix minutes, je vis que j'avais perdu le bon chemin. Je fus longtemps à le retrouver. Mon amour-

propre de Français me disait de ne montrer à personne que j'étais égaré. Puis, comment demander un renseignement à des Turcs ou à des Arabes qui ne comprennent rien à notre langue, pas plus que moi à la leur? Pourtant, apercevant un homme à tournure européenne, feutre sur la tête avec paletot bleu sur le dos, je m'adressai à lui, en français, en disant : Porte Saint-Étienne? *Ja*, me répondit-il, puis faisant un tour sur son talon, il m'indique, de la main, la rue opposée à celle que je croyais la bonne. Son accent me le fit prendre pour un Allemand et je ne tins nul compte de son indication. Je craignais ou qu'il n'eût pas compris ma demande ou qu'il eût voulu se jouer de moi. Je continuai donc mon chemin sans savoir où il me conduisait. Enfin, après bien des marches et des contremarches j'arrivai à la porte Saint-Étienne par laquelle il me fallait passer pour aller à la grotte de l'Agonie. Cette porte Saint-Étienne est ainsi appelée parce que c'est là que saint Étienne fut lapidé. De là à la grotte de l'Agonie, il n'y a guère plus de 3 à 400 mètres.

En descendant lentement la pente abrupte et pierreuse de la montagne qui domine la vallée de Josaphat, je méditais les leçons de sacrifice et de dévouement dont le divin Sauveur nous a donné tant de preuves; je me rappelais aussi qu'il avait souvent foulé cette terre de ses pieds sacrés, en allant prier au jardin des Oliviers. Je traverse un pont jeté sur le torrent desséché du Cédron et je me trouve en face de trois précieux monuments. Je laisse à ma droite le jardin de Gethsémani, et à ma gauche le tombeau de la sainte Vierge, et je me dirige vers la grotte de l'Agonie aussi sainte et aussi célèbre que le Calvaire. C'est dans cette caverne, selon une tradition respectable, que s'étaient réfugiés Adam et Ève, chassés du Paradis terrestre, et qu'ils avaient gémi et pleuré.

« Le site de cette grotte, dit Lamartine, est un des sites les plus probables et les mieux justifiés par l'aspect des lieux de tous ceux que la pieuse croyance des fidèles a assignés à chacune des scènes du drame évangélique. C'est bien là le creux le plus profond et vraisemblablement alors le plus fui

» des hommes où le Christ persécuté dut chercher un abri pour méditer, pour prier ou pour souffrir. »

Une petite chapelle fermée entoure maintenant la grotte de Gethsémani et le rocher qui la couvre. En y arrivant par une descente de sept degrés, on l'aperçoit dans toute son imposante nudité. Elle semble respirer toute la tristesse de cette heure suprême. Elle est encore aujourd'hui dans l'état où elle se trouvait au temps de Notre-Seigneur. Elle est de forme presque ronde et assez grande pour qu'on ait pu y placer trois autels. Au milieu de la voûte qui est soutenue par trois forts piliers faisant partie du rocher lui-même on a pratiqué une ouverture pour laisser passer la lumière du jour, et sur cette ouverture s'étend une grille destinée à arrêter les pierres qu'on pourrait y jeter.

Un des Pères Franciscains vient tous les jours offrir le saint sacrifice de la Messe en ce lieu auguste et sacré entre tous. J'ai dit la mienne à l'autel principal qui est au fond de la grotte et où se trouve un tableau qui représente le Sauveur soutenu par un ange que les commentateurs du texte évangélique croient être saint Michel. C'est là que Jésus, le front dans la poussière, a ressenti les terreurs de l'agonie et éprouvé sur tout son corps une sueur de sang. Plusieurs lampes brûlent au-dessus d'une plaque de marbre où on lit avec une impression profonde ces paroles de l'Évangile : *Hic factus est sudor ejus sicut gutta sanguinis decurrentis in terram*. Ici il eût une sueur comme de gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. C'est encore là qu'il a répété cette supplication : *Pater mi, transeat a me calix iste, sed non mea voluntas, sed tua fiat!* Mon Père, éloignez de moi ce calice; cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne!

Je n'essayerai pas de vous dire les douces et vives émotions qu'on éprouve en célébrant la Messe là où sont si multipliés les souvenirs les plus saisissants. Mon action de grâces a été longue, et mes prières et mes demandes ont été répétées et quasi interminables. J'ai voulu prier pour tous nos confrères, pour toutes

nos connaissances, pour tous nos bienfaiteurs. J'avais à solliciter tant de grâces, tant de faveurs et de bénédictions! C'était un défilé sans fin. Aussi, combien de fois n'ai-je pas répété ces invocations des litanies : *Jesu, refugium nostrum, miserere nobis!* Jésus, notre refuge, ayez pitié de nous. *Per Agoniam et Passionem tuam, libera nos Domine.* Par votre Agonie et votre Passion, Seigneur, délivrez-nous de tous les maux qui nous affligent.

Tout vôtre en Notre-Seigneur.

ROBERT,

*Pèlerin de Jérusalem.*

---

## ÉCOLE APOSTOLIQUE

---

### NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR ABEL-GERMAIN BOUJAT

(Fin)

Dès le mois de septembre de cette même année notre cher Abel entra au grand séminaire de Sens. Avec quelle joie il dut franchir le seuil de cette maison bénie, terme de ses longs désirs! Avec quelle sainte allégresse il dut revêtir les livrées du Christ, comme ce fut de bon cœur qu'il s'écria : *Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei!*

Dans cette paisible retraite, loin de contempler le monde avec cette tristesse indécise des passagers qu'emporte loin du rivage le vaisseau rapide, notre bien-aimé confrère, docile au souffle du divin amour, s'élança au large, guidé par le Maître dont la voix disait : *Duc in altum.* L'Océan de la perfection est vaste; courage et confiance, je te souliendrai.

Aussi, ne nous étonnons pas si les heureux témoins des merveilles de grâce accomplies dans ce jeune homme, n'ont point hésité à le regarder comme leur modèle.

Notre bien-aimé confrère ne passa que quelques mois au

grand séminaire. Sa santé si faible déclinait rapidement, et pourtant toujours simple, toujours égal à lui-même, le cher malade ne songe point à se plaindre. Sa grande peine est de ne pouvoir se plier comme les autres aux exigences de la règle. Dans ses lettres, il évite de parler de son triste état et pourtant il garde la chambre; bientôt on le dirigera à l'infirmerie et l'hiver ne sera pas passé qu'il prendra la route de Pontigny.

Exténué, amaigri, il essaya encore quelques promenades au soleil du printemps, il essaya de sourire à la vie qui lui échappe, jamais les fleurs ne lui paraîtront plus suaves, le feuillage plus tendre, la nature plus charmante et plus gaie, et pourtant il a déjà un pied dans la tombe.

Le 8 juin 1883, munie du précieux viatique, escortée des prières de la Communauté en larmes, l'âme de notre cher ami secouant ses blanches ailes, prenait son essor vers la patrie bienheureuse.

Nous communiquerons ici la lettre détaillée que nous écrivit celui qui fut témoin des dernières épreuves de notre saint jeune homme :

« J'ai soigné notre cher Abel pendant trois semaines, les trois dernières de sa vie, je ne le quittais guère surtout vers la fin. Ce qui m'a le plus frappé et édifié c'est sa grande résignation et son angélique patience. Il a beaucoup souffert des moyens employés pour amener, sinon la guérison, du moins du soulagement; pendant les deux dernières semaines, il avait le dos et la poitrine couverts de vésicatoires qui lui étaient très douloureux; les nuits se passaient dans une pénible insomnie rebelle à tous les soporifiques, tous les matins son linge de corps, ses draps et son matelas étaient trempés de la sueur incessante de la nuit; son estomac fatigué ne supportait plus aucun aliment; ne pouvant se tenir que sur le côté droit, il avait ce côté tout endolori; eh bien jamais je ne l'ai entendu se plaindre une fois, jamais une exigence; toujours résigné, toujours calme, toujours gai; lorsque parfois je le plaignais, il me répondait avec un doux sourire :

« Oh! le bon Dieu fait bien, j'ai tant de fautes à expier! Je l'en remercie, je ferai moins de purgatoire. » La veille de sa mort, à neuf heures du soir, je lui fis sentir qu'il ferait peut-être bien d'avoir recours au grand remède spirituel que l'Église met à notre disposition, l'Extrême-Onction : « Je veux bien, dit-il, je suis prêt, quand vous voudrez. » Le sacrement lui fut administré le lendemain matin à quatre heures et demie en présence de toute la Communauté; il a répondu lui-même aux prières. Lorsque tout le monde se fut retiré, je restai près de lui, il me prit alors la main, me la pressa et me dit : « Oh! comme je vous remercie d'avoir songé à cela, je suis bien heureux maintenant. » C'est alors que je lui dis : « Dites donc, cher enfant, si le bon Dieu vous appelait à lui, en entrant au ciel pour qui prieriez-vous d'abord? — Oh, dit-il, pour ma mère, mes frères et sœurs. — Et puis? — Pour nos Pères et nos Apostoliques. — Et encore? — Pour vous qui m'avez soigné et pour tous nos bienfaiteurs. »

C'est à cela que je voulais l'amener, j'en ressentis une grande consolation.

A huit heures il prit un peu de café au lait, puis la respiration devint haletante; la toux cessa, j'entendis un certain râlement dans la gorge et compris que les derniers moments approchaient.

A onze heures, il me parla de sa mère, me témoigna l'inquiétude de ne point avoir de ses nouvelles et le désir de la voir bientôt; je lui promis de lui écrire le jour même.

A une heure, je lui mis un vésicatoire sur le cœur pour tâcher de diminuer la suffocation; à une heure dix minutes, il fit un effort pour se soulever, se renversa sur le dos en jetant un cri prolongé, je lui soulevai la tête dans mes bras et il rendit le dernier soupir.

Quelques minutes avant, j'avais commencé les prières des agonisants, je m'étais arrêté à *Sancte Abel* que je répétai trois fois, c'est alors qu'il poussa le cri et que je me précipitai vers lui.

Sa mort a bien été l'écho de sa vie, douce, calme et pleine de résignation à la sainte volonté de Dieu. »

Tels furent en effet les derniers sentiments de ce cœur apostolique, tendre, dévoué, reconnaissant. Quand la triste nouvelle parvint à Sens, bien que prévue, elle y causa une douloureuse émotion. Les amis du cher défunt accoururent à Pontigny contempler une dernière fois ces traits chéris que la mort avait respectés, consoler cette mère éplorée dont le courage avait besoin d'appui dans une si dure épreuve.

« Je voulais prier pour lui et je me surprénais à l'invoquer, » écrivait l'un de nos confrères. C'est le plus bel éloge de ce vertueux jeune homme que Dieu sembla nous montrer pour nous dire : *Inspice et fac secundum exemplar*. Voilà l'exemple que vous devez suivre.

Bien-aimé confrère et ami, si le Seigneur, riche en miséricorde, a pour vous abrégé les jours d'épreuves, si maintenant mêlé au chœur des bienheureux vous suivez l'Agneau en chantant l'éternel *hosanna*, souvenez-vous de ceux qui furent vos protecteurs et de ceux qui sont toujours vos amis!

---

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

Saint Michel, prince de la lumière, témoin et défenseur de la vérité, présente un aspect plus céleste, une physionomie plus douce que cet Archange guerrier dont le bras vigoureux terrasse le dragon révolté; il ne perd rien de son invincible énergie, et il semble que sa nature déjà si sublime revêt une nouvelle splendeur en s'éloignant de l'ange déchu pour remonter au foyer de l'éternelle lumière. Cette impression que l'on éprouve

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883.

en contemplant le Saint Michel du livre d'*Heures* d'Anne de Bretagne, grandit à la vue du chef-d'œuvre que possède la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. C'est une miniature du *Bréviaire* du cardinal Grimani (1).

Ici Saint Michel est vêtu comme un pontife au jour des grandes solennités. Une aube d'une éclatante blancheur enveloppe son corps tout entier; une étole pastorale, portant une inscription, se croise sur sa poitrine; une chape, richement brodée et retenue par une agrafe historiée, couvre ses épaules et s'ouvre avec grâce pour laisser à ses bras leur libre mouvement; d'une main il porte un glaive levé, de l'autre il tient une bannière flottante qui porte dans ses plis le symbole de la victoire sur le prince des ténèbres. Sa chevelure bouclée encadre son visage et descend de chaque côté sur l'orfroi de la chape; ses grandes ailes déployées le soutiennent dans les sphères supérieures; des légions de petits anges l'entourent dans l'attitude du respect et se baignent dans la lumière qui rayonne autour de sa tête. Une croix, enrichie d'ornements précieux, se dresse sur son front, et son regard inspiré se plonge dans les régions de l'infini. L'encadrement de la miniature se compose de fleurs et de feuillages où voltigent des papillons aux couleurs variées.

Ce chef-d'œuvre est du XV<sup>e</sup> siècle et annonce déjà une ère de transition. La régularité du dessin, la forme du vêtement pontifical, les plis gracieux de l'aube, la richesse du coloris et la douceur des tons dénotent dans l'auteur un talent de premier ordre et une profonde connaissance des règles de l'art. Sa manière se ressent néanmoins des défauts de l'époque. La profusion des détails nuit à la beauté de l'ensemble. La chape est trop chargée de médaillons et de fleurs. La chevelure est disposée avec un soin excessif. On n'est pas accoutumé à une parure si somptueuse, et on a peine à distinguer l'Archange sous ce vêtement qui rappelle le luxe de Byzance. C'est le Prince de la lumière, mais de cette lumière qui éblouit le regard au lieu de le captiver.

Nous avons dit que Saint Michel, en sa qualité de défenseur de la vérité, est souvent associé au Verbe de Dieu descendu parmi nous et au pontife de Rome, dont la mission est d'enseigner tous les peuples de l'univers. Ces relations entre le

(1) Voir *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel*, p. 57.

pape invisible et le pape visible nous fournissent l'explication d'un fait qui a longtemps exercé la critique et la sagacité des historiens. Le glorieux Archange est de temps en temps représenté avec les insignes de l'apôtre saint Pierre; il a son église à côté de son église, son autel à côté de son autel, sa statue à côté de sa statue; le coq lui-même l'accompagne parfois, mais il désigne alors le symbole de la vigilance.

Saint Michel et saint Pierre, le prince de la milice céleste et le prince du Collège apostolique, unis pour établir dans le monde le règne de la vérité, pour confondre le mensonge et l'hérésie, pour opposer une digue au torrent de l'erreur et préserver l'Église des envahissements de l'impiété, voilà bien l'une des pages les plus curieuses et les plus instructives de l'art chrétien au moyen âge. Citons un exemple emprunté à la sigillographie :

Le sceau du chapitre de Strasbourg, gravé en 1491 (1), représente Saint Michel et saint Pierre avec leurs attributs. L'Archange ne paraît pas s'occuper du dragon qu'il foule aux pieds; sa pensée, son regard se portent plus haut. L'apôtre tient à la main cette clef mystérieuse qui ouvre et ferme le royaume des cieux.

Ce sceau n'intéresse pas seulement l'iconographie, il nous offre un modèle de l'art gothique parvenu à sa dernière période : « Les peintres et les sculpteurs, dit M. Versnaeyen, ne sauraient consulter un meilleur document pour se pénétrer de cette époque artistique dans toute sa vérité et pour exercer leur goût. Les détails de cette œuvre de gravure sont gracieux au possible, et la disposition générale est si bien comprise que tout s'y confond harmonieusement : figures, ornements, lignes, traits et lettres forment, en effet, un ensemble ravissant qu'il serait difficile de mieux comprendre (2). » Cette critique est juste. Nous aimerions cependant plus de simplicité dans les ornements, plus de naturel dans l'attitude des personnages.

(A suivre.)

(1) S. Capitali. Ecclesiae. S. Michaelis. Et. Petri. Argen. 1491. — Voir le *Moniteur de la Numismatique et de la Sigillographie*, 1881, 2<sup>e</sup> livraison.

(2) *Moniteur de la Numismatique*, loc. cit.



FAVEURS OBTENUES

par l'intercession de Saint Michel

**Sarthe.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous envoyer en timbres-poste la somme de 4 fr. pour remercier Saint Michel d'une grâce corporelle, faire dire une messe puis faire brûler une lampe devant sa statue, en action de grâces, avec prière de l'insérer dans vos *Annales*. M. L.

**Indre.** — Mon R. Père, j'avais promis au bon Saint Michel, si jamais mon mari guérissait d'une hémoptysie et d'une inflammation d'intestins qu'il a eues, de faire brûler un cierge pendant neuf jours devant la statue de ce grand saint.

Je viens aujourd'hui accomplir ma promesse, mon mari étant hors de danger.

Ci-joint 2 fr. en timbres-poste.

B.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, actions de grâces à Saint Michel pour un secours dans des affaires difficiles. Je vous envoie 2 fr. 50 pour une messe et pour faire brûler un cierge.

E. P.

**Seine.** — Mon R. Père, je suis heureuse de vous faire savoir que Saint Michel nous a obtenu la grâce que nous sollicitons avec tant d'ardeur ; veuillez donc dire une messe d'action de grâces pour remercier notre saint Protecteur, et mentionner dans les *Annales* l'heureux résultat de son intercession, en témoignage de notre profonde reconnaissance.

Ci-joint un mandat-poste de 5 fr. pour vos Apostoliques. G. L.

**Loiret.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un mandat de 20 fr. pour l'École apostolique de Saint Michel, pour m'acquitter d'une promesse pour une faveur obtenue ; je me recommande toujours aux prières de vos chers Apostoliques pour obtenir de Dieu, par l'intercession de Saint Michel, le recouvrement de la santé, et plusieurs grâces particulières pour mes enfants et pour moi.

C.

**Rhône.** — Mon R. Père, il y a quelque temps un jeune homme allait être fatalement exposé à la situation la plus critique pour son âme et pour son corps.

Ses parents élevèrent leurs regards vers le Mont-Saint-Michel d'où semblait devoir leur venir le salut.

Ils furent exaucés, et contrairement à tout espoir humain, son âme et son corps ont été sauvegardés.

Gloire et reconnaissance à l'Archange Saint Michel ! X.

ANNALES

DU

MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Notes et documents sur l'histoire du Mont-Saint-Michel (*suite*). — Anniversaire du Couronnement. — Heures des messes pendant la saison d'été. — La Terre-Sainte. — Saint Michel et Clovis (*gravure*). — Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte. — Variétés : Biens de l'abbaye du Mont-Saint-Michel en 1790. — École apostolique : Institution libre de l'Immaculée-Conception. — Faveurs obtenues.

NOTES ET DOCUMENTS

SUR L'HISTOIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1863 à 1874

(*Suite*) (1)

Le service religieux de l'abbaye attendait toujours une organisation définitive, et la restauration matérielle du monument était elle-même entravée dès ses débuts par ces incertitudes prolongées. Cette dernière entreprise exigeait, en effet, un esprit de suite dans le travail et la création de ressources suffisantes pour assurer son avenir ; d'un autre côté, il semblait difficile, au milieu des préoccupations multiples qu'entraîne la fondation d'une société religieuse, de donner au culte de Saint Michel l'impulsion qu'il semblait demander. Un appel adressé

(1) Voir les livraisons de décembre 1883, février et avril 1884.

au clergé du diocèse au mois de novembre 1866 par le vénérable supérieur du Mont-Saint-Michel étant resté infructueux, Mgr Bravard vint frapper à la porte de l'abbaye de Pontigny. Il connaissait assez, pour en avoir fait partie lui-même, les *Prêtres auxiliaires* du diocèse de Sens, et il savait devoir obtenir tout ce qui pourrait lui être accordé. Une petite colonie partit en effet, sous la conduite du R. P. Robert, et, le 1<sup>er</sup> avril 1867, prit en main la direction des œuvres du Mont-Saint-Michel.

On avait déjà exécuté quelques travaux de déblaiement; mais ce qui restait à faire était immense et de nature à décourager une âme moins énergique que celle du nouveau supérieur. Pour lui, il envisagea froidement la situation, quelque difficile qu'elle fût, et, comptant sur la Providence qui l'avait désigné, sur le secours de Saint Michel dont il allait procurer la gloire, il ne compta pas avec les obstacles et mit résolument la main à l'œuvre.

Dans un discours resté célèbre, un orateur ancien disait avec vérité qu'il est naturel à l'homme d'écouter avec un certain plaisir des accusations et des invectives, mais qu'il est souvent inutile et toujours dangereux de faire sa propre apologie; que c'est fatiguer et indisposer l'auditoire. Peut-être serait-il mieux aussi de passer sous silence et de laisser pour toujours dans l'oubli ces trois premières années où la main de l'ouvrier n'entreprend pas une seule œuvre grandiose, mais se fatigue à mille détails obscurs et méprisés d'une *réparation* à défaut de ressources qui permettent une *restauration*. Nous allons en parler néanmoins, mais brièvement, et ce court exposé laissera de côté, pour ne fatiguer ni l'esprit ni le cœur de nos amis, la partie la plus grande et la plus ingrate de l'entreprise.

Il fallait tout d'abord rendre accessible et aux pèlerins et aux touristes ce qu'on est convenu d'appeler la partie monumentale de l'abbaye, les salles de la Merveille et la basilique. On avait enlevé les cloisons et les planchers qui divisaient en deux étages plusieurs de ces salles, les boiseries, les cloisons, les métiers

qui les encombraient, et cette disparition avait mis à nu les plaies béantes infligées par des mains barbares aux murailles, aux colonnes, aux voûtes même de cette grande ruine. D'un autre côté l'état de l'abbatiale n'était rien moins que rassurant pour ceux qui allaient l'habiter. Il eût fallu commencer par tout à la fois. Mais la modicité relative des ressources commandait la prudence et imposait la parcimonie. La salle des Chevaliers à elle seule eût absorbé des sommes dix fois plus considérables que celles dont on pouvait disposer. Le sol était défoncé; les murs creusés çà et là pour supporter les pièces de bois des métiers de tissage; la galerie du sud en ruine; le manteau de l'une des cheminées soutenu par un mur épais qui en masquait l'ouverture; les colonnes et les arceaux couverts de chaux et de plâtre, garnis à l'intersection des tronçons qui formaient le fût de gros clous rouillés, tordus ou brisés; les portes enlevées et leurs gonds descellés. Nous en pourrions presque dire autant de l'Aumônerie, du Cellier et du Réfectoire, sans parler de la crypte des Gros-Piliers que nous avons eu déjà l'occasion de décrire. Les quelques milliers de francs accordés par l'Empereur servirent à l'achat des matériaux. Un parquet fut placé dans toute la longueur des Montgommeries (65 mètres de long sur 12 de large); le sol de la salle des Chevaliers fut nivelé et recouvert d'une épaisse couche de béton; la cheminée du nord débarrassée de son informe pied d'appui eut son manteau soutenu par neuf barres de fer cramponnées et dissimulées dans l'intérieur du mur. Les colonnes furent grattées, leurs chapiteaux, les arceaux des voûtes nettoyés, les piliers et les murs crépés; la galerie relevée et couronnée d'un revêtement de granit complètement renouvelé. En même temps le transept sud de la basilique exigeait des réparations immédiates, et ces réparations furent commencées. Ce fut alors qu'on suggéra au P. Supérieur l'idée de créer pour ses travaux si urgents et si dispendieux un tarif de visite. La somme d'un franc est bien modique pour le touriste qui élève si haut le budget de ses voyages, et on pouvait présumer que le but si louable de ce

léger impôt ferait taire les objections. L'événement justifia ces prévisions et si cette nouvelle ressource ne suffit pas aux besoins de l'avenir, elle permit du moins d'entreprendre successivement la restauration à peu près complète de la crypte de Notre-Dame de Mont-Tombe, des escaliers tant intérieurs qu'extérieurs, des citernes, des conduits d'eau, des fenêtres de l'église et de la Merveille, et de commencer la restauration du Réfectoire des Moines. Comment ne pas rendre ici un hommage mérité à l'intelligence et au dévouement de celui qu'on peut appeler la *cheville ouvrière* de ces grands et difficiles travaux, de cet humble et infatigable frère Sébastien que connaissaient et admiraient tous les amis du Mont-Saint-Michel? Qui ne l'a vu, le chapelet au cou, grimpé au faite des murailles, suspendu au-dessus de l'abîme, se réservant toujours le poste le plus dangereux et souriant à ceux qu'effrayait sa témérité? Il est mort à la peine. Mais cette mort si pénible pour nous a peut-être été encore pour lui une grâce providentielle, car elle a épargné à son cœur qui aimait tant la vieille abbaye des spectacles qui l'eussent navré. Il est au ciel : sa piété nous donne le droit de l'espérer, et il prie pour ceux que sur la terre il n'a jamais cessé d'édifier.

Pendant que ces travaux rendaient aux principales parties du Mont-Saint-Michel un aspect plus convenable, plus digne de la Merveille de l'Occident, et permettaient de remettre à plus tard une restauration à fond de ce qui n'était que récrépi ou consolidé, on n'oubliait pas l'œuvre spirituelle.

Le culte de Saint Michel fut pendant près de mille ans le culte le plus populaire en France. Nous en trouvons la preuve non seulement dans les temples placés sous son vocable, mais encore dans les coutumes de la vie publique ou privée. Sa fête donne lieu à des assemblées, à des foires et marchés; elle est comme le point de départ d'une année nouvelle, une sorte de 1<sup>er</sup> janvier, qui fixe l'époque du renouvellement des baux, des contrats, des prises de possession légale. Le Mont-Saint-Michel, sanctuaire et centre de ce culte universel, contribuait encore à

l'entretenir par les pèlerinages incessants auxquels il ouvrait toutes grandes les portes de sa basilique.

Mais à l'époque où nous sommes arrivés, tout est bien changé : l'abbaye a été convertie en prison et le nom de l'Archange est sinon oublié, du moins singulièrement amoindri dans le cœur de la France. La dernière étincelle du feu sacré n'est peut-être pas éteinte, mais elle est enfouie sous une couche épaisse d'indifférence, et c'est cette étincelle qu'il faut ranimer. Déjà, comme nous l'avons vu, les sentiers de la Montagne avaient retenti de nouveau des chants des pèlerins. Il fallait faire davantage et obtenir que ces pieuses manifestations fussent la conséquence durable de la connaissance et de l'amour personnel de Saint Michel.

C'est le but qu'on se proposa d'atteindre en instituant la *Confrérie de l'Archange*, protecteur de l'Église tout entière et de la France en particulier. Les rôles si étendus et si divers que l'Église attribue légitimement au Prince des Anges permit de proposer aux prières des Associés : 1<sup>o</sup> une protection spéciale du ciel sur le Souverain-Pontife et sur notre patrie; 2<sup>o</sup> la préservation d'une mort subite et imprévue, et surtout la grâce d'une bonne mort; 3<sup>o</sup> la délivrance des âmes du Purgatoire.

L'approbation épiscopale et un bref de N. S. P. le Pape Pie IX confirmèrent ces pieuses intentions, et il fut permis d'espérer que notre vœu le plus cher allait se réaliser. Et, en effet, comme si cette dévotion si naturelle au cœur français n'eût attendu que le moment de se réveiller de son sommeil séculaire, les adhésions, les inscriptions ne tardèrent pas à affluer, et nous eûmes la joie de voir des Zélatrices dévouées au culte de l'Archange qui entreprirent alors et n'ont pas cessé depuis de travailler à cette œuvre nouvelle avec une ardeur et une piété admirables.

Mgr Bravard, qui nous secondait de tous ses efforts, comprenait la nécessité d'habituer les foules à reprendre le chemin de la sainte Montagne et de les y attirer par des solennités extraordinaires. Aussi cette année 1867 vit-elle se suivre de près

deux fêtes qui resteront à jamais célèbres dans les annales de la vieille abbaye. Nous ne parlerons aujourd'hui que de la première, celle du 24 septembre.

Nous avons dit dans la livraison précédente que Pie IX avait envoyé des reliques précieuses pour le Mont-Saint-Michel, et que la fête du 1<sup>er</sup> août 1866 avait été destinée à leur translation. Mais notre zélé Pontife ajouta lui-même de nouvelles reliques à celles qui étaient venues de Rome, les plaça toutes dans le magnifique reliquaire qu'on voit encore dans la basilique, et voulut les placer définitivement dans cette fête du 24 septembre.

Mais laissons la parole à plus autorisé que nous. Le P. Mémain dans un bel article adressé à la *Revue catholique de Coutances* décrivait ainsi la solennité :

« La cité des reliques, tel était l'un des noms que la piété des peuples aimait à donner à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, tant était grand le nombre des saints qui reposaient dans sa basilique et le nombre des châsses précieuses que les princes du monde ou de l'Église y avaient réunies. C'était le *trésor* du monastère et malheureusement c'est ce *trésor* qui eut le plus à souffrir des profanations de 1793. Les reliques sacrées, que des millions de pèlerins vinrent autrefois vénérer, gisent aujourd'hui dispersées ou privées de leurs authentiques. La Providence, il est vrai, nous a conservé la plus précieuse, le chef de saint Aubert, si remarquable par l'expression merveilleuse et toujours subsistante de l'attouchement de Saint Michel. Mais cette relique, doublement sainte et vénérable, n'est plus sur la Montagne choisie par saint Aubert lui-même pour être le lieu de son repos et, depuis la Révolution, elle a été déposée dans l'église de Saint-Gervais d'Avranches.

» Le 24 septembre 1867 a été pour la basilique de l'Archange un jour de réparation. On sait avec quelle générosité Mgr l'évêque de Coutances avait offert les reliques dont il pouvait disposer, et avec quel zèle il s'était adressé au Souverain Pontife pour obtenir quelques parcelles des innombrables reliques conservées à Rome. Le jour de la fête, Monseigneur a rappelé la piété avec laquelle l'auguste Pie IX avait daigné, comme il

l'a raconté depuis, présider lui-même l'enchâssement des saintes parcelles dont il voulait enrichir le sanctuaire de Saint Michel.

» La veille de la fête, les cloches annonçaient au loin l'arrivée de Mgr l'évêque de Coutances et de Mgr Guilbert, évêque préconisé de Gap. On savait depuis plusieurs jours que les autres prélats invités avaient préféré remettre leur visite à la fête du 16 octobre prochain, afin de se trouver alors réunis en plus grand nombre. Un contretemps fâcheux semblait encore mettre obstacle au concours des pèlerins : le temps se mettait alors à la pluie et le matin du 24, le vent et les nuages paraissaient même préparer une tempête qui fut heureusement remplacée par la splendeur d'un beau jour. Malgré ces apparences fâcheuses, une centaine de prêtres et environ 300 autres pèlerins étaient accourus au Mont.

» Les fêtes célébrées dans la basilique, les souvenirs qu'elles rappellent, les émotions qu'elles font naître ont été mille fois décrits, et cependant c'est avec une joie toujours nouvelle qu'on aime à les revoir ou à les rappeler. Quel spectacle que celui de toutes les pompes religieuses dans la basilique aérienne du grand Archange ! Comme ils sont beaux et émouvants ces chants sacrés qui se mêlent aux puissantes voix de la mer et du vent pour les animer, les sanctifier et s'élever avec elles dans l'immensité céleste ! Un jour viendra où les corps glorifiés des saints s'élèveront de la terre pour suivre dans les cieux le triomphe du Christ ; il nous semblait voir ce triomphe, lorsque, le soir, au milieu des flots agités de la marée montante, le cortège des saintes reliques sortit de l'église et se déroula sur cette plate-forme jetée par le génie de nos pères à 400 pieds au-dessus des flots. Les cœurs redisaient avec plus de ferveur les litanies des Saints et le refrain sublime *Sancte Michael... , defende nos in praelio...*

» Dans un discours plein d'à-propos et avidement écouté, Mgr l'évêque de Gap rappela les raisons naturelles, humaines et divines qui ont acquis au Mont-Saint-Michel la célébrité dont il jouit ; il dit surtout la gloire qu'avait eue la basilique et qu'elle aurait désormais d'être un trésor de reliques. Une émotion profonde passa du cœur de l'orateur dans celui de l'auditoire, lorsqu'à la fin de son discours il appela la protection de l'Archange sur son nouveau diocèse, sur sa chère Normandie, sur la France et sur l'Église.

» Après le salut solennel, Mgr l'évêque de Coutances prit la parole pour annoncer lui-même à la foule la solennité qui aura lieu le 16 octobre prochain, jour anniversaire de la dédicace de la basilique : le matin, à 10 heures, la messe pontificale avec le sermon par Son Éminence le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen ; le soir à 2 heures les vêpres suivies du sermon par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans. D'autres prélats doivent également prendre part à cette solennité.

» Des lettres récentes de Rouen et d'Orléans nous permettent d'annoncer dès maintenant que Son Éminence le cardinal de Bonnechose se trouvera le 14 octobre à Coutances, pour venir le lendemain avec Mgr l'évêque et d'autres prélats au Mont-Saint-Michel, tandis que Mgr Dupanloup arrivera au Mont dans le même temps, venant par Rennes, Dol et Pontorson.

» Tous ceux qui s'intéressent à la restauration du culte de Saint-Michel, tous ceux qui comprennent les grâces que cette restauration doit attirer sur l'Église et sur la France, puisque l'une et l'autre se glorifient d'avoir Saint Michel pour ange protecteur, tous les catholiques français en un mot, ne sauraient assez remercier Mgr l'évêque de Coutances de tous les efforts dépensés par lui dans le but de cette restauration. Le Mont-Saint-Michel a été rendu à la religion, de grandes réparations ont été faites, l'église a retrouvé son trésor de reliques et les prélats les plus illustres montrent aux populations le chemin de l'antique pèlerinage. C'est beaucoup, sans doute, et cependant il y a encore une autre restauration que nous, et mille autres avec nous, nous appelons de tous nos vœux : jusques à quand la basilique restera-t-elle avec sa flèche tronquée et son sommet découronné? Autrefois les peuples y admiraient la statue dorée de l'Archange, élevée à 600 pieds au-dessus des flots; il était là, les ailes déployées, présentant à toutes les tempêtes son épée flamboyante; paratonnerre divin, il dominait la terre et l'océan pour les protéger l'un et l'autre contre l'invisible ennemi des hommes.

» Ah! si Mgr l'Évêque daignait écouter notre prière, nous lui dirions : Ne craignez pas, Monseigneur, d'entreprendre cette restauration; vous ne pouvez pas sans doute en supporter les frais; mais faites un appel aux catholiques de France et même du monde entier. Tous ceux qui visitent la basilique sont unanimes pour nous dire qu'une telle œuvre réunirait les sympathies

et les souscriptions des amis de l'Église, de la France et des arts. Demandez cette œuvre, faites cet appel, et bientôt les peuples contempleront avec amour et bonheur le grand Archange, replacé par vous et par eux sur son trône aérien. »

---

## ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT

---

L'état actuel de la Basilique, encombrée par les matériaux de la restauration, ne permettant pas un office public avec toute la solennité que nous voudrions lui donner, la FÊTE ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT aura lieu, *cette année*, dans les mêmes conditions que l'an dernier.

Le dimanche 6 juillet, nous célébrerons cet anniversaire auquel nous convions tous ceux qui aiment Saint Michel et la France.

- A 6 h. 1/2, première Messe;
- A 7 h. 1/2, Messe de communion;
- A 11 h., Messe chantée et instruction;
- A 2 h., Chapelet de Saint Michel, Vêpres et Salut;
- A 6 h. 1/2, Salut et Bénédiction du Saint-Sacrement.

---

### Heures des Messes pendant la saison d'été

Du 1<sup>er</sup> juillet au 16 octobre, fête de l'apparition de Saint Michel, il y a dans la Basilique,

TOUS LES JOURS :

- A 5 h. 1/2, Messe de communauté;
- A 7 h. 1/2, Messe de communion;

TOUS LES DIMANCHES ET FÊTES :

- A 6 h. 1/2, première Messe;
  - A 7 h. 1/2, Messe de communion;
  - A 11 h., Messe des pèlerins;
  - A 3 h., Vêpres;
  - A 6 h. 1/2 (soir), Salut et Bénédiction du Saint-Sacrement.
- \*

## LA TERRE-SAINTE

L'interruption forcée que des circonstances graves imposent à l'intéressante correspondance du R. P. Supérieur sur la Terre-Sainte, nous engage à noter ici une faveur dont il a été l'objet et qu'il refuse de raconter. Ce témoignage de haute estime accordé à nos œuvres et à celui qui en a l'initiative depuis dix-sept ans, causera à nos amis le même plaisir qu'il nous a fait éprouver à nous-mêmes.

Dans une visite faite au Patriarche de Jérusalem, le Révérend Père dut parler du Mont-Saint-Michel, de sa situation, de la vénération dont il est l'objet, de son histoire et de ses œuvres. La visite ayant dû être interrompue, une heure fut prise pour le lendemain, et le Père Supérieur fut singulièrement surpris en voyant à son arrivée le Patriarche lui présenter un pli assez volumineux. C'était un brevet de CHEVALIER DU SAINT-SÉPULCRE.

---

## SAINT MICHEL ET CLOVIS

Nous empruntons au livre si intéressant de M. Paul Féval, les *Merveilles du Mont-Saint-Michel*, une page vraiment éloquente, dont il convient d'encadrer la belle gravure que nous devons à l'obligeance de M. Palmé :

Dieu n'a besoin ni d'un homme ni d'une race, mais quand les générations suscitées deviennent stériles avant le temps, Dieu fait élection nouvelle d'une race ou d'un homme. Sitôt que les empereurs manquèrent, Dieu couronna un roi.

Le baptême de Clovis fit la France et ses destinées ; ce fut l'Archange qui fit le baptême de Clovis, marquant ainsi d'avance au signe catholique le pays encore païen où devait avoir lieu sa seconde, sa maîtresse apparition.

Avant d'entrer dans le récit même de ce grand fait qui sacra Michel ange royal de notre patrie, jetons, pour en reconnaître

la nécessité historique, un regard très rapide sur l'état du monde chrétien au moment de la conversion de Clovis. L'Empire d'Orient succombait ; l'Empire d'Occident, agonisant ou plutôt déjà mort, gisait dépecé en sanglants quartiers par les Huns, les Burgundes, tous ou presque tous ariens. De tous les coins du ciel, la tempête dont parle saint Jérôme était revenue plus terrible, et il est vraisemblable qu'au milieu de ses assourdissants fracas, le baptême d'un chef barbare ne fut point noté comme un événement de grande marque.

C'était pourtant la naissance du monde, et nous allons y voir tout à l'heure la main de Saint Michel, qui est *interprété Dieu*, selon l'expression de Guillaume Benoît, se montrer à l'heure où naquit la France catholique.

Ce docteur ès lois, Guillaume Benoît, qui fut le maître du cardinal Albret, de Louis d'Amboise et du cardinal de Clermont-Lodève, a tracé d'une façon magistrale la visée de Dieu sur le royaume de France : « La garde et la protection de ce royaume, dit-il, est attribuée à l'archange Michel, tour à tour prince de la Synagogue et de l'Église..., et c'est comme marque de ceci qu'après sa miraculeuse apparition sur la terre de l'Église romaine, au Mont-Gargan d'Apulie, Michel a fait sa seconde apparition dans le royaume de France, au lieu nommé le Mont-Tombe. »

Nombre d'écrivains l'ont dit avec plus ou moins d'éloquence, non seulement aux jours éclairés par la foi, mais aussi en notre temps d'orgueilleuse négation. Le mystère du solennel travail qui enfanta le plus glorieux peuple du monde n'est même pas nié par tous les sceptiques, dont quelques-uns accordent que *certaines* croyances, en *certain* temps, ont eu *certaine* utilité. C'était l'opinion de Voltaire, qui aurait inventé Dieu, si Dieu eût manqué à sa haine.

Mais Dieu ne manque ni aux siens ni aux autres. Il n'a jamais manqué, il ne manquera jamais. On voit partout sa générosité infinie dès qu'on la cherche, et nul ne saurait lire sans émotion les paroles prophétiques adressées à Clovis lui-même par le

pape Anastase, qui voyait déjà le rôle de la nation fille aînée de l'Église, quand il écrivait : « Nous nous félicitons, très glorieux fils, de ce que votre entrée dans la foi chrétienne concourt avec notre entrée dans le pontificat, car la Chaire de Pierre pourrait-elle ne pas tressaillir de joie, quand elle voit le filet que ce pêcheur d'hommes a reçu ordre de jeter, se remplir à travers les siècles ? C'est ce que nous avons voulu faire savoir à Votre Sérénité, afin que... vous soyez notre couronne... Glorieux et illustre fils, soyez la consolation de votre mère l'Église ; soyez-lui, pour la soutenir, une colonne de fer... »

Nous avons dit que nous montrerions le doigt de Michel dans la violente mêlée des événements qui précédèrent et accompagnèrent la conversion de Clovis, si différente de celle de Constantin, et pourtant si bien faite pour lui être comparée. C'est notre sujet même, puisque ce baptême éclatant créa pour ainsi dire l'opportunité de la manifestation du Mont-Tombe, et aplanit, plus encore que les travaux de saint Aubert, le terrain où devait s'élever chez nous le premier sanctuaire de l'Archange.

Je vais laisser parler un instant l'auteur du *Catalogue de la gloire du monde*, Guillaume de Chasseneuz, docteur en l'université de Pavie et président du Parlement de Provence au XVII<sup>e</sup> siècle. Il est un de ceux qui ont montré clairement saint Michel favorisant l'accès de la nation franque dans la maison de la vraie foi, qu'elle n'a jamais désertée. « Si Michel, dit cet écrivain, accomplit des choses merveilleuses dans la Synagogue..., il en a fait de plus grandes encore (pour l'Église) dans ce royaume. C'est lui qui fournit l'ampoule pleine d'huile au baptême de Clovis, le premier roi de France chrétien.. et mit les Allemands en fuite par le secours de Dieu.. C'est lui qui servait de guide vers le gué alors que Clovis, qui s'affligeait de voir son armée arrêtée dans son désir de livrer bataille aux Goths hérétiques, implora Dieu en cette manière :

« Dieu, qui êtes le meilleur secours dans les tribulations, ne différez pas en faveur de votre vraie religion, que je défends,



Clovis trouvant miraculeusement un gué le matin de la bataille de Vouillé.

(Extrait des *Merveilles du Mont-Saint-Michel*. — Palmé, Paris.)

de prendre vengeance du Goth hérétique : donnez-nous un fleuve guéable. »

» Et Dieu ne méprisa pas la prière de Clovis, car aux premières lueurs du jour suivant un cerf apparut sortant de la forêt..., puis la bête, excitée par les grandes clameurs des soldats, se mit à nager dans le fleuve, comme un explorateur de la route, en indiquant le gué; et c'était Dieu qui le faisait conduire par Michel, le défenseur et le protecteur de l'Église catholique, à laquelle Clovis croyait alors. »

Mais la nature humaine, pour laquelle Dieu fait tout, devait venir, selon la coutume, à l'encontre de Dieu. Les successeurs de Clovis, et pour les mêmes raisons, avaient fait comme les héritiers de Constantin. Il restait encore assez de levain idolâtre dans les Gaules, assez de civilisation romaine profondément gangrenée pour empoisonner ces princes barbares, race toute jeune et déjà décrépète par les excès.

Cependant, si les neveux du premier Louis dormaient ou chancelaient dans l'ivresse, leur peuple, les Francs, restait robuste autant qu'il le fallait pour porter le poids de sa destinée héroïque. Il n'y avait de condamnés que les princes mérovingiens. C'était encore le tour des Francs et c'était encore l'heure de saint Michel, qui allait paraître et ouvrir avec solennité ce grand VIII<sup>e</sup> siècle, ère marquée pour les ACTES DE DIEU PAR LES FRANCS.

---

## L'ANNÉE ARCHANGÉLIQUE

---

Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte

---

### I

Après le très saint et adorable nom de Jésus, « qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, » après le nom suave et béni de Marie, « parfum de salut, qui exhale la

grâce divine, » dit saint Ambroise, quel nom plus merveilleux, plus digne de nos méditations que le nom du glorieux Prince des célestes hiérarchies, de celui auquel chaque jour nous adressons, immédiatement après Dieu et la très sainte Vierge, l'humble confession de nos péchés; de celui que nous, associés de son archiconfrérie, invoquons tout particulièrement pour l'Église et la France, contre les dangers du corps et de l'âme pour le temps de la vie et celui de la mort : *Michael*, c'est-à-dire : *QUIS UT DEUS!*

Longtemps ce nom sublime du saint Archange resta ignoré des anciens patriarches, quoiqu'ils fussent souvent favorisés de ses visites et de son secours.

Lorsqu'il apparut à Manué, lui promettant un fils et l'invitant à offrir en holocauste au Seigneur le chevreau dont Manué voulait lui faire un festin, celui-ci lui demanda son nom, « il ne savait pas que ce fût l'ange du Seigneur; l'ange répondit : Pourquoi cherchez-vous à connaître mon nom, qui est admirable?... et il remonta au ciel à travers la flamme du sacrifice » (*Juges*, ch. XIII, v. 15 à 21).

Aux jours douloureux de la captivité des Juifs à Babylone, Gabriel, le messager de la divine miséricorde, l'ange qui devait plus tard annoncer le saint Précurseur, puis saluer en Marie, l'humble Vierge de Juda, la Mère bienheureuse du Verbe incarné; Gabriel, envoyé pour la seconde fois au prophète Daniel, « l'homme de désirs, dont les prières ont été exaucées, » l'assure que « MICHEL, le premier d'entre les princes, lui est venu à secours contre l'ennemi de son peuple » (*Daniel*, ch. x, v. 13). « MICHEL, qui est votre prince » (v. 21). « En ce temps-là, MICHEL, le grand prince se lèvera, lui, le protecteur des enfants de votre peuple » (ch. XII, v. 1).

Alors seulement, vers l'an du monde 3470, ce nom admirable est révélé à la terre, au prophète auquel il est donné le premier de compter les années qui doivent s'écouler encore jusqu'à l'arrivée du « Saint des Saints, du Christ... qui sera mis à mort pour son peuple. »



QUIS UT DEUS? fut l'exclamation aussi humble que sublime du Prince des célestes milices, proclamant la suprême omnipotence du Créateur (*Tu solus Dominus, Tu solus Altissimus*), son cri de guerre (*quis in nubibus æquabitur Domino?*) (*Ps. LXXXVIII, v. 7*); le cri de ralliement des légions fidèles sous l'étendard de cet invincible chef (*Dominus virtutum nobiscum*) (*Ps. XLV, v. 8*); son cri de triomphe dont les siècles répéteront l'écho, à la honte éternelle de l'orgueilleux qui rêva un jour « d'élever son trône au-dessus des astres du côté de l'aiglon pour être semblable au Très-Haut » (*Isaïe, ch. XIV, v. 13 et 14*).

QUIS UT DEUS! Ce mot qui dans sa mystérieuse beauté résume les perfections, les mérites et les gloires du Vainqueur de Satan, sera désormais sa qualification, sa dénomination rigoureusement vraie, lorsque, messager du Ciel, il descendra vers la terre. En effet, l'écrivain sacré le nomme tantôt *l'ange du Seigneur*, tantôt simplement *le Seigneur*; et lui-même, apparaissant à Agar, à Abraham, à Jacob, à Moïse, etc., s'exprime à la première personne parlant comme *Dieu*, dont il leur apporte les promesses, les préceptes et les menaces :

« JE multiplierai, dit-il à Agar, ta postérité de telle sorte qu'elle deviendra innombrable » (*Genèse, ch. XVII, v. 10 et 13*).

« LE SEIGNEUR dit : Pourrai-JE cacher à Abraham ce que JE dois faire, » etc. (*ch. XVIII, v. 17*).

« Ne mets point la main sur l'enfant, ne lui fais aucun mal, JE connais maintenant que tu crains DIEU, puisque pour m'obéir tu n'as point épargné ton fils unique » (*ch. XXII, v. 12*).

« L'ANGE DU SEIGNEUR m'a dit : (à Jacob)... JE SUIS LE DIEU de Béthel où tu as consacré la pierre et m'as fait un vœu » (*ch. XIII, v. 11 et 13*).

D'après les Saints Pères et les interprètes, ce fut encore par Saint Michel que le Seigneur se manifesta à Moïse et lui donna sa loi, au milieu des redoutables splendeurs du Sinaï. La Sainte-Écriture rapporte que « LE SEIGNEUR parlait à Moïse face à face » (*Exode, ch. XXXIII, v. 11*), et néanmoins « LE

SEIGNEUR lui dit : Tu ne pourras voir MON visage, car nul homme ne ME verra sans mourir » (*v. 20*). — Et quand Moïse descendit de la montagne « son visage jetait des rayons de lumière qui lui étaient restés de son entretien avec LE SEIGNEUR » (*v. 29*).

(A suivre.)

## VARIÉTÉS

*ÉTAT ET DÉCLARATIONS DES BIENS dépendant de la mense conventuelle à laquelle sont réunis tous les offices claustraux, et des prieurés non unis de l'Abbaye royale du Mont-Saint-Michel au péril de la mer, que donne le R. P. dom Maurice, prieur, aux officiers municipaux d'Avranches, le 19 février 1790, en conséquence du décret de l'Assemblée nationale du 13 novembre 1789, sanctionné par le Roi le 18 du même mois.*

Après avoir brièvement rappelé la fondation et la topographie du monastère, dom Maurice donne le détail des immeubles :

### PROVINCE DE NORMANDIE

LE MONT-SAINT-MICHEL. — Art. 1<sup>er</sup>. — L'Église qui fait l'admiration des connaisseurs, la Maison abbatiale, les Exils, le Dortoir, le Cloître; la salle des Chevaliers qui fait l'admiration de tous les étrangers et où Louis XI a institué l'ordre de Saint-Michel; Cuisines; un très beau et très spacieux Réfectoire; au-dessous, des Souterrains; la salle du Gouvernement; l'Hôtellerie et les Caves où on fait entrer toutes les grosses provisions au moyen d'une roue de 30 pieds de diamètre.

Art. 2 à 6. — Au pied du château, trois petits jardins défrichés sur le roc et clos de murs, qui ne produisent que de petits légumes et des fleurs pour la récréation des Religieux. Également au pied du château, la chapelle Saint-Aubert et le petit bois de la *Merveille*. Hors la ville, les fénils, magasins pour la décharge des grosses provisions. Dans la ville, il y a la

*maison du Roy* bâtie sur la troisième porte et composée de deux chambres avec un grenier. Les prisons se trouvent au bout. Cette maison est habitée par le curé, à cause de la vétusté du presbytère. Les rentes seigneuriales dues à l'abbaye sur les maisons et jardins de la ville s'élèvent à la somme de 154 livres, *tant en argent qu'en volailles*. Les habitants du Mont sont au nombre de soixante chefs de famille, vivant pour la plupart de leur pêche, faisant la garde journallement et jouissant du droit de bourgeoisie. Les grèves et herbues qui s'étendent autour du rocher, du nord-est au sud-ouest, appartiennent à la communauté, suivant les titres et chartres qui sont entre les mains de M. Feydau, directeur des Économats. Le produit de ces grèves immenses serait considérable si elles étaient encloses et mises en culture : *ce qui aurait été exécuté sans un procès actuellement pendant et indécis au Conseil d'État du Roy, intenté de la part du sieur Quinette de la Hogue, qui avait surpris la religion de Louis XV par une inféodation de 240 livres de rente.*

ARDEVON. — Art. 10 à 14. — L'abbaye possède en cette paroisse : 1° le manoir avec jardin, colombier, bois de haute futaie, prairies et terres labourables ; 2° les fermes de la Rencontre et de la Bidonnière, *avec les dixmes des gros bleds, sarrasins et poids qui se perçoivent à l'onzième* ; 3° les rentes seigneuriales et les droits de treizième.

BEAUVOIR. — Art. 15 à 18. — Le manoir, la moitié de toutes les dîmes, le moulin de la Carcane, et les rentes seigneuriales. L'opposition de M. Quinette de la Hogue empêche de toucher le revenu des inféodations consenties par les religieux depuis 1766.

HUISNES. — Art. 19 à 25. — Les religieux, gros décimateurs de cette paroisse, y possèdent les terres de la Herseudière, de Lillemanière, du Jardin et de Boulénaye, qui sont affermées ; ils font valoir par eux-mêmes deux herbages et marais. Les rentes seigneuriales, y compris celles du fief de Verdun, se montent à 293 liv. 10 sols.

TANIS. — Art. 26 et 27. — La métairie de Maubrun, et les rentes seigneuriales, y compris les fiefs de Verdun et du Roy.

MACEY. — Art. 28 à 30. — Le manoir de Noyant, ses rentes seigneuriales, et les deux tiers des dîmes, *avec ce qui en appartient à la chapelle de Saint-Sever.*

CUREY. — Art. 31 et 32. — Les deux tiers des dîmes, et les rentes seigneuriales.

CÉAUX. — Art. 33. — « Les fiefs et seigneuries de Céaux, auxquelles il n'y a aucun domaine situé en la paroisse dudit nom, consistent en quelques rentes seigneuriales, tant en argent que volailles et droits de treizième, le tout estimé à 120 livres. »

ESPAS. — Art. 34 et 35. — La moitié des dîmes et plusieurs rentes.

BOUCEY. — Art. 36. — Les deux tiers des dîmes.

AUCEY. — Art. 37. — Un petit trait de dime.

ARGOUGES et SERVON. — Art. 38 et 39. — Le quart des dîmes.

SAINT-AUBIN-DE-TERREGATE. — Art. 40. — Le trait de dime de Baalan.

PONTS. — Art. 41. — Le trait de dime de Saint-Michel.

LA FERME GÉNÉRALE DE BRION. — Art. 42 à 51. — Cette ferme, située en plusieurs paroisses faisant partie de la baronnie de Genêts, comprend : le manoir de Brion, avec jardins, bois taillis et de haute futaie, prairies, terres labourables et pièces d'eau ;

Les dîmes des Genêts et Saint-Michel-des-Loups ;

Le moulin de Genêts et le Moulin-le-Comte à Bacilly ;

Les traits de dîmes de Tissey, des Sablons ; du Tilleul et de Claquerel, à Sartilly ; et les Biards, au bailliage de Mortain ;

La terre du Bourgée, à Saint-Michel-des-Loups ;

Les rentes seigneuriales de Genêts, Dragey, Saint-Michel-des-Loups, Saint-Jean-le-Thomas, et de Bouillon, où il n'y a aucun domaine ;

Les rentes foncières de 200 liv., dues par M. de Chantore pour l'aliénation du fief de Bacilly en 1747, et de 45 liv., due par F. Nicolle, sieffataire de la terre des Bouillons, en Saint-Jean-de-la-Haize, pour la fondation de M. de Vicq.

« Lesdits religieux observent que dans ladite paroisse de Saint-Michel-des-Loups, il y a une lande très considérable, nommée la lande de Beuvas, autrefois la forêt de l'abbaye, qui fait partie de la première donation du duc de Normandie, dont les paroisses circonvoisines se sont emparées. »

(La fin à la prochaine livraison).

## ÉCOLE APOSTOLIQUE

Les Bienfaiteurs de l'École apprendront avec plaisir le nouveau succès que la Providence vient de nous accorder. M. Talva, après un an de préparation à l'*Institution libre de l'Immaculée-Conception de Laval*, vient de recevoir son diplôme de licencié ès lettres à la Faculté des lettres de Rennes.

Nous profitons de cette occasion pour recommander vivement cette Institution qui est appelée à rendre de grands services au pays et à la religion, par l'esprit dont elle s'inspire et le soin qu'elle prend des enfants qui lui sont confiés. — Nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait de son *prospectus*, en ajoutant que la pension varie entre 600 et 800 francs, selon les classes que fréquente l'élève :

L'*Institution libre de l'Immaculée-Conception* se propose un double but : développer l'intelligence des enfants par une instruction aussi solide que variée, et former leur cœur par une éducation chrétienne et une discipline exacte, unissant la fermeté à la douceur.

Pour atteindre ce double but, les maîtres ne se contenteront pas d'inculquer la science à leurs élèves ; mais, avec le concours assidu des parents, ils s'efforceront de maintenir en eux l'esprit de famille et d'exciter leurs sentiments religieux, pour en faire des hommes de foi et de devoir, utiles au foyer domestique et à la patrie.

L'Institution admet des *externes libres*, des *externes recommandés*, des *demi-pensionnaires* et des *pensionnaires*.

L'instruction comprend :

1<sup>o</sup> *L'enseignement secondaire*, c'est-à-dire les matières exigées pour le baccalauréat.

2<sup>o</sup> *L'enseignement secondaire spécial* : la langue française, l'histoire et la géographie, les mathématiques, la géométrie, l'arpentage, le lever des plans, la comptabilité, le dessin linéaire, la physique, la chimie, la cosmographie, les études agricoles et l'histoire naturelle. Les élèves ayant suivi tous ces

cours pourront être admissibles aux écoles d'Alfort, des arts et métiers, au volontariat, aux ponts et chaussées, etc.

3<sup>o</sup> *L'enseignement primaire* : la lecture, l'écriture, le calcul, l'orthographe. *Les petits enfants sont confiés à des Religieuses qui leur prodiguent les soins les plus affectueux.*

Il y a, en outre, un cours de langues vivantes.

Pour entretenir l'émulation des élèves, les principales récompenses sont : *l'inscription au tableau d'honneur* tous les quinze jours ; la *lettre de satisfaction* tous les trois mois, pour bonne conduite et régularité dans tous les exercices, et le *billet de satisfaction* donné chaque mois par le professeur pour application au travail.

Les parents des externes pourront stimuler l'ardeur de leurs enfants en consultant chaque jour avec soin les notes et les observations du cahier de correspondance.

Sous le rapport de l'hygiène, l'établissement ne laisse rien à désirer. La nourriture y est saine et abondante. Tout lieu affecté aux exercices scolaires est gai et bien aéré.

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT

§ 1. — Les élèves considéreront comme la première de toutes les études celle de la religion, qui, en leur donnant une foi éclairée, les attachera fortement à leurs devoirs de chrétiens.

Ils montreront leur foi par le recueillement et la piété dans les prières, surtout à l'église, et spécialement pendant le saint sacrifice de la messe.

Il est prescrit aux élèves qui ne se préparent pas encore à la première communion, d'aller à confesse tous les trois mois. Tous les autres élèves s'approcheront chaque mois du tribunal de la pénitence.

§ 2. — Les élèves respecteront, dans tous leurs maîtres, l'autorité paternelle dont ils sont dépositaires et dont la source est en Dieu.

L'obéissance ne sera point en eux l'effet d'une crainte basse et servile ; elle aura son principe dans la foi, comme il convient à des âmes nobles et chrétiennes.

En toute occasion, soit dans l'Institution, soit au dehors, ils donneront à leurs maîtres des marques de leur respect et de leur attachement.

§ 3. — Un sentiment profond de charité chrétienne doit unir tous les élèves de l'Institution.

Ils devront mettre dans leurs rapports entre eux cette douceur, cette politesse de langage et de manières qui annoncent la bonne éducation.

L'usage de se tutoyer leur est interdit, excepté aux frères et aux cousins.

Ils se garderont bien de faire, soit dans l'Institution, soit au dehors, aucun rapport qui puisse causer de la peine à un condisciple.

Pour tous les renseignements, s'adresser à *M. le Supérieur de l'Immaculée-Conception, à Laval (Mayenne)*.

---

### FAVEURS OBTENUES

#### *par l'intercession de Saint Michel*

---

**Côte-d'Or.** — Mon R. Père, en faisant une neuvaine à Saint Michel, j'avais promis que s'il m'accordait sa protection dans un procès et des difficultés très grandes, je lui en témoignerais ma reconnaissance en le publiant dans les *Annales*. Ayant été pleinement exaucée, je m'empresse de tenir ma promesse et je vous envoie 30 fr. pour les Apostoliques, en leur demandant de prier pour ma famille et mes parents défunts. N.

**Manche.** — Je vous envoie 100 fr. pour votre École apostolique; c'est à l'intention d'obtenir la continuation de la protection de Saint Michel sur une famille. Je viens demander une messe et une neuvaine de prières. Je vous prie de vouloir bien faire mention de cet envoi dans votre prochain bulletin. B.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, nous sommes heureux de vous faire savoir que nous avons été favorisés de plusieurs grâces par l'intercession de Saint Michel; nous remercions donc ce grand protecteur, et veuillez recevoir cette petite offrande de 2 fr. pour vos Apostoliques et le faire insérer dans vos *Annales* pour la gloire de ce saint Archange. T.

**Seine.** — Mon R. Père, veuillez insérer dans les prochaines *Annales* ce petit alinéa :

On remercie Saint Michel de sa protection relativement à des affaires difficiles; on espère de nouveau son intercession pour achever l'œuvre déjà commencée. N. L.

**Morbihan.** — Mon R. Père, je viens de faire une neuvaine à Saint Michel pour demander la guérison d'une personne dangereusement malade. Ayant été exaucée, je vous envoie 2 fr. pour une messe d'action de grâces. E. E.

**Angleterre.** — Mon R. Père, j'ai promis à Saint Michel, s'il me rendait une grande faveur que je lui ai demandée, de lui envoyer une somme de 10 schellings.

Ayant obtenu la grâce, je vous envoie ladite somme et je vous prie de dire une messe pour moi devant l'autel de notre saint Archange. H. G.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint un petit mandat poste de 2 fr., en vous priant de dire une messe d'actions de grâces à Saint Michel pour une faveur obtenue par son intercession. B. de R.

**Calvados.** — Honneur, gloire et reconnaissance à Saint Michel ! Je l'ai invoqué et une fois de plus il a prouvé que, si dans la vie on veut lutter, le bien l'emportera toujours à la fin sur le mal. A. F. L.

**Somme.** — Mon R. Père, ayant obtenu par l'intercession de Saint Michel, l'arrêt d'un incendie, par des circonstances incompréhensibles, je viens vous prier de vouloir insérer ce fait dans vos *Annales*, afin de donner plus de confiance en ce saint protecteur.

A cet effet, vous voudrez bien faire brûler une lampe pendant neuf jours devant son image, et faire dire une messe d'actions de grâces. M. F.

**Belgique.** — Mon R. Père, je viens vous exprimer toute ma reconnaissance pour le généreux concours de vos prières.

J'ai pleinement été exaucée, mon fils était souffrant et je ne croyais pas obtenir son rétablissement de si tôt, car différents traitements avaient été essayés sans le moindre résultat, quand par l'intercession de Saint Michel nous avons eu une guérison aussi radicale qu'inattendue. Pour la gloire de Saint Michel je vous prie d'en faire mention dans vos *Annales*. V<sup>ve</sup> E. N.

**Indre.** — Mon R. Père, au mois d'août dernier, je vous avais prié de vouloir bien recommander à Saint Michel une bonne personne très malade; à peine la recommandation fut-elle envoyée, que la personne sentit un mieux très sensible; aujourd'hui elle est parfaitement guérie et recommence à travailler avec ardeur à la gloire du bon Dieu. L. G.

**Mayenne.** — Mon R. Père, je suis heureuse de vous annoncer que vos bonnes prières à l'Archange Saint Michel ont chassé l'ange exterminateur; l'épidémie a disparu, la mortalité a cessé depuis la fin de la neuvaine. Veuillez, mon révérend Père, croire à notre reconnaissance.

Je vous envoie 5 fr. pour vos Apostoliques, comme je vous l'avais promis. De la T.

**Loire.** — Mon R. Père, depuis bien des années, je demande chaque jour à Saint Michel de préserver ma chère maman de mort subite et de me donner la consolation de lui voir recevoir le bon Dieu à son heure suprême, afin qu'elle soit soutenue et fortifiée par Lui, pour le dernier combat!

Oh! j'ai été exaucée au delà de mes vœux, ma tendre mère a reçu tous les sacrements et a fait la mort d'une prédestinée.

Veillez bien, mon Père, m'aider à acquitter ma promesse en faisant insérer dans vos *Annales* l'expression de ma vive reconnaissance envers le glorieux et tout puissant Saint Michel, pour la grande grâce qu'il m'a accordée.  
M. L.

**Seine.** — Mon R. Père, j'ai eu l'honneur de m'adresser à vous, il y a déjà quelque temps, pour obtenir par l'intercession de Saint Michel la conversion de deux personnes âgées.

Le bon Dieu vient de séparer ce ménage uni depuis si longtemps, mais celui qui est mort a reçu tous les sacrements avec la plus grande piété, et celle qui reste, accablée par l'excès de sa douleur, est revenue à Dieu et sa conversion est réellement sincère; aussi malgré le grand deuil que me cause cette mort, je ne puis que rendre grâce à Dieu et à Saint Michel pour cette double conversion, et suivant ma promesse je vous adresse 20 fr. en un bon de poste.

Je désire que sur cette offrande, il soit prélevé les honoraires d'une messe d'actions de grâces en l'honneur de Saint Michel et d'une autre pour le repos de l'âme de celui qui n'est plus; le reste est pour l'École apostolique.  
M.

**Gers.** — Mon R. Père, j'ai demandé une grande grâce à Saint Michel, il me l'a obtenue; en reconnaissance de ce bienfait, je vous envoie 21 fr., vous laissant maître d'en disposer de la manière qui vous semblera devoir donner plus de gloire à Saint Michel. Vous direz une messe d'action de grâces.  
V<sup>e</sup> D.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, j'ai prié Saint-Michel et j'ai obtenu la grâce que je sollicitais.

J'avais promis une insertion dans les *Annales*, je viens vous prier de la faire.

Je vous envoie 10 fr. en timbres-poste, sur lesquels je vous prie de prélever 2 fr. pour faire brûler une lampe devant la statue de saint Joseph et les honoraires d'une messe en actions de grâces.

Le surplus sera pour vos Apostoliques aux prières desquels je me recommande pour la réussite d'une autre chose que je demande à saint Joseph.  
L.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Quelques beaux jours au Mont-Saint-Michel. — L'année archangélique : le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte (*suite*). — Roger II, abbé du Mont-Saint-Michel (*gravure*). — La Terre-Sainte (*suite*). — Saint Michel dans les arts (*suite*). — Faveurs obtenues.

### QUELQUES BEAUX JOURS AU MONT-SAINT-MICHEL

Le Mont-Saint-Michel! Les beaux jours d'autrefois sont moins nombreux pour lui maintenant, et comme les heures de bonheur ici-bas, ils s'écoulent rapidement! Aussi est-ce avec une impatiente avidité que nous les saisissons pour en savourer les douceurs. Jadis de pieux et doctes moines, de valeureux capitaines, d'héroïques chevaliers couvrirent de gloire ce rocher choisi par l'Archange; l'historien et le poète le célébrèrent en l'immortalisant.

Aujourd'hui que voyons-nous? L'impiété se répand partout avec ses effets délétères. Cependant le Mont-Saint-Michel, le Mont de la prière et de la foi, conserve son cachet et demeure encore et toujours le sanctuaire, rendez-vous de l'homme de cœur et du chrétien convaincu. De temps à autre, il voit encore luire de beaux et glorieux jours! Oh! c'est que plus les ténèbres sont épaisses, plus le rayon de lumière qui les vient percer est brillant! Plus la nuit est sombre, plus l'éclat de l'étoile est vif!

Alors le Mont-Saint-Michel redevient ce qu'il devrait toujours être, « le séjour de la piété. »

Voici quelques-uns de ces beaux jours :

### I

Le 25 mai, en la fête de saint Grégoire VII, le grand champion des droits de l'Église et de Dieu, arrivaient au Mont-Saint-Michel de jeunes champions de l'Archange. Un cercle de musiciens, composé d'anciens élèves de l'Institution Saint-Vincent, de Rennes, s'était joint aux élèves de la Pension. Ils venaient, ces pieux jeunes gens, au nombre de quatre-vingts, sous la conduite de leurs anciens et toujours chers maîtres, invoquer l'Ange des combats et implorer sa protection dans la lutte qu'il leur faut chaque jour engager et soutenir contre le monde. Leur vénérable directeur, M. Dartois, chanoine honoraire de la métropole, célébra la sainte messe, pendant laquelle la musique, artistement dirigée, exécuta avec un ensemble parfait et une admirable expression de magnifiques morceaux. Dans ces flots d'harmonie, on sentait autre chose que le souffle habilement ménagé d'un poumon humain; on sentait la prière d'un cœur pur et chrétien empruntant, pour se dégager vers le ciel, le concours d'un instrument de musique. Pendant que leurs suaves accords caressaient ainsi agréablement nos oreilles, ces jeunes gens, par leur attitude, leur recueillement, leur piété, charmaient encore nos cœurs et les remplissaient d'édification. Les exercices de l'après-midi, la procession au chant de nos chères litanies de Saint Michel, le salut, ramenèrent pour nous les charmes et les joies du matin, et lorsque l'heure du départ venue, nous vîmes ces jeunes chrétiens descendre la Montagne et reprendre le chemin de Rennes, nos yeux les suivirent longtemps et nos cœurs redisaient : « Saint Michel! défendez-les dans le combat! Qu'ils soient toujours vôtres! »

Je ne veux pas terminer l'histoire de cette belle journée sans me donner le bonheur de rendre un juste hommage au courage et à la foi d'un jeune officier chrétien. Je le vis, en présence

d'un grand nombre de personnes, détacher son épée, la placer sur l'autel Saint-Michel, s'agenouiller pieusement et prier, pendant que le R. P. Supérieur récitait la formule de prière prescrite et bénissait l'épée. Une épée ainsi bénite et en de telles mains sera toujours l'épée d'un brave.

Honneur à vous, soldat chrétien! Ainsi faisaient nos pères! Ah! si notre France n'avait pour défenseurs que des cœurs comme le vôtre!

### II

Le 9 juin devait renouveler pour le Mont et pour nous les joies du 25 mai, joies d'autant plus vives que ceux qui en furent l'objet étaient des hommes.

Au soir de ce jour, en effet, M. le Curé de Combrée, au diocèse d'Angers, accourait à la tête de soixante-cinq de ses paroissiens, représentants de tous, demander à Saint Michel de bénir sa paroisse, d'y conserver, affermir et augmenter le bien que poursuivait son zèle.

A huit heures du soir, tous ces hommes, un cierge à la main, se réunissaient aux pieds du saint Archange pour commencer la grande procession aux flambeaux à travers les grandes et magnifiques salles de l'Abbaye. Hélas! rien n'est parfait dans ce bas monde! L'air trop vif des couloirs éteignit plus d'un cierge, mais ce qu'il ne parvint pas à éteindre, ce fut la foi ardente de ces cœurs chrétiens, dont les voix mâles redisaient toujours sous ces voûtes séculaires :

« Sancte Michaël, ora pro nobis! »

Oh oui, je n'en doute pas, Saint Michel, du haut du ciel entendit les accents de leur pressant appel, et il défendra dans leurs cœurs cette foi ardente qui les amenait aux pieds de son autel.

Au retour de cette édifiante procession, M. le Curé de Combrée adressa à ses chers paroissiens quelques paroles pleines de feu, qu'ils reçurent avec un pieux et silencieux re-

cueillement, et que Dieu, sortant de l'auguste Tabernacle où son amour pour les hommes le retient captif, vint bénir et féconder.

Le lendemain, la grand'messe les réunissait tous à dix heures dans la basilique. Qu'il était beau le spectacle qu'offraient ces chrétiens, chantant tous en chœur et à pleine voix les louanges de leur Dieu et le *Credo* de leur foi! Qu'il était beau surtout de les voir tous venir s'agenouiller à la Table sainte et y recevoir avec amour le Jésus de l'Eucharistie! Ce n'était pas là un spectacle humain, c'était une scène divine. Chaque jour dans la Cité sainte doit s'écouler ainsi.

Lorsqu'on quitte les fêtes du monde, on s'en retourne le cœur brisé, fatigué, vide..., souvent même gonflé de remords! Il n'en fut pas ainsi pour nos chers pèlerins! Leurs larmes de bonheur et leurs regards remplis de regrets jetés vers ce Mont qu'ils allaient quitter, disaient assez éloquemment que la joie la plus vraie et la plus pure était dans leurs cœurs; qu'ils ne désiraient qu'une chose, se la donner un jour de nouveau!

« Saint Michel, nous reviendrons! »

fut le cri de départ.

Vous tous, chers Zélateurs et Zélatrices du culte de Saint Michel; vous tous, ses fidèles, vous aussi, n'est-ce pas, vous reviendrez et vous n'oublierez pas le vieux Mont de l'Archange.

### III

Enfin arrivait notre grande fête de l'anniversaire du Couronnement de la statue de Saint Michel! Elle non plus n'a pas passé sans nous apporter son contingent de consolations. Nous craignons beaucoup cependant, et chaque jour nous nous disions en répétant le proverbe :

« Donec eris felix, multos numerabis amicos. »

Autrefois, aux beaux jours de notre chère œuvre, nos fêtes couvraient les routes de pèlerins! Mais demain...

Une fois encore notre France, la France de la foi, la vraie France, a fait mentir le proverbe et agréablement trompé nos craintives prévisions. Notre joie fut grande au matin de ce beau jour, à la vue de la foule se pressant dans la chapelle de Saint-Michel et remplissant l'espace si restreint que nous a ménagé avec tant de parcimonie la restauration du Monument. Bon nombre même ne purent trouver place. L'heure de la grand'messe arriva et le R. P. Supérieur, revêtu des ornements sacrés, monta à l'autel. Nos chers Apostoliques, admirablement soutenus par l'harmonium, que voulut bien tenir un jeune et pieux artiste de Cancale, entonnèrent les chants sacrés. Après le chant de l'Évangile, un des Pères prit la parole et fit dans une allocution pleine d'à-propos un ardent appel à la prière. Ensuite le saint sacrifice se continua; la Victime sainte immolée sur l'autel jeta de nouveau vers le ciel le cri du sang, pour apaiser la colère divine et retomber sur les cœurs fidèles qui l'offraient par les mains du prêtre, en pluie abondante de grâces et de bénédictions.

Les offices de l'après-midi, avec les vêpres et le salut solennel du très saint Sacrement nous réunirent de nouveau. Nous venions, aux pieds de Saint Michel, nous promettre mutuellement tous de faire revivre ces beaux jours qui viennent de marquer ces quelques semaines. Nous venions, sous l'œil de Dieu, nous dire l'adieu chrétien et nous y donner de nouveau rendez-vous.

Merci, à vous tous qui avez contribué à rehausser l'éclat de nos fêtes! Merci à vous, cœurs chrétiens, qui êtes venus vous ranger sous l'étendard de la fidélité et de la foi, sous la bannière de Saint Michel! Merci et honneur à toi, ville de Cancale, qui chaque année, nous envoies au nom de tes marins balancés sur les flots souvent furieux de l'Océan l'élite de tes enfants. Puissent nos voix, par Saint Michel, monter jusqu'au ciel et faire violence au cœur de Dieu! Que notre cri soit encore et toujours celui de l'Archange, soldat du Christ : *Quis ut Deus!*

## L'ANNÉE ARCHANGÉLIQUE

Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte

(Suite) (1)

Est-il besoin d'autres textes pour établir la glorieuse prérogative du noble Archange ?

QUIS UT DEUS ! C'est l'hymne magnifique dans sa brièveté, la louange parfaite de Celui qui, en opposant cet accent d'humilité et de soumission au cri d'orgueil et de révolte de Satan a mérité, Lui, d'être élevé par le Seigneur « au-dessus des astres, » et seul choisi pour l'organe de la divine parole et l'image de la gloire du Très-Haut.

C'est aussi une invocation puissante, un cri de détresse auquel le grand Archange ne peut refuser le secours de son bras invincible, puisqu'il lui rappelle son glorieux combat couronné d'un triomphe éternel.

### II

Étudions maintenant le sens pratique de ce nom *admirable*, véritable *Magnificat* du Saint Archange, recueillons-le comme une fleur tombée du ciel, essayons d'en exprimer le mystique parfum : la foi, l'adoration, l'espérance, la charité, l'humilité, la componction s'en exhalent.

QUIS UT DEUS ! Qu'est-ce à dire ? Qui est semblable à Dieu ? Nul ne peut lui être comparé. Il est le souverain premier Être qui a dit lui-même : « Je suis celui qui EST, possédant seul la plénitude de l'être. Il est seul éternel, seul immuable, seul tout-puissant, seul infini dans sa nature et dans ses perfections. Seul, il existe par lui-même, et rien n'existe que par lui ; d'un

(1) Voir la livraison précédente.

souffle de son être il anima tout ce qui vit et respire. « O lumière éternelle qui ne reposes qu'en toi, qui seule te comprends, et qui comprise et comprenant, t'aimes et te souris ! » (Dante, *Paradis*, chant 33). »

QUIS UT DEUS ! c'est l'hymne muette de l'univers entier à la gloire de son Créateur. — L'azur éthéré de la voûte céleste étincelant d'astres innombrables ; les splendeurs du soleil qui illuminent et vivifient tour à tour les deux hémisphères, l'inépuisable fécondité de la terre dans une perpétuelle jeunesse que chaque printemps renouvelle, l'immensité de l'Océan, la majestueuse fureur de ses flots dont un grain de sable limite l'impétuosité, toutes les merveilles du monde physique, en un mot, ne proclament-elles pas la puissance du divin architecte ! « J'ai entendu les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre et au sein des mers s'écrier : Bénédiction et honneur, gloire et puissance à Celui qui siège sur le trône » (*Apoc.*, ch. v, § 13).

QUIS UT DEUS ! C'est l'acte d'adoration de l'homme, chef-d'œuvre de la Création, roi de l'univers, effrayé des mystères qu'il rencontre en lui-même, des sublimes facultés de son âme prisonnière d'un corps qui ne peut la contenir ; elle lui commande, et elle ignore par quels ressorts cachés elle lui impose l'obéissance ; il la sert et l'assujettit au plaisir et à la douleur ; elle l'anime et le vivifie dans une étroite union dont elle ne peut pénétrer le secret. Accablée du poids de sa propre grandeur qu'elle ne peut comprendre, elle s'écrie avec l'aigle de Meaux : « O Dieu, qu'est ce donc que l'homme ? Est-ce un prodige ? Est-ce un composé de choses incompatibles ? Ou bien est-ce une énigme inexplicable ? »

QUIS UT DEUS ! C'est l'acte de foi du chrétien aux splendides et consolantes vérités de sa religion : la régénération de l'homme déchu opérée par l'incarnation du Verbe de Dieu ; la vie nouvelle entée sur la souche dégénérée par l'adoption et la consécration baptismales, puis entretenue, fortifiée, renouvelée par les sacrements, ces sources fécondes et inépuisables d'où jaillissent sans cesse les mérites et le sang même du Sauveur, céleste



dictame, semence de vie, gage d'immortalité, enfin la prédestination au bonheur éternel dans la vision béatifique et la possession de Dieu même : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous être manifesté à lui, et le fils de l'homme pour l'avoir tant élevé? » (Ps. CXLIII, v. 3).

QUIS UT DEUS! C'est le soupir d'espérance qui s'exhalait de l'âme tendre et pieuse du cygne de Cambrai : « ... Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin dont vous serez vous-même le soleil et où vous coulerez au travers de mon cœur comme un torrent de volupté! A cette douce espérance mes os tressaillent et s'écrient : *Qui est semblable à vous?* Mon cœur se fond et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur et mon éternelle portion! » (Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, ch. v, prière).

QUIS UT DEUS! C'est l'acte d'amour, l'exaltation de l'âme en Dieu, lorsque recueillie aux pieds du divin Maître elle goûte dans de suaves épanouissements la joie intime de sa présence : elle se dilate, s'offre, se donne, heureuse et confuse, confiante et craintive dans le sentiment de son indignité et de sa faiblesse : « O Seigneur, vous êtes en moi comme la lumière et la vérité qui m'éclaire, comme le chaste attrait auquel mon cœur se prend » (Bossuet).

QUIS UT DEUS! C'est le gémissement d'humble componction de la brebis fugitive rentrée au bercail après de longs égarements. Combien il a été bon pour elle le divin Pasteur qui n'a cessé de la poursuivre, alors qu'elle le fuyait! Plus heureux, ce semble, qu'elle lorsqu'il la retrouva, il voulut la rapporter sur ses épaules afin de lui épargner les fatigues du retour et la consoler par sa tendresse de ce qu'elle avait souffert éloignée de lui : « O Dieu, *qui est semblable à vous?* Combien m'avez-vous fait éprouver de tribulations et de maux. Et lorsque vous vous êtes retourné vers moi vous m'avez fait revivre en me retirant des abîmes de la terre » (Ps. LXX, v. 19 et 20).

(A suivre.)

## Roger II, abbé du Mont-Saint-Michel

Les religieux se plaignaient hautement de Roger, l'ancien chapelain du Conquérant, qui, loin de courber la tête, montrait beaucoup d'arrogance. Créature de Guillaume, il se croyait certain de la faveur de son fils et en vint bientôt jusqu'à reléguer dans divers monastères tous ceux qui désapprouvaient sa conduite.

Quelques-uns furent exilés ainsi à l'abbaye de Saint-Vigor, dont le saint homme, Robert de Tombelaine, était prieur. Celui-ci ayant appris ce qui se passait au Mont, où il avait gardé beaucoup d'admirateurs et d'amis, écrivit une lettre dans laquelle lui, l'ami d'Anastase, d'Anselme et de Lanfranc, racontait la vision extraordinaire d'un de ses religieux : « Une nuit, dit cette lettre, il (le religieux) me pria de rassembler auprès de son lit tous les moines du Mont (exilés à Saint-Vigor). De la part de Dieu, leur cria-t-il, de la part de Saint Michel, ne retournez point au Mont tant que cet homme en est l'abbé. Si vous désobéissiez, vous auriez une mauvaise fin... Le Seigneur vous prouvera la vérité de mes paroles. »

Robert de Tombelaine était entouré de la vénération universelle. Sa lettre courut de monastère en monastère et parvint jusqu'aux oreilles du roi duc, dont la conscience inquiète prêtait par moment grande attention aux choses surnaturelles. Il avait déjà reçu les plaintes de l'abbaye et n'y avait point répondu, mais cette fois, il appela Roger à son tribunal à la ville de Caen. Le *Gallia Christiana* dit simplement de Roger : « Comme il n'avait de quoi se défendre, » il résigna son pouvoir et ne fut point enterré au Mont-Saint-Michel.

On est bien obligé de remarquer que le *Livre des Miracles* continue d'être prophète : Saint Michel ne veut pas donner chez lui sépulture à ces intrus. Mais d'un autre côté, il y a quelque chose de diabolique dans la longue obstination que mettent les fils de Robert le Diable à violer sans prétexte aucun le droit

d'élection conféré par leurs aïeux aux serviteurs de l'Archange. En sortant de son tribunal où il venait de condamner Roger I<sup>er</sup>, créature de son père, Henri imposa à l'abbaye sa créature à lui, Roger II. Les moines ne furent pas même consultés par ce fondateur des « libertés anglicanes, » qui paraît avoir compris la liberté un peu capricieusement et comme le font nos libres-penseurs, dans toutes les libres questions où ils se mettent à l'aise en confisquant le droit d'autrui à leur profit.

Cependant, le choix du roi d'Angleterre, inique en son principe, fut ici le meilleur possible. Roger II, le nouvel abbé, était un homme « docte, de grande religion et en tout capable de gouverner un monastère, au spirituel comme au temporel. » Le bien peut naître du mal pour peu que cela plaise à Dieu. Dans la déroute morale de nos dernières années, nous avons vu avec émerveillement un ministre partisan de la bénédiction nuptiale donnée par M. le Maire et des enterrements à la fleur jaune mériter une réputation proverbiale pour le bonheur de ses choix en fait d'évêques. Ce sont les jeux de la clémence divine.

Roger II, à peine installé, demanda le concours de ses moines pour le resserrement de la discipline que les guerres et le passage des abbés « du bon plaisir royal » avaient tristement relâchée. Une autre tâche lui incombait, la mauvaise gestion de Roger I<sup>er</sup> qui, par malheur avait duré vingt et un ans, laissant le temporel de l'abbaye dans une situation très menaçante. Il y avait eu des ventes indûment et mal faites ; des revendications se produisaient, soit devant les tribunaux, soit même à main armée : Roger II, homme de patience et d'intelligence, frayait laborieusement son chemin à travers mille difficultés presque inextricables, lorsqu'il se trouva tout à coup arrêté par un obstacle plus violent et plus puissant que tous les autres.

Un baron de la contrée, Thomas de Saint-Jean, lui déclara la guerre dans toute la force du mot et ne la fit pas de main morte. Il avait de nombreux vassaux qu'il tenait toujours en armes et partait chaque matin pour aller ravager les biens du



THOMAS DE SAINT-JEAN DEVANT ROGER II

monastère, tantôt ici, tantôt là, depuis Saint-Méloir de Bretagne jusqu'au lieu où Granville fut bâti, de l'autre côté de Saint-Pair.

Roger II ne voulut point opposer la force à la force. Il l'aurait pu. Il aima mieux garder au sanctuaire sa paix et ne rien tenir que du pouvoir de Dieu, délégué à son Ange. Cette pensée, belle en soi, emprunta une grandeur plus frappante à la simplicité pieuse que Roger mit à la traduire en fait. Sa CLAMEUR, comme on appela cette prière d'espèce inusitée et solennellement pressante dont il usa, émut le ciel, étonna la terre et a laissé une trace très marquée dans l'histoire. La parole doit rester ici aux chroniqueurs de l'époque : ce sont des témoins. Ils disent :

« Les religieux résolurent de célébrer *une clameur très pieuse*, sans l'omettre un seul jour, devant l'autel de Saint Michel, pendant que l'on chantait messe en présence du très saint et très vénérable corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ... chantant avec larmes *Miserere mei* et clamant *Kyrie eleison*. »

Thomas de Saint-Jean commença par faire comme beaucoup de gens qui, en lisant ceci, seront tentés de sourire. Il haussa même les épaules, une fois, deux fois peut-être, mais la troisième fois qu'on lui apporta l'écho du grand cri que ses persécutés élevaient contre lui jusqu'à Dieu, il songea. La clameur du sanctuaire continuait. Le persécuteur s'étonna, puis il s'épouvanta, *exhorruit*, dit le texte. Et le voilà un jour qui sort de son castel en armes, car la fureur le transporte. Il est suivi de ses frères et de toute une troupe de barons. On traverse les grèves en bon ordre comme s'il s'agissait d'un siège, on sonne le cor sous les murailles et l'abbé se présente aux portes grandes ouvertes.

Ce n'est qu'un vieil homme; il est désarmé. Il ne demande pas même : « Qui êtes-vous et que voulez-vous? » car la maison de l'Archange n'a pas besoin de s'informer; son hospitalité appartient à tous.

Ce sont les assaillants qui interrogent : « Moine, s'écrie Thomas de Saint-Jean, est-il vrai que tu as eu l'audace de crier jusqu'à Dieu contre moi et contre mes frères? » Roger répond :

« C'est vrai, » et quand Thomas furibond demande pourquoi, Roger répond encore avec sa fermeté tranquille : « *Parce que tu as dépouillé et volé mon maître saint Michel.* »

A ce nom tous reculent comme si à la place du vieillard sans défense, l'immortelle jeunesse de l'Archange apparaissait soudain, brandissant l'épée de flamme qui « nous défend dans le combat. »

Thomas et les siens tombent à genoux, et chacun d'eux s'écrie en cherchant les mains de ces moines naguère abhorrés et méprisés : « Je serai votre soldat et votre serviteur. »

(*Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.* — Palmé, Paris).

---

## LA TERRE-SAINTE

(*Suite*)

---

MON CHER PÈRE,

Vous avez profité de mon absence pour faire connaître aux lecteurs de nos *Annales*, dans le dernier numéro de juin, que j'avais été honoré du titre de chevalier du Saint-Sépulcre. Je me réservais de faire connaître à mon heure et avec les circonstances qui en rehaussent le prix ce témoignage d'honneur que Son Excellence le Patriarche de Jérusalem a voulu donner en ma personne au Mont-Saint-Michel. Mais permettez-moi de vous le dire, sans toutefois vouloir vous contrister, j'eusse mieux aimé votre silence que votre communication.

Je vais continuer maintenant le récit de mon pèlerinage à Jérusalem. Vous me disiez dans une de vos dernières missives qu'on aimait à lire les lettres sur la Terre-Sainte et qu'on en désirait la continuation. Sûrement, je ne doute pas que vous ne soyez du nombre, car il y a intérêt pour vous; c'est autant de pages en moins à préparer ou à composer. Mais pour les lecteurs

des *Annales* ce ne peut être qu'une marque d'indulgence et de bonté à mon égard en même temps que le signe d'un bon sentiment de piété et de respect pour les lieux sanctifiés par la présence de Notre-Seigneur.

J'ai encore à vous parler du jardin de Gethsémani, de la basilique de l'Assomption et du mont des Oliviers. Je serai court; du moins c'est ma pensée en commençant, car en parlant de Jérusalem, les pèlerins ne sont-ils pas comme les enfants qui ne tarissent jamais lorsqu'ils causent de leur famille, de leur maison ou de leur pays?

J'ai visité trois fois le jardin de Gethsémani. La première fois j'étais seul, et les deux autres fois avec deux pèlerins dont un connaissait particulièrement l'endroit; c'était M. l'abbé Garnier, de Langres, qui faisait pour la troisième fois un voyage de Palestine et qui a publié un volume très intéressant sur cette contrée.

Le jardin de Gethsémani, comme la montagne des Oliviers, se trouve à l'orient de Jérusalem. Il n'en est séparé que par la vallée de Josaphat au fond de laquelle coule le torrent de Cédron qui est à sec la plus grande partie de l'année. C'est à ce jardin qu'après la Cène et l'institution de la sainte Eucharistie Jésus accompagné de ses disciples se rendit par le versant oriental du mont Sion. Il aimait à s'y retirer tous les soirs pour se reposer dans la solitude des rudes fatigues de la journée. Cette fois, il ne prit avec lui pour être témoins de son indicible tristesse que trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, laissant les huit autres en un lieu qui est situé sur la voie même de la Captivité, entre le tombeau de Josaphat et l'enclos actuel du jardin. On sait que Judas en sortant du Cénacle était allé trouver les ennemis du Sauveur pour le leur livrer.

Pour mettre ce lieu si vénérable à l'abri de l'indiscrétion des visiteurs, les Pères Franciscains qui en ont la propriété l'ont fait entourer d'un mur assez élevé et ils en confient la garde à un de leurs Frères. Cet enclos renferme huit oliviers d'une grosseur énorme et d'une extrême décrépitude. La tradition

veut que ces arbres soient réellement ceux qui furent témoins des incompréhensibles tristesses du Fils de Dieu et des élans d'amour qu'il fit monter vers son Père dans la nuit qui précéda sa mort. C'est du reste un fait que l'olivier est un arbre d'une durée sans terme; Plin le Naturaliste dit qu'il est immortel.

Pour entrer, une porte basse et en fer s'ouvre dans le mur d'enclos; elle se trouve à l'orient, du côté de la montagne. En face de cette porte est le rocher à surface plane où Jésus laissa ses trois disciples en leur recommandant de veiller et de prier pendant qu'il irait lui-même le faire seul à l'écart. C'est là qu'il vint à trois reprises différentes leur faire la même recommandation et où les mêmes disciples se livrèrent au sommeil au lieu de prier. La prière les eût rendus forts, et pour l'avoir négligée en un moment si grave ils vont céder devant la crainte des Juifs, et au moment du péril, ils vont abandonner leur divin Maître. « C'est courir à la tentation que de ne pas courir à la prière, » dit à cette occasion saint Pierre Bouche-d'Or.

Dès que l'ange, qu'on croit être l'archange Saint Michel, venu pour le fortifier eut disparu, Jésus se leva et vint trouver ses disciples en leur disant : « Levez-vous, allons; celui qui doit me trahir est près d'ici. » Il parlait encore lorsque Judas arriva avec une troupe nombreuse. Il était un peu plus de minuit.

L'endroit où Judas trahit et livra son maître se trouve au sud-est du jardin de Gethsémani, non loin de la porte, au fond d'une impasse et il est indiqué par une colonne enclavée dans le mur. Ce lieu qu'on ne peut regarder sans un frémissement secret, est appelé dans le pays *osculo*, le baiser ou *terra maledicta*, terre maudite. Le pèlerin n'est pas tenté de s'arrêter longtemps; après avoir détesté le crime de Judas et adoré le Fils du Très-Haut, trahi et garrotté comme un malfaiteur, il s'éloigne, saisi d'horreur en se disant intérieurement : La mort ! mille fois la mort ! mais jamais l'infidélité, jamais la trahison !

Le jardin actuel est beaucoup moins étendu que l'ancien qui renfermait la grotte de l'Agonie, la pierre où les trois Apôtres dormirent et l'*osculo*. Ce jardin est maintenant un parterre bien

entretenu où la renoncule, l'œillet, le dahlia, le cocardeau, la rose et d'autres fleurs s'épanouissent avec éclat par les soins du Frère qui n'épargne pas le jeu de son arrosoir. Tout est cultivé avec soin et les allées elles-mêmes sont propres et bordées de jasmins et de rosiers qu'une grille légère en fil de fer protège contre les indiscretions des visiteurs. Un chemin de croix avec ses quatorze stations est incrusté à l'intérieur du mur : Comme une âme sérieuse et méditatrice est bien ici ! Jamais peut-être depuis plus de dix-huit siècles, on n'a entendu ici aucun éclat de rire ; jamais peut-être on n'a vu le moindre sourire, si ce n'est le sourire bienveillant du Frère gardien. On se rappelle, en parcourant ces allées, en s'arrêtant à l'ombre de ces arbres les paroles de l'Homme-Dieu à ses Apôtres la nuit qui précéda son sacrifice au Calvaire : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, et l'on se prend à s'attrister soi-même, et l'on voudrait être seul ; près de ces arbres au pied desquels a prié Jésus-Christ, pour compatir à ses douleurs et étudier tout ému cet exemplaire divin, afin d'y puiser des leçons de patience et de résignation dans l'adversité et des encouragements dans les luttes si fréquentes de la vertu. O puissance de la foi, que tu es grande sur le cœur de l'homme docile à tes inspirations ! Seule tu sais faire son bonheur et sa joie ; et qu'ils sont à plaindre ceux qui ne te connaissent pas et qui n'apprécient que les joies mondaines, toujours accompagnées d'angoisses et suivies de dégoût !

Avant de sortir du jardin de Gethsémani nous tenions à emporter un souvenir de ce lieu sacré. Nous savions qu'on ne doit pas toucher aux oliviers. Il y a une défense expresse sous peine d'excommunication, depuis l'indiscrete dévotion de certains pèlerins qui ont fait périr un neuvième olivier qui existait à côté des huit survivants. Mais pensant que le Frère jardinier était autorisé à donner les petites branches qu'il coupe selon le besoin des oliviers, nous nous dirigeons vers lui et nous lui demandons pour chacun de nous une petite branche des gros oliviers. Avec un gracieux sourire il se met à scier une petite branche en trois morceaux et nous remet à chacun notre part. Heureux de cette

munificence nous sortons du jardin vénéré. Si donc vous en désirez une parcelle, je pourrai vous satisfaire. J'ai encore la moitié de ma part. Je suis prêt à en donner comme souvenir à toute personne qui m'en fera la demande.

Au sortir du jardin de Gethsémani nous nous dirigeons vers l'église souterraine qui renferme le tombeau de la sainte Vierge. Il y a à peine 50 mètres de distance. C'est là qu'elle avait été ensevelie ; mais Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le corps qui avait été la demeure de l'Auteur de la vie ; exempt de toute souillure le corps de Marie devait échapper à la contagion du tombeau. C'est là qu'a eu lieu l'Assomption.

On arrive à l'église par le sud. On trouve d'abord un assez grand espace aplani et pavé où l'on descend par trois marches et sur lequel s'élevait autrefois une abbaye de Bénédictins. On descend ensuite un grand et magnifique escalier en marbre dans la direction du sud au nord ; il a quarante-huit marches ; dix à douze personnes peuvent s'y tenir de front. Il y a d'abord, à droite, une porte fermée qui conduisait dans la grotte de l'Agonie ; un peu plus bas du même côté, un enfoncement qui renferme les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, et vis-à-vis, à gauche, un autre enfoncement qui contient le tombeau de saint Joseph. Ces tombeaux étaient la propriété des catholiques, mais ils leur ont été enlevés par les Grecs.

Quand on est arrivé au bas de l'escalier, on est dans une église qui a la forme d'une croix longue de 32 mètres et large de 7. Elle est solidement murée de tous les côtés ; sa partie orientale est taillée dans le roc. Elle ne reçoit de lumière que par une ouverture pratiquée dans la voûte, du côté de la montagne et par l'escalier. Le tombeau de la sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef. Toutes les anciennes descriptions s'accordent à dire que ce tombeau était taillé dans le roc, comme celui de Notre-Seigneur. Il est aussi dans un petit monument ou chapelle qui a deux entrées, l'une au couchant, l'autre au nord. Les Grecs célèbrent leurs offices sur la table de marbre qui recouvre le tombeau ; les catholiques y disaient

la messe quand ce monument était en leur possession. Nos religieux y entretenaient alors vingt et une lampes. Au VII<sup>e</sup> siècle, il y avait une église supérieure au-dessus de l'église souterraine. Godefroy de Bouillon mit ce sanctuaire en grand honneur et y fonda une abbaye de Bénédictins. La reine Mélisende, femme de Baudouin III et régente, rebâtit cette église vers le milieu de la domination chrétienne. Elle fut ensevelie dans cette église. Elle y avait un sépulcre de marbre blanc fermé par des portes de fer. Lorsque les chrétiens perdirent la Ville sainte, le couvent fut détruit, mais l'église souterraine fut respectée. Les Musulmans étant devenus maîtres de la Palestine, reconnurent les droits des catholiques sur cette basilique. Mais, selon le caractère des souverains et des gouverneurs, selon leur cupidité et leur intolérance, nos religieux et nos pèlerins devaient payer le droit d'y aller faire leurs prières.

Les Musulmans ont toujours eu beaucoup de dévotion pour le tombeau de la Sainte Vierge; ils y ont toujours eu un endroit pour prier, un *mihrab*, et pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, ils avaient même converti toute l'église en mosquée. Mais l'année 1698, les catholiques rentrèrent dans toutes leurs anciennes possessions. C'est au comte de Vergennes, ambassadeur de France auprès de la Porte, qu'on doit le dernier firman qui stipule d'une manière complète les droits des catholiques sur les principaux sanctuaires de Jérusalem. Mais, malgré le firman, Ragib-Pacha, devenu grand vizir, se hâta de donner aux Grecs cette église. A toutes les réclamations il se contenta de répondre : *Ces lieux appartiennent au sultan, mon maître, il les concède à qui il lui plaît : il se peut qu'ils aient été toujours aux mains des Français, mais aujourd'hui Sa Majesté veut qu'ils soient aux Grecs.* A ce trait reconnaissez les Turcs. Telle sera toujours la valeur des traités avec la Porte quand elle sera puissante, soit par elle-même, soit par ses protecteurs, soit par nos dissensions.

O Marie, reine et protectrice des pèlerins, je me rappelle avec bonheur le respect profond, la confiance filiale dont j'ai été pénétré en visitant le sanctuaire où furent déposées vos dé-

pouilles mortelles; faites que toujours je sois digne de vous, et que mon âme, au sortir de cette vie, puisse, comme la vôtre, s'élançer d'un vol rapide vers les régions célestes pour contempler son bien-aimé et chanter avec vous ses louanges!

Entre la basilique de l'Assomption et le jardin de Gethsémani, il y a un chemin qui de Jérusalem conduit sur la montagne des Oliviers. Mais au lieu de prendre le côté du mont des Oliviers, nous nous dirigeons vers la *Casa nova* où nous appelait l'heure de midi. Nous traversons le pont élevé sur le Cédron, nous coupons au plus court, en sortant de la vallée de Josaphat, et nous arrivons à la porte de Saint-Étienne, ainsi appelée parce que c'est là que fut lapidé ce grand et courageux prédicateur de l'Évangile.

En foulant aux pieds ce sol arrosé du sang du premier martyr, nous échangeâmes des réflexions pieuses suivies de comparaisons et de rapprochements entre cette époque et la nôtre. Je dis ensuite à mes co-pèlerins que le plus ancien de nos Pères du Mont-Saint-Michel portait le nom d'Étienne et que les cathédrales de Sens et d'Auxerre, dans lesquelles, pendant mes études, j'avais passé tant et de si délicieux moments, étaient sous le vocable de ce protomartyr. Émus, nous nous agenouillons sur cette terre consacrée par son sang pour prier, chacun à nos intentions. Notre éloquent évêque, nos confrères, nos amis, nos bienfaiteurs ne furent point oubliés. Ah! veuille ce généreux martyr nous obtenir toutes les bénédictions célestes, afin que nous méritions comme lui de voir un jour les cieux ouverts à notre courage et à nos vertus!

Ce n'est pas sans peine que nous sommes arrivés à la *Casa nova*. Chemin faisant, un de mes deux compagnons fut pris dans le pied de grandes douleurs de rhumatisme articulaire, ce qui retarda beaucoup notre marche. Si le médecin du pèlerinage eût été là, il aurait pu lui administrer le remède dont il s'était déjà servi pour le guérir du même mal sur le vaisseau. Nous logions dans la même cabine et je fus le témoin unique de l'administration du remède. Voulez-vous le connaître? Le voici :

C'est dans le poignet qu'il avait son rhumatisme articulaire. L'heure étant venue d'appliquer le remède, le domestique prépare une cuvette pleine d'eau fraîche et une serviette bien blanche. Le docteur enlève son habit, trempe la serviette dans l'eau, la plie en long avec soin et pendant trois minutes frappe à coups redoublés avec la serviette mouillée sur l'endroit endolori. Le patient pousse des cris de douleur et demande grâce. Le docteur, tout essoufflé et en sueur, continue de frapper pendant les trois minutes requises pour la guérison. Le succès, en effet, fut complet. Après l'opération, le malade ne souffrait plus, il était guéri.

Agréez, etc.

ROBERT,  
*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*

---

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

La couleur avec ses tons mystérieux, ses nuances variées et son éclat éblouissant, permet au peintre de traduire sur la toile l'expression de cette radieuse physionomie, où l'éternelle vérité concentre un de ses rayons les plus purs et les plus célestes. L'artiste, si son pinceau est délicat, si son esprit est élevé, peut, sans être trop téméraire, essayer de reproduire l'attribut de prince de la lumière que les siècles chrétiens honorent en Saint Michel. Le ciseau du sculpteur est plus impuissant. Si le marbre se prête docilement à la volonté du statuaire qui veut représenter la force matérielle et la beauté physique sous des

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril 1884.

formes sensibles, il n'a ni assez de flexibilité, ni assez de transparence pour recevoir l'empreinte que la main du Tout-Puissant a dessinée sur le visage de l'Archange, au jour où le *Quis ut Deus!* a retenti sous les voûtes du firmament. La pierre, le marbre et le bois sont dépourvus de mouvement; la lumière est le foyer de la vie et de l'éternité.

C'est pour cela, sans doute, que la sculpture est ici beaucoup moins riche en chefs-d'œuvre et surtout beaucoup moins heureuse que la peinture. Elle affectionne l'ange des batailles armé d'une cuirasse impénétrable, brandissant d'un bras vigoureux une épée à deux tranchants et foulant sous son pied vainqueur le dragon aux abois (1); mais elle semble avouer sa faiblesse quand on lui parle de ce personnage invincible qui habite les régions supérieures et se nourrit d'un aliment divin. Il y a cependant des artistes qui ont choisi ce thème et se sont montrés à la hauteur de la tâche. Citons quelques exemples.

Le 2 octobre de l'année 1877, quelques membres d'un comité de Paris se présentaient au Vatican et offraient à Pie IX une statue d'argent, ornementée d'or. Cette statue symbolisait l'attribut de prince de la lumière et représentait l'Archange dissipant de la pointe de son épée les ténèbres du monde et portant d'une main ferme l'étendard du Sacré-Cœur, avec le chant de victoire : *Quis ut Deus!* L'immortel Pontife loua la composition et l'exécution de cette œuvre d'art et répéta à l'adresse de la France des paroles de reconnaissance et de tendresse. Unir Saint Michel avec le Sacré-Cœur, l'ami et le défenseur de la vérité avec le Verbe éternel manifestant à la terre l'amour si infini du Créateur, c'est une belle et sublime conception. Nous n'osons pas dire que l'artiste, dont le mérite est cependant incontesté, se soit élevé au-dessus de toute critique. Son ange, malgré son enthousiasme, malgré son élan vers les régions célestes, ressemble trop au génie des combats; il manque de calme, peut-être même un peu de dignité. La vérité s'affirme avec énergie, elle ne se propage pas à grands coups d'épée. Ces observations n'atténuent en rien les éloges tombés des lèvres augustes de Pie IX.

Le sujet est traité avec plus d'ampleur dans la statue monumentale qui s'élève au milieu de la cour d'honneur du grand

(1) Voir le chap. I, sur Saint Michel, ange des batailles.

séminaire de Coutances. L'homme de talent qui en est l'auteur a voulu représenter Saint Michel et comme affirmation vivante de la vérité, et comme défenseur des saines doctrines, et comme modèle des étudiants placés sous sa protection. En présence de cette composition remarquable, il est facile de reconnaître le « prince éthéré, » le « glorieux Saint Michel » du moyen âge. L'Archange touche à peine de la pointe du pied l'esprit de mensonge, qui cherche en vain à dissimuler sa rage et son désespoir; il est semblable à une vision du ciel illuminant la terre et dissipant les ténèbres de l'erreur; il marche à la tête des chœurs angéliques symbolisés par les neuf étoiles gravées sur son bouclier; le manteau qui flotte sur ses épaules et la couronne qui orne sa tête rappellent la plus noble de ses fonctions. Cette couronne a la forme d'une tiare de pontife et se termine par un globe entouré d'une zone et dominé par la croix. Touchante et vive image de l'Église, que le Verbe incarné embrasse de son amour et réchauffe au flambeau de sa vérité!

L'art chrétien ne saurait trop entrer dans la voie que vient de tracer l'auteur du Saint Michel dont Mgr de Coutances a enrichi son grand séminaire (1). Quel plus bel exemple peut-on placer sous les yeux des jeunes étudiants que celui de l'Archange, premier vainqueur de Lucifer, champion invincible de la vérité, incorruptible gardien des dogmes révélés et ami fidèle du Cœur de Jésus?

(A suivre.)

---

## FAVEURS OBTENUES

par l'intercession de Saint Michel

---

**Savoie.** — Mon R. Père, je suis bien en retard pour remplir la promesse que j'ai faite à Saint Michel lors d'une terrible maladie survenue à ma pauvre femme et qui mettait doublement sa vie en danger, en raison des complications multiples de son triste état. Simultanément, nous fîmes ma chère malade et moi vœu à la Vierge réconciatrice de la Salette, et à la Vierge noire des Abymes de Myans, protectrice de la Savoie, ainsi qu'au glorieux Archange Saint Michel. A ce dernier, nous promîmes de

(1) Le Saint Michel du grand séminaire de Coutances est dû à l'habile ciseau de M. Potet, artiste nantais.

faire célébrer deux messes en son honneur, de faire brûler deux cierges de 1 fr. devant sa statue, et de faire inscrire dans les *Annales* qui se publient mensuellement la guérison de ma vertueuse femme.

Ayant été pleinement exaucé et voulant surtout ne pas être ingrat, je vous adresse ci-joint 8 fr. en un bon postal aux intentions mentionnées ci-dessus.

D.

**Hautes-Alpes.** — Mon R. Père, plusieurs jeunes filles qui ont obtenu par Saint Michel de grands succès, vous prient par mon intermédiaire de publier ces faveurs pour la gloire du puissant Archange. D'autres, qui désirent pareil bienfait vous demandent dans ce but une part aux prières de votre pieuse Archiconfrérie, bien résolues à proclamer à leur tour la protection dont le bon saint Archange voudra bien les couvrir.

Ci-joint une offrande de 15 fr. comme expression de leurs divers sentiments.

Sœur M. G.

**Haute-Savoie.** — Mon R. Père, une personne vient remplir une promesse faite à Saint Michel, vous priant d'insérer dans ses *Annales* plusieurs grâces obtenues de la sainte Vierge par l'intercession de Saint Michel. Ci-joint un mandat de 20 fr. pour une neuvaine de messes d'action de grâces et la 10<sup>e</sup> messe selon ses intentions. Cette personne se recommande elle et sa famille à vos bonnes prières.

X.

**Eure.** — Mon R. Père, je vous prie d'insérer dans vos *Annales*, notre sincère reconnaissance envers le glorieux Saint Michel pour trois grâces spéciales obtenues par son intercession.

A. L. B.

**Calvados.** — Mon R. Père, j'avais promis à Saint Michel s'il m'obtenait une faveur temporelle que je sollicitais, de le faire publier dans les *Annales*. J'ai été exaucée, et je viens accomplir ma promesse en réclamant de nouveau son intercession pour une entreprise difficile.

A. B.

Ci-joint 2 fr. pour vos Apostoliques.

**Pas-de-Calais.** — Je vous envoie sous ce pli un mandat-poste de 10 fr. pour une messe d'action de grâces d'une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel, le reste pour vos Apostoliques.

B.

**X...** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser la somme de 10 fr., pour m'acquitter d'une promesse que j'avais faite à Saint Michel s'il m'obtenait une faveur que je sollicitais; il me l'a obtenue.

M. L.

**Maine-et-Loire.** — Mon R. Père, je suis heureuse de vous annoncer que mon cher neveu a subi avec succès son examen de bachelier ès sciences à Montpellier. Je vous remercie des prières que vous avez bien voulu faire en sa faveur pour lui obtenir la puissante protection du glorieux archange Saint Michel.

St L. de G.



**Manche.** — Mon R. Père, je vous adresse une modeste offrande de 10 fr. pour une messe d'action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel. De C.

**Côtes-du-Nord.** — Mon R. Père, je vous remets sous ce pli 2 fr. pour faire brûler une lampe devant la statue de Saint Michel et 1 fr. pour vos Apostoliques, en reconnaissance d'une grâce obtenue. J. S.

**Marne.** — Mon R. Père, reconnaissance à l'archange Saint Michel pour une grâce obtenue par son intercession. X.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, j'avais promis à Saint Michel que si mon cher enfant réussissait dans ses examens je vous enverrais une offrande pour vos Écoles. Il a réussi, je vous envoie donc avec reconnaissance et bonheur la somme de 50 fr. Une anonyme.

**Loire.** — Mon R. Père, Saint Michel m'a exaucée : mon frère vient de recevoir une grande faveur; merci de vos bonnes prières; j'aurai sous peu l'occasion de vous en demander de nouvelles.

En attendant, veuillez, je vous prie, accepter ma modeste offrande pour vos Apostoliques. M. C.

**Yonne.** — Mon R. Père, je vous adresse sous ce pli un bon de 25 fr. pour votre École apostolique, en reconnaissance d'une faveur obtenue; daigne Saint Michel me continuer sa bienveillante protection! D.

**Yonne.** — Mon R. Père, j'avais promis une petite offrande à Saint Michel si mon fils était reçu à son examen, j'ai été exaucée et je m'empresse de vous envoyer 3 fr. pour une messe d'action de grâces et 7 fr. pour votre École apostolique. X.

**Aude.** — M<sup>me</sup> d'A., ma mère, me charge de vous communiquer qu'ayant obtenu par l'intermédiaire de Saint Michel une faveur signalée, elle désire qu'il en soit fait mention dans vos *Annales*, ainsi que de la grande reconnaissance qu'elle éprouve à cet égard. J. d'A.

**Ille-et-Vilaine.** — Une personne innocente était accusée comme coupable. Malgré son innocence, elle craignait beaucoup d'être condamnée. Elle a prié Saint Michel et a promis une messe à son célèbre sanctuaire si son innocence était reconnue. Elle l'a été complètement.

Veuillez donc dire la messe promise et insérer cette heureuse issue dans vos *Annales*. D. L.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Les visites du monument et les pèlerinages. — La Terre-Sainte. — Henri IV et Saint Michel (*gravure*). — Dévotion de M. l'abbé Moigno à Saint Michel. — Variétés. — Le culte de Saint Michel en France. — Les chevaliers bretons de Saint Michel. — Faveurs obtenues.

### LES VISITES DU MONUMENT ET LES PÈLERINAGES

Depuis la publication des dernières *Annales*, plusieurs personnages célèbres à différents titres sont venus visiter le Mont-Saint-Michel. Nous avons vu M. le Ministre des affaires étrangères, M. le Ministre de l'agriculture, M. le maréchal de Mac-Mahon, Son Excellence le Nonce apostolique à Paris, Mgr l'Archevêque de Reims, Mgr l'Évêque de Luçon, et plusieurs sénateurs, députés et préfets.

Le nombre des visiteurs du Mont-Saint-Michel a considérablement augmenté cette année. Le midi de la France, à raison des influences cholériques dont il était atteint, a été peu visité. On s'est dirigé de préférence vers l'ouest et le nord. On est venu visiter la *Jérusalem de l'Occident*, comme l'appelaient nos pères, qui de tout temps a attiré et fixé les regards, mais surtout depuis que le Ministère des beaux-arts a terminé la belle restauration du cloître, cette œuvre splendide de l'abbé Raul de Villedieu, finie en 1228.

La basilique du Mont-Saint-Michel, dans l'état où elle est, ne permet plus de grandes réunions. De nombreux étais, placés pour soutenir la voûte et la tour, et une barrière en planches

entre la grande et la petite nef, ne laissent plus que le transept méridional pour faire les offices. Mais si les foules n'ont pu venir à l'église, un certain nombre de pèlerins isolés ont apporté la joie à notre âme et nous ont beaucoup édifiés, car rien ne pouvait troubler leur piété et leur ferveur au pied de l'autel ou de la statue du saint Archange.

Le cercle catholique d'ouvriers d'Avranches, composé de 80 membres, est venu faire son pèlerinage à Saint Michel, le dimanche 21 septembre. M. Gautier, leur aumônier, a dit, à huit heures, à l'autel de Saint Michel, la sainte Messe à laquelle tous ont assisté et la plupart fait la sainte communion. Ils sont revenus, à deux heures, pour assister à la procession qui a été faite à la crypte de Notre-Dame-du-Mont-Tombe. M. le Curé de la paroisse catholique de Moscou (Russie), protonotaire apostolique, étant venu, ce même jour, pour faire son pèlerinage à Saint Michel, leur a adressé la parole au retour et fait une magnifique instruction sur la nécessité et l'efficacité de la prière. Un Salut solennel a terminé la cérémonie.

Honneur et remerciements aux membres du cercle catholique d'Avranches ! Ils se sont souvenus qu'ils sont nés sous l'aile de Saint Michel et que c'est de lui qu'ils doivent attendre aide et protection. Ils ont beaucoup prié dans leur pèlerinage. Leurs bonnes et énergiques résolutions produiront leurs fruits. Ils verront couronner de succès et de victoires leur volonté ferme, courageuse et persévérante. Confiance invincible en Saint Michel ! *Quis ut Deus !*

#### FÊTE DE L'APPARITION DE SAINT MICHEL A SAINT AUBERT

ET DE LA DÉDICACE DE LA BASILIQUE

Nous rappelons aux associés de l'Archiconfrérie de Saint Michel que la fête de l'Apparition de Saint Michel à saint Aubert et de la Dédicace de la Basilique se célèbre le 16 octobre. Ce jour-là, les Messes se célébreront aux heures ordinaires, et le Salut solennel aura lieu à six heures et demie.

Il y a Indulgence plénière pour les membres de l'Archiconfrérie de Saint Michel. La Messe de communion sera dite à sept heures et demie, à l'autel de Saint Michel, pour nos Bienfaiteurs, l'Église et la France.

## LA TERRE-SAINTE

MON CHER PÈRE,

A Jérusalem, les jours s'écoulaient vite ; la quinzaine que nous y avons passée m'a paru comme un jour. Quand on examine les grands faits d'histoire et les étonnants souvenirs que renferme cette antique cité, on reconnaît facilement que ce n'est pas une semaine ou un mois qu'il faudrait, mais peut-être une année entière, pour se rendre compte des événements, en étudier la philosophie et en déduire les leçons qu'elle contient. Mais je ne suis pas venu à Jérusalem en philosophe ou en géologue, j'y suis allé en chrétien et je m'arrête surtout aux faits bibliques et aux monuments qui nous restent de la foi et de la bravoure de nos ancêtres.

Je vais finir aujourd'hui mon exploration hors de la ville. Je vous en aurai dépeint toute la partie extérieure, lorsque je vous aurai parlé de la montagne des Oliviers. Il est peu de montagnes qui soient aussi saintes que celle des Oliviers et où les souvenirs pieux s'accumulent en plus grand nombre ; car elle a été sanctifiée depuis sa base, au jardin de Gethsémani, où le Sauveur venait prier si souvent, jusqu'à son sommet, d'où il s'est élevé dans le ciel. Elle a été sanctifiée par les larmes de l'Homme-Dieu pleurant sur Jérusalem et par les gouttes de sueur et de sang qui tombaient de son corps sur la terre, à l'heure de son agonie. Elle a été sanctifiée par ses pieds sacrés, qui en montaient et en descendaient les pentes arides lorsqu'il instruisait ses disciples, qu'il leur apprenait l'*Oraison dominicale*, et aussi quand il allait de Jérusalem à Béthanie porter des paroles d'affection et manifester sa toute-puissance.

Ce mont sacré est à 830 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée. De mon habitation, chez les Franciscains, il y a plus de trois kilomètres pour arriver à son sommet. La pente est fort raide et longue. La montagne tire son nom de l'olivier

qui autrefois s'y plaisait mieux que partout ailleurs. Aujourd'hui les oliviers n'y tiennent pas un rang distingué ; les figuiers, les caroubiers et les abricotiers semblent leur disputer la place. En montant un sentier jaune et tortueux, route impériale du pays, j'avais en main mon *Guide* du frère Liéven de Hamme. Je m'aperçus tout à coup que j'étais à l'endroit jadis consacré par une église qui portait le nom touchant de *Dominus-Flevit*. C'était le lieu où le Sauveur, laissant tomber sur Jérusalem un regard plein de tendresse et d'amour, pleura sur elle en pensant aux malheurs qui la menaçaient. Je m'étais retourné pour me reposer un peu. Mais alors quelle ne fut pas ma surprise en apercevant devant moi Jérusalem ! Vue à cette distance, à cette hauteur, sur son plan incliné, ce n'est plus cette Jérusalem avec ses décombres et ses rues étroites ! Les deux coupes qui surmontent la basilique du Saint-Sépulcre, l'immense dôme de la mosquée d'Omar, cette foule de minarets qui dominent toutes les maisons, les couvents qui se distinguent par leur élévation, leur étendue, ces murs à créneaux, ces portes antiques, tout donne à la ville sainte un air de grandeur et de magnificence qui transporte, et le pèlerin étonné reconnaît avec bonheur que si Jérusalem est une reine découronnée, elle est du moins toujours une reine et sans contredit la reine de l'Orient.

Après avoir dépassé le *Dominus-Flevit* on arrive au *tombeau des prophètes*. C'est une galerie disposée pour recevoir des cercueils. On ignore quels prophètes y furent ensevelis. Au dernier étage de la montagne s'élève un couvent de carmélites françaises, fondé par la princesse de la Tour-d'Auvergne. On l'appelle le *Pater*, parce que c'est le lieu où le Christ avait enseigné à la terre cette sublime prière que des millions de bouches redisent à toute heure sur la surface du globe. *Pater noster, qui es in caelis*.

Ce qui m'a le plus intéressé dans le monastère, c'est le cloître qui est ouvert aux étrangers et dont le mur intérieur est divisé en trente-deux panneaux qui contiennent l'*oraison dominicale* en trente-deux langues différentes. J'ai vu là l'urne contenant

le cœur du prince de la Tour-d'Auvergne, père de la fondatrice. On y voit aussi le tombeau de la princesse préparé d'avance et surmonté de sa statue en marbre blanc. Je m'éloignais avec regret de ce cloître intéressant, lorsque je vis deux prêtres français qui arrivaient pour le visiter. Je rentrai avec eux. Je voulais prendre note des trente-deux langues qui le long des murs reproduisent le *Pater* sur ces magnifiques panneaux en faïence peinte. Je pense que vous ne serez pas fâché de savoir quelles sont ces trente-deux langues. Les voici dans leur ordre : turc, allemand, anglais, moscovite, danois, slavon, norvégien, grec, syriac, chaldéen, latin, polonais, espagnol, portugais, géorgien, italien, français, samaritain, suédois, breton, tibétain, flamand, tartare, sanscrit, chinois, éthiopien, cophte, indoustan, kurde, hébreux, arménien, arabe.

J'avais déjà vu le *Pater* traduit en quarante langues, à la très riche bibliothèque du grand séminaire de Strasbourg. J'avais vu aussi la bulle *Ineffabilis* traduite en près de deux cents langues ou dialectes, mais rien ne m'avait impressionné comme ces trente-deux *Pater* peints et reproduits à l'endroit même où Notre-Seigneur avait appris cette prière à ses apôtres.

En montant encore un peu, on arrive au sommet de la montagne. C'est l'endroit de l'Ascension de Notre-Seigneur. Sainte Hélène, avait fait construire une basilique, au lieu même où Jésus après avoir accompli sa mission divine monta au Ciel, en présence de sa mère et de cent vingt disciples. Elle portait alors le nom de *Basilique de l'Ascension*. Saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous apprennent qu'on n'a pu fermer la coupole au lieu où Notre-Seigneur, s'est élevé, à travers les airs et que le sol sur lequel se trouvaient les vestiges de ses pieds, n'a pu être couvert de marbre. Saint Arculfe, qui l'a visitée au VII<sup>e</sup> siècle, nous en a laissé une description fort détaillée. Il dit que c'était une rotonde, sans toit ni voûte n'ayant qu'un autel dans sa partie orientale ; au couchant, il y avait huit fenêtres, éclairées par huit lampes d'où jaillissait, pendant la nuit une si vive lumière ; qu'elle se répandait sur la vallée du Cédron et

même jusque sur la ville de Jérusalem. Cette basilique a suivi les péripéties des autres sanctuaires de la Palestine, il n'en existe aujourd'hui que des restes informes et une vaste cour au centre de laquelle s'élève une petite mosquée de six à sept mètres de diamètre. Tous les voyageurs ont parlé de la trace des pieds du Sauveur qui se trouve encore imprimée dans le rocher. Les fidèles qui viennent adorer ici Jésus-Christ, *in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI), ne manquent pas de baiser les derniers vestiges qu'il a laissés sur la terre. L'empreinte que l'on voit aujourd'hui est enfoncée dans un rocher de couleur jaunâtre. La forme du pied est assez distincte; cependant l'empreinte paraît comme usée par tous les objets qui l'ont touchée depuis tant de siècles. Mais, rien ne peut faire supposer qu'elle ait été faite de main d'homme. On raconte qu'un gentilhomme de Provence traversa les mers et vint sur la montagne des Oliviers où ayant baisé maintes fois les saints vestiges, il prononça quelques paroles et rendit son âme à Dieu. Quel amour plus ardent pour Notre-Seigneur pouvait-il avoir en son cœur? Nul doute que son âme partant du lieu de l'Ascension n'ait suivi la trace du Sauveur jusqu'à la droite de Dieu le Père.

La bonne supérieure des sœurs de Sion dont le pays natal est près du Mont-Saint-Michel, comme je vous l'ai déjà écrit, me disait dans son couvent de l'*Ecce Homo*, à Jérusalem, qu'une femme très pieuse et très pénitente était venue, il y a deux ans, du fond de la Bretagne et avait fixé son séjour dans une grotte de la montagne des Oliviers, et là ne cessait de méditer sur le mystère de l'Ascension, demandant à Dieu que son âme prît au plutôt la même route que celle du Sauveur. Elle tomba malade au bout de six mois. Les religieuses la firent amener à leur maison de Jérusalem et voulurent lui donner tous les soins que réclamait sa maladie. Mais bientôt la bonne mère voyant que sa fin était proche, fit venir toutes ses sœurs auprès de cette âme séraphique pour qu'elles fussent témoins de la mort d'une sainte.

Je suis persuadé que plus d'un de nos pèlerins eût désiré mourir en ce lieu où la route du ciel semble toute tracée, et à

dire vrai, un pèlerin n'aurait-il pas le droit de rendre son âme à Dieu au sommet du lieu de l'Ascension? Il a suivi Jésus-Christ dans toutes ses humiliations; il l'a accompagné depuis le jardin des douleurs jusqu'au Calvaire; pourquoi ne suivrait-il pas son maître bien-aimé jusque dans le ciel? Pourquoi serait-il obligé de descendre la montagne pour gémir encore au milieu du monde?... Mais adorons les décrets de la sagesse infinie de Dieu, souverain arbitre de la vie et de la mort, et n'oublions pas pour notre consolation que celui qui aura le mieux combattu sera aussi le mieux récompensé.

A côté de la cour qui entoure la mosquée s'élève un minaret. J'ai pu y monter moyennant un *bacchiche*. Arrivé sur le haut du minaret, je vis se dérouler à mes yeux l'horizon le plus pittoresque et le plus grandiose. Je doute que dans l'univers on rencontre beaucoup de points de vue semblables. D'un côté, c'est Jérusalem et les montagnes d'Éphraïm et de Juda; de l'autre, c'est la Pentapole avec la mer Morte; c'est Jéricho avec ses jardins de verdure. Le Jourdain lui-même est à l'arrière du tableau et au delà sont les montagnes de l'Arabie avec leurs flancs sauvages et leurs têtes nues. Il me semble voir encore la grande figure de Moïse fixée sur ce mont des Oliviers et contemplant pour la première et dernière fois cette Terre Promise dans laquelle il ne lui sera pas donné d'entrer.

La montagne des Oliviers a trois sommets dont le plus élevé est celui du milieu, où eut lieu l'Ascension. Celui du nord s'appelle *Viri-Galilæi*, en mémoire des Apôtres qui ont entendu de ce même lieu la parole des Anges : *Hommes de Galilée, que faites-vous là, les yeux tournés vers le ciel?*

Le sommet qui est au midi s'appelle mont de l'*Offense* ou du *Scandale*, parce que ce fut là, en face du Temple du vrai Dieu, que Salomon, à la fin de sa vie, fit bâtir des temples aux idoles.

La nouvelle lune qui précédait la Pâque était notifiée aux Israélites dans toute la Palestine, et même à ceux qui habitaient les bords de l'Euphrate, par des feux allumés sur la montagne des Oliviers, auxquels correspondaient des signaux qui allaient

de montagne à montagne annoncer partout en un instant le commencement de l'année ecclésiastique. La Pâque des Juifs commençait le jour de la première pleine lune du mois de *nizan* (mars ou avril) et durait sept jours.

Le 7 mai 351, un prodige éclatant manifesta la gloire de Dieu aux yeux des habitants de Jérusalem. Une croix lumineuse, égale en splendeur à l'astre du jour, fut aperçue au-dessus de la vallée de Josaphat; elle s'étendait du Golgotha au sommet de la montagne des Oliviers. Elle dura plusieurs heures, et tout le peuple, après l'avoir contemplée, courut dans l'église pour chanter les louanges de Celui qui rendait ainsi témoignage à la foi des chrétiens.

A l'arrivée des croisés devant Jérusalem, Tancrède vint seul sur le mont des Oliviers, contempler la ville sainte. Cinq musulmans l'ayant aperçu, s'avancèrent contre lui. Le héros chrétien ne refusa point ce combat si inégal; il tua trois de ses ennemis, et les deux autres prirent la fuite.

Après un grand nombre d'assauts meurtriers et infructueux, les croisés, comme autrefois les Israélites autour de Jéricho, firent le tour des murailles de la sainte cité, les pieds nus, et chantant des psaumes et des cantiques. Ils vinrent sur la hauteur de l'Ascension ou ils admirèrent la ville promise à leurs armes. Ensuite excités par les paroles d'Arnould de Rohes et de Pierre l'Ermite, ils s'humilièrent devant Dieu, oublièrent leurs discordes et jurèrent d'être fidèles aux préceptes de l'Évangile.

Sous Beaudouin III, les habitants de Jérusalem désirèrent sur la montagne des Oliviers plusieurs princes turcs qui étaient venus menacer la ville, et qui furent presque tous tués dans leur fuite à travers les montagnes; le reste tomba dans les mains d'une troupe de guerriers de Naplouse qui, selon Guillaume de Tyr, réalisa ce proverbe de l'Écriture : *La chenille a dévoré ce que la sauterelle avait laissé.*

A une petite distance est la grotte de sainte Pélagie où fit pénitence et mourut cette célèbre comédienne d'Antioche, du 7<sup>e</sup> siècle. Convertie par la parole de saint Nonne, évêque

d'Édesse, elle appela ses esclaves et leur donnant avec la liberté des chaînes d'or : « Hâtez-vous, leur dit-elle, de vous affranchir de la servitude du siècle. » Huit jours après son baptême elle dépouilla la robe blanche, revêtit le cilice, part pour Jérusalem. Antioche ne la vit plus.

En descendant la montagne pour opérer mon retour à la *Casa nova*, je trouve de nouveaux aliments à ma piété, car je suis au pays des touchants souvenirs. J'entre dans la chapelle du *Credo*, qui n'est pas bien éloignée du lieu du *Pater*. C'est là que les Apôtres se sont assemblés pour former le symbole et dresser ce formulaire qui est le résumé des principales vérités de la foi. Je me sentais ému et fatigué. Néanmoins la vue des douze Apôtres formulant chacun son article réveilla puissamment ma foi dans mon âme. Le symbole des Apôtres! N'est-ce pas en effet notre plus beau titre de gloire? Le symbole des Apôtres! Ne l'avons-nous pas appris sur les genoux de nos mères? Ne l'a-t-on pas développé à notre intelligence, au moment heureux de notre première communion? Ne l'avons-nous pas récité sous les yeux de notre évêque au jour de notre consécration sacerdotale? Dieu ne nous a-t-il pas fait la grâce de marcher jusqu'ici à la lueur de son divin flambeau? Ah! puissions-nous, cher ami, vous et moi et tous nos confrères, continuer à vivre fidèles afin de mériter de mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine! Je sens tout le bonheur de croire et de croire fortement. J'ai lu la vie de Jouffroy. Ce philosophe, à la recherche du bonheur, proclamait hautement que le plus grand malheur de l'homme ici-bas, était de n'avoir pas la foi. Hélas! cette pensée jeta le trouble dans son âme, en considérant, le sort futur de la jeunesse française élevée, aujourd'hui, dans des écoles prétendues neutres. Quel sera en effet son avenir? O pénibles angoisses! Son malheur entrevu fit jaillir une larme de mes yeux et un soupir de mon cœur, puis je m'agenouillai plein d'émotion sur la dalle et je récitai le *Credo* avec le *Parce Domine*.

Agréez, etc.

ROBERT,

*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*

## HENRI IV ET SAINT MICHEL

D'après PAUL FÉVAL (1)

Dans la légende bretonne de Guy-Eder, baron de Fontenelle, on voit un ermite de Basse-Bretagne arrêter les soldats de Mercœur sous le *Mont Saint-Michel de la Trinité*, qui domine les pierres païennes de Carnac, auprès de Quiberon et leur dire que « MONSEIGNEUR (Saint Michel) a son HOMME en purgatoire, » d'où rien ne l'empêchera de sortir. Henri IV était prédit jusque dans les chansons du dialecte de Tréguier. Au temps de mon enfance, cette idée de *purgatoire* appliquée au père des Bourbons, captif de l'hérésie, se retrouvait dans tout le pays de Fougères et au delà de Dol, où la Ligue a laissé tant de souvenirs. La croyance existait que « le diable à quatre, » peu mystique pourtant de sa nature, avait une dévotion instinctive à Saint Michel (2), même au temps où il était huguenot.

Henri III, qui jouait pauvrement le vieux jeu de Catherine, penchait vers les protestants. Il s'enfuit de Paris devant Henri de Guise, vainqueur à la journée des Barricades. Ayant sacrifié ses favoris et proscrit ceux de la religion pour donner confiance aux catholiques, il convoqua les États à Blois, où les deux Guise tombèrent assassinés. La colère de la Ligue fut grande. On traîna dans Paris les images de Henri III sur des claies. Il demanda secours au roi de Navarre, et mourut (1589) sous le couteau de Jacques Clément.

Henri IV cependant gagnait de jour en jour du terrain, à mesure qu'il laissait voir l'attrait qui le menait vers la foi. Les vieux huguenots se défiaient de lui plus que les catholiques eux-

(1) *Merveilles du Mont-Saint-Michel*.

(2) Feu M. de Kerdanet, qui a ajouté de si curieuses notes à la *Vie des saints de Bretagne* de D. Albert le Grand, avait un cantique (ou chanson) que je n'ai pas retrouvé et dont le refrain était : *Michel au roi porte la foi*.

mêmes, en qui l'idée de la légitimité, dont les racines sont si profondes chez nous, combattait la répugnance religieuse. Sauf ce mal d'hérésie qu'il avait gagné au berceau, il était LE ROI; il n'y avait point à cet égard deux opinions.

La France n'aurait jamais accepté un maître protestant, c'est vrai; mais ces maladies qu'on apporte en naissant, se guérissent par la grâce de Dieu, et d'un bout à l'autre de la France il y avait des prières publiques et privées, des jeûnes, des offrandes, des pèlerinages pour la conversion de celui qui était encore l'ennemi et qui allait être le père. Cette même année, Tombe-laine fit sa soumission à Henri IV. Le Mont lui-même combattait toujours; mais il priait, et ces battements d'ailes qui accompagnaient les « voix » de Jeanne d'Arc, devaient bruir déjà mystérieusement sous la tente du fils de saint Louis, aïeul de Louis XIV, aux heures de la solitude.

Cela fut dit en matière de raillerie par les huguenots qui s'écrièrent : « Voilà Saint Michel parti pour Paris ! » quand ils virent disparaître un jour la statue d'or tournant sur son pivot et la pyramide qui la portait. Mais dans les chapelles du rivage, les enfants orphelins, les veuves et les mères harassées de pleurer leurs époux ou leurs fils enlevés par la guerre, levaient les bras au ciel, et les pèlerins bravant mille dangers pour traverser en procession les grèves, répétaient le naïf et pieux refrain du *Voyage de l'Archange*, qui courait les campagnes :

Michel au roi,  
Porte la foi...

Il y avait, hélas ! une façon plus naturelle d'expliquer la disparition de la resplendissante statue que tout le pays naguère admirait : « Le vingt-deuxième jour de mars (1594), dit un manuscrit, fut brûlée la pyramide de la tour de l'église de ce lieu, qui estoit la plus haute du royaume, ensemble l'édifice du rond-point de ladite église, avec neuf cloches qui estoient dedans, qui furent fondues par négligence de la Chesnaye Vaulonet, à cause qu'il ne voulut bailler les clefs de ladite tour. »

Henri IV était sacré roi de France depuis le 21 mars 1594. Trois ans après, Mercœur avait fait sa soumission au père des Bourbons devenu catholique, et quand le Moqueur assassina Quéroland, le Mont de l'Archange et son capitaine étaient déjà rendus à la défense de l'autorité deux fois légitime, selon la loi divine et selon le droit humain.

« Voilà donc, s'écrie le chroniqueur dans sa joie de Français et de catholique, voilà donc le Mont délivré de ses agresseurs ! Il demeure fixe et stable, et plus splendide que jamais... N'est-ce pas chose étrange que depuis neuf cents ans en ça et plus, la place de Saint Michel n'ait jamais été réduite?... Pour moi, je ne voy rien de plus admirable ni qui fasse mieux cognoistre combien Dieu a ce saint lieu pour agreable. Gloire à lui !... » Et il répète ailleurs : « Gloire ! gloire ! gloire à luy seul auteur et maistre de tant de merveilles ! »

Nous n'avons point parlé du cardinal abbé de Joyeuse. A quoi bon ? Les abbés, en vérité, depuis Robert Jollivet, avaient plus nui que servi au dessein de Dieu, qui, du haut de la montagne élue, épanchait le mystérieux *Sursum corda* comme un souffle de vie invincible dans l'agonie des guerres étrangères et civiles, au plus profond des angoisses de la patrie. L'Ange en ces derniers jours avait mené tout seul sa longue et victorieuse bataille, supérieur direct de ses religieux et commandant immédiat de ses soldats.

Il pouvait remettre au fourreau l'épée miraculeuse prêtée un jour à Jeanne d'Arc, puisque sa merveille suprême et la plus éclatante était accomplie : le cher ennemi de Rome avait reçu le pardon et la bénédiction du Pontife romain. La France avait vaincu ; la fille aînée de l'Église retrouvait son ROI TRÈS CHRÉTIEN.

C'est la fin de l'épopée surnaturelle qui plana au-dessus des événements de ces siècles, et notre œuvre touche à son terme. Mais l'Archange, prince du peuple de Dieu, avant de replier ses ailes (non point pour toujours), fendit l'air encore une fois, si on en croit le *Théâtre d'honneur et de chevalerie*, qui parle



Saint Michel se tenant à côté d'Henri IV, en l'église de Notre-Dame-de-Paris, le 22 mars 1594.  
(Merveilles du Mont-Saint-Michel. — Palmé, Paris.)

ainsi : « En cette heureuse journée (de l'entrée à Paris, 22 mars 1594), Henri le Grand, IV<sup>e</sup> du nom, rendant grâces à Dieu dans l'église de Notre-Dame... par toute l'assistance en indicible nombre, près de Sa Majesté fut vu SAINT MICHEL ARCHANGE, GARDIEN DE LA FRANCE (en façon d'un jeune enfant, signalé par excellence en beauté et revêtu en blanc, ainsi qu'ordinairement les peintres nous dépeignent les anges), qui, tout le long de la cérémonie, se tint au costé droit du roi, et, icelle finie, disparut aussitôt, sans que l'on pût savoir quelle route il avoit prise, dont le roi, qui l'avoit fixement contemplé tout le long de la messe, fut espris en son cœur de telle jouissance... qu'il dit tout haut : « Nos ennemis sont bien perdus, puisque Dieu nous envoie Anges à secours... »

Mieux que personne, le Français par excellence, Henri de Bourbon, pouvait reconnaître le messager céleste qui, selon la légende de nos rivages de l'Ouest... « AU ROI PORTAIT LA FOI. »

---

### DÉVOTION DE M. L'ABBÉ MOIGNO

#### A SAINT MICHEL

---

La mort vient de frapper M. l'abbé Moigno. Le Mont-Saint-Michel perd en lui un de ses plus grands admirateurs et un de ses bienfaiteurs les plus dévoués. Cet illustre savant, connu du monde entier, était très dévot à Saint Michel. Nous avons de lui bien des lettres qui témoignent de sa piété sincère et de sa confiance filiale envers le chef de la milice céleste. Il y a quelques années, lorsqu'il voulut publier son ouvrage intitulé : *Les Splendeurs de la foi*, il envoya au sanctuaire de Saint Michel en *ex-voto* son anneau de docteur, qui est muni d'une riche topaze. Il voulait ainsi obtenir par l'intercession de Saint Michel, les bénédictions du ciel sur son œuvre la plus importante. Voici la lettre qu'il écrivait au Rév. Père supérieur du Mont-Saint-Michel,

lorsqu'il voulut publier le sixième et dernier volume de ce splendide ouvrage :

« Mon très vénéré Père, j'ai grandement besoin que le bon Dieu vienne à mon aide; je suis toujours écrasé par la trop lourde dette (10,500 fr.) que fait peser sur mes épaules mon cinquième volume des *Splendeurs de la foi*. Cependant, je suis plein de confiance. L'article de la *Revue de Dublin* que je crois vous avoir communiqué, en déclarant mes *Splendeurs* sans rivales dans la littérature catholique, en me mettant au-dessus du cardinal Wisemann (ce que je ne méritais pas), et le Congrès catholique de Francfort, en émettant en leur faveur un vote solennel, ont bien hâté mon succès.

» Je vous remercie des litanies de Saint Michel que vous m'avez envoyées. Je renouvelle presque tous les jours ma consécration au grand Archange. Le moment est venu de faire imprimer mon sixième volume : *Le miracle au tribunal de l'histoire* où Saint Michel a sa belle pièce. Priez Dieu qu'il m'inspire et m'arme d'un courage nouveau. Dites pour moi une messe le plus tôt possible.

» Je suis en union de vos saints sacrifices, sous l'étendard et le bouclier de Saint Michel.

» Votre très humble confrère,

» L'abbé L. MOIGNO. »

Le *Moniteur universel* publie sur l'abbé Moigno un article plein d'intérêt et de respect. Le spirituel chroniqueur a beaucoup connu l'éminent savant; il rend un hommage ému à ses vertus et à sa science. Il nous montre l'abbé Moigno se trouvant riche avec 425 fr. et un léger casuel comme diacre d'office à Saint-Germain-des-Prés.

« Il est vrai que la paroisse le logeait dans une sorte de maisonnette accolée au flanc de l'église, près de la porte latérale. On lisait sur le mur : *Sonnette des sacrements*. Souvent, la nuit, l'ami d'Arago et d'Ampère était réveillé en sursaut pour aller, à travers la pluie ou la neige, porter le viatique à quelque bonne



emme : « Par bonheur, me disait-il, j'ai le sommeil d'un enfant. Dès que je pose la tête sur l'oreiller, je m'endors. »

» La porte d'entrée s'ouvrait sur un couloir obscur, aboutissant à un jardinet grand comme un mouchoir de poche et tout encombré de poules et de lapins, de pigeons et de canards. A droite, un escalier raide, étroit et obscur montait à la cuisine, puis au cabinet de travail de l'abbé. Il m'est arrivé de trouver toutes les portes ouvertes et d'errer dans les couloirs en jetant des appels longtemps sans écho. A la fin, la vieille bonne infirme, qui le servait depuis un demi-siècle, arrivait en clopinant, et nous cherchions ensemble son maître, qui, parfois, était parti pour le bureau du journal ou pour une séance de l'Académie, en oubliant de fermer sa porte.

» Et en dehors de ses livres et de ses papiers, qu'aurait-on pu lui voler, mon Dieu ? Le mobilier de sa chambre à coucher lui avait coûté 35 fr. dans une vente du quartier. Il fut fracassé, le 20 janvier 1871, par un obus prussien, qui tomba sur la toiture de Saint-Germain-des-Prés ; mais la ville de Paris, dans sa munificence, récolta, comme des objets précieux, les fragments du bois de lit, de la table de nuit et des chaises de paille.

» Quant au cabinet de travail, c'était un déversoir, un abîme où venaient s'engouffrer, chaque jour, les publications scientifiques du monde entier, sans en excepter l'Océanie.

» L'abbé Moigno était en correspondance avec tous les chimistes, physiciens, mathématiciens et naturalistes du globe. Les fauteuils y servaient aux usages les plus divers, excepté à celui pour lequel ils ont été créés : ils supportaient des in-folio, des rames de papier noirci, des fioles, des échantillons, des appareils : il se retrouvait sans peine au milieu de ce chaos.

» La vie de l'abbé Moigno était réglée et méthodique comme un théorème :

» Toujours couché entre dix et onze heures du soir, toujours levé à six heures du matin, eût-il été dérangé deux ou trois fois la nuit, il ne faisait son premier repas qu'à midi. Et quel repas ! J'en appelle à ses invités, s'il en survit. Aux grands jours, un

lapin du jardinet en faisait tous les frais. La rouelle de veau aux carottes marquait la limite extrême de ses horizons culinaires.

» La première fois que je vis l'abbé Moigno, il profita d'un moment où la bonne vieille boîteuse lui apportait ses journaux pour me la présenter en me vantant son caractère, son esprit d'ordre et ses talents de ménagère. Son caractère ? Comment ne pas être doux avec un homme qui était la douceur même et se laissait mener comme un enfant ? Son esprit d'ordre ? J'en avais eu des échantillons dans la tenue de la maisonnette. Quant à son talent de cordon bleu, l'abbé Moigno était le juge le plus incompetent qui ne fut jamais. On eût pu le faire diner de croûtes de pain et d'eau claire, sans qu'il s'en aperçût, et même de racines carrées ou cubiques en détournant son attention par une causerie vive et animée.

» Et rien n'était plus facile que d'amener une conversation attrayante :

» Quel que fût le visiteur qui vint le voir, l'abbé Moigno pouvait causer avec lui, il avait appris en se jouant, non seulement l'hébreu et les langues classiques, mais l'anglais, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand et l'arabe. La particularité la plus saillante de son esprit était une mémoire extraordinaire, encore aidée par d'ingénieux moyens mnémotechniques. Ce qu'il lisait s'écrivait dans sa tête ; il n'oubliait jamais ce qu'il avait une fois appris, — et il avait tout appris. L'obus prussien lui broya cinq cents volumes ; mais comme il les avait lus tous, il ne les considéra pas comme perdus. Au minimum, il se rappelait le livre, la page et la ligne où se trouvait le renseignement dont il avait besoin. Sur son invitation, je le mis à l'épreuve, en lui demandant à brûle-pourpoint les noms du 36<sup>e</sup> patriarche de Constantinople, du 123<sup>e</sup> pape et du 10<sup>e</sup> comte palatin du Rhin. Il réfléchit quelques secondes, et répondit : Sergius, Laudon, Conrad de Souabe.

» Je vérifiai aussitôt. C'était bien cela. J'avoue que je fus saisi. »

## VARIÉTÉS

Les biens de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel en 1789

(Suite) (1)

### PROVINCE DE BRETAGNE

PLEINE-FOUGÈRES. — Art. 52. — L'ancien manoir de Monttroult, consistant en prairies, terres labourables, moulin à eau, rentes foncières et seigneuriales, droits de lods et ventes, etc.

SAINT-MÉLOIR-DES-ONDES. — Art. 53. — Le manoir seigneurial et ses dépendances.

CANCALE. — Art. 51. — Les dîmes de tous les blés.

#### *Prieurés non unis dont jouit la Communauté.*

Le prieuré de Notre-Dame de Tombelaine, dont est titulaire dom François Ragot, sous-prieur de l'abbaye, possède la terre du Fougeray à Bacilly, et le fief de Bricqueville, dans le diocèse de Coutances.

Le prieuré de Saint-Nicolas de Pontorson, dont est titulaire dom Latour, religieux de Pont-Levoy, possède une maison avec jardin et la dime de Caugey.

Le prieuré de Mont-Dol, dont est titulaire dom Georges Le Fèvre, religieux de Saint-Vincent du Mans, est évalué à 350 liv.

Le prieuré de Saint-Symphorien-de-Craon en Anjou, dont est titulaire dom Langevin, religieux et procureur de l'abbaye de la Couture, vaut 760 liv.

Le prieuré de la Bayette, dont est titulaire dom Étienne Barat, prieur de l'abbaye de Lantenac, au diocèse de Saint-Brieuc, est situé à la Dorée, dans le Maine, et vaut 6,670 liv., « plus le bois de haute futaie et taillis du prieuré, contenant 52 arpents 82 perches, lequel ne produit aucun revenu depuis 40 ans, et est entièrement dévasté par les habitants des paroisses voisines. »

(1) Voir la livraison de juin 1884.

### Art. 60 et 61.

Enfin une rente foncière de 75 liv. due par le prieuré de Saint-Germain-sur-Ay, et une de 20 liv. due par les six vicaires de la cathédrale d'Avranches pour dîmes de la paroisse de Juilley.

Le total général des revenus de l'abbaye du Mont-Saint-Michel est de ..... 47,807 liv. 7 sols 8 deniers.

Les charges sont de ..... 12,870 liv. 19 sols 10 deniers.

Ces charges consistent dans les décimes à la caisse du Clergé; dans les suppléments de pension ou portions congrues des Curés du Mont-Saint-Michel, Ponts, Ardevon, Huisnes, Curey, Genêts et Cancale; dans le traitement de certains vicaires; dans la desserte de chapelles, dans des rentes à divers; dans la réparation des églises de possession de l'abbaye, etc.

#### *Biens meubles.*

Dans le chœur de l'église, un grillage en avant, un autel de bois marbré et doré, garni de six grands chandeliers et d'un crucifix en cuivre, de tapisseries antiques pour le sanctuaire, une belle boiserie peinte en portraits dans le chœur, avec un superbe aigle, *quoique dans le gothique*, bancs pour le célébrant et les chantres, lampe et bénitier de cuivre, deux crédenches en marbre avec pieds dorés.

La sacristie, garnie d'une boiserie antique avec toutes les armoires nécessaires, renferme : 1° six ornements complets de velours cramoisi, de satin blanc brodé en or, de drap d'or et d'argent, de velours violet, de velours noir garni de moire d'argent et de velours vert; 2° un dais de velours cramoisi brodé en or; 3° deux écharpes; 4° deux tapis et trois coussins; 5° une vingtaine de chasubles; 6° quarante-trois aubes et tout le linge d'autel nécessaire; 7° des soutanes rouges avec des aubes fines pour les enfants de cœur.

« Il y a dans la tour six cloches qui peuvent peser six à sept mille. »

Le Trésor possède, en argent : une croix de procession, deux chandeliers, un encensoir avec sa navette; deux burettes avec le plateau; un bâton de chantre; une masse de bedeau, un calice, deux paix et une boîte pour les saintes huiles; — en

vermeil : quatre calices et un ostensor sans pied : on prend le plus grand calice pour lui en servir.

Le Trésor a de plus une statue de Saint Michel, couverte d'une feuille d'or très mince; une châsse d'argent contenant le corps de saint Aubert; un bras d'argent renfermant un bras du même saint; un dôme de cuivre doré et argenté, contenant le chef de saint Aubert;

Douze autres reliquaires en argent;

Une petite Vierge d'argent; un saint Nicolas d'argent doré; un saint Yves d'argent avec un rubis; une croix d'argent doré contenant une parcelle de la vraie croix;

Deux mitres garnies de perles;

Dix reliquaires en bois doré.

« Ledit Trésor renfermé par un beau grillage en fer. »

La Bibliothèque est riche de 1,236 in-f°; 458 in-4°; 333 in-8°; 1,199 in-12; 30 in-16. En manuscrits, il y a 161 in-f°; 109 in-4°; 17 in-12; 3 in-16; 1,081 reliés en parchemin et de tous formats; un atlas en trois volumes. Tous ces ouvrages concernent les saintes Écritures, les Conciles, les saints Pères, la Théologie, l'Éloquence, le Droit canon et le Droit civil, le Monachisme, la Littérature, la Poésie, la Philosophie et l'Histoire.

Le grand Réfectoire est lambrissé d'une boiserie aux armes de Lorraine; on y voit une chaire, sept tables, sept tableaux et deux armoires.

La salle des Hôtes est lambrissée et tapissée.

La Grande-Chambre, où les religieux s'assemblent après le dîner, est meublée de six fauteuils, un sofa, douze chaises, une commode et deux tables à tapis vert.

Dans l'Hôtellerie, huit chambres sont meublées.

Les Religieux affirment que tous les titres concernant l'Abbaye se trouvent dans le Chartrier, sauf quelques-uns relatifs à la seigneurie du Mesnil-Adelée, qui ont été confiés, sur récépissé, au comte de Cresnay, et quelques autres mis entre les mains de M. Pinot de la Cocherie, avocat de la maison, et de M. Porée, son procureur, pour la poursuite de procès.

## LE CULTE DE SAINT MICHEL EN FRANCE

### — DIOCÈSE DE VALENCE —

Le glorieux archange Saint Michel possède dans le diocèse de Valence de nombreuses églises dédiées en son honneur. On n'y compte pas moins de seize paroisses, actuellement existantes, placée sous son vocable, ce sont les suivantes : Saint-Ange, Saint-Michel-de-Montmirail, Châteaudouble, Montchenu, Pisançon, Échevis, dans l'arrondissement de Valence; la Laupie, Clansayes, Poët-Laval, la Garde-Adhémar, dans celui de Montélimar; Remuzat, Rochebrune, Châteauneuf-de-Bordette, Novezan, Reilhannette et Vers, dans celui de Nyons. Il n'y en a pas actuellement dans l'arrondissement de Die, mais les anciennes paroisses de Besaudun, dans le canton de Bourdeaux, et d'Espenel, dans celui de Saillans, lui étaient pareillement dédiées, ainsi que primitivement celle de Marniac (canton de Die) qui prit plus tard le titre de Notre-Dame-de-Pitié. L'ancienne paroisse de Léoux (commune de Villeperdrix) dans l'arrondissement de Nyons, était aussi sous le vocable de Saint Michel.

Outre ces églises paroissiales il existe encore dans le diocèse de Valence différents quartiers qui portent le nom de Saint-Michel et où se trouvaient autrefois des chapelles, églises ou prieurés dédiés en son honneur; ils ont disparu pour la plupart. En voici quelques-uns :

1° L'ancien prieuré de Saint-Michel, à Vaunavey. Il reste encore des débris imposants de l'église bâtie au sommet d'un mamelon conique qui s'élève subitement au milieu de la plaine.  
2° Le prieuré d'Anse, sur un rocher élevé taillé à pic de toutes parts et qui domine le petit village d'Ansage, près de Beaufort (canton de Crest nord). Il n'en reste plus aucun vestige.  
3° L'ancienne église bâtie sur le rocher qui domine Pierrelatte, c'était l'église de la citadelle; elle fut érigée en collégiale par Louis XI en 1475 et détruite pendant les guerres de religion. Il n'en reste plus rien.  
4° Chapelle de l'ancien château de Pellafol-sur-Barbières (canton de Bourg-de-Péage), bâtie sur une corne de rocher que l'on appelle encore la corne de Saint Michel.

Il n'en reste que quelques pans de mur. 5<sup>e</sup> Chapelle de Saint-Michel encore subsistante, dans la garenne du château de Suzela-Rousse. 6<sup>e</sup> L'une des anciennes églises de Montélimar, disparue depuis longtemps, était dédiée à Saint Michel. 7<sup>e</sup> Ancien prieuré de Saint-Michel à Soyaux (canton Crest sud). Il y a encore dans les anciens cimetières de Lachau (canton de Séderon), de Montbrison (canton de Grignan) et de Roynac, près Marsaume, des chapelles dédiées à Saint Michel. Tout près de la belle église Saint-Barnard-de-Romans s'élevait autrefois une chapelle à Saint Michel, dont on voit encore quelques restes qui donnent une haute idée de son architecture; M. Chevalier père en a publié une notice. Nos vieux titres font aussi mention d'une ancienne église de Saint-Michel-d'Albon, la même sans doute qui a laissé son nom au quartier de Saint-Michel-sur-Anneyron.

Il y avait des chapelles dédiées à Saint Michel dans les églises de Livron, de Valaurie (près Grignan) et de Chabeuil; cette dernière avait pour patron un M. de Saint-Ange, dont la famille l'avait sans doute fondée par allusion à son nom. Je trouve aussi une ancienne chapelle de Saint-Michel à Valence, mais je ne sais où la prendre, elle était sans doute dans la cathédrale.

Enfin, je dois signaler une chapelle récemment fondée à Rochefort-Samson (canton de Bourg-de-Péage) par une pieuse famille qui a voulu se placer sous la protection du glorieux Archange, dont elle porte le nom (elle s'appelle Michel), en lui élevant près de sa demeure un fort beau sanctuaire. Cette chapelle a été bénite solennellement le 29 septembre de l'année dernière par M. le Curé de Rochefort-Samson, au milieu d'un concours considérable de ses religieux paroissiens.

J'ai remarqué des médaillons de Saint Michel sur la plupart des cloches anciennes. On voulait sans doute marquer par là la puissance de Saint Michel sur la foudre et les tempêtes et sur toutes les intempéries de l'air que la cloche a pour effet de conjurer. C'est pour ce motif aussi, c'est-à-dire pour honorer le glorieux Archange comme maître des puissances de l'air, que la plupart des lieux qui lui sont dédiés se trouvent sur des points culminants.

## BIBLIOGRAPHIE

### LES CHEVALIERS BRETONS DE SAINT MICHEL

PAR LE COMTE D'HOZIER

Publiés avec une préface et des notes, par GASTON DE CARNÉ.

Jean-François d'Hozier, juge d'armes de France, avait composé, de 1783 à 1793, sur les Chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, un volumineux recueil de notices, restées manuscrites jusqu'à ce jour. Cette collection, si précieuse pour l'histoire des familles françaises, n'a été acquise par la Bibliothèque Nationale qu'en 1851.

M. Gaston de Carné, membre de la Société des Bibliophiles Bretons, a pensé qu'il serait intéressant de connaître la place que les Bretons ont occupée dans l'Ordre; et c'est le résultat de ses recherches qu'il publie aujourd'hui en un volume in-8<sup>o</sup> de 500 pages. Les dernières données des Nobiliaires Bretons n'avaient porté qu'à environ 230 le nombre des Chevaliers de Saint Michel appartenant à la Bretagne. Les perquisitions de M. Gaston de Carné ont élevé ce nombre à 600.

Les notices publiées offrent de l'intérêt à plusieurs points de vue. Avec la conscience qui distinguait la grande race des généalogistes, d'Hozier n'a travaillé que pièces en mains; et c'est toujours sur titres originaux qu'il a basé ses témoignages. Il n'a rien négligé de ce qui pouvait rendre son travail intéressant. Il a indiqué les principaux traits biographiques de tous les personnages nommés, leurs services à la cour ou dans les armées, les fonctions qu'ils ont remplies, les gouvernements qu'ils ont occupés, les missions dont la confiance royale les avait honorés, la date de leur admission dans l'Ordre de Saint-Michel, et toutes les dates importantes qui tombaient dans le champ de ses vastes recherches. Enfin, il a retrouvé les noms des pères et mères de tous les Chevaliers.

Ajoutons que, pour compléter l'utilité de ce recueil, au double point de vue historique et généalogique, M. Gaston de Carné a joint une préface et des notes au texte qu'il publiait.

La préface est une étude sur l'Ordre de Saint-Michel, dont l'histoire, très intéressante, est peu connue. Les notes, qui, à elles seules, formeraient un volume, donnent les alliances contractées par les membres de l'Ordre. Puisées aux meilleures sources, elles mentionnent également 150 noms de Chevaliers de Saint Michel, dont l'existence a échappé à d'Hozier, et contiennent de nombreux renseignements, d'un caractère entièrement inédit.

Une table alphabétique, à la fin de l'ouvrage, réunit tous les noms des personnes citées dans le volume.

Prix 10 fr., franco 11 fr., chez Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4, à Nantes.

FAVEURS OBTENUES  
*par l'intercession de Saint Michel*

Mon R. Père, je suis heureuse d'accomplir une promesse faite à Saint Michel. Il vient de m'accorder une grâce que je sollicitais depuis longtemps.

Je vous prie d'employer les 10 fr. que je vous envoie à faire brûler une lampe devant l'autel de Saint Michel pendant trois jours ; le surplus sera consacré à l'œuvre apostolique.  
L. P.

**Manche.** — Mon R. Père, veuillez avoir la bonté d'insérer dans vos *Annales* le témoignage de ma vive reconnaissance envers Saint Michel pour sa visible intervention dans l'examen que j'ai subi avec succès. Je vous envoie pour remplir mon engagement un mandat de 10 fr.  
F. A. M.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous prie de vouloir bien faire dire trois messes, une à l'autel de Notre-Dame-des-Anges comme *auxilium christianorum*, une à l'autel de saint Joseph et la troisième à l'autel de Saint Michel, en actions de grâces pour les grands secours que j'ai obtenus.  
L. M.

**Yonne.** — Mon R. Père, M<sup>me</sup> D... offre ses actions de grâces au saint Archange pour une nouvelle faveur qu'elle a obtenue par son intercession et vous prie d'accepter 25 fr. pour vos chers enfants de l'École apostolique, aux prières desquels elle se recommande de nouveau, ainsi que sa famille.  
M. C.

Mon R. Père, mon frère ayant à subir ces jours derniers son examen de baccalauréat, j'avais fait vœu, s'il réussissait, de faire insérer cette faveur dans vos intéressantes *Annales*. Cette faveur ayant été accordée, je viens tenir ma promesse en vous demandant de publier ce fait dans votre revue.  
Alexis de R.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales* soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales : Manche, N. A. et J. M. ; Ille-et-Vilaine, J. B., V. G. et F. P. ; Côtes-du-Nord, A. L. ; Rhône, F. S., M. P. et C. P. ; Sarthe, une abonnée ; Seine-et-Oise, E. M. ; Savoie, J. C. ; Seine-Inférieure, M. C.

ANNALES

DU

MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Fêtes de Saint Michel. — L'année archangélique : le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte (*suite*). — Ordre de Saint-Michel (*gravure*). — Saint Michel dans les arts. — A Tombelaine (poésie). — Pierre Corneille. — Faveurs obtenues.

FÊTES DE SAINT MICHEL

Le 29 septembre et le 16 octobre

Les deux fêtes de Saint Michel, le 29 septembre et le 16 octobre, ont été célébrées, comme les années précédentes, dans l'église consacrée au culte du Saint Archange. Nous disions dans les dernières *Annales* que les visiteurs et pèlerins du merveilleux sanctuaire n'avaient jamais été plus nombreux. C'est la même remarque qui a été faite pour l'assistance aux solennités de ces jours de fêtes.

Le 29 septembre est l'anniversaire de la dédicace de l'église bâtie au Mont-Gargan, en Italie, en mémoire de l'apparition du Chef des anges en ce lieu privilégié et le 16 octobre est l'anniversaire de l'église abbatiale du Mont-Saint-Michel et tout à la fois de l'apparition du puissant Archange à saint Aubert, évêque d'Avranches, pour lui demander de bâtir sur ce rocher de granit une église en son honneur. C'est donc le 16 octobre qui est le

jour de la véritable fête du Mont-Saint-Michel. Cependant la foule afflue davantage le 29 septembre. C'est sans doute parce que tous les calendriers annoncent la fête de ce jour que l'Église a rendue universelle, tandis qu'ils ne disent rien de celle du 16 octobre, qui n'est que locale.

La première de ces deux fêtes a attiré au Mont-Saint-Michel un très grand nombre de pèlerins. La partie de l'église restée libre ne put contenir la foule venue de bien des pays divers pour assister aux pieux exercices et pour fêter et implorer le grand Archange. Une neuvaine préparatoire avait eu lieu, comme toutes les années précédentes, avant la fête. Pendant neuf jours, des chants et des cantiques, la récitation du chapelet de Saint Michel et le salut du Saint Sacrement avaient attiré les grâces du ciel et préparé les cœurs à la communion générale qui devait se faire à la messe matinale de sept heures et demie. Jamais on ne la vit plus nombreuse et plus pieuse.

Ce fut un missionnaire, le R. P. Ferdinand Guillon, venant de passer quatorze ans au milieu des sauvages, dans les Montagnes-Rocheuses, qui fit l'exhortation avant la communion. Ses paroles étaient vives et émouvantes. Elles se ressentaient parfois de la longue absence de la patrie, mais elles impressionnaient d'autant plus qu'on connaissait l'inépuisable dévouement et les travaux inouïs du fervent apôtre.

La grand'messe et les autres offices de la journée ont été célébrés par un autre missionnaire, le R. P. Lemée, de Saint-Hilaire-du-Harcouët (Manche). Il était venu chanter sa première grand'messe au Mont-Saint-Michel, pour se recommander au grand Archange, à la veille de partir pour la Cochinchine occidentale. Il voulait se mettre sous sa protection afin d'accomplir plus fructueusement l'œuvre de conversion qu'il allait entreprendre au milieu des peuplades *encore assises à l'ombre de la mort*.

Après l'Évangile, le discours prononcé par un des Pères de l'Abbaye a eu pour but d'apporter la consolation et la confiance aux cœurs ulcérés par les excès de l'impiété, en montrant que

l'Église est immortelle et que la France chrétienne ne périra pas. Ces paroles pleines de chaleur et de conviction ont ranimé le courage et la foi de nombreux chrétiens venus pour s'édifier et pour puiser dans les enseignements de la Religion une force et une énergie plus grandes dans la pratique de la vie.

A deux heures a commencé l'exercice comprenant la récitation du chapelet de Saint Michel, la bénédiction des objets de piété, la procession à Notre-Dame-du-Mont-Tombe et le salut solennel du Saint Sacrement. Cette année, la procession a été un peu plus longue. La grande nef de l'église étant complètement obstruée, on est sorti de la basilique par la porte de la nef latérale sud ; on a traversé la plate-forme devant l'église pour rentrer par la porte de la nef latérale nord ; on a suivi ensuite la voie ordinaire à travers le cloître, la crypte des Gros-Piliers et la salle des Chevaliers.

Cette procession a toujours vivement ému ceux qui en ont fait partie ou qui en ont été les heureux témoins. Quels beaux souvenirs ! Quels frappants spectacles rappellent ces grandes salles, ces cryptes mystérieuses ! Quels suaves sentiments, quelles douces et pieuses émotions réveillent ces chants harmonieux que répercutent les lointains échos ! Les longues files d'ecclésiastiques et de fidèles qui faisaient partie de la procession remplirent la crypte de Notre-Dame et la grande salle des Chevaliers. Tous, hommes, femmes et enfants étaient rangés sur plusieurs lignes. Leurs voix réunies, se mariant et s'harmonisant parfaitement ensemble, enlevèrent d'enthousiasme l'*Ave Maris stella* et le *Domine salvum fac Leonem XIII*. La consécration à la Sainte Vierge étant faite, la procession se remit en marche en chantant le cantique à Saint Michel :

Saint Michel, à votre puissance  
Nous venons demander  
L'appui des anciens jours...

L'émotion avait gagné les cœurs. De retour à l'église, chacun s'agenouilla pour prier le saint Archange et adorer le Saint

Sacrement. On commença immédiatement le salut solennel, pendant lequel un artiste distingué du diocèse de Dijon toucha l'orgue de la basilique et fit preuve d'un rare talent. Après la bénédiction du Saint Sacrement, le R. P. Supérieur des chapelains de l'abbaye adressa quelques paroles de sincères remerciements aux ecclésiastiques et aux nombreux fidèles qui, par leur présence, lui avaient apporté ainsi qu'aux siens un baume et une consolation. Il voulut déposer dans leur âme, avant le départ, une parole de confiance et d'encouragement, et finit en leur promettant une prière aux pieds du saint Archange.

\* \* \*

Le dimanche 2 novembre, sept pèlerins arrivaient de Cancale au Mont-Saint-Michel. Ils avaient pris l'engagement de venir au célèbre sanctuaire du saint Archange pour le remercier de les avoir visiblement protégés pendant une traversée très difficile de soixante-dix-sept jours qu'ils venaient de faire, de Saint-Pierre-Miquelon à Granville. Les exercices de piété auxquels ils se sont livrés et la sainte communion qu'ils ont faite au vénéré sanctuaire, avec la plus grande ferveur, ont fait l'édification de tous les assistants. Huit jours après, un autre pêcheur venait de la même ville pour témoigner aussi sa reconnaissance au puissant Archange. L'année précédente, son bateau s'était brisé contre les glaces, et il l'avait perdu. Cette année, il avait promis à Saint Michel de faire dire deux messes en son honneur s'il n'éprouvait pas d'accident pendant la traversée. Or, son voyage ayant été très heureux, il venait, il y a quelques jours, accomplir sa promesse.

\* \* \*

Depuis longtemps des artistes peintres travaillaient au sommet de l'abside du Panthéon. Il vient d'être découvert et laisse voir une magnifique mosaïque sur fond d'or avec cette inscription : *Angelum Gallix custodem Christus patriæ facta docet.*

Le sujet est heureusement choisi. Le Christ est debout, Jeanne d'Arc et la sainte Bergère de Paris sont agenouillées devant lui; la Vierge Marie est à son côté; il montre nos futures destinées à l'Ange gardien de la France, à un ange militaire et résolu, qui est peut-être le mieux réussi des cinq personnages.

Puissions-nous voir aussi bientôt la voûte de la basilique du Mont-Saint-Michel restaurée et ornée d'une magnifique mosaïque! Puissions-nous voir bientôt une flèche surmontée d'une statue de Saint Michel! Une vieille légende dit que la France ne sera bien assise que quand la statue du Chef des anges sera replacée sur la flèche qui doit dominer l'église.

---

## L'ANNÉE ARCHANGÉLIQUE

### Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte

(Suite) (1)

### III

Le cri de guerre du saint Archange est encore et surtout une arme puissante dans les luttes quotidiennes de la vie; un cri de force, de zèle, de triomphe.

QUIS UT DEUS! répond fièrement le chrétien aux suggestions du monde et de l'enfer, aux enivrements de la gloire, aux fiévreuses agitations du plaisir. Et il « marche impunément sur l'aspic et le basilic et foule à ses pieds le lion et le dragon. »

QUIS UT DEUS! en face du sacrifice à faire pour immoler cet amour-propre, d'autant plus sensible qu'il a été blessé; pardonner cette injure qui est une ingratitude, accepter cette déception qui brise une espérance longtemps caressée.

QUIS UT DEUS! dit l'âme fidèle aux joies, aux affections, aux sentiments les plus purs et les plus intimes de son cœur, pour

(1) Voir les livraisons de juin et août 1884.

les rapporter et les assujettir au « Dieu jaloux » qui veut « être aimé par-dessus toutes choses. »

QUIS UT DEUS! dans la lutte intestine de cette séparation qui coûte les larmes du cœur, dans ce déchirement de l'âme qui se sent arracher par la mort une moitié d'elle-même plus chère que sa propre vie.

QUIS UT DEUS! Elle a compris le sens de cette divine parole, cette enfant qui rayonnante de la double beauté de sa jeunesse et de son innocence, consent à « oublier son peuple et la maison de son père, » fuit un monde dont elle n'a encore vu que les sourires pour s'immoler dans la solitude du cloître aux saintes austérités de la pénitence; ou s'élancer, brave comme le guerrier, intrépide comme l'apôtre, à travers les dangers des combats, afin de consoler l'agonie du héros qui succombe; ou affronter les miasmes délétères d'un hôpital, l'air infect d'un cachot pour prodiguer à tous les membres souffrants de Jésus-Christ les trésors de sa charité et de son dévouement.

QUIS UT DEUS! *Ergo nunc tua gens se tibi consecrat.* Et le cœur palpitant d'ineffable émotion, le jeune lévite, prosterné sur les dalles du sanctuaire, brise avec les affections, les joies, les souvenirs, les espérances du siècle pour embrasser la sainte folie de la Croix et s'immoler tout entier au Seigneur dans les liens d'une triple consécration. Bientôt peut-être dévoré de la soif du divin Crucifié, il franchira l'espace et ira par delà les mers, sous la zone torride ou vers les régions glacées, dans les steppes arides ou les cités barbares, là où l'obéissance voudra l'envoyer, dans la faim, la soif, le dénuement, les fatigues de toutes sortes pour arracher des âmes à l'enfer et les soumettre à Jésus-Christ.

QUIS UT DEUS! *Ergo nostra manes portio, tu Deus!* répétera-t-il sous le climat dévorant qui le mine, dans les privations, la souffrance, l'isolement; au souvenir du beau ciel de sa patrie, des douceurs de la maison paternelle, des consolations de la famille et de l'amitié.

QUIS UT DEUS! dans les combats, les périls, les supplices, en

face de la mort ou glorieuse par le martyre, ou obscure dans le délaissement, et en exhalant son dernier soupir, il lèvera les yeux au ciel et murmurerait encore : *Quis ut Deus!*

QUIS UT DEUS! C'est l'action de grâces éternelle des élus, l'abrégé des célestes cantiques qu'entendit l'aigle de Pathmos dans sa mystérieuse et prophétique vision : « Les quatre animaux ne cessaient jour et nuit de dire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir. Et les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant celui qui est assis sur le trône, et ils adoraient celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône en disant : Vous êtes digne, ô Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent et qu'elles ont été créées » (*Apoc.*, chap. iv, v. 8 et 11).

QUIS UT DEUS! N'est-ce pas encore le cri de terreur par lequel les maudits, dans les gémissements et la rage d'un désespoir infini, confesseront contre eux-mêmes la justice du souverain juge : O épée de Dieu, ne te reposeras-tu jamais ? » (*Jérémie*, chap. XLVII, v. 7). O justice divine ! O Dieu des vengeances ! qui est semblable à vous ?

#### IV

Il serait facile de poursuivre cette étude, et entrant dans le détail de toutes les pratiques de la piété et de la vie intérieure, de montrer que cette magnifique parole QUIS UT DEUS! en résume l'esprit et la perfection depuis le premier soupir de l'âme au réveil jusqu'à son dernier regard vers le ciel avant de s'abandonner au repos.

QUIS UT DEUS! C'est bien là une pensée sanctifiante à laquelle s'applique merveilleusement cette page d'un pieux auteur au sujet du saint exercice de la présence de Dieu : « Armez-vous de cette pensée, vous éviterez le mal et vous ferez le bien. Souvenez-vous de Dieu dans toutes vos actions, et vous le servirez avec un cœur droit et parfait. Souvenez-vous-en le matin,



et ouvrant les yeux à la lumière, vous garantirez votre esprit des mauvaises pensées et vous éviterez l'immodération du sommeil et du repos. Souvenez-vous-en lorsque vous vous mettez en devoir de prier, et vous comprimerez les écarts de l'esprit et du cœur. Souvenez-vous-en lorsque vous vous mettez à l'ouvrage, et travaillant pour le Seigneur, il deviendra lui-même votre récompense. Souvenez-vous-en dans toutes les œuvres de la piété et de la miséricorde, et vous n'oserez pas chercher votre intérêt personnel, mais vous vous proposerez uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes. Souvenez-vous-en au milieu de vos repas et vous ne dépasserez jamais les bornes de la sobriété chrétienne. Souvenez-vous-en dans les délassements de votre esprit, et vous ne vous en permettez jamais de criminels. Souvenez-vous-en dans les conversations, et vous mettez une garde sévère sur vos lèvres, et vous entourerez vos oreilles d'une haie d'épines. Souvenez-vous-en à la promenade et dans les rues, et vous observerez le pacte que vous fîtes avec vos yeux le jour de votre baptême. Souvenez-vous-en dans les tentations, et vous vous préserverez du mal. Souvenez-vous-en dans les peines et les contretemps de la vie, et vous conserverez la résignation et la paix. En vérité, je vous le dis, souvenez-vous-en » (*Arvisenet*).

(*A suivre.*)

---

## ORDRE DE SAINT-MICHEL

---

### CHAPELLES DE L'ORDRE

---

L'Ordre de Saint-Michel avait été fondé le 1<sup>er</sup> août 1469 et la célébration du premier Chapitre avait eu lieu au Mont-Saint-Michel, sous la présidence de Louis XI qui y créa les premiers chevaliers. Il est probable qu'elle fut la seule.

Henri II donna à l'Ordre comme siège régulier la Sainte-

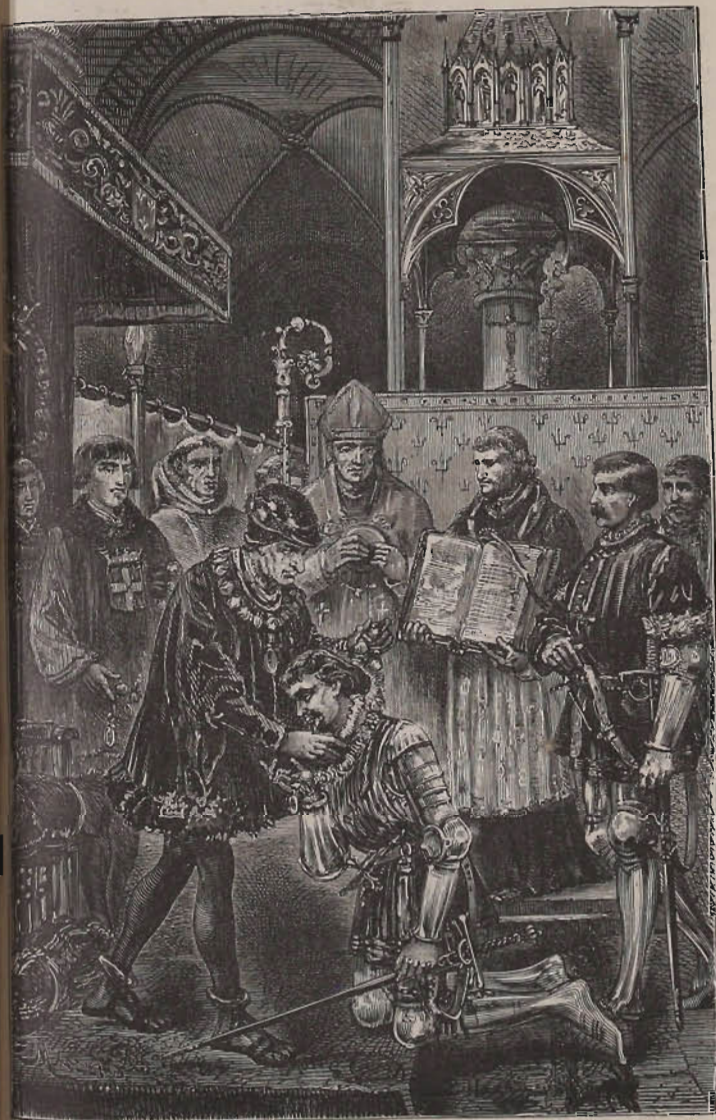
Chapelle de Vincennes par lettres patentes du mois de septembre 1557. Nous publions intégralement ces ordonnances :

Henry, par la grace de Dieu Roy de France, Chef et Souverain de l'Ordre Monseigneur Saint Michel. A tous presens et advenir, Salut. Comme le Roy Louis XI<sup>e</sup> de tres louable et recommandable memoire nostre predecesseur, que Dieu absolve, pour esmouvoir et inciter les Princes, Chevaliers et autres grands personnages de son Royaume de noble extraction, à prouesse, vaillance et toutes œuvres vertueuses, pour eux principalement employer à la défense et protection de notre sainte foy catholique, de nostre Mère sainte Eglise, et pareillement de nostre Royaume, au bien, salut et prospérité d'iceluy, eust en son vivant, à la gloire et louange de Dieu nostre créateur, de sa glorieuse Mere et commemoration de Monseigneur Saint Michel Archange, institué ce noble et excellent Ordre et fraternité de Chevalerie, que l'on dit l'Ordre Saint Michel, auquel sont appelez et associez tels gentilshommes de nom et d'armes que nos prédécesseurs et Nous, Souverains dudit Ordre, avons congneus sans reproche, et par leurs louables faits et prouesses le merite; comme estant le premier et principal lieu et degré d'honneur auprès de nostre personne, et auquel sont appelez de Nous Freres et Compagnons; auquel Ordre aussy ont esté souventefois associez Empereurs, Roys et autres grands Princes, qui se sont conjoints à Nous en estroite et parfaicte amitié au commun bien et salut de la chose publicque Chrestienne, sous la forme et louables conditions, Statuts et Ordonnances, à plain contenües et declarées par le livre de l'institution d'icelluy; entre lesquelles y en a aucunes non encores parfaites et accomplies, et autres non entretenües et observées comme il appartient, principalement la fondation du College dudict Ordre, et creation des Chanoines, Vicaires pour l'establisement et fournissement d'icelluy Collège. Sçavoir faisons, que Nous ce considéré qui de tout nostre cœur desirons maintenir ledit Ordre en honneur et exaltation, et son principal fondement estably à la louange de Dieu nostre créateur, et suyvant la bonne et sainte intention

de nos prédecesseurs, donner ordre et effect à la fondation d'icelluy College pour y estre fait continuelles prieres et oraisons à la mercy des armes de Nous et desdicts freres Chevaliers trespassez. Avons pour ces causes et par l'advis et deliberation d'iceux nosdits Freres, fait, ordonné et établi, faisons, ordonnons et établissons les choses qui s'ensuyvent.

Premièrement quant audit College, combien que par ledit Roy Louïs XI<sup>e</sup> nostre predecesseur, il eust esté ordonné qu'il seroit estably et fondé en l'Eglise du Mont Saint Michel : neantmoins considerans que pour estre lieu grandement esloigné et de tres difficile accès, il seroit quasi impossible de ordinairement Nous y assembler avecques nos freres Chevaliers, tant pour la celebration de la feste dudict glorieux Saint Michel, et prieres des trépassés, que aussy pour les assemblées et conventions qu'il nous convient souvent faire pour l'observation des Statuts dudict Ordre; avons pour ces causes voulu et ordonné, voulons et ordonnons que ledict College soit translaté de là, et mis et estably en nostre Sainte Chapelle du Bois de Vincennes, pour doresnavant y estre fait et célébré le divin Service et solemnitez accoustumées dudict Ordre la veille et jour dudict Saint Michel, et pareillement les prieres qui doivent estre faictes pour les ames desdicts freres Chevaliers trespassez, la plus part desquels ont pris et prennent mort pour la deffense et protection de Nous et de nostre Royaume; auquel lieu pareillement seront faictes les assemblées, conventions, et délibérations, pour l'entretènement des Chapitres, Statuts et Ordonnances dudict Ordre; voulans que désormais ladicte Sainte Chapelle du Bois de Vincennes soit intitulée et nommée la Sainte Chapelle de l'Ordre Monsieur Saint Michel.

Item, pour ce que par l'institution dudict Ordre, il estoit ordonné que après la mort d'aucun Chevalier un chascun de ses freres Compagnons estoit tenu faire dire vingt Messes et aumosner estoit la somme de six escus pour la remission de son ame, chose très difficile d'estre sans obmission observée, pour estre nosdits freres Chevaliers le plus souvent espandus en



LOUIS XI IMPOSE LE CORDON DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL

(Merveilles du Mont-Saint-Michel. — Palmé, Paris).

plusieurs lieux et loingtains regions pour nostre service ; au moyen dequoy nous avons voulu et ordonné, voulons et ordonnons que chacun jour de l'an horsmis les dimanches et festes solennelles ; soit dict et celebré une Messe haute en ladicte Sainte Chapelle, pour les ames des Roys, Souverains et freres Chevaliers dudict Ordre trespassez ; pour la dotation et fondation de laquelle nous avons ordonné et ordonnons la somme de cinq cent livres tournois par an, à icelle avoir et prendre sur l'estat general de nos Finances, auquel nous voulons qu'elle soit ordinairement couchée et employée et chacun an délivrée par le Tresorier de nostre Espargne au Receveur de ladicte Sainte Chapelle, à ce que par luy elle soit distribuée aux Bénéficiers d'icelle, presens et assistans chacun jour à ladicte Messe, selon le règlement qui en fera fait par le Chancelier dudict Ordre ; et ce toutesfois, en attendant que pour la dotation et fondation de ladicte Messe nous ayons baillé et assigné autre pareille et semblable somme de cinq cent livres tournois de rendre fonciere, en bon et suffisant heritage annuel et perpetuel.

(A suivre.)

---

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

---

### CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

---

*Saint Michel et saint François d'Assise.* — L'art, comme la théologie, l'histoire et la littérature, associe Saint Michel prince de la lumière aux amis et aux défenseurs de la vérité, au Verbe de Dieu descendu sur la terre pour instruire l'humanité assise

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'apût et décembre 1883, d'avril et d'août 1884.

dans les ténèbres et dans les ombres de la mort : à Pierre, et, en sa personne, à tous les Pontifes dépositaires infailibles des dogmes révélés. Cette tradition des premiers siècles s'est perpétuée, et, au moyen âge, à cette époque décisive pour la fondation des grandes nationalités et des peuples chrétiens, l'Archange exerce toujours sa glorieuse mission de concert avec les hommes prédestinés de Dieu, avec les illustres conquérants qui arrachent le monde à la tyrannique domination de l'erreur. Une heureuse coïncidence nous en fournit un exemple remarquable.

Au moment où nous prenons la plume pour continuer notre étude historique et critique sur Saint Michel dans les arts, nous recevons l'ouvrage que la librairie catholique de M. Plon vient de publier à la gloire de *saint François d'Assise*. Ce volume, le plus beau, le plus richement illustré que nous connaissions en ce genre, renferme sur notre sujet un grand nombre de documents précieux (1). Nous allons les utiliser avec fruit dans le double but d'honorer le Chef de la milice céleste et de payer un juste tribut de louanges au père de la famille franciscaine, qui porte l'étendard de Jésus-Christ aux extrémités du monde, et lutte avec une invincible constance pour les droits de la justice et de la liberté.

Saint Michel et saint François, c'est-à-dire la nature angélique dans sa plus sublime expression et la nature humaine divinisée sous la douce influence de la grâce, l'Archange qui se tient aux pieds du trône de l'Eternel et le héros du plus beau siècle chrétien, unis dans une même pensée, travaillant à la même œuvre, n'est-ce pas pour l'artiste un thème d'une ravissante poésie ?

On peut dire de tous les saints qu'ils sont des anges revêtus d'un corps mortel, car tous ont en quelque sorte dépouillé la nature humaine et donné au monde le spectacle d'une vie dont

(1) *Saint François d'Assise*, volume grand in-4°, chez Plon, rue Garancière, 10, à Paris. L'illustration contient 7 eaux-fortes signées Gaillard, de Mare, Flameng, Le Rat ; 9 héliogravures, 3 chromolithographies, 4 dessins de maîtres reproduits en chromotypographie, 22 grandes gravures sur bois hors texte reproduisant les chefs-d'œuvre de l'art, et plus de 200 gravures dans le texte.

Cet ouvrage est publié par les soins du T. R. P. Arsène, du T. R. P. Louis-Antoine et de M. l'abbé Brin. Nous le recommandons pour les étrennes de 1885.

la vertu et l'héroïsme sont plutôt du ciel que de la terre. Mais ce n'est pas seulement par son angélique pureté, par sa charité vraiment séraphique que François d'Assise se rapproche du Prince de la milice céleste. Entre Saint Michel et le fils de Bernadone, il n'y a pas que la ressemblance établie par la sainteté entre l'homme et l'ange, il y a encore, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de remarquables analogies de caractère, et entre la mission de l'un et de l'autre, il est facile de saisir des rapports qui montrent dans le pauvre de Jésus-Christ, le lieutenant de Saint Michel et le continuateur de son œuvre.

Vaincu au sommet des cieux et précipité au fond de l'abîme, Lucifer songe à la vengeance. Le poète anglais, dans sa brillante fiction, nous le montre au milieu d'un étang de soufre et de feu, dévorant en silence la honte de sa défaite et frémissant de rage à la pensée de sa grandeur évanouie, puis demandant conseil aux compagnons de son infortune et se décidant enfin à régner avec eux en maîtres sur la terre plutôt que d'essayer inutilement une nouvelle entreprise contre le ciel. La terre leur est ouverte; ils s'y précipitent d'un vol rapide et c'est sur ce théâtre qu'ils vont reprendre la guerre où ils viennent d'être vaincus (1). Désormais, ce ne sera plus cette bataille gigantesque dont le ciel fut autrefois le témoin. Mais pour être moins éclatante, la lutte n'en sera pas moins terrible, et tous les jours, à tous les instants, entre la cité du bien et la cité du mal, entre les enfants du Christ et ceux de Satan, entre la vie et la mort, continue de se livrer ce duel mémorable dont parle la sainte Liturgie et dont, seul, le dernier jour éclairera la sanglante issue :

Mors et vita duello  
Confixere mirando.

Si le mal a ses champions, le bien a aussi les siens. Dans tous les siècles, on les reconnaît à l'ardeur qu'ils déploient dans la lutte et aux coups terribles qu'ils portent à leurs ennemis. A l'époque où vécut saint François, l'antagonisme entre le bien

(1) « *Væ terræ et mari quia descendit diabolus ad vos* » (*Apoc.*, XII, 12).  
« *Et abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus qui custodiunt mandata Dei* » (*Apoc.*, XIV, 17).

et le mal était loin d'avoir disparu. Une pléiade d'hommes de génie cultivent les sciences divines et humaines, ils consomment leurs veilles à composer dans le silence des cloîtres ces livres admirables dont l'étendue étonne la pensée, et où la postérité impartiale, frappée d'étonnement comme devant les monuments splendides de la foi et de la piété des ancêtres, reconnaît l'œuvre de la haute intelligence et du travail infatigable d'une génération à jamais disparue. Mais en même temps la superstition règne en souveraine dans les campagnes, l'hérésie lève l'étendard de la révolte : tantôt elle demande la victoire au tranchant du glaive et verse à flots le sang chrétien; tantôt, couverte du masque de l'hypocrisie, elle s'efforce de corrompre la sève vivifiante du Catholicisme et d'arracher au front des docteurs et des martyrs la couronne de leur sainteté.

Saint François fut l'homme dont la Providence se servit pour relever les courages abattus et soutenir son Église ébranlée. Dans sa jeunesse, il n'avait pas désespéré de devenir grand prince. Les livres de chevalerie ne contenaient pas d'aventures qu'il ne rêvât. Il avait d'abord conçu le dessein de conquérir sa principauté, en s'engageant à la suite de Gauthier de Brienne qui allait revendiquer contre Frédéric II le beau royaume de Sicile. Ce fut alors, dit Ozanam, qu'il eut un songe mystérieux : il se vit au milieu d'un palais superbe; les salles paraissaient remplies d'armes et de riches harnais, des boucliers resplendissants étaient suspendus aux murailles, et comme il demandait à qui appartenaient ce château et ces armures, il lui fut répondu que tout cela serait à lui et à ses chevaliers. Saint François reconnut dans ce songe un avertissement du ciel et crut l'interpréter en fondant l'Ordre des Frères Mineurs, qui était à ses yeux comme une chevalerie errante, instituée pour défendre la cause de Dieu et prendre en mains la protection des faibles. Aussi pourra-t-il dire plus tard en parlant de ses disciples : « Ce sont là mes paladins de la Table-Ronde. »

Ce fut Dieu qui le conduisit sur le sommet de l'Alverne, où il devait le revêtir des insignes de sa puissance, et dans le Séraphin qu'il envoya pour imprimer dans sa chair virginale les empreintes de la Passion, il est permis de voir, avec une tradition autorisée, Saint Michel lui-même qui venait armer son lieutenant Chevalier du Christ.

Pour terrasser le dragon infernal, François n'aura pas la

cuirasse brillante de l'Archange, ni son épée flamboyante, ni son bouclier d'airain, ni cet aspect tantôt terrible comme il convient à un guerrier, tantôt calme comme il convient à un habitant des cieux, avec lequel le représentent les peintres et les poètes. Non, c'est dans la pauvreté, la chasteté et l'humilité qu'il va se forger une armure, et son corps, amaigri par la souffrance, ne veut d'autre cuirasse qu'une robe de bure. Avec de telles armes, il sera encore redoutable à ses ennemis; son adversaire, devant lequel ni épée, ni lance, ni bouclier ne peuvent tenir, pour qui le fer n'est que de la paille et l'airain qu'un bois vermoulu (1), reculera devant lui et sera sensible à ses coups.

De nombreux disciples se rangeront sous ses ordres. Déjà le 26 mai de l'an 1219, le jour de la Pentecôte, dans cette riante vallée que dominent les terrasses d'Assise, cinq mille hommes étaient campés sous des nattes et des abris de feuillages. Ils avaient la terre pour lit et un sac pour vêtement. On les voyait par groupes de quarante, de quatre-vingts, s'entretenant de Dieu, priant, psalmodiant, mais tout rayonnants de joie. Leur émotion gagnait le peuple et les gentilshommes venus des villes voisines pour admirer un spectacle si nouveau : « Vraiment, disaient-ils, c'est ici le camp de Dieu et le rendez-vous de ses chevaliers. » C'était en effet le chapitre général des Frères Mineurs tenu par saint François.

Ainsi, il est facile de reconnaître dans le mendiant d'Assise un digne lieutenant du Prince de la milice céleste, et les noms de Chevalier du Christ, de gonfalonnier du Christ, de connétable de l'armée sainte, viennent encore confirmer une vérité que le seul examen de la mission qu'il a remplie dans le monde suffirait à démontrer.

Le Mont-Saint-Michel lui-même atteste la foi de nos ancêtres aux relations mystérieuses de Saint Michel avec saint François.

En l'année où le fondateur de la famille franciscaine fut rangé au nombre des saints, les architectes chargés de construire la Merveille sculptaient sur un tympan du cloître l'image du stigmatisé de l'Alverne, et le représentaient les bras étendus, les yeux levés au Ciel, comme pour contempler le visage radieux du Séraphin. La main des révolutions, prévenant les injures du temps, a mutilé et presque effacé sur la pierre les traits du

(1) *Job*, Description du Léviathan.

patriarche d'Assise; mais grâce à un dessin conservé à la Bibliothèque Nationale, M. Plon a pu reproduire le tympan du cloître dans l'état où il était au siècle dernier (1).

Le saint François du Mont-Saint-Michel n'a ni la grâce, ni la beauté que lui donne l'art italien; cependant, et par son ancienneté, et par sa présence dans la cité de l'Archange, et par la place qu'il occupe, servant pour ainsi dire de signature et de cachet à la Merveille de l'Occident, il mérite de fixer l'attention de tous les membres enrôlés dans la famille franciscaine, de tous les serviteurs de Saint Michel et de tous les amis de l'art chrétien.

(A suivre.)

La Société archéologique d'Avranches a entendu dans sa séance du 30 octobre dernier la lecture des deux sonnets suivants qui font le plus grand honneur à leur auteur :

#### A TOMBELAINE

Pour Elaine qui i loc fut,  
Tombe Elaine ce nom reçut.  
ROBERT WACE.

J'aime ce vieux rocher qu'on nomme Tombelaine!  
Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours pensé  
Qu'il était le tombeau d'une autre belle Hélène  
Dont le souvenir dort à l'ombre du passé.

Quand le sable n'est plus par Zéphyr caressé,  
Quand la bise de mer, à l'âpre et froide haleine,  
Fait moutonner les flots à la sinistre laine,  
Sans doute elle repose en son tombeau glacé.

Mais quand s'ouvrent les fleurs, le printemps la réveille,  
Du vieux Mont, tout près d'elle, elle voit la Merveille;  
La côte qui s'étend de Cancale à Genêts;

Joyeuse, elle gravit le Piton-de-Folie;  
Et cueillant au hasard troènes et genêts,  
Elle admire longtemps Avranches la jolie.

(1) *Saint François d'Assise*. Voir le dessin de M. de Rothemont à la Bibliothèque Nationale, mss. n° 4902.

A SAINT-JEAN-LE-THOMAS

A Saint-Jean-le-Thomas, au pied d'une colline,  
Village souriant, au bord des flots posé,  
Imprégné des senteurs de la brise marine,  
Qui rêve nonchalant par la mer caressé,

J'aime à venir l'été, dans une humble chaumine,  
Achever quelque rêve au printemps commencé,  
A respirer l'air pur plein de l'odeur saline  
Du varech par les flots au rivage laissé.

Dans ce lieu retiré, que je me trouve à l'aise!  
Il fait si bon le soir sur la haute falaise  
Que mai joyeux remplit de genêts aux fleurs d'or!

Et pendant que Zéphyr murmure sa romance,  
Le vieux Mont-Saint-Michel, dans cette grève immense,  
Géant, semble garder Tombelaine qui dort!

UN RIMEUR AVRANCHAIS.

---

PIERRE CORNEILLE

Nous avons reçu d'un de nos abonnés la lettre suivante avec des notes sur l'histoire du grand Corneille dont on vient de célébrer le deuxième centenaire. Nous publions la lettre et nous sommes heureux de reproduire les notes de notre bienveillant abonné.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

Je suis un lecteur assidu de vos *Annales*. Je les lis avec grand intérêt. Ce qui me plaît, c'est que vous ne vous occupez presque exclusivement que de votre Mont-Saint-Michel et du grand Lutteur qui lui a donné son nom. Il y a bien parfois une lettre ou une réclame de vos Apostoliques qui ont faim. J'aime beaucoup cette œuvre et je voudrais que toutes les âmes pieuses

leur vinssent en aide. Vous instruisez et nourrissez gratuitement ces enfants pauvres dont vous voulez faire des prêtres; il faut bien qu'on vienne à votre secours, d'autant plus qu'au Mont-Saint-Michel on vous a privés de toutes vos ressources précédentes.

Aujourd'hui, il y a une foule de publications mensuelles ou trimestrielles. Je les laisse de côté, car n'ayant rien à dire, elles s'en vont butinant de toutes parts et rabâchent les nouvelles ou les faits plus ou moins intéressants que mon journal quotidien m'a déjà mis sous les yeux. Je vous dirai cependant, mais sans critique, que j'aimerais voir de temps en temps, dans vos *Annales*, une relation sur les faits et gestes des grands hommes qui ont habité ou seulement visité le Mont-Saint-Michel. N'y a-t-il pas aussi quelques célébrités dans les pays ou provinces d'alentour qui ont puisé leurs inspirations à la Merveille de l'Occident? Vous nous intéresseriez en nous les faisant connaître et vous nous montreriez ainsi la valeur du suc qu'on puise à votre source. Il y a, par exemple, le grand Corneille, dont on vient de célébrer le deuxième centenaire. Vous savez que c'est un Normand. Puisque le Mont-Saint-Michel est en Normandie, n'est-il pas probable qu'il a visité votre Abbaye qui a toujours été en si grand renom, et surtout il y a deux siècles? C'est pourquoi je vous envoie ci-incluses des notes que j'ai recueillies sur cet homme célèbre. La pensée m'en est venue le 29 septembre, fête de Saint-Michel, pendant que j'assistais à l'office que le bon M. Millant célébrait ce jour-là à Saint-Roch pour cet homme de génie. Je laisse à votre appréciation d'insérer ces notes dans vos prochaines *Annales*.

NOTE SUR LE POÈTE PIERRE CORNEILLE

Pierre Corneille est né à Rouen, mais il a vécu autant à Paris qu'à Rouen. Il embrassa d'abord la carrière du barreau; mais quoi qu'il fit, plaidant pour les intérêts même les plus minimes, il entra comme malgré lui dans des considérations si hautes,

il avait des vues si larges, des aperçus si profonds, son style était si pompeux et si magnifique qu'on oubliait bientôt le mur mitoyen et, par suite, il perdait souvent sa cause. Il sentit qu'il faisait fausse route; il se tourna vers les lettres, vers la poésie française, et dès lors il ne marcha plus que de succès en succès, de triomphe en triomphe. Quand on lit ses œuvres, on est ravi d'admiration. On voit dans le *Cid* les élans les plus ardents du patriotisme. On trouve dans *Polyeucte* toutes les délicatesses du cœur et toutes les tendresses, toutes les intrépidités de la foi. Les larmes viennent aux yeux quand on lit ces vers du monologue de *Polyeucte* :

Saintes douceurs du Ciel, adorables pensées,  
Vous remplissez un cœur qui vous veut recevoir;  
De vos attraités sacrés les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir;  
Vous promettez beaucoup et donnez davantage :

Vos biens ne sont point inconstants,  
Et l'heureux trépas que j'attends,  
Ne vous sert que d'un doux passage  
Pour nous introduire au partage  
Qui nous rend à jamais contents.

Quelles beautés, quelles pensées célestes! Mais revenons à notre héros lui-même. Il ne fallait plus à cette grande âme que le calme profond et serein des vérités éternelles, et il consacra à la poésie religieuse la verve vigoureuse de ses dernières années.

Il avait écrit dans sa première jeunesse des vers peut-être trop tendres. Il se les reprochait; il s'en accusa, et son confesseur lui donna pour pénitence de traduire en vers français les trois premiers chapitres du premier livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il le fit d'abord par devoir, mais bientôt il s'affectionna tellement à ce travail, le public reçut avec une telle faveur ces premiers essais, qu'il traduisit *l'Imitation* tout entière, puis l'office de la sainte Vierge, les sept psaumes de la pénitence et enfin toutes les hymnes du bréviaire romain. Ce

n'est peut-être pas toujours le Corneille du *Cid* et de *Polyeucte*, mais c'est toujours le grand Corneille. Fidèle à ses devoirs de fils, d'époux et de père, Corneille montra toujours aussi pour ses devoirs de chrétien une inviolable soumission. Il avait l'usage des sacrements et récita tous les jours son bréviaire romain pendant les trente dernières années de sa vie. Vous parlez de sa traduction de *l'Imitation*. Ajoutons, pour l'étonnement de notre siècle pusillanime, qu'arrête le respect humain le moins respectable, que le grand Corneille fut marguillier de l'église Saint-Sauveur de Rouen, sa paroisse. Il avait succédé à son père, avocat général à la table de marbre du Parlement de Normandie, en qualité de fabricant.

Sa signature brille aux comptes de 1648, 1649, 1650. Aux comptes de 1651-1652, l'écriture de ce grand homme remplit trente-trois pages entières. Tout est de sa main; c'est l'état des recettes et des dépenses de la paroisse que Pierre Corneille présente, comme trésorier en charge, à ses collègues. Le libellé de ce compte peut être lu dans *l'Introduction* aux œuvres des deux Corneille (Pierre et Thomas), pages xvii et seq. de l'édition *Variorum*, publiée sous la direction de Charles Louandre, librairie Charpentier, Paris, 1865, à laquelle tous ces détails sont empruntés.

C'est la même année que Corneille écrivait — peut-être avec la même plume qui avait tracé le compte de sa paroisse — sa tragédie de *Nicomède*, composée certainement à Rouen.

Ainsi, Corneille laissait *Nicomède* et les Romains pour aller faire raccommoder une des branches du petit chandelier de l'église Saint-Sauveur; pour s'occuper de la fourniture du luminaire, pour recevoir les loyers des boutiques du cimetière, les droits d'enterrement, et compter la cueillette des bassins de quête.

Puissions-nous avoir, de temps en temps, pour la grandeur de la patrie française, quelques dévots de cette taille!

Victor Hugo n'eût pas été tout à fait déplacé à la présidence qui lui fut offerte du bicentenaire du poète marguillier, car

l'auteur même des *Misérables* offrit à sa paroisse, le jour du baptême d'un de ses enfants, deux magnifiques bénitiers en coquille que l'on admire encore dans l'église Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, à Paris. Dieu lui fasse la grâce de revenir à cette foi chrétienne où son génie s'alluma et à laquelle le grand Corneille ne faillit jamais !

Si nous en croyons le *Manuel du voyageur à Paris*, de P. Villers, édité en 1805, l'église Saint-Roch posséderait un tableau bien précieux : c'est un *Christ*, qui aurait inspiré à Corneille le quatrain suivant :

Pécheur, tu vois ici le Dieu qui t'a fait naître ;  
Sa mort est ton ouvrage et devient ton appui.  
Dans cet excès d'amour, tu dois au moins connaître  
Que s'il est mort pour toi, tu dois vivre pour lui !

D'après Picot, ce quatrain aurait été trouvé manuscrit au verso d'un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*, édition de 1658.

Le deuxième centenaire de Corneille a été célébré à Paris le 29 septembre dernier, et à Rouen le 5 octobre suivant. A Paris, M. le Curé de Saint-Roch a prononcé, au service solennel fait à cette occasion, une allocution qui a produit la meilleure impression sur l'assistance. Aussi, à l'issue de la cérémonie, les délégués de l'Académie française sont-ils allés remercier M. le Curé de Saint-Roch.

Rouen, lieu de naissance de Corneille, avait convoqué, à son tour, des milliers d'invités pour célébrer avec le plus de pompe possible ce deuxième centenaire et faire une manifestation nationale en l'honneur du grand poète devant sa statue de bronze, inaugurée en 1834, cent cinquante ans après sa mort. Plusieurs discours furent prononcés. M. Got a lu, à la représentation extraordinaire de ce jour, l'éloge de Corneille fait par Racine à l'Académie française et qui se termine par ces mots : « La France se souviendra que sous le règne du plus grand des rois florissait le plus grand des poètes. »

FAVEURS OBTENUES  
*par l'intercession de Saint Michel*

**Finistère.** — Mon R. Père, je vous envoie 43 fr. 50, montant des abonnements de mes associés, plus 4 fr., dont deux pour une messe d'action de grâces pour mon père, âgé de 84 ans et qui depuis 15 ans ne s'était pas approché des sacrements, les deux autres francs pour vos Apostoliques.

Reconnaissance à Saint Michel.

A. G.

**Seine.** — Mon R. Père, j'avais promis à Saint Michel, il y a, hélas ! plusieurs années, je le confesse, une messe si l'un de mes fils réussissait dans un de ses examens. J'ai obtenu cette grâce, et bien que tardivement, je viens remplir cette promesse en vous priant de l'insérer dans les *Annales*.

M. G.

**Savoie.** — Mon R. Père, un enfant auquel nous tenions beaucoup était atteint d'une cruelle méningite qui le conduisit en quelques jours aux portes du tombeau. Tous les remèdes humains avaient été essayés, mais en vain ; le docteur avait déclaré qu'il n'y avait plus qu'à se résigner au sacrifice, tout espoir de guérison étant perdu.

Dans cette détresse, nous tournâmes nos regards vers le ciel, en nous adressant à Saint Michel ; ce fut une inspiration, notre prière fut pleinement exaucée. La fièvre quitta dès lors notre petit cher malade qui reprit peu à peu des forces et fut bientôt hors de danger. Aujourd'hui il a recouvré une parfaite santé et la maladie n'a laissé aucune trace.

Comme gage de la reconnaissance de notre famille à l'égard du glorieux Archange, je vous demande, R. Père, de vouloir bien faire mention dans vos *Annales* de la grâce obtenue ; je vous prie également de célébrer pour cette faveur une messe d'action de grâces.

M<sup>me</sup> X.

**Paris.** — Ayant eu recours aux Cœurs de Jésus et de Marie, ainsi qu'à saint Joseph et à Saint Michel, pour obtenir une grâce, j'ai eu le bonheur d'être exaucée. Je viens donc accomplir la promesse que j'ai faite à Saint Michel de faire insérer cette faveur dans vos *Annales*.

J. S., abonnée.



**Belgique.** — Reconnaissance à Saint Michel pour une faveur obtenue par son intercession. D.

**Hérault.** — Mon R. Père, je vous envoie 2 fr. en vous priant de dire une messe en l'honneur du saint Archange, en reconnaissance d'une grâce obtenue par son intercession, le priant de nous continuer sa protection. A. G.

**Finistère.** — Je vous envoie un bon de poste de 5 fr. pour une messe en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Saint Michel, le surplus sera pour vos Apostoliques. En réclamant son intercession pour une autre grâce spéciale, je promets une nouvelle offrande dès que je l'aurai obtenue. S. S.

**Savoie.** — Mon R. Père, je viens vous prier d'avoir la bonté de dire une messe à l'autel du saint Archange, en remerciement d'une faveur matérielle demandée et obtenue par sa médiation. J. C.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie 10 fr. pour vos Apostoliques, afin qu'ils remercient Dieu pour moi et pour ma famille des grâces qu'il nous a accordées, par l'intercession de Saint Michel, dans une affaire difficile où j'ai parfaitement réussi. Vous voudrez bien dire une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Michel. F. P.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, je viens vous demander la voie de vos *Annales* pour remercier le glorieux Archange Saint Michel de sa protection visible dans une affaire qui lui a été confiée.

Je joins à ma lettre une petite somme que je vous demande de répartir comme suit : 10 fr. pour vos Apostoliques, 10 fr. pour vos orphelins. Le surplus pour deux messes dont l'une en action de grâces envers le glorieux Archange et l'autre pour le repos des âmes du purgatoire. M. C.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Notes et documents sur l'histoire du Mont-Saint-Michel (*suite*). — La Terre-Sainte (*gravure*). — Saint Michel dans les arts. — Variétés : L'abbaye du Mont-Saint-Michel et ses prieurés dans l'archidiocèse de Rennes. — Une fête en l'honneur de saint Aubert. — Faveurs obtenues.

### NOTES ET DOCUMENTS

SUR L'HISTOIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1863 à 1874

(*Suite*) (1)

La fête du 24 septembre 1867 n'avait été qu'un prélude de la grande solennité qui se préparait pour le 16 octobre. Nous nous reportons avec un véritable bonheur vers cette époque pénible par les difficultés matérielles d'une situation à peine ébauchée, mais grande et toute de joie par la ferveur universelle des premiers jours. C'est le sentiment qui déborde dans la description suivante due à la même plume qui nous retrace la fête du 24 septembre :

« Le 16 octobre 1867 comptera parmi les jours les plus mémorables dans l'histoire du Mont-Saint-Michel ; il faut même remonter aux plus florissantes époques de cette histoire pour retrouver dans le sanctuaire de l'Archange une aussi grande

(1) Voir les livraisons de décembre 1883, février, avril et juin 1884.

affluence de prélats, de prêtres et de fidèles. On sait que ce jour est l'anniversaire de l'apparition de Saint Michel à saint Aubert, l'anniversaire aussi de la dédicace de la basilique du Mont, et cette année, Mgr l'évêque de Coutances avait voulu solenniser cette fête d'une manière toute particulière en y invitant les évêques de la province de Normandie.

» Dès la veille, Son Ém. Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, Mgr l'évêque de Coutances, NN. SS. Devoucoux, évêque d'Évreux, Hugonin, évêque de Bayeux, Guilbert, évêque préconisé de Gap, M. l'abbé Trégaro, aumônier en chef de la marine, et de plus une suite nombreuse et d'autant plus dévouée qu'elle ne pouvait attendre dans cette circonstance qu'une hospitalité improvisée, débarquaient au Mont au moment de la haute mer. Cette réunion de prélats se trouvait complétée, le lendemain, par l'arrivée de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, et du révérend Père Bernard, abbé de la Trappe de Briquebec. La présence de tous ces illustres prélats dans le sanctuaire de l'Ange protecteur de l'Église romaine, empruntait encore aux circonstances si graves du temps présent un caractère tout spécial d'opportunité et de solennité.

» Grâce au zèle et au bon goût de M. le marquis de Cacqueray, de MM. Étienne et Grossmann, la basilique revoyait toutes les gloires de son passé racontées par les oriflammes, les bannières, les écussons qui ornaient ses arceaux et ses murs. Ce jour était vraiment pour elle une résurrection, une seconde dédicace pour un avenir nouveau. La grande salle des Chevaliers destinée à recevoir les hôtes illustres de l'abbaye, avait pareillement retrouvé ses armoiries, ses faisceaux d'armes, tous ses décors d'autrefois, et de plus, par une heureuse innovation, des massifs de fleurs et de verdure, formaient à l'extrémité des nefs de véritables parterres. Enfin, à la porte de la ville comme à la porte du couvent, des mâts vénitiens soutenaient des arcs de triomphe composés de filets et de coquillages, décorations toutes locales pour un village de pêcheurs.

» Dieu nous donnera-t-il un temps favorable? Telle était la

préoccupation générale, lorsque le matin de la fête le soleil se leva radieux et de ses premiers rayons dissipa tous les nuages et toutes les craintes. Des milliers de pèlerins à pied, en bateau ou en voiture arrivaient alors à travers les grèves ou à travers la mer et affluaient dans les rues étroites du Mont. Cette arrivée de pèlerins continua jusqu'au soir.

» Après la messe pontificale, célébrée par Mgr l'évêque d'Évreux, Son Ém. Mgr l'archevêque de Rouen monta en chaire et esquissa à grands traits l'histoire du Mont-Saint-Michel. Nous nous abstenons ici d'analyser ce magnifique discours, puisque les lecteurs de la *Revue* l'auront dans son entier. Disons seulement combien était vive l'émotion des auditeurs en entendant raconter les gloires de cette Montagne restée toujours vierge de la domination anglaise et vierge aussi de l'hérésie protestante au temps des Huguenots. L'émotion fut aussi vive lorsque l'illustre cardinal montra que si l'Église et la France ont pour protecteur le même Archange, c'est qu'elles ont aussi une mission commune à remplir, l'une devant être le bouclier de l'autre. L'émotion fut plus vive encore lorsque arrivant aux attentats commis aujourd'hui contre l'Église romaine, l'orateur exprima sa douleur, le but de son pèlerinage, les prières qu'il était venu adresser à l'Ange protecteur de l'Église et de la France.

» Nous ne saurions taire ici la pensée qu'éveillait en nous la présence des évêques de Rouen et d'Orléans réunis dans le sanctuaire de Saint-Michel; ces deux villes n'ont-elles pas été le théâtre, l'une du triomphe terrestre et l'autre du triomphe éternel de Jeanne d'Arc, et n'est-ce pas Saint Michel qui, par ses apparitions, ses conseils et ses ordres, a conduit l'humble bergère à ce double triomphe? En reconnaissance de cette intervention céleste, le victorieux Charles VII est venu en pèlerinage sur ce Mont, et son fils Louis XI y a institué l'Ordre des chevaliers de Saint-Michel.

» Mgr Dupanloup, l'évêque de Jeanne d'Arc, avait été invité à prêcher à l'issue des vêpres, et certes, nul n'était plus autorisé à parler dans la basilique du Mont. Au milieu des luttes mo-

dernes, Mgr Dupanloup ne semble-t-il pas avoir reçu la mission et les armes de l'Archange pour combattre et vaincre une fois de plus l'ennemi de toute justice? Grande était donc l'attente générale, lorsque Mgr l'évêque d'Orléans parut en chaire. Hélas! la voix fatiguée et presque éteinte de l'orateur ne pouvait satisfaire cette attente. Il dut se contenter de prononcer quelques paroles, à peine entendues des premiers auditeurs. La fête restait incomplète.

» Pour consoler la douleur de l'auditoire, Mgr l'évêque de Coutances remplaça aussitôt l'orateur, et sut tirer de son âme ardente et de son cœur débordant de zèle, une émouvante improvisation.

» Ce discours était recueilli et sera probablement reproduit dans la *Revue*. Nous espérons y trouver le discours lu par Monseigneur à la fin du diner. Nous savons que ce discours a été fréquemment interrompu par les cris de : Vive Pie IX! Vive Mgr Dupanloup! Mgr l'évêque de Coutances aime le Mont, et qui donc en Normandie, en Bretagne ou en France, pourrait ne pas aimer ce sanctuaire choisi par le prince des Anges, consacré par tant de saints et resté toujours vierge des envahissements de l'étranger ou de l'hérésie? Montagne élevée par le Créateur au milieu du site le plus splendide et pour être le trône de l'Archange fidèle, Montagne surélevée encore par le dévouement de tant de générations qui sont venues t'apporter leur amour, leurs travaux et leur cendre, nous partageons pour toi la même dévotion, et nous espérons que le culte de Saint Michel restauré ici par le digne successeur de saint Aubert ne sera pas inutile pour attirer sur l'Église comme sur la France les grâces et la protection dont elles ont tant besoin. »

MEMAIN,

*Missionnaire du Mont-Saint-Michel.*

La lettre suivante complète ce premier récit :

« Un de nos amis d'Avranches nous envoie sur la fête religieuse de mercredi dernier au Mont-Saint-Michel les détails suivants qui seront lus avec intérêt et plaisir :

» Avranches, 17 octobre 1867.

» Malgré le temps affreux qui règne depuis quinze jours, malgré les contrariétés de la route boueuse, malgré les difficultés du passage des grèves et d'une traversée courte, mais périlleuse, une foule considérable venue de tous les points de la Normandie et de la Bretagne se trouvait réunie hier matin, vers dix heures et demie, dans la magnifique église de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Cette masse de fidèles répondait ainsi d'une façon éclatante à l'appel que Mgr l'évêque de Coutances, dans un mandement à la fois touchant et concis, leur avait récemment adressé.

» La fête du Mont-Saint-Michel occupait jadis une place importante dans les annales chrétiennes, elle était inscrite dans tous les missels de Normandie et de Bretagne, l'Angleterre et l'Irlande. Depuis l'an 1156 où le savant abbé Robert de Torigny vivait et dirigeait ce monastère, aucune solennité ne pouvait présenter autant de pompe et d'intérêt que celle dont nous venons de voir le renouvellement. A la prière du prélat dévoué et distingué dont peut à juste titre s'enorgueillir notre diocèse, s'étaient gracieusement rendus NN. SS. les évêques de Bayeux, d'Évreux, ainsi que l'illustre et vaillant évêque d'Orléans. Ayant à leur tête l'éminent cardinal-archevêque de Rouen, ils sont accourus, bravant toutes fatigues, offrir à Monseigneur de Coutances l'expression de leurs sentiments privés d'affection et d'estime, et plus encore, les témoignages éclatants de leur sympathie et de leur concours pour l'œuvre de restauration artistique et religieuse entreprise par lui au Mont-Saint-Michel.

» Si comme à l'époque de l'antique splendeur de l'abbaye, à l'époque de Robert du Mont, si les abbés actuels se mettent à écrire de pieuses annales, la journée du 16 octobre 1867 leur fournira le sujet de quelques belles pages. Ils y relateront le changement inopinément survenu, comme par suite d'une faveur providentielle dans l'atmosphère maussade de la saison. Ils parleront de ce beau soleil d'automne qui est venu rehausser l'éclat de la solennité; ils enregistrent avec bonheur le nombre

et l'élite des fidèles que tant d'obstacles n'avaient pu arrêter dans leur ardeur et leur soumission à la voix de leur premier pasteur.

» L'office du matin a été célébré pontificalement par Mgr l'évêque d'Évreux. A l'issue de la messe, Son Ém. le cardinal de Bonnechose est monté en chaire, et dans une courte et substantielle improvisation il s'est posé cette question qui a servi de thème à son discours : « Où sommes-nous? Pourquoi sommes-nous ici?... » Après avoir, comme premier point, passé rapidement en revue l'histoire du Mont-Saint-Michel depuis l'époque des druides jusqu'à la Révolution de 1789, l'éloquent orateur a rappelé que jamais ce rocher n'a subi d'invasion ni de possession étrangères, malgré des sièges dont, grâce à de valeureux chevaliers et aussi à l'intercession de l'Archange, son saint patron, il a toujours triomphé. Son Éminence a fait un chaleureux appel à la dévotion des fidèles pour seconder les grandes vues et les pieuses aspirations de Mgr l'évêque de Coutances pour la restauration de cette Merveille de l'Occident, et les a invités à rendre au sanctuaire, où se sont jadis accomplis tant de miracles, l'antique confiance de leurs pères, en se retrempeant eux-mêmes dans la foi la plus absolue dans la toute-puissance de l'intercession de l'Archange Michel près de Dieu.

» A l'issue de la messe, alors qu'il restait encore un certain nombre de visiteurs avides d'admirer la basilique, Monseigneur de Coutances et d'Avranches, qui avait disposé dans la salle des Chevaliers son banquet épiscopal, s'apercevant d'absences regrettables dues à l'intempérie de la saison, s'empressa de voler à la chapelle pour combler les vides et aussi faire de nouveaux heureux. Remarquant plusieurs officiers de la ligne, de passage ce jour-là à Pontorson, et venus pour prendre part à la fête, Sa Grandeur les a engagés de la façon la plus courtoise à prendre place à la table épiscopale et, dit-on, leur a fait à cette occasion une allusion pleine de cordialité et de délicatesse relativement à leur mission, à leurs devoirs et aux circonstances où se trouve en ce moment l'Église obligée de se montrer militante contre les tendances anticatholiques de notre époque.

» Après l'office du soir, Monseigneur de Coutances et Avranches a conduit à la chaire pontificale improvisée Mgr Dupanloup dont la physionomie si fine, si énergique, dont le regard pénétrant, dont l'attitude digne et empreinte de tristesse a profondément impressionné l'assistance. L'aigle d'Orléans, après avoir exprimé son chagrin sincère de ne pouvoir, dans un jour aussi solennel, adresser mieux que quelques paroles sympathiques à son bien-aimé frère de Coutances, a alors prononcé quelques mots sur les dangers que court l'Église en ce moment, sur les tendances antichrétiennes de certains moralistes du jour...

» Puis, descendant de la chaire de vérité, le courageux athlète de la catholicité a laissé la place à Mgr Bravard, qui la lui avait demandée pour remercier Son Ém. le cardinal de Rouen, NN. SS. de Bayeux et d'Évreux et l'évêque d'Orléans lui-même, de leur concours généreux et si méritoire dans ces temps agités. Sa Grandeur, développant ensuite le but qu'elle s'est proposé en acceptant la tâche de restaurer l'antique monastère, s'est reposée, pour ne point être accablée, a-t-elle dit, sur les sympathies durables des amis de l'art chrétien. Jamais peut-être Mgr Bravard, dont la voix était pleine de larmes de joie et d'émotion, n'a eu de plus doux accents que dans l'expression du bonheur qu'il ressentait en ce jour de gloire pour sa vie d'évêque, et dans les témoignages de gratitude profonde qu'il a adressés aux illustres et éminents prélats venus pour s'associer à sa grande œuvre.

» Après ces adieux d'un cœur profondément agité, la foule s'est retirée à la hâte pour partir avant la venue de la mer; les plus fervents pleins d'une foi nouvelle et chacun fier de porter dans sa famille le récit de ce grand jour, et de disposer les siens à venir l'an prochain fêter le même anniversaire.

» Aucun accident n'est survenu dans l'immense baie sillonnée de toutes parts par les files de piétons et de voitures qui toutes, à six heures du soir, étaient de retour à la rive du Couesnon. »

*(L'Ordre et la Liberté de Caen).*

L. B.

## LA TERRE-SAINTE

MON CHER PÈRE,

Dans mes lettres précédentes, vous avez pu voir tout l'attrait et l'intérêt qu'apporte avec soi le pèlerinage en Terre-Sainte, soit au point de vue religieux, soit au point de vue historique, soit même au point de vue de la géologie. Je ne suis plus étonné de voir que tant d'auteurs ont étudié si passionnément la Palestine et particulièrement les Lieux-Saints. Le livre remarquable que vient de publier M. Guérin, ce chercheur si judicieux, sur la Syrie et la Palestine, est peut-être le vingtième qui a paru depuis le commencement de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Si donc vous désirez vous instruire et vous édifier, donner satisfaction à votre esprit et à votre cœur, vous n'avez qu'à vous procurer ce nouvel ouvrage.

Mais quittons pour un moment Jérusalem. Après vous avoir raconté ce qui m'a le plus intéressé et le plus frappé à l'intérieur comme à l'extérieur de la ville de Jérusalem, vous vous attendez à ce que je vous transporte plus loin. Entendez-vous les pasteurs qui se disent entre eux : *Transeamus usque Bethleem; allons jusqu'à Bethléem*. Eh bien, laissez-moi répéter aussi ces mêmes paroles : *Allons à Bethléem*. Un pèlerin pourrait-il venir à Jérusalem sans aller vénérer la grotte où est né le Sauveur du monde ?

C'était le lundi de Pâques, 26 mars, que les 450 pèlerins devaient faire leur pèlerinage à Bethléem. Comme jamais aucune voiture n'entre dans Jérusalem, on dût se transporter à 6 heures du matin, sur la place attenante à la porte de Jaffa, pour prendre, les uns une voiture, les autres un cheval, selon les conventions arrêtées quelques jours auparavant. On part bientôt au galop, précédés d'une grande oriflamme. Nous avons à gauche le mont du Mauvais-Conseil et la vallée de Gihon, sous le rempart occidental de Jérusalem. A droite nous longeons

le grand établissement juif en forme de cité ouvrière de Montefiori. A deux kilomètres on voit un reste de maison habitée autrefois par le saint vieillard Siméon, le serviteur de Dieu qui attendait la consolation d'Israël et qui, en prenant l'enfant Jésus dans ses bras, entonna son cantique d'action de grâces : *Nunc dimittis servum tuum, Domine* (1).

La route qui se dirige vers le sud n'est pas sans offrir de l'intérêt. Elle traverse la plaine de Raphaïm qui s'étend de Jérusalem jusqu'au puits des Mages. Sur le bord du chemin on vénérât autrefois un térébinthe sous lequel la Sainte Vierge s'était reposée avec saint Joseph, quand ils portèrent à Jérusalem l'enfant Jésus pour la Présentation. Ce térébinthe n'existe plus; il a été brûlé en 1646 par un Arabe qui voulait empêcher les pèlerins de marcher sur son champ. La tradition raconte que trois jours après cet acte de destruction, l'Arabe mourut avec toute sa famille et que tout son bétail périt en même temps.

Un peu plus loin on traverse Baalpharasin où David brûla les idoles des Philistins. Nous apercevons ensuite le *puits des Mages*. C'est là qu'après avoir quitté Hérode, les Mages revirent l'Étoile avec une grande joie. Ils en avaient été privés un moment; mais c'était une épreuve qui ne devait pas être de longue durée. Bientôt l'astre qu'ils avaient vu en Orient reparut à leurs yeux et les conduisit à la crèche du Sauveur. On est ici à égale distance de Bethléem et de Jérusalem. Notre voiture s'arrête quelques minutes. Il paraît que le *puits des Mages* est le rendez-vous et le lieu de repos des pèlerins.

Nous continuons notre route et nous arrivons au lieu rendu célèbre par la rencontre de l'Ange et du prophète Habacuc qui fut transporté avec la rapidité de l'éclair à Babylone pour donner à manger à Daniel, dans la fosse aux lions. Un peu au delà, du côté gauche, apparaît un vaste bâtiment entouré de vergers, où l'olivier et le figuier attestent la fertilité du sol; c'est le couvent de Saint-Élie, habité par des moines grecs. Un rocher

(1) *Maintenant, Seigneur, laissez partir de ce monde votre serviteur.*

sur le bord du chemin porte l'empreinte du corps du prophète Élie qui s'y arrêta lorsqu'il fuyait la persécution de Jézabel. L'Ange du Seigneur le réveilla et lui enjoignit de prendre cette nourriture et ce breuvage mystérieux dont il est parlé au III<sup>e</sup> livre des Rois, chapitre XIX<sup>e</sup>, et que tous les commentateurs présentent comme le symbole de la divine Eucharistie. En effet, ne voyons-nous pas là l'ombre des choses futures, *umbræ futurorum*? Le prophète assis sur la pierre du chemin, c'est le chrétien voyageur; ce long trajet qui lui reste à faire, c'est la vie; cette nourriture mystérieuse apportée par l'Ange, c'est l'Eucharistie, viatique des âmes. Fortifiées de ce pain céleste, elles montent jusqu'au sommet de la montagne du Dieu trois fois saint et éternel, *usque ad montem Dei Horeb*.

A un kilomètre plus loin, est le tombeau de Rachel sur le bord du chemin. Rachel mourut en donnant le jour à Benjamin, à son retour de la Mésopotamie. Jacob lui éleva ce monument. Ce sépulcre mentionné par les pèlerins de tous les âges, sert aujourd'hui de mosquée; il est en grande vénération chez les Juifs et les Musulmans comme chez les chrétiens, surtout parmi les femmes. A quelques pas de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean construit par les soins de M. le comte de Caboga, consul d'Autriche à Jérusalem, on passe sur le lieu appelé *champ des pois chiches* d'où Jacob aurait tiré les lentilles qu'il donna à Ésaü en échange de son droit d'aînesse. D'après une vieille légende, un homme semait un jour des pois chiches dans le champ qui a conservé ce nom, lorsque Notre-Seigneur venant à passer lui dit : Que sèmes-tu là, mon ami? L'homme répondit en se moquant : Je sème des pierres. — Soit! répartit Jésus, eh bien, tu recueilleras des pierres. Et quand le semeur vint pour faire sa récolte, il ne trouva que des pierres dans son champ. Cette légende est une leçon de morale qui condamne la dureté du cœur. On retrouve souvent en Orient ces naïves légendes, et le voyageur aime à les recueillir comme une expression de la poésie et de l'imagination naturelle des peuples qu'il a visités.

Nous touchons à Bethléem. La consigne est de s'arrêter à un

demi-kilomètre de la ville et de s'attendre tous pour se mettre en procession et traverser ainsi la cité de David, en chantant des cantiques alternés avec le *Magnificat*. Une partie des habitants étaient venus au-devant de nous et nous témoignaient leur sympathie par une attitude joyeuse et expansive. Les enfants, comme partout, montraient beaucoup d'empressement et de curiosité; mais ceux-ci n'étaient pas bruyants. Notre entrée à Bethléem était un vrai triomphe. Les 40 musiciens de l'Établissement de dom Belloni nous attendaient sur la place, et pour fêter notre arrivée ils firent retentir leurs instruments en donnant ce qu'ils avaient de meilleur dans leur répertoire. Pendant une demi-heure, nous pouvions nous croire dans une ville française, à Avranches, par exemple, sur la place du Palet, ravis par l'harmonie de l'admirable fanfare des élèves des Frères.

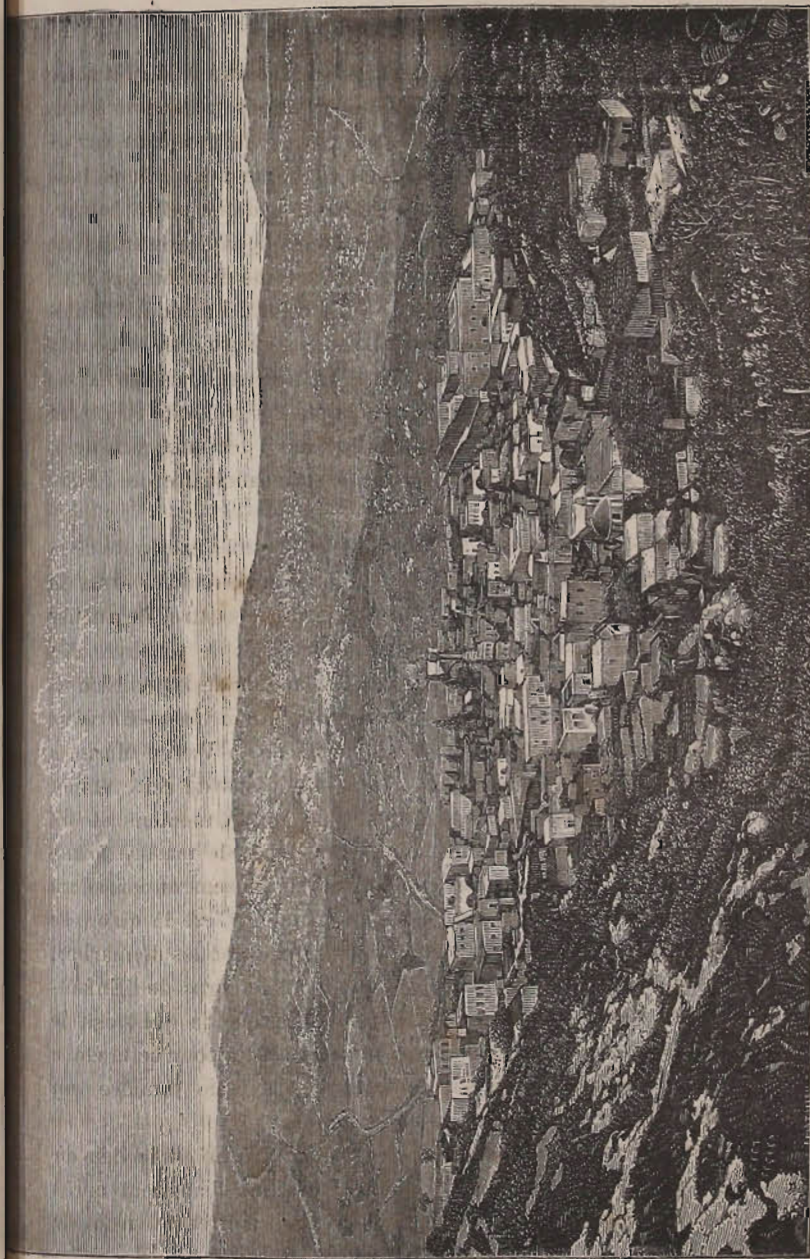
L'église paroissiale de Sainte-Catherine, nouvellement rebâtie aux frais des catholiques de Bethléem, quoique très vaste et à trois nefs, ne put contenir la foule qui nous avait accompagnés. Une partie fut obligée de stationner sous les cloîtres. Tous les pèlerins ayant pris la place qui leur était réservée, le R. P. Directeur du pèlerinage ouvre un gros in-quarto et lit à la date du 25 décembre le Martyrologe qui commence ainsi : « L'an depuis la création du monde, lorsque Dieu, au commencement, créa le ciel et la terre, 5199... Jésus-Christ, Dieu éternel, et fils du Père éternel, s'étant fait homme, naît à Bethléem, ville de Juda, de la glorieuse Vierge Marie. » Tous écoutaient avec attention et en grand silence; tous paraissaient impressionnés, et le discours qui suivit ne fit que continuer à préparer pieusement tous les pèlerins à faire la sainte communion et à s'incorporer le divin Enfant de la crèche, à la messe solennelle qui fut chantée immédiatement après.

Je n'ai pu offrir le saint sacrifice qu'à 10 heures, à l'autel des *Saints-Innocents*. Lorsque je fus rentré à la sacristie, on me dit qu'un habitant de Bethléem demandait partout aux pèlerins où il pourrait me trouver, qu'il voulait absolument me voir, disant qu'il me connaissait. Je priai le frère sacristain de le faire

conduire au parloir, où j'allais me rendre aussitôt mon action de grâces finie. En arrivant au parloir, je reconnus mon visiteur. Il était venu au Mont-Saint-Michel deux ans auparavant; il l'avait visité avec grand intérêt. Il avait demandé à voir le supérieur; nous avons causé assez longuement ensemble de Bethléem et de Jérusalem, de la Palestine et du Liban. Il m'avait dit qu'il était le deuxième des trois fils d'un bon et pieux vieillard nommé David. Lorsqu'il me vit, il fit éclater ses sentiments de joie et de sympathie d'une manière si vive que les pèlerins qui se trouvaient au parloir en paraissaient tout surpris et étonnés. Il m'exprima dans un français peu châtié tout son bonheur de me revoir et son dévouement entier pour moi pendant mon séjour à Bethléem. Il me répéta plusieurs fois qu'il tenait à me faire les honneurs de sa ville natale et qu'il se mettait complètement à ma disposition.

Après l'avoir remercié par des expressions pleines de la politesse française et un peu de la chaleur orientale à cause de la circonstance, je lui dis que je n'étais pas seul; mais que j'avais avec moi deux compagnons de pèlerinage dont je ne pouvais pas convenablement me séparer. *Vos amis sont à moi,* me répondit-il, *moi, catholique comme vous. A Bethléem, beaucoup de religion, je vous le montrerai.* Si son enthousiasme paraissait un peu exubérant, ses paroles toutefois ne manquaient en rien aux principes catholiques. Néanmoins je voulus m'assurer à qui j'avais affaire. J'obtins de le quitter un moment. J'allai demander des renseignements au R. P. curé de la paroisse qui me dit que la famille David était l'une des meilleures de la ville, et que le puîné, s'il était plus vif que les autres, était aussi le plus religieux et le plus dévoué. Il ajouta qu'ils faisaient bâtir actuellement un véritable château avec l'argent français qu'ils avaient gagné dans leur négoce des objets de piété. Ayant donc rejoint mes deux collègues, nous nous rendons ensemble vers notre futur *cicerone* pour lequel le renseignement reçu m'avait donné de l'estime.

Quoique Bethléem n'ait ni l'étendue, ni l'importance de



(Extrait de la *Terre-Sainte*).

VUE DE BETHLÉEM

Jérusalem, il y a cependant beaucoup de choses à visiter, et notre nouveau guide nous prévient que nous aurons de la peine à tout voir en un jour. Il nous conduit d'abord à la grotte où est né Notre-Seigneur. C'était bien là en effet que nous avons hâte d'aller pour satisfaire notre piété. Munis d'une petite bougie, nous pénétrons dans un chemin souterrain, taillé dans le roc; nous traversons une première grotte puis une deuxième et nous arrivons à l'endroit qui vit naître le Sauveur du monde. Aussitôt nous tombons à genoux et nous baisons avec attendrissement la pierre sacrée; il nous semble voir l'Enfant divin, Marie en extase l'adore et Joseph en silence le contemple. La grotte de Bethléem renferme trois sanctuaires bien distincts : le sanctuaire de la Nativité, le sanctuaire de la Crèche et le sanctuaire de l'Adoration des Mages.

1° *Le sanctuaire de la Nativité.* — Il est à l'extrémité de la grotte; c'est comme un enfoncement demi-circulaire dans le rocher, profond de deux mètres et large de quatre. Le rocher est recouvert de marbre incrusté de jaspe et de porphyre. Au milieu rayonne une étoile de vermeil autour de laquelle on lit cette inscription latine : *Hic de Virgine Maria Jesus-Christus natus est.* « C'est ici que J.-C. est né de la Vierge Marie. » Quinze lampes brûlent jour et nuit au-dessus de cette étoile. Quatre appartiennent aux Latins, cinq aux Arméniens et six aux Grecs. Au-dessous des lampes une table de marbre forme un autel. C'est là que Marie enfanta mystérieusement puis adora celui qu'elle venait de mettre au monde. C'est là qu'on se prosterne sous cet autel soutenu par deux colonnes de marbre, pour toucher et baiser la place qui reçut le corps de l'Enfant-Dieu. Qui pourrait exprimer l'émotion profonde qui saisit le pèlerin quand il s'agenouille pour baiser avec amour cette étoile qui rappelle l'arrivée sur la terre de la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ?

2° *Le sanctuaire de la Crèche.* — La Crèche est le lieu où la Sainte Vierge coucha l'Enfant Jésus immédiatement après sa naissance; elle est éloignée de cinq mètres environ de

l'autel de la Nativité. Elle était incrustée dans le rocher. C'est en ce lieu que les bergers avertis par les anges vinrent adorer Jésus couché sur un peu de paille. Au-dessus de la Crèche brûlent continuellement cinq lampes derrière lesquelles un magnifique tableau représente l'adoration des bergers. Le jour de Noël on ôte ce tableau et la roche nue reste exposée quelque temps à la vénération des fidèles; alors le Père gardien la lave avec respect et recueille précieusement les petites parcelles qui s'en détachent. Le bois de la Crèche n'est plus à Bethléem. Lors de l'invasion musulmane, elle fut transportée en Occident et déposée, la seconde année du pontificat de Théodore, en 642, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, à Rome. Au moment de l'invasion piémontaise, Pie IX fit transporter la Crèche de Sainte-Marie-Majeure au Vatican.

3° *Le sanctuaire de l'Adoration des Mages.* — Vis-à-vis de la Crèche et dans la même cavité est l'endroit où les Mages se prosternèrent pour adorer l'Enfant Jésus. Un autel est érigé contre la paroi du mur opposé et porte le nom d'*Adoration des Mages*. Il appartient exclusivement aux catholiques ainsi que la Crèche, tandis que l'autel de la *Nativité* est exclusivement aux Grecs et aux Arméniens. La grotte est revêtue de tentures de soie rouge très anciennes. La voûte, élevée de trois mètres, est garnie de trente-deux lampes d'or et d'argent, présents des rois et des princes d'Occident.

Voilà l'étable de Bethléem telle qu'elle est aujourd'hui. Il est plus facile d'en faire la description que de dire les pieux sentiments, les délicieuses émotions qu'elle fait naître dans l'âme du chrétien et du prêtre qui ont le bonheur de la visiter.

Mais notre excellent guide nous avertit qu'il est midi. Il nous invite à venir dîner avec sa famille. Je lui dis que notre repas était préparé chez les Franciscains. Je lui adressai donc de vifs remerciements avec promesse d'aller dans la soirée faire une visite à sa famille. Ma prochaine lettre vous parlera de cette visite, qui vous intéressera beaucoup.

Agréez, etc.

ROBERT,

*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*



## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

*Saint Michel et saint François d'Assise* (2). — La vision de l'Alverne a fourni aux artistes un thème d'une richesse inépuisable et en même temps d'une ravissante poésie. Cette montagne à l'aspect gigantesque, avec sa cime qui se perd dans un ciel d'une radieuse beauté, avec ses roches fendues et taillées en formes capricieuses, avec ses torrents impétueux et sa végétation sauvage; ces horizons sans limites qui s'ouvrent aux regards étonnés et se prolongent sur la riante Italie; ce personnage mystérieux qui apparaît dans un globe lumineux et s'approche doucement, porté sur de grandes ailes déployées à la manière d'une croix; ce saint accoutumé aux ravissements de l'extase, fixant le séraphin avec amour et recevant dans son corps virginal les caractères de la Passion du Sauveur; tout cet ensemble inspire le génie, qui sait comprendre la vraie notion du beau et veut s'élever au-dessus des régions où le talent vulgaire se prostitue et se dégrade.

Dans le nombre incalculable d'artistes qui reproduisent la scène émouvante de l'Alverne, nous pouvons distinguer un triple courant d'opinions. Plusieurs voient Notre-Seigneur lui-même, ou le Crucifié du Calvaire, en celui qui se montre à

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril, d'août et de décembre 1884.

(2) Consulter le bel ouvrage que les RR. PP. Capucins et M. l'abbé Brin viennent de publier, à Paris, chez M. Plon, rue Garancière, 10. — *Saint François d'Assise*, illustré de plusieurs gravures dans le texte et hors texte.

François d'Assise, non plus dans l'attitude de la souffrance, mais environné d'une gloire éclatante et baigné dans les rayons d'une croix étincelante de lumière. A ce premier groupe se rattachent l'immortel Giotto, Baroccio et Rubens (1). D'autres, surtout au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, remplacent Notre-Seigneur par un séraphin auquel ils ne donnent aucun nom particulier. Nous en avons un exemple fort intéressant dans le *Bréviaire* franciscain de Jeanne d'Évreux (2). Ce volume, dont les enluminures rappellent les plus belles années du XIV<sup>e</sup> siècle, contient dans une lettre initiale un esprit angélique, n'ayant du corps humain que la tête et les bras et s'appuyant sur six ailes disposées avec une grâce parfaite. Saint François, à genoux, les mains jointes, écoute le messager céleste et témoigne par une attitude pieuse et recueillie que Dieu opère en lui une merveille inattendue. Rien de plus frais, de plus délicat, de plus original que cette charmante petite miniature. Elle vaut à elle seule un tableau de grand maître. Enfin des artistes de mérite reconnaissent Saint Michel lui-même, ou le prince de la lumière dans le séraphin qui apparaît à François et inonde de clarté la grotte de l'Alverne.

Cette opinion est conforme à l'ancienne tradition dont nous avons déjà constaté l'existence et invoqué le témoignage; elle s'accorde, du reste, avec les circonstances et ne contredit pas la *légende* si poétique de frère Bonaventure. Le patriarche d'Assise honore d'un culte spécial le Chef de la milice angélique, et c'est pour se préparer à sa fête qu'il se livre depuis plusieurs semaines à toutes les austérités de la pénitence. Tout d'un coup, à l'aube du jour, au moment où il est en prière sur le penchant de la montagne, « il voit descendre des hauteurs du ciel un séraphin aux six ailes de feu, éblouissantes de lumière. L'esprit céleste vole tout près de lui et laisse voir entre ses ailes

(1) Voir les chefs-d'œuvre publiés dans le *Saint François d'Assise* pl. XXI<sup>e</sup>, pp. 404 et 412.

(2) *Ibidem*, p. 243.

*l'image de Jésus crucifié* (1). » Ainsi parle saint Bonaventure. Il ne défend pas de voir le messager par excellence du Verbe éternel, le glorieux Archange Saint Michel, dans le personnage qui marque aux signes de la Rédemption le parfait imitateur du Fils de Dieu fait homme.

Nous pouvons citer ici comme exemple une œuvre d'art publiée en 1629, dans le livre de Stengel sur les *Anges*. C'est une gravure d'une merveilleuse finesse, représentant l'apparition de l'Alverne. Le cuivre se prête avec souplesse à l'inspiration de l'artiste et le burin exprime toutes les nuances qui caractérisent l'une des scènes les plus inimitables. On dirait un génie grec en présence d'un guerrier qui se dispose au combat. L'iconographie traditionnelle du moyen âge a disparu devant l'arbitraire, et l'inspiration est remplacée par l'imitation trop servile des formes humaines; cependant nous trouvons encore dans cette gravure une trace des belles et grandes époques de l'art chrétien.

François d'Assise, comme nous aurons l'occasion de le dire, est également uni à Saint Michel dans les fonctions de gardien et de peseur des âmes (2); mais c'est surtout en qualité de défenseur de la saine doctrine, d'apôtre de l'Évangile et d'ami du Verbe incarné qu'il a des rapports avec le Prince de la lumière, avec celui dont le nom seul est une affirmation vivante de la vérité et une immortelle protestation contre l'erreur et le mensonge.

(A suivre.)

## VARIÉTÉS

M. le chanoine Guillotin de Corson, le savant auteur du *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes*, a publié dans le chapitre X du deuxième volume de son ouvrage, la nomenclature des prieurés de l'archidiocèse de Rennes, dépendant de

(1) Cf. saint Bonaventure, ch. XIII.

(2) *Saint François d'Assise*, p. 206.

l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Nous profitons de son aimable et gracieuse autorisation pour reproduire dans les *Annales* cette étude intéressante.

### L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS

DANS LE TERRITOIRE DE L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

Fondé au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle par saint Aubert, évêque d'Avranches, le monastère du Mont-Saint-Michel fut érigé en abbaye bénédictine par les ducs de Normandie au X<sup>e</sup> siècle et subsista jusqu'en 1790; il se trouvait alors dans le diocèse d'Avranches, dont il était la gloire.

#### 1<sup>o</sup> MONTDOL (SAINT-MICHEL DE).

« *D'azur à un monde d'or croisé de même* (1). »

En 1158, Hugues, archevêque de Dol, avec le consentement de son Chapitre, donna aux religieux de l'abbaye du Mont-Saint-Michel la chapelle de Saint-Michel de Montdol, avec toutes ses dépendances, *capellam Sancti Michaelis supra montem Doli sitam cum universis pertinenciis suis*. Cette donation fut approuvée par Geoffroy, doyen de Dol, Robert, chantre et Gilduin, trésorier de la cathédrale, et elle fut acceptée par Guillaume de Saint-Patern, moine du Mont-Saint-Michel (2).

Mais quelque temps après Jean étant devenu trésorier de Dol, au temps de l'évêque Rolland (1177-1187), prétendit que cette chapelle appartenait à la trésorerie de Dol et s'opposa formellement à ce que les moines du Mont-Saint-Michel vinssent en prendre possession. Toutefois ces derniers vainquirent la résistance de Jean en lui promettant quelques dédommagements, notamment une mine de froment chaque année à prendre sur le fief d'Hervé de Montdol (3). Le pape Alexandre III, par sa bulle du 27 janvier 1179, approuva cet arrangement en confirmant les moines du Mont-Saint-Michel dans la possession de la chapelle de Montdol, *capellam Sancti Michaelis de Monte Doli* (4).

(1) *Armorial général ms. de 1698*.

(2) D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 774.

(3) *Bibl. Nat., Blanches-Manteaux*, n<sup>o</sup> 86, p. 769.

(4) *Chron. de Robert de Toriguy*, abbé du Mont-Saint-Michel, II, 317.

A la suite de ces donations fut fondé le prieuré de Montdol, appelé quelquefois le petit Mont-Saint-Michel, et possédé paisiblement ensuite jusqu'en 1789 par les religieux du grand Mont-Saint-Michel.

Cet établissement n'eut jamais toutefois beaucoup d'importance : « C'est, — écrivait dom Le Roy en 1647, — un prieuré en titre, à présent possédé en commende par un séculier à simple tonsure ; il est affermé 300 livres tournois seulement (1). »

En 1790, il se composait d'un logis prioral, d'une chapelle, d'un petit fief et de quelques petites pièces de terre. Le tout était affermé par le prieur dom Le Febvre 461 liv. 9 s. au recteur de Montdol. Les charges du bénéfice consistaient en 104 messes, qui devaient être dites primitivement dans la chapelle, mais qu'on disait alors en l'église paroissiale, parce que le sanctuaire prioral était ruiné.

Admirablement posé au sommet même de la montagne, dominant les riches cultures du marais de Dol et toute l'immense baie de Cancale, le prieuré de Montdol devait offrir un aspect des plus pittoresques. Sa chapelle, dédiée à Saint Michel, avait été bâtie sur l'emplacement et même, dit-on, avec les débris d'un ancien temple païen, et l'on y conservait des autels antiques appelés tauroboles qui lui donnèrent au siècle dernier une certaine célébrité (2). L'édifice était en forme d'équerre, et dans la partie orientale se trouvaient adossés au mur et côte à côte ces deux autels, qu'on avait au moyen de plâtre appropriés au culte catholique. Quant au logis prioral, il avait été reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle par le prieur Philippe Thoreau, chantre et vicaire général de Dol, qui aimait à y séjourner ; on attribuait aussi à ce même personnage une dernière restauration de la chapelle et les plantations d'arbres qui l'avoisinaient. Le fait est qu'il y nomma une cloche en 1676.

Mais tout cela était tombé en décadence dès avant la Révolution, car dom Le Febvre, nommé prieur en 1787, dut prendre possession de l'église paroissiale, ayant trouvé « la chapelle

(1) *Curieuses recherches sur le Mont-Saint-Michel*, manuscrit publié dernièrement par la Société des Antiquaires de Normandie.

(2) L'abbé Déric a décrit ces deux autels dans son *Hist. ecclésiast. de Bret.*, II, 186.

priorale de Saint-Michel du Montdol totalement en ruines aussi bien que les maisons et logements dudit prieuré (1). »

Il ne reste aujourd'hui nul débris de ce prieuré de Montdol, mais à sa place s'élève une colonne surmontée d'une statue de la Sainte Vierge bénissant la contrée.

(A suivre.)

## UNE FÊTE EN L'HONNEUR DE SAINT AUBERT

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Les documents que vous m'avez fournis sur saint Aubert m'ont aidé à réaliser un dessein caressé depuis longtemps. Vicaire de Madré, voilà tantôt douze ans, il m'avait été donné d'apprécier par moi-même l'ardente dévotion de cette religieuse paroisse, et en général de toute la région pour le saint Pontife d'Avranches. Dès ce moment, il m'eût été si doux de parler du créateur de la Merveille occidentale à ses nombreux pèlerins !... Malgré mes laborieuses recherches, je ne pus rien trouver aux archives de la paroisse, relativement à la chapelle qu'elle a érigée en l'honneur du grand Évêque de l'Avranchin. Je quittai Madré pour me rendre où la Providence m'appelait, mais j'emportai dans mon cœur la résolution d'accomplir un jour le vœu chéri de mon âme, si Dieu daignait m'accorder la santé. M. l'abbé Derouet, présentement curé de Madré, m'a offert l'occasion tant désirée ; je lui en exprime ma plus vive gratitude ; sa piété, s'harmonisant avec son bon goût, a suavement restauré l'unique sanctuaire qui soit dédié à saint Aubert dans le diocèse de Laval. Sans présenter de caractère architectural, il est grand et d'une propreté exquise. Une sacristie bien meublée et fort commode s'élève à l'extrémité du chœur. Deux superbes statues, l'une de Saint Michel Archange, l'autre de saint Aubert décorent l'intérieur de la chapelle et frappent l'attention des pèlerins. On ne saurait qu'applaudir à l'idée qui préside à cette heureuse disposition. Le protecteur de l'Église romaine, l'ange tutélaire de la France est inséparable des hommages que notre foi et notre amour sont pressés de rendre à celui qui ne fut que l'exécuteur de ses ins-

(1) *Reg. des insinuations ecclés. de l'évêché de Dol.*

pirations. A la partie supérieure d'une des portes latérales, le fidèle, qui prend plaisir à constater l'origine antique de son culte, lit gravée sur une pierre la date vénérable de 1575. Autour de la chapelle s'étend une enceinte fermée par des murs assez élevés, qui sert de cimetière aux habitants des villages circonvoisins. Avec quelle admirable énergie ils intiment leur volonté suprême de dormir leur dernier sommeil à l'ombre du grand saint Aubert!... Des arbres séculaires prêtent leur ombrage et favorisent le recueillement de la prière et de la méditation. Je ne crains pas de l'affirmer, Saint-Aubert dans son ensemble forme un lieu de pèlerinage des plus délicieux de la Mayenne.

Le chrétien ne voit pas, sans attendrissement et sans charmes, la sollicitude des mères de famille qui font faire les premiers pas à leurs enfants autour du sanctuaire. Il est inouï dans la contrée que les chers petits êtres ne s'acheminent pas tout de suite après leur pèlerinage. Les pauvres des alentours demandent la charité, au nom du « grand saint Aubert. » Jamais ils ne s'en retournent sans avoir recueilli d'abondants morceaux de pain. Malheur à celui qui oserait mépriser saint Aubert!... Il serait impitoyablement éconduit.

Je connaissais toutes ces traditions du pays, mais l'histoire du ministre des volontés de l'Archange Saint Michel restait ignorée pour moi, quand M. l'abbé Derouet me pria d'adresser une parole d'édification le jour de sa fête, le 18 juin. Vous savez, mon Révérend Père, dans quelles conditions j'allai frapper à votre porte. Je repris le chemin de Bonlay, riche de documents et de souvenirs...

Le 18 juin, j'ai laissé déborder mon cœur. Il ne m'a pas été difficile de rencontrer un écho dans l'âme des religieux pèlerins de saint Aubert. J'ai prononcé avec un accent convaincu le nom du grand serviteur de Dieu, et leur pieuse attention a été captivée.

J'ai parcouru la vie du grand élu de Dieu. J'ai raconté son illustre naissance, sa promotion providentielle au siège épiscopal d'Avranches, son esprit de prière et de retraite. Le Mont-Tombe constitue le séjour privilégié de ses méditations. L'Archange Saint Michel lui apparaît à trois reprises successives et lui ordonne d'ériger sur la Montagne un sanctuaire en son honneur. Le saint Pontife hésite. Le Prince de la milice céleste lui per-

fore le crâne. Les témoignages les plus décisifs de la science moderne attestent la réalité de l'ouverture pratiquée à l'os pariétal. Le pied du petit Bain roule à l'abîme l'énorme rocher qui s'oppose à la construction de l'édifice, et son empreinte proclame aux générations futures le miracle de la faiblesse sur la force. Le saint Evêque d'Avranches touche le sommet de la Montagne de son bâton, et aussitôt, sous ce contact mystérieux, on voit sourdre une onde miraculeuse, qui suffit non seulement aux habitants du Mont-Tombe, mais où les malades, dévorés par les fièvres, viennent puiser leur santé première. Il députe vers le Mont-Gargano, en Italie, trois chanoines, qui en rapportent d'insignes reliques pour le sanctuaire du Mont-Tombe. Au passage du précieux trésor, une pauvre aveugle recouvre soudain la douce lumière des cieux, et sa reconnaissance pousse ce cri qui traverse les âges : *Qu'il fait beau voir!*... Le village, hameau qu'elle habitait, s'appelait Astériac; depuis cette époque il a pris le nom de « Beauvoir, » qu'il porte encore aujourd'hui. Saint Aubert fait la dédicace du sanctuaire élevé en l'honneur du Vainqueur de Satan, l'an 709 de l'ère chrétienne. Il demeure encore seize années sur cette terre d'exil, après avoir créé la Merveille d'Occident, dont la virginité et la foi n'ont jamais été souillées par les horreurs de la domination étrangère, ni par les crimes de l'hérésie. En l'an 960 sa tombe est profanée, mais l'an 1009, le vénérable abbé Hildebert a le bonheur de retrouver les restes qui ont appartenu à l'illustre et saint Pontife d'Avranches. Le diocèse, afin de rappeler à la postérité la mémoire d'un événement miraculeux, célèbre chaque année, le 18 juin, la fête de l'élévation de saint Aubert.

Mon Révérend Père, j'espère que l'éloge biographique de saint Aubert, envisagé sous ses grandes lignes, aura pu faire quelque bien à ses nombreux pèlerins, qui n'avaient jamais entendu parler de sa sainte et si glorieuse existence. J'avais voulu donner à mon culte pour cet élu du ciel l'inoubliable satisfaction de combler cette lacune. Vous m'avez prodigué votre concours et vos encouragements. Ah! je supplie saint Aubert de toute mon âme qu'il vous récompense de la douce et si intime joie que vous m'avez procurée.

Daignez recevoir, mon très honoré Père, avec l'expression de ma gratitude, l'hommage de ma considération la plus respectueuse.

H. G.

FAVEURS OBTENUES

par l'intercession de Saint Michel

**Côtes-du-Nord.** — Mon R. Père, ayant obtenu du glorieux Archange Saint Michel une faveur toute spéciale, je viens vous prier de vouloir bien dire en l'honneur de ce puissant avocat une messe d'action de grâces, et nous le prions de vouloir bien nous continuer sa protection qui s'est montrée si visible envers nous dans l'affaire difficile que nous lui confiâmes le 8 décembre.  
M. Le M.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie 100 fr. pour votre École apostolique avec la demande d'une messe et d'une neuvaine de prières.  
C'est afin d'obtenir la protection de Saint Michel pour moi et pour ma famille.  
*Une anonyme du diocèse.*

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, c'est avec joie et reconnaissance envers le grand Archange Saint Michel, qui m'a obtenu par sa puissante intercession une heureuse issue pour une affaire temporelle très grave, que je vous envoie ci-joint un mandat poste de 5 fr. pour vos Apostoliques.  
J. M.

**Côtes-du-Nord.** — J'avais confié à Saint Michel une affaire embrouillée et difficile : tout s'est arrangé au delà de mes désirs. Gloire et reconnaissance à mon protecteur.  
Je vous remets ci-inclus 2 fr. pour une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Michel, 2 fr. pour une seconde messe à mes intentions et 1 fr. pour vos Apostoliques.  
F.

**Loire.** — Mon R. Père, je viens avec joie offrir au puissant Archange l'hommage de ma gratitude pour deux grâces insignes qu'il vient de m'accorder : le retour à Dieu d'une personne bien chère, éloignée des sacrements depuis plusieurs années, et la réconciliation de deux frères désunis. Amour et reconnaissance au glorieux Prince de la Cour céleste.  
A. L.

**Hérault.** — Mon R. Père, je vous envoie un mandat de 10 fr. sur bon poste en remerciement des grâces que j'ai implorées et que j'ai obtenues de Saint Michel dans un travail délicat et qui a parfaitement réussi. S'il m'accorde deux autres grâces que je lui demande, je lui ferai la même offrande.  
C. N. L.

ANNALES

DU

MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Abonnés et à nos Bienfaiteurs. — Tolle... Tolle!!! — Henri II et saint Thomas Becket (*gravure*). — Saint Michel dans les arts. — Variétés : Les prieurés du Mont-Saint-Michel dans l'archidiocèse de Rennes (*suite*). — Sonnet à Saint Michel. — Faveurs obtenues.

A NOS ABONNÉS ET A NOS BIENFAITEURS

Onze années se sont écoulées depuis le jour où nos *Annales* établirent pour la première fois des relations suivies entre le Mont-Saint-Michel et les Bienfaiteurs de ses œuvres. Depuis lors, les événements se sont précipités et ont jeté dans les âmes chrétiennes des inquiétudes qui ont dépassé toute prévision. L'heure actuelle est tout entière aux agitations d'un double mouvement qui ne peut que grandir. D'un côté la guerre au Christianisme, à ses institutions, à ses lois, à ses œuvres, à sa vie sociale et privée ; de l'autre, la résistance active et passive aux empiétements d'un mal d'autant plus violent qu'il se sent en faveur auprès des puissants du monde. L'avenir, nous le savons, sera à l'Église, malgré les espérances et les triomphes prématurés

de l'ennemi. C'est pour cela qu'il faut à l'Église des ouvriers, des apôtres, des prêtres, et c'est aussi pour cela que nous tenons, à tout prix, à donner, dans la mesure de nos ressources, le moyen de se développer aux vocations des enfants pauvres qui viennent frapper à notre porte. L'École apostolique n'a pas d'autre but et nous ne nous lasserons pas de demander pour elle l'obole de nos Abonnés et de nos Bienfaiteurs. Nous recommandons de nouveau cette chère œuvre à nos Zélateurs et à nos Zélatrices, bien persuadés qu'elle est appelée à faire un bien réel au jour voulu par la divine Providence. Nous leur rappelons que le prix de l'abonnement aux *Annales* et les dons particuliers forment la SEULE ressource sur laquelle nous puissions compter. Il est des courages qui ne défont pas ; mais il en est aussi qui faiblissent devant les difficultés et parfois devant l'indifférence plus difficile à vaincre que l'hostilité ouverte. La pensée que nous travaillons pour Dieu et son Église rendra des forces à quiconque veut le bien et à quiconque sait comprendre la parole de Notre-Seigneur : *Le royaume de Dieu souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent.*

#### FÊTE DE L'APPARITION DE SAINT MICHEL (8 mai)

Comme les années précédentes, nous nous préparerons par un *Triduum* à cette fête du 8 mai. Nous invitons nos associés et nos zélateurs à s'unir à nous d'esprit et de cœur pour recommander au saint Archange les besoins si pressants de l'Église et de la France.

Les cérémonies du *Triduum* et de la fête seront les mêmes que les années précédentes.

## TOLLE... TOLLE!!!

De tout temps la société humaine a été divisée par rapport à Dieu en deux camps bien distincts.

D'un côté, c'est le camp des enfants de Dieu réunis, comme le dit saint Ignace, sur les collines de Jérusalem, à l'ombre du Calvaire, dont la Croix prêche l'abnégation, le dévouement, la charité ; les Apôtres, sous la direction de Jésus, y commandent la légion triomphante des Martyrs, le bataillon sacré des Confesseurs, le chaste chœur des Vierges, et aussi la foule serrée des fidèles militants.

De l'autre côté, c'est le camp des fils de Satan, retranché dans Babylone, la cité maudite, sous l'étendard menteur qui porte dans ses plis : honneurs, plaisirs, richesses. La hideuse cohorte des démons y guide à l'assaut de l'Église les malheureuses victimes du vice et de l'impiété.

Certes, ce n'est pas d'hier que la lutte est engagée entre la vérité et l'erreur. A toutes les époques, l'enfer a vomi dans le monde des sectes corruptrices dont la tâche a été de ruiner le règne de Dieu dans les cœurs.

Depuis trois cents ans seulement, voyez se dérouler le satanique programme : Haine au Catholicisme ! s'écrie Luther, et le tiers de l'Europe fait défection à l'Église. A bas le Christianisme ! et vive la philosophie ! continue Voltaire, et les ténèbres de l'impiété commencent à envahir les âmes. Plus de religion ! à bas Dieu ! conclut la génération présente, et la logique inexorable poursuit : plus de famille, à bas la propriété, périsse la société ! TOLLE... TOLLE!!!

Nul ne saurait le nier, l'époque que nous traversons est triste entre toutes. Notre pauvre France offre un spectacle inouï chez les païens, inconnu chez les sauvages mêmes. C'est celui du tiers de la race virile n'entretenant plus aucun commerce avec

Dieu, se laissant absorber par les intérêts temporels, fasciner par les merveilleuses découvertes de la science et mettant hors de question l'âme et ses immortelles destinées.

Ce qui est plus douloureux, c'est de voir à l'œuvre des malheureux moins nombreux, c'est vrai, mais plus coupables, qui animés d'une rage satanique, ne rougissent plus d'afficher au grand jour non seulement la haine de Jésus-Christ et le mépris de son Église, mais des prétentions aussi criminelles qu'insensées qui ne vont à rien moins qu'à effacer du vocabulaire le nom même de Dieu.

En veut-on la preuve ? La voici :

Sur le tronc odieux de la franc-maçonnerie, une branche nouvelle vient de pousser : c'est une Société officiellement autorisée, qui s'appelle l'*anti-déiste*, et dont le drapeau porte cette maxime infâme que n'eût pas désavouée Voltaire : « Dieu, voilà l'ennemi. » Les premiers articles des statuts des anti-déistes indiquent le but réel de l'association :

« ART. 2. — Le but de la Société est de faire supprimer le mot *Dieu* dans toutes les langues du monde. Dieu n'étant qu'une fiction, son nom n'a aucune signification. Il n'a donc pas sa raison d'être.

» ART. 3. — Tout écrivain, publiciste et poète, membre de la Société, ne devra employer les mots *Dieu*, *Puissance divine* et *Providence* que pour les combattre, jamais pour les invoquer, car invoquer ces mots, c'est perpétuer l'erreur en faisant supposer une puissance surnaturelle. Il en sera de même pour tous les membres de la Société, dans leurs correspondances et dans leurs conversations.

» ART. 4. — Pour être conséquent avec les principes de nos statuts, il est bien entendu que le mot *Dieu* ne doit pas être prononcé dans un discours sur la tombe d'un sociétaire. On a l'habitude, la routine en pareille circonstance de dire à la fin des discours : *Adieu*. Il faut supprimer ce mot et le remplacer par le mot : *A ton souvenir !* (!!!).

» ART. 5. — Toute citoyenne, tout citoyen peuvent faire partie

de la Société depuis leur naissance, le père signera pour les enfants, les protecteurs pour les mineurs et les orphelins. »

Trente et un articles ont à peine suffi aux anti-déistes pour y répandre tout leur venin de folle impiété.

Le simple bon sens de nos lecteurs fera justice de si absurdes prétentions et nous dispensera de combattre ces propositions blasphématoires contre lesquelles s'indigne toute âme chrétienne.

Oui, il faut être descendu bien bas dans l'échelle des êtres intelligents pour répudier ainsi le plus beau caractère qui distingue l'homme de l'animal : la religion.

Comment ! Dieu n'est qu'un mot vide de sens ? Vous croira-t-il celui qui levant vers les splendeurs des cieux ses yeux interrogateurs, ou les abaissant sur les merveilles de la nature, sent monter de son cœur à ses lèvres un hymne d'admiration et de reconnaissance ?

Vous croira-t-il, le chrétien coupable, mais repentant, qui gravit en esprit les sentiers du Calvaire, certain d'y trouver la paix avec la réconciliation ? Vous croira-t-il, celui dont l'âme généreuse, trop à l'étroit dans un corps mortel, fait chaque jour un effort nouveau pour se dégager des liens périssables qui l'attachent ici-bas ? Vous croira-t-il enfin, celui qui sait trouver en Dieu le soutien de ses peines, le baume de ses douleurs, le prix de ses sacrifices ? Qui donc vous croira ? Personne.

Mais qui vous écoutera ? Oh ! ce sera l'immense foule de ces cœurs misérables, qui le plus souvent ont mis le comble à leurs désordres en chassant de leur cœur, avec les derniers vestiges d'une vertu chancelante, les dernières lueurs d'une foi douteuse ; et, chose épouvantable, le nombre de ces malheureux s'accroît avec une effrayante rapidité ; leurs doctrines et plus que leurs doctrines, leurs exemples ont déjà porté des fruits pernicieux. Les lois athées qui battent en brèche l'antique édifice de la foi chrétienne nous préparent une génération d'indifférents sinon d'impies, et l'oubli, le mépris du nom de Dieu consommerà la ruine de l'individu, de la famille et de la société.

Comment cela ?

La foi en Dieu, créateur et conservateur du monde, souverain arbitre de nos destinées, rémunérateur et vengeur, voilà la base de toute religion. C'est contre cette base que dirige l'effort de sa rage la secte que nous venons de dénoncer. Supposons une famille, et nous ne pouvons le nier, il s'en trouve, qui n'a plus aucun rapport avec Dieu ; l'essence de la famille c'est l'union, l'union c'est la charité dont la source est en Dieu. Quand la saison des charmes aura disparu, et elle passe vite, quand l'intérêt, rejeton de l'égoïsme, sera en jeu, alors disparaîtra le semblant d'union qui rapprochait les cœurs du père et de la mère. Comment sera élevé l'enfant ? Il croîtra avec des vices dont les racines vigoureuses plongeront dans les derniers replis du cœur. Son orgueil naissant s'appellera vivacité, son humeur impérieuse fermeté, sa dissimulation sera de l'adresse, on nommera finesse sa fausseté.

Tout ce bagage de charmants défauts le suivra dans l'école. A cet âge où l'âme demande pour ses facultés en croissance le solide et sain aliment des dogmes révélés et de la pure morale, que lui fournira-t-on ? L'insuffisante nourriture des sciences et des connaissances humaines, une morale civique où de temps à autre intervient un Dieu sans forme, sans culte, sans révélation. Il n'aura pas dix-huit ans qu'il entendra des hommes mûris par l'âge, proclamés maîtres de la science, lui dire que vertu et vice c'est tout un, que la justice est le droit du plus fort, la morale une affaire d'instinct, Dieu un vieil épouvantail à ranger au nombre des fossiles. Que sais-je ?

Victime de cet enseignement matérialiste à l'ordre du jour, que devient l'esprit du jeune homme ? C'est la girouette indécise qui tourne à tous les vents, c'est l'épave qui tourbillonne au gré des flots courroucés. Que devient son cœur ? C'est un cloaque dont nous nous dispenserons d'analyser la fange, mais il y a là de quoi frémir, car de l'aveu de tous les hommes sensés la corruption du cœur et la corruption précoce ont atteint dans notre siècle des proportions qui défient toute comparaison. Suivons notre jeune homme dans le monde hélas ! qu'il est à plaindre !

N'allez pas croire que libre de lui-même il va chercher à assicurer l'édifice de sa vie sur les bases solides que lui indiqueront des amis sérieux ; non, il se laissera fasciner par le spectacle de cette civilisation corrompue et corruptrice qu'eût pu nous envier Rome aux jours de sa décadence. Les livres, les théâtres, les journaux dont le cynisme le plus éhonté s'étale au grand jour, suffisent amplement à ruiner cette intelligence et ce cœur.

Tirons le rideau sur ce navrant spectacle et ne sondons pas les angoisses secrètes, les tristesses amères qui, tôt ou tard, conduiront ce malheureux à l'abîme du désespoir, si voisin du suicide.

Voilà l'homme tel que le rêvent les anti-déistes. Comme le lierre qui, s'il ne s'attache à l'arbre, rampe misérablement dans la boue, foulé aux pieds des animaux, tel l'homme qui ne s'attache fermement à Dieu se traîne dans la fange des vices, méprisé de tous, même des auteurs de son abjection. Essayera-t-il du moins de redresser la tête et dans un dernier effort tentera-t-il de se rattacher à Dieu ? Non, il n'en a même pas la pensée. Semblable à ce malade qui par dégoût de la nourriture rejette l'aliment qu'on lui présente, celui qui n'a pas su connaître Dieu, l'aimer, le comprendre, celui-là n'a pas faim de Dieu ; il mourra dans sa torpeur et son indifférence. Vainement vous tenterez de lui faire contempler les radieuses splendeurs de Dieu et de sa religion sainte, il est comme ces oiseaux qui aiment à rôder dans les ténèbres et qui trouvent odieuse la lumière du soleil.

C'est le châtement infligé au vil contempteur de ce vœu que formule chaque jour l'âme chrétienne : *Sanctificetur nomen tuum.*



HENRI II D'ANGLETERRE ET SAINT THOMAS BECKET

Par PAUL FÉVAL

Lors du premier pèlerinage d'Henri Plantagenet au Mont-Saint-Michel, Thomas Becket s'était rencontré avec Robert de Thorigny, et une belle amitié était née entre ces deux natures si différentes pourtant, car autant Robert était conciliant et prudent à cause de sa charge, autant Thomas, à cause de la sienne, était entier et absolu. L'un avait à faire vivre une communauté opprimée, l'autre avait à porter le drapeau même de l'Église souveraine.

Aussitôt que Thomas fut assis sur le siège de Cantorbéry avec le titre de primat d'Angleterre, son amitié pour son roi céda le pas à sa fidélité envers Dieu. Henri ayant voulu mettre son talon sur les libertés de l'Église, comme il foulait tout aux pieds, Thomas Becket l'arrêta au premier pas avec une énergie inflexible. Henri étonné d'abord, puis furieux, essaya de briser cette résistance; il se trouva qu'elle était de fer. Henri fit condamner Thomas à la prison par les magistrats-valets de son parlement. Thomas se réfugia en France. En 1170, Henri le rappela avec de belles promesses; Thomas appartenait au service de Dieu, il rêvait et fit bien, puisqu'il avait le cœur pur et qu'il était préparé au martyre. A peine avait-il repris possession de son siège que de nouveaux empiétements du roi amenèrent une résistance nouvelle de la part du primat, si bien que la querelle se ranima plus violente, et qu'un jour Henri II, dans un de ces fauves accès où sa cautele l'abandonnait, s'écria devant sa cour : « Honte et malheur aux lâches valets qui me laissent si longtemps exposé à l'insolence d'un prêtre ! »

Cela valait juste un coup de hache.

Quelques jours après, le 29 décembre dans l'après-midi, quatre chevaliers : Renauld, Guillaume de Tracy, Hugues de Morville et Richard Le Breton, s'introduisirent au palais archi-

piscopal où ils sommèrent Thomas de lever les suspenses prononcées contre les violateurs des lois de l'Église et de reprendre le chemin de l'exil. Thomas refusa l'un et l'autre : « C'est déjà trop d'avoir quitté mon Église une fois, dit-il. Je reste ici, et quiconque frappera l'Église sera frappé par les armes que l'Église m'a confiées. »

Les quatre gentilshommes voulurent l'entraîner de vive force. On dit qu'ils s'étaient armés de toutes pièces pour livrer cette lâche et sacrilège bataille. Les clercs du primat le dégagèrent et le firent entrer dans la basilique, où les quatre chevaliers pénétrèrent presque en même temps que lui, criant : « Où est Thomas Becket, traître au roi et au royaume? — Me voici, répondit le pontife, qui aurait pu fuir et ne le voulut; je ne suis point traître au roi, mais prêtre du Seigneur. »

On lui dit qu'il allait mourir. Il répondit : « Je suis prêt; puisse mon sang donner à l'Église paix et liberté ! »

Aussitôt, les quatre chevaliers se jetèrent sur lui, cherchant à l'entraîner, il saisit une colonne, et en ce moment Renauld lui asséna un premier coup sur la tête, Guillaume de Tracy lui en porta deux autres à la même place, et le coup de grâce fut donné par Richard Le Breton. Ainsi, le Plantagenet n'eut plus motif d'accuser ses valets de fainéantise.

La Chrétienté tout entière accueillit par un cri d'horreur la nouvelle de cet effroyable attentat. Henri fut épouventé : les historiens le représentent tremblant au fond de son palais. Ce métier de tigre a de mauvaises heures. Le roi de France écrivit au pape pour lui rappeler qu'il était armé du glaive de Pierre et que toute l'Église attendait l'arrêt de sa justice.

La justice du Saint-Père ne fut pas lente à venir. Alexandre III envoya deux légats chargés d'instruire cette cause d'autant plus funeste, que le coupable portait sceptre et couronne : Théodrin, cardinal du titre de Saint-Vitas, et Albert, cardinal du titre de Saint-Laurent. Dès que le roi-duc apprit leur arrivée sur ses terres, il quitta l'Irlande, où il avait d'abord réfugié son inquiétude et rentra en Normandie. Il avait de l'effroi, mais non point

encore de repentir. Il rompit brusquement une première entrevue à Goron, une autre à Savigny, où il congédia les légats avec insolence, disant : « Allez où il vous plaira. » Tout crime contient un germe de schisme, et la grande trahison du huitième Henri couvait dans le mauvais cœur de ce roi.

Les évêques de Lisieux, de Poitiers, de Salisbury et sans doute l'abbé du Mont-Saint-Michel, s'interposèrent alors. Robert ne parle pas de lui-même en cette occasion, mais il avait le don des négociateurs-nés, qui est de s'effacer, et il fut très étroitement mêlé à tous ces événements, conseillant d'un côté la soumission, de l'autre la miséricorde. A la troisième entrevue, qui eut lieu à Avranches, toute la morgue d'Henri tomba. Il parla enfin en chrétien repentant et demanda seulement que l'acte solennel de sa pénitence fût remis au dimanche suivant, pour que son fils pût y assister.

Ainsi en fut-il : le dimanche 22 mai 1172, sur la place de la cathédrale Saint-André d'Avranches, le vieux roi criminel se présenta pour faire amende honorable, et le peuple vit la juste grandeur de l'Église : les légats présentèrent le livre des Évangiles à Henri pour qu'il y étendit la main, et il dit ce qui devait être la vérité, tout chrétien le souhaite : « Je jure que je n'ai ni ordonné ni voulu le meurtre de l'archevêque, mais j'accepterai la satisfaction qui me sera imposée par l'Église, parce que mes paroles ont pu donner à croire que ce meurtre serait selon mon plaisir. »

Ayant été mené au seuil de la cathédrale, il s'y agenouilla sur une pierre que l'on montre encore, *sans néanmoins dépouiller ses vêtements ni être frappé de verges*. Cela fait, on lui ouvrit l'accès du temple : l'Église avait ressuscité ce mort.

Une autre cérémonie pareille, mais plus solennelle encore, eut lieu quatre mois plus tard au même lieu en présence de l'archevêque de Rouen, de tous les évêques et de tous les abbés de la province, entourés d'une foule immense venue de tous les pays. Henri renouela ses déclarations et ses serments sur les reliques



Les légats présentèrent le livre des Évangiles à Henri II pour qu'il y étendit la main.

(Les Merveilles du Mont-Saint-Michel. — Palmé, Paris.)

des saints. L'héritier de la couronne d'Angleterre était là qui se soumit comme lui et comme lui jura.

Saint Michel du haut de sa maison, à travers les grèves, vit cette dure pénitence qui écrasa un terrible orgueil; les chroniques du temps souhaitent qu'elle ait été sincère, et l'une d'elles en exprime l'espérance par cette raison que le Plantagenet fût puni dès ce monde par les rébellions de ses sujets et de ses propres enfants, « les peines de cette vie, dit-elle, sont la clémence de Dieu. »

Nous avons expliqué déjà la réserve excessive de Robert par rapport à ces choses qu'il suivit de si près et où il fut même partie très heureusement active. M. L. Delisle après avoir remarqué ce silence du pieux abbé (qui s'étend à tous les méfaits du roi-duc), l'attribue à « la respectueuse affection qu'il avait vouée » à son souverain et ajoute « qu'autrement ce silence serait d'autant plus étonnant qu'il avait particulièrement connu Thomas Becket. » Dans son œuvre Robert n'accorda à saint Thomas qu'un paragraphe de quatre lignes et quatre vers latins pleins de jeux de mots intraduisibles, ce n'est en vérité pas assez.

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

Nous quittons à regret l'incomparable volume qui nous a fourni de riches et de précieux documents; mais nous aurons plus d'une fois l'occasion d'y revenir (2). Du reste, d'autres

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril, d'août et de décembre 1884, de février 1885.

(2) *Saint François d'Assise*, en vente chez les Pères du Mont-Saint-Michel.

voix se font entendre, et à côté du peintre et du sculpteur, l'architecte, le musicien et le poète chantent aussi dans leur langage harmonieux la gloire et le triomphe, la puissance, la force et la beauté de cet Archange dont le nom seul est comme le reflet de la lumière divine, comme l'éclat du soleil de justice qui s'est levé sur le monde, le jour où le Verbe de Dieu naquit de l'auguste Vierge et nous apparut « plein de grâce et de vérité. »

L'architecture ancienne présente ici un aspect fort curieux et les monuments élevés en l'honneur de Saint Michel revêtent souvent une forme symbolique dont la signification a échappé à la plupart des savants. C'est au sommet des montagnes, sur les points les plus culminants que se dressent les sanctuaires dédiés à l'Archange; c'est dans les tours que ses autels sont placés de préférence; c'est sur les beffrois que son image se montre à nos regards, semblable à une vision descendue des cieux. Il y a bien là, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, une réminiscence du combat que l'Ange des batailles a livré au prince des ténèbres, au génie malfaisant toujours occupé à nous tendre des pièges, toujours suspendu sur nos têtes, épiant l'heure favorable pour fondre sur sa victime et lui donner la mort; mais une autre pensée, à la fois plus féconde et plus sublime, semble dominer dans les conceptions hardies des artistes chrétiens.

Il faut à l'Ange de la lumière une région supérieure, un trône élevé au-dessus des sphères terrestres, une habitation aérienne, où il puisse se rapprocher de nous sans poser le pied sur notre sol fangeux, sans toucher de l'aile la poussière de nos chemins; il suspend son vol sur les cimes, et de là, il fait entendre à l'univers non seulement le cri d'alarme qu'il jeta au milieu des célestes phalanges, mais en même temps il remplit ses fonctions de pontife invisible, il affirme, il défend, il enseigne la vérité.

Tel on le voit sur le môle d'Adrien, dans la cité des Papes; tel il apparaît à l'extrémité de la Péninsule, sur le *Monte Gargano*; tel il élit domicile au sommet du Mont-Tombe, aux confins de la Bretagne et de la Normandie; tel encore sur la plupart des montagnes de l'Asie, de l'Europe et du Nouveau Monde. C'est ainsi qu'un architecte ancien le représente sur l'imposante façade de l'église de Lucques, en Toscane. L'Archange est là, debout, la croix à la main, comme un *mission-*

naire. Il n'apporte aucune attention à son ennemi, captif sous ses pieds; son regard plonge dans l'infini; il étend ses grandes ailes pour s'élançer à la conquête des nations, et vêtu à la façon des prédicateurs, il fait un geste majestueux et montre notre globe surmonté du signe de la Rédemption. Il n'y a rien de forcé dans l'ensemble, rien de choquant dans les détails. Nous sommes en présence d'un monument qui appartient à la belle époque du moyen âge (1).

Nous n'en saurions dire autant de l'hôtel de ville de Bruxelles. Le Saint-Michel placé sur le beffroi de Bruxelles est bien du XV<sup>e</sup> siècle; mais il a perdu la dignité du pontife pour acquérir la vigueur du soldat: il est plutôt Ange des batailles que défenseur de la vérité. La Croix domine toujours son front; mais son costume est celui d'un chevalier. Nous sommes arrivés au siècle où l'iconographie chrétienne se transforme; bientôt Raphaël va paraître, et après lui, le type de l'Archange guerrier remplacera presque partout l'idéal de prince de la lumière (2).

Avant de terminer ce chapitre, il nous reste à étudier la musique, la poésie, la légende pour y trouver les traces de l'idée que nous essayons de mettre en évidence. (A suivre.)

## VARIÉTÉS

### L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS

DANS L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

(Suite) (3)

#### PRIEURS DU MONTDOL (4)

Guillaume (1184).

Dom Nicolas de Launay (1400).

Philippe Thoreau, chanoine, chantre et vicaire général de Dol (1676).

Dom Joseph Joly, Bénédictin, † 1725.

(1) Voir *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel*, p. 481.

(2) *Ibidem*, p. 123.

(3) Voir la livraison précédente.

(4) D. Huynes, *Hist. générale du Mont-Saint-Michel*. — *Reg. des insinuations ecclés. de l'évêché de Dol*, etc.

Dom Julien de Bérue, Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, nommé par l'abbé du Mont-Saint-Michel le 29 octobre 1725; prit possession de la chapelle et du manoir prioral le 15 mai 1726; † 1743.

Dom Jean-Baptiste Giron, Bénédictin de Marmoutiers, pourvu par l'abbé du Mont-Saint-Michel le 20 août 1743, prit possession le 2 mai 1744. Il repoussa les prétentions de dom Jean-Claude Brunet, qui se fit pourvoir à Rome en 1748, devint prieur claustral de Saint-Vincent du Mans, et ne résigna Montdol que le 7 avril 1787, en faveur du suivant.

Dom Georges-Gatien Le Febvre, cellérier de Saint-Vincent du Mans, chapelain de Saint-Barthélemy, Saint-Michel et Notre-Dame-de-la-Cherche à Redon, se fit pourvoir à Rome et prit possession, le 1<sup>er</sup> décembre 1787, du prieuré de Montdol, qu'il conserva jusqu'à la Révolution.

#### 2<sup>o</sup> MONTROAUD (SAINT-LAURENT DE)

En l'an 1030, Alain III, duc de Bretagne, confirma toutes les donations faites en son duché à l'abbaye du Mont-Saint-Michel; il donna de plus à ce monastère la seigneurie et la terre de Montrouaud, avec ses appartenances; la terre de Rozel-sur-Couason, avec les marais adjacents; la terre de Lavas, un moulin et quelques autres dépendances (1). Le prince fit solennellement cette donation au Mont-Saint-Michel même et en déposa les lettres sur l'autel de l'Archange, le dimanche des octaves de Pâques, pendant la grand'messe, recommandant bien aux religieux de prier pour le repos de l'âme de son père et de le faire participer lui-même à leurs prières (2).

En 1194, Raoul et Geffroy, fils de Hamon de Montrouaud, vendirent aux moines du Mont-Saint-Michel tous les droits qu'ils avaient sur le moulin de Montrouaud et tous ceux qu'ils pourraient avoir un jour sur d'autres moulins construits dans ce

(1) « Terra posita super fluvium qui vocatur Coisnun et nominatur illa terra Villa Bohel, cum omni maresco... aliam terram que vocatur terra de Lavas cum uno molendino... aliam quoque villam que juxta supradictam terram est posita quodam medio fluviale intercurrente, que vocatur Mons Rohalt, cum dimidio molendino quod ad eam pertinet » (D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 380.

(2) D. Huynes, *Hist. générale du Mont-Saint-Michel*.

village ou à côté de ce village; or, ils y possédaient la moitié des droits de mouture (1).

Les religieux du Mont-Saint-Michel fondèrent donc de bonne heure un établissement à Montrouaud, en la paroisse de Pleine-Fougères.

En 1238, une querelle survenue entre Jean-le-Roux, duc de Bretagne, et l'abbé du Mont-Saint-Michel, nous apprend que ce prince n'oubliait pas que Montrouaud était une fondation faite par les ducs ses prédécesseurs, *eleemosina videlicet Montrouaut cum omnibus pertinenciis suis quam nostri antecessores eisdem (monachis) contulerant*. Aussi ce prince se permettait-il alors d'adresser quelques réclamations aux moines du Mont-Saint-Michel. Les ducs de Bretagne, disait-il, avaient fondé l'aumône de Montrouaud en faveur du Mont-Saint-Michel, à la condition que l'abbé de ce monastère entretiendrait deux moines à Montrouaud, priant en ce lieu pour eux et pour leur famille. Or, il paraît que certaines difficultés s'opposaient à cette résidence des religieux à Montrouaud, ce dont se plaignait le prince. Cependant, après l'explication donnée par les moines, Jean-le-Roux voulut bien consentir à ce que cette résidence ne fût pas observée si l'abbé du Mont-Saint-Michel employait deux religieux à prier dans son abbaye tout spécialement pour les fondateurs de l'aumône de Montrouaud. On voit par là qu'à cette époque Montrouaud n'était pas ce qu'on appelait un véritable prieuré, puisque les religieux ne résidaient point. Le duc Jean régla en même temps l'exercice de la juridiction seigneuriale dont jouissaient à Montrouaud les moines du Mont-Saint-Michel. La même année 1238, Alain, seigneur de Beaufort, donna un moulin et un pré à l'établissement de Montrouaud (2).

Plus tard, Jean, abbé du Mont-Saint-Michel, demanda à Jean du Bois, évêque de Dol, la permission d'élever une chapelle dans son manoir de Montrouaud, où, disait-il, avait jadis existé un oratoire. L'évêque acquiesça à cette demande, tout en réservant les droits de l'église paroissiale de Pleine-Fougères, dat

(1) « Jus quod habebant in molendino de Montrouaut et quod habere possent in pluribus molendinis si fierent in villa vel extra villam de Montrouaut; jus autem eorum erat medietas molneragii » (*Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86).

(2) *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86. — D. Le Roy, *Curieuses Recherches sur le Mont-Saint-Michel*.

*facultatem construendi oratorii in manerio de Monteroaudi ubi dicebatur alium fuisse, sive in alio loco honesto dicti manerii, ab que tamen parrochialis ecclesie prejudicio*. Cette permission épiscopale est datée du manoir des Ormes, et du jour de la Pentecôte 1319. Deux ans plus tard, le 14 août 1321, le Chapitre de Dol donna lui-même son consentement à cette fondation. « J'estime, — écrivait en 1647 dom Le Roy, — que cette chapelle est celle qui est à présent toute ruinée, située un peu à l'écart des bastiments dudit lieu de Montrouaud, qui sont aussi tous en ruine, tant par le choc des guerres civiles que par le peu de soin des moines du Mont-Saint-Michel à les faire réparer. »

Quant au logis prioral, il fut reconstruit peu de temps après la chapelle, semble-t-il, car en 1332 les habitants de Montrouaud s'engagèrent envers les religieux à leur aider « à bastir et reparer leur manoir dudit lieu. »

En 1564, François Le Roux, abbé du Mont-Saint-Michel, vendit, pour payer les taxes imposées par le roi, la terre de Montrouaud 4,000 livres à François du Breil, sieur des Hommeaux. Mais en 1589, les religieux de l'abbaye rachetèrent par retrait féodal cette vieille terre au profit de la mense conventuelle, moyennant 4,000 livres pour le fonds et 10 livres pour les frais.

Toutefois, le 1<sup>er</sup> mai 1632, les moines du Mont-Saint-Michel se dessaisirent de la terre de Montrouaud en faveur de leur abbé commendataire, Henry de Lorraine, duc de Guise; ce dernier s'engagea, par suite de cette cession, à payer environ 40,000 livres que les religieux devaient à Jacques Berthoust, chanoine de Coutances et prieur de Boisroger.

Montrouaud, uni ainsi à la mense abbatiale, ne tarda pas à revenir à la mense conventuelle; en 1644, en effet, Jacques de Souvré, abbé commendataire du Mont-Saint-Michel, transféra à ses religieux cette terre seigneuriale de Montrouaud, estimée alors 400 livres de rente, pour partie de l'assiette de 1,200 livres qu'il devait chaque année pour faire les réparations de l'abbaye (1).

En 1682, les religieux du Mont-Saint-Michel rendirent aveu au roi pour leur seigneurie de Montrouaud, consistant en ce qui

(1) *Curieuses Recherches sur le Mont-Saint-Michel*.

suit : « L'ancien manoir de Montrouaud et son colombier, présentement en ruine, devant lequel ils ont une petite chapelle, le tout au milieu d'une pièce de terre contenant 8 journaux ; — le fief de Montrouaud, s'étendant en Pleine-Fougères et Saint-Georges-de-Gréhaigne, avec une haute justice ; — le moulin de Montrouaud — et deux autres fiefs en Pleine-Fougères (1). »

Comme l'on voit, les moines du Mont-Saint-Michel n'avaient plus à cette époque à Montrouaud qu'une seigneurie unie à leur mense conventuelle (2).

Il ne reste plus de trace de l'ancien manoir de Montrouaud, qui avoisinait le village de ce nom ; la chapelle elle-même n'a pas laissé de vestiges ; la statue de saint Laurent, placée dans une niche champêtre, rappelle son souvenir.

### 3<sup>o</sup> SAINT-BROLADRE

« De sable à un bâton prioral d'argent accosté des deux lettres S. B. d'or (3). »

Par un acte de l'an 1075, Tréhan de Saint-Broladre, fils de Brient et seigneur de Saint-Broladre, rappela tout ce qu'il avait précédemment donné au Mont-Saint-Michel, c'est-à-dire ce qu'il avait eu de droit patrimonial dans l'église de Saint-Broladre, dans la dime de cette paroisse et dans les sépultures, plus le dixième du revenu de son moulin et de son verger, et un terrain de 12 acres, c'est-à-dire de près de 4 hectares.

Après avoir rapporté cette première donation, il ajouta : « Voyant ensuite la fin de ma vie approcher, je reçus des moines du Mont-Saint-Michel l'habit religieux, et à cette occasion leur donnai la terre des Courts-Sillons et celle de Busbadric, tout ce que j'avais dans la terre des Longs-Sillons, celle de Torpol, et enfin dans le cimetière de Saint-Broladre, l'habitation d'Éven, qui faisait partie de mon domaine (4). »

(1) *Arch. Nation.*, p. 1720.

(2) Aussi en 1727 un prêtre de Dol, Charles Le Cornu, s'étant fait pourvoir à Rome du prétendu prieuré de Montrouaud et en ayant pris possession le 18 mai 1728, malgré les religieux du Mont-Saint-Michel, ne put-il maintenir ses prétentions.

(3) *Armorial général ms. de 1698.*

(4) « *Mansurum Eveni in cimiterio S. Broaladri* » — D. Morice. *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 441.

Adeline, sa femme, et Geoffroy, son fils, consentirent à toutes ces donations, et pour ce qui regardait celle de l'église, des dîmes et des droits ecclésiastiques, Tréhan obtint l'approbation de son proche seigneur, Jean, fils de Riwallon, seigneur de Combour, et aussi celle d'Éven, archevêque de Dol.

« Cependant Tréhan de Saint-Broladre ne mourut point alors ; il rendit même aux moines leur habit ; mais loin de leur reprendre les biens qu'il leur avait donnés, il passa son temps à confirmer et à augmenter ses donations. Ainsi, l'abbé du Mont-Saint-Michel ayant envoyé à Saint-Broladre quelques-uns de ses religieux fonder un prieuré, Tréhan donna à ce nouveau petit monastère un terrain d'une acre pour faire un jardin, et comme cela ne suffisait pas, il y joignit son propre jardin et sa grange (1). »

« D'ailleurs, si en reprenant la santé il avait quitté la robe monacale, ce n'était point absolument sans esprit de retour ; on le voit aux conditions qu'il eut soin de stipuler dans sa charte confirmative de 1081, où il dit : « Tout ce que dessus, je le » donne à Saint-Michel pour le salut de mon âme, pour celui » de mes ancêtres et de mes descendants, et aussi à condition » que quand j'irai en pèlerinage au sanctuaire de Saint-Michel, » l'abbaye me donnera le pain et le vin ; en outre, si la guerre » me force à séjourner au Mont, tant que j'y resterai j'aurai » chaque jour ma portion de pain et de breuvage, comme l'un » des moines du couvent ; enfin, si un jour je veux me faire » moine, je serai reçu dans la communauté avec ce que j'aurai » de bien meuble et d'argent, et mon boir semblablement (2). »

« Le seigneur de Saint-Broladre reprit-il effectivement avant sa mort l'habit de saint Benoît ? Les actes ne nous le disent pas, mais nous sommes autorisés à le croire. Ce qui est sûr, c'est que sa libéralité envers le sanctuaire de Saint-Michel excita autour de lui une vraie émulation. C'est d'abord son frère Urvoi, qui donne aux religieux 2 acres de terre et tout ce qu'il y avait de dîmes en Saint-Broladre ; puis c'est un vassal, Hervé, fils de Mainguy, qui leur donne 12 acres de terre, la dime de son fief de Saint-Broladre, tous ses droits dans les églises de cette paroisse, et enfin son frère Auvrai pour en faire un moine. Vers

(1) *Cart. du Mont-Saint-Michel*, 70.

(2) *M. de la Borderie, Semaine religieuse de Rennes*, VI, 28.

le même temps, un croisé, Guillaume, fils d'Irfroi, au moment de partir pour la Terre-Sainte, leur donna un trait de dime en Saint-Broladre; enfin, de 1130 à 1140 environ, Hugues, fils de Renouf, leur donna une mesure à Saint-Broladre, près le pont Angot, et 10 journées de fauche chaque année dans sa verdière (1).

(A suivre.)

## GUILLAUME DE SAINT-PAIR

Ce trouvère, moine de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, vivait au XII<sup>e</sup> siècle, sous Robert de Thorigny, abbé de ce monastère. Nous avons de lui, en vers français, l'histoire de la fondation de cette abbaye, de ses abbés et des miracles qui y furent anciennement opérés par l'intercession du saint Archange. Mais, suivant le poète, son ouvrage n'est qu'une traduction d'une histoire latine, composée probablement par quelque religieux de ce monastère, ou bien, comme tant d'autres trouvères, croyant donner du poids à son ouvrage, lui attribue-t-il une telle origine; quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que son poème offre de l'intérêt sous plusieurs rapports.

D'abord la description qu'il nous fait de l'antique position du Mont-Saint-Michel, présente des détails géographiques et géologiques : il dit que cette montagne, aujourd'hui entourée par la mer, l'était jadis par une forêt très renommée, qu'il appelle *Quokelunde*, et qu'on pouvait facilement aller d'Avranches au *Poelet* et à la cité de *Ridolet*. J'ignore la position de ces anciens lieux, probablement engloutis par la mer; mais je crois assez aux détails historiques que donne le poète; il écrivait sous les yeux de son abbé de Thorigny, *alias* Robert du Mont, annaliste instruit et peu crédule :

Dessus Avranches vers Bretagne  
Qui toustems fut terre grifaine,  
Est la forest de Quokelunde  
Dunt grant parole est par le monde;

(1) M. de la Borderie, *Semaine religieuse de Rennes*, VI, 28. — *Cart. du Mont-Saint-Michel*.

Ceu qui or est mer et areine,  
En iceltems ert forest pleine  
De mainte riche veneison,  
Mes ore il noet li poisson,  
Dunc peust l'en tres-bien aler,  
Ni estuest ja crendre la mer,  
D'Avranches dreit a Poelet  
A la cité de Ridolet,  
En la forest avoit un mont...  
Etc.

Ces révolutions dans le territoire du Mont-Saint-Michel durent avoir lieu, suivant le poète, sous l'épiscopat de saint Aubert et sous le règne de Childebert.

Le trouvère se fait connaître dans les vers suivants :

Uns juvencels, moine est del mont,  
Deus en sonrègne port li dunt  
Guillelme a non de Saint Paier  
Escrit en cest quaier  
El tems Robeirt de Thorignécé,  
Fut cest Romans fait et trové,  
Etc.

L'église du Mont-Saint-Michel était autrefois très renommée par les pèlerinages des fidèles et surtout par ceux des ducs de Normandie, des rois d'Angleterre et d'Écosse, et des rois de France, Louis VII, saint Louis, Philippe le Hardi, Charles VI, Louis XI et François I<sup>er</sup>.

Avant la Révolution, on voyait encore les bourgeois des villes de notre basse province, former des associations pour aller en pèlerinage au Mont-Saint-Michel; on parlait avec le drapeau, tambour battant et le bourdon en main; celui qui le premier apercevait le Mont, était déclaré roi de l'association. On revenait de même en corps, le manteau orné de coquilles; le roi portait la couronne, et on finissait par former des confréries de Saint-Michel dans la paroisse d'où l'on était parti.

Le poète décrit ces fêtes comme célébrées dès les plus anciens temps :

Les meschines et les vallez  
Chescuns d'els dit vers ou sonnez,  
Neis li viellart, revunt chantant  
De l'ecce funt tint semblant...

Cil juleor la ou il vunt  
Tuit lor vieles traites unt,  
Lais et sonnez vunt vielant,  
Le tems est beals, la joie est grant,  
Cors et hoisines et fresteals  
Et fleustes et chalemeals  
Sonnoient, si que les montaignes  
En retintoient et les pleignes  
Rues ont fait par les chemins  
Plenté i out de divers vins  
Pain et pasté fruit et poissons,  
Oisels, oubleies, veneisons  
De totes pars avait avendre.  
Etc.

Nous ne connaissons pas d'autre ouvrage de Guillaume de Saint-Pair, qui dit l'avoir composé pour l'instruction des pèlerins. Le manuscrit qui le renfermait a passé en Angleterre pendant la Révolution.

### SONNET A SAINT-MICHEL

Pareil à l'Océan, quand mugit la tempête,  
Ce monde est remué jusqu'en ses profondeurs.  
L'enfer est déchainé; Satan, lève la tête.  
Contre Dieu, contre nous, chrétiens, quelles clameurs!

Satan sera vaincu. Mais quelle âme inquiète  
N'éprouve en ce temps sombre au moins quelques terreurs!  
Qui va sauver l'Église et changer en défaite  
Le triomphe insolent du Père des erreurs?...

Ce sera lui, l'Archange à l'épée invincible;  
Lui, l'envoyé de Dieu, lui, le guerrier terrible,  
Qui terrassa jadis les anges révoltés.

On le verra descendre, éclatant de lumière;  
Il viendra, messenger de Jésus, de sa Mère:  
Nos ennemis fuiront, confus, épouvantés!

Charles Dubois.

### FAVEURS OBTENUES

#### *par l'intercession de Saint Michel*

**Manche.** — Mon R. Père, j'ai invoqué Saint Michel et j'ai été exaucée. Je vous envoie 5 fr. que j'avais promis. X.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, je viens enfin m'acquitter de mes dettes: notre jeune Mère va très bien et nos malades sont guéris ou en très bonne voie; veuillez, mon R. Père, faire dire une messe d'action de grâces en l'honneur de notre bon Archange. L. L.

**Ile-et-Vilaine.** — Je vous envoie 10 fr. par la poste pour une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Michel, en reconnaissance du succès obtenu par notre cher fils, à ses examens. UNE ASSOCIÉE.

**Seine.** — Mon R. Père, je vous envoie sous ce pli 20 fr. pour vos Apostoliques en action de grâces pour une faveur obtenue par Saint Michel. X.

Mon R. Père, la province des Pères Capucins de Savoie remercie Saint Michel Archange et saint Antoine de Padoue pour une faveur signalée qu'elle a obtenue de leur toute-puissante protection.

Une prière aux pieds de Saint Michel.

**Haute-Garonne.** — Mon R. Père, une personne affligée depuis longtemps de peines intérieures a été délivrée par l'usage du chapelet de Saint Michel et de la confiance au saint Archange. W.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, pour remercier Dieu de la guérison d'une personne bien chère atteinte d'une terrible maladie et pour laquelle j'avais réclaté le secours de vos prières, je vous envoie 10 fr., afin que vous vouliez bien les employer à faire dire trois messes d'action de grâces à l'autel de Saint Michel, de Notre-Dame-des-Anges et saint Joseph, faire brûler une lampe à saint Joseph, une neuvaine et dire une messe pour obtenir plusieurs grâces importantes. UNE ABONNÉE.

**Manche.** — Mon R. Père, il y a quelques semaines nous étions, moi et ma famille, dans de grandes inquiétudes relativement à une affaire temporelle dont le résultat tel que nous le désirions devait être pour nous le sujet d'une grande paix. Je recommandai à Saint Michel, de toute l'ardeur de ma foi, cette inquiétude; mon espérance n'a point été vaine, le saint Archange est venu à notre secours.

Je vous adresse ci-joint un mandat de 10 fr. dont 2 fr. pour mon abonnement et 8 fr. pour vos Apostoliques, sur lesquels cependant vous voudrez bien prélever le prix d'un cierge. H. D.



**Seine.** — Mon R. Père, je viens vous annoncer que le saint Archange a bien voulu exaucer ma prière et que j'ai été reçu avec succès à mes examens de droit.

Je vous prie de vouloir bien insérer cette nouvelle faveur dans vos *Annales* et de faire dire une messe d'action de grâces.

Je dois également dire ici à la gloire de Saint Michel, que j'ai fini fort heureusement mon année de volontariat et que je suis resté fidèle à toutes mes pratiques religieuses. Du B. de L.

**Gironde.** — Mon R. Père, je vous envoie 2 fr. pour faire brûler une lampe et 1 fr. pour vos Apostoliques en reconnaissance du succès d'une entreprise importante. L.

**Seine-Inférieure.** — Reconnaissance à l'Archange Saint Michel qui a été prié pour le succès d'une affaire temporelle importante, et insertion dans les *Annales* pour la gloire du saint Archange et pour inspirer de plus en plus une confiance entière en sa puissante protection. L. B. de L.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie sous ce pli un bon de poste de 10 fr., vous priant de faire allumer une lampe devant la statue du saint Archange, en reconnaissance d'une grâce obtenue par son intercession. Le surplus de la somme est destiné à la caisse de vos chers Apostoliques. S.

**Mayenne.** — Mon R. Père, je vous prie de bien vouloir faire mettre dans vos *Annales* toute la reconnaissance que je dois à Saint Michel pour la protection qu'il m'a accordée dans une circonstance qui paraissait presque désespérée, et de faire dire deux messes en action de grâces que j'avais promises en son honneur s'il venait à mon secours. Des G.

**Aube.** — Mon R. Père, je me suis mal expliqué sans doute dans ma lettre du mois dernier où je vous envoyais 15 fr. dont 5 en action de grâces à Dieu et à Saint Michel pour le succès d'un examen. Je suis très désireux de voir une brève mention de cette faveur obtenue par le saint Archange dans vos pieuses *Annales*. Si cela peut inspirer à d'autres la pensée de recourir dans le même sens à son intercession, et accroître quelque peu les hommages qui lui sont dus, j'en serai bien heureux. H. B.

**Mayenne.** — Mon T. R. Père, je désire faire connaître une grâce que l'intercession de Saint Michel nous a fait obtenir. Depuis bien longtemps mon mari avait abandonné ses devoirs religieux. Atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, il allait paraître devant Dieu, sans vouloir se reconcilier avec lui. Deux prêtres avaient été éconduits, poliment il est vrai, mais froidement, lorsque sous l'influence du glorieux Saint Michel, il appelle un de ses apôtres, se confesse avec une piété peu commune. Il a pu recevoir trois fois la sainte Communion avant de s'endormir dans le Seigneur. L.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Anniversaire du Couronnement. — Tolle... Tolle!!! (*suite*).  
La Terre-Sainte (*suite; gravure*). — L'année archangélique : Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte (*suite*). — Culte de Saint Michel.  
— Au Rédacteur. — Variétés : L'Abbaye du Mont-Saint-Michel et ses prieurés dans l'archidiocèse de Rennes (*suite*). — Faveurs obtenues.

# ANNIVERSAIRE

DU

## COURONNEMENT DE S<sup>T</sup> MICHEL

*Cet Anniversaire sera célébré*

LE DIMANCHE 5 JUILLET PROCHAIN

## TRIDUUM PRÉPARATOIRE

Le jeudi 2 juillet commenceront, dans la Basilique, les exercices du Triduum préparatoire à la solennité de l'anniversaire du Couronnement.

Chaque jour il y aura :

Une messe à 5 h. 1/2, — à 6 h. 1/2, — à 7 h. 1/2.

Le soir à 6 h., chapelet de Saint Michel et salut du Saint Sacrement.

## JOUR DE L'ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT

Dimanche, 5 juillet

A 5 h. 1/2, commenceront les messes aux autels préparés dans la Basilique.

— A 7 h. 1/2, messe de communion au sanctuaire de Saint Michel.

— A 10 h., grand'messe et instruction.

— A 2 h. 1/2, récitation du Chapelet de Saint Michel, bénédiction des objets de piété et procession par le Cloître et la salle des Chevaliers, à N.-D. du Mont-Tombe. Ensuite, Salut solennel.

— A 6 h. 1/2, Salut et bénédiction du T. S. Sacrement.

## AVIS PARTICULIERS A MM. LES ECCLÉSIASTIQUES

Les prêtres peuvent dire la messe votive de Saint Michel, par un indult, en date du 10 juin 1875, qui accorde cette faveur, même les jours de fête double majeur, à tout prêtre venant en pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

## AVIS AUX PÈLERINS

En vertu d'un indult accordé par le Souverain-Pontife, tous les fidèles peuvent gagner une indulgence plénière, chaque mois, en faisant la sainte communion dans le vénéré sanctuaire de Saint Michel.

VU ET APPROUVÉ :

† ABEL,

*Évêque de Coutances et Avranches.*

## TOLLE... TOLLE!!!

(Suite) (1)

Il est douloureux le spectacle de l'homme sans Dieu, sans prières, sans foi, sans espérances immortelles. Mais combien plus triste et plus amer est le tableau de la femme qui ne connaît pas, n'aime pas, ne prie pas Dieu ! Nous nous plaisons à le reconnaître, elles sont nombreuses les femmes chrétiennes, les mères vertueuses, les vierges innocentes, honneur et espoir de l'Église. Nos ennemis le savent bien ; aussi la campagne antidéiste n'annonce rien moins que le projet de ravir à la femme sa foi, sa vertu, son honneur, et, sur les débris de la famille chrétienne, établir la famille sans Dieu. L'inferral dessein est en voie d'exécution : plus de couche nuptiale bénie du ciel ; plus d'enfant sacré dans son berceau par le baptême ; plus de prières ni d'espérances sur la tombe. *Tolle !! Tolle !!*

Insensés qui voulez écarter Dieu de la famille, sur quelle base la fonderiez-vous ? *Quel lien donnerez-vous au mariage ? Quelle autorité accorderez-vous au père ? Quelle protection à la mère ? Quelle sauvegarde à l'enfant ?* Considérez les fruits empoisonnés de l'arbre de mort que vos mains criminelles veulent acclimater chez nous.

L'attrait passager de la jeunesse, la fragile beauté du visage, la séduction du regard, ces qualités du corps sont-elles capables d'entretenir une flamme qui ne doit pas s'éteindre ? Pas plus que les dons du corps, les dons de l'esprit ne peuvent fonder la famille. L'esprit est un astre solitaire qui aspire à briller plus qu'à s'unir ; son éclat souvent éloigne, loin de rapprocher. Que dire alors de l'impuissance des calculs de l'ambition et des combinaisons de la vanité ? La fascination d'un nom, l'illusion d'un titre, le prestige d'une belle fortune déterminent bien

(1) Voir la livraison précédente.

souvent des alliances imprudentes, unions à contresens, dont la nature s'indigne et dont la raison murmure ; sources malheureuses de crimes souvent, de catastrophes quelquefois, de tristesse toujours. C'est que la famille vient de quelque chose de plus élevé que les sens, de meilleur que l'esprit, de plus pur, de plus profond ; elle vient du cœur, elle procède de l'amour, l'amour qui appelle le dévouement, l'abnégation, le sacrifice, l'amour qui ne connaît qu'un mot : *se donner*.

Chose admirable et terrible à la fois : l'amour est un bienfait, il peut être un fléau. Les plus héroïques vertus, les crimes les plus honteux sont les fruits de l'amour. Combien donc il importe de savoir et le soutenir et le contenir : le soutenir, car l'amour est une flamme qui s'éteint faute d'aliment ; le contenir, car c'est un torrent débordé qui porte avec lui la dévastation et la mort.

Oui, c'est un don divin que l'amour ; mais ici, comme dans tout le reste, l'homme tombé a imprimé le cachet de sa décadence : l'expérience des siècles le proclame, l'histoire en porte le témoignage. Il semble que le joug de l'amour soit simple, facile et doux ; illusion ! A côté de ces élans sublimes du cœur, il y a une impuissance douloureuse à aimer longtemps, à aimer toujours, à aimer uniquement l'objet de notre première préférence. Pour se garantir contre lui-même, l'homme a imploré l'intervention de la loi ; il a dû reconnaître, ô douleur, la triste insuffisance de son serment d'amour, et la puissance publique invoquée, au lieu de garantir le cœur contre ses défaillances, a été lâche et odieuse ; elle a faibli, elle a sanctionné toutes les faiblesses, autorisé l'ignominie, ouvert la porte au crime. C'est assez dire que pour asseoir l'édifice de la famille, il faut creuser jusqu'au roc même de la religion : il faut mettre Dieu à la base ; sans cela, vains efforts, vains serments ; le foyer qui n'est pas appuyé à l'autel croulera.

L'union conjugale pour faire le bonheur des époux suppose la condition nécessaire à toute union, l'amour ; mais l'amour ne se maintient qu'à la condition de croître.

La saison des charmes passe comme à l'automne se flétrit et tombe la parure du printemps, l'âge vient, les traits s'altèrent, le visage perd son éclat, et déjà l'amour a disparu comme le voyageur en quête de plaisirs change de climat en changeant de saison. Voilà le lien conjugal qui tend à se rompre. C'est que ces jeunes époux n'ont point demandé à Dieu de bénir leur amour; c'est qu'apercevant l'un chez l'autre seulement la fragile enveloppe du corps, ils n'ont pas deviné l'âme qui s'embellit de vertus et riche de son trésor se rit des injures du temps au seuil même de l'éternité.

Cette impuissance de l'homme à alimenter et à contenir son amour est plus grande encore devant cette autre loi de la famille *la loi du sacrifice*; le dévouement peut-il germer dans un cœur voué à l'égoïsme? Et pourtant que d'épines, que de douleurs dans les âpres sentiers de la vie! C'est pour cela que l'Église avait institué un Sacrement, source efficace de force, et vous n'en avez pas voulu. Aussi, dans quel abîme d'ignominie vous êtes tombés! Oui; poussez des cris de joie, impies et athées de tout ordre et de tout rang, votre triomphe est sans pareil. Incapables d'aimer, vous descendez jusqu'au mépris de l'amour, et le scepticisme et l'immoralité aidant vous en riez comme d'un rêve amer; vous le foulez aux pieds comme une idole menteuse achevant de détruire la famille qui ne peut pas vivre sans lui. TOLLE... TOLLE!!!

Mais c'est trop peu pour les antidéistes de s'être avilis eux-mêmes, ils osent proclamer que là où il y a un amour sincère il ne peut y avoir de crime; que le devoir dans le mariage n'est rien, que le sentiment y est souverain et arbitre de tout; ils appellent le divorce un droit imprescriptible du cœur, l'adultère un droit inaliénable de la liberté, le serment de fidélité une absurdité, celui de soumission une bassesse. Eh bien, qu'ils triomphent! le divorce est passé à l'état de loi.

Mais, dit la sainte Écriture, *Abyssus abyssum invocat*, l'abîme appelle l'abîme: le lien conjugal est rompu, la paternité se découronne.

En faisant tomber de sa tête le diadème de la foi, l'homme perd avec la confiance de sa compagne le respect de ses enfants, oublieux de sa dignité et de sa responsabilité; il se voit ravir ses droits les plus incontestables. Les pouvoirs publics décrètent l'incapacité générale du père à instruire, à gouverner et à punir les enfants. La législation lui enlève le droit de tester; il reste désarmé devant l'ingratitude et la cupidité d'un fils prodigue et débauché. Il n'est plus que l'usufruitier de ses biens. Est-il devenu vieux et infirme? C'est un embarras; bien plus, c'est un obstacle. Il se verra abandonné cruellement par des enfants qu'auront enrichis ses sueurs et ses souffrances. Quelle humiliation! Veuille Dieu lui épargner un dernier opprobre en fermant sur lui sa tombe avant qu'il ne voie son nom déshonoré; car ces mêmes enfants s'arracheront les lambeaux de sa fortune morcelée, trouvant insuffisante la part accordée à chacun par la loi, ils chercheront dans le mariage le moyen d'ajouter à leur fortune, pour ajouter à leurs jouissances égoïstes. Vis-à-vis d'une société ainsi composée, l'enfant est une douleur pour la mère, une sollicitude pour le père. Qu'importe le besoin qu'éprouvent la société de soutiens, la patrie de défenseurs? Voilà le dernier résultat de cette fureur d'indépendance et de cette rage d'égalité dont sont possédés nos modernes socialistes: Arrière l'Église! haine à l'autorité! guerre à Dieu! Principes détestables, pouvez-vous donner lieu à des conséquences moins funestes!

L'homme avili par le mépris du nom de Dieu, s'il parvient à faire goûter à la femme le poison de l'impiété, la verra descendre plus bas que lui dans la voie de la dégradation. D'après le plan divin la femme doit être pour l'homme un aide et un soutien; elle a mission de l'élever, le purifier, le consoler, le détacher de la terre pour le conduire au ciel. Plus que l'homme, la femme goûte et comprend Dieu; elle est plus que lui riche d'affection et de dévouement; elle a plus que lui la passion du sacrifice, il n'y a pas un don qui ne soit au cœur de la femme; Dieu n'a rien fait de plus beau. Pour incliner vers elle le cœur de l'homme il lui a donné la beauté; il a mis dans son esprit de

la grâce et de la hardiesse ; dans son cœur, un trésor d'amour et de dévouement, et dans ce cœur il s'est choisi une place. S'il en est chassé, ces dons admirables se corrompent et leur corruption empoisonnera la société.

L'esprit de la femme dévoyée fera des prodiges d'audace. Aux jours de troubles, on entendra dans les clubs des cris d'impiété qui feront frémir ; ces cris sortiront de la bouche des femmes. On se pressera sur les boulevards pour assister à des conférences où l'on enseignera le matérialisme le plus éhonté, le socialisme le plus cynique ; ces conférences seront faites par des femmes. Aux jours de catastrophes, on rencontrera sur ces mêmes boulevards des bandes échevelées et sanglantes, mille fois plus redoutables que des bandés d'hommes ou de bêtes : ce seront des bandes de femmes.

Ce n'est pas tout encore. La femme qui renferme dans son cœur un plus riche trésor d'amour et a la vocation de plus grands sacrifices devient par la déviation de cet amour et par le mépris de cette vocation un prodige d'égoïsme.

Ennemie de la souffrance, lâche en face du sacrifice, elle ne saura pas être mère, ou bien si elle accepte une fois les premiers sacrifices de la maternité elle se hâtera d'en éviter les charges et d'en éluder les obligations. L'enfant pour elle est un fardeau, des mains mercenaires l'élèveront, un lait étranger le nourrira, pendant que fastueusement vêtue elle, sa mère, courra à toutes les fêtes, sera de toutes les soirées, ne laissera échapper aucune occasion d'étaler à tous les yeux son luxe et sa folle vanité. Comprend-on que pour une telle femme le mariage soit une servitude et le foyer une prison ? L'ennui domestique, mauvais conseiller s'il en fut, et un ennui intolérable, tourmenteront ce cœur frivole. Devra-t-on s'étonner alors de découvrir dans cette mère égoïste une épouse infidèle ?

C'est pourtant là l'abîme où aboutira la femme sans Dieu ; car il n'est donné à aucune force humaine de retenir sur cette pente criminelle l'infortunée qui s'y laisse glisser.

Aussi, de nos jours, des désordres de toutes sortes viennent-

ils affliger les cœurs catholiques. Les mille voix de la presse publient les scandales les plus ignominieux ; l'œil inquisiteur de la justice découvre des crimes qu'on aurait crus pour jamais enfouis dans les débris du paganisme ; on sent que l'esprit du mal travaille les sociétés. Dieu n'est plus là pour soutenir et fortifier contre le mal les faiblesses du cœur humain. Prenez-y garde. Votre cri judaïque TOLLE... TOLLE!!! Point de Dieu, point de prêtre, pourrait appeler sur notre pays des malédictions que vous seriez impuissants à conjurer. C'est aux âmes chrétiennes à détourner ces malheurs et à réserver au Christ dans la famille une place sacrée, d'où personne ne puisse le chasser.

---

## LA TERRE-SAINTE

(Suite)

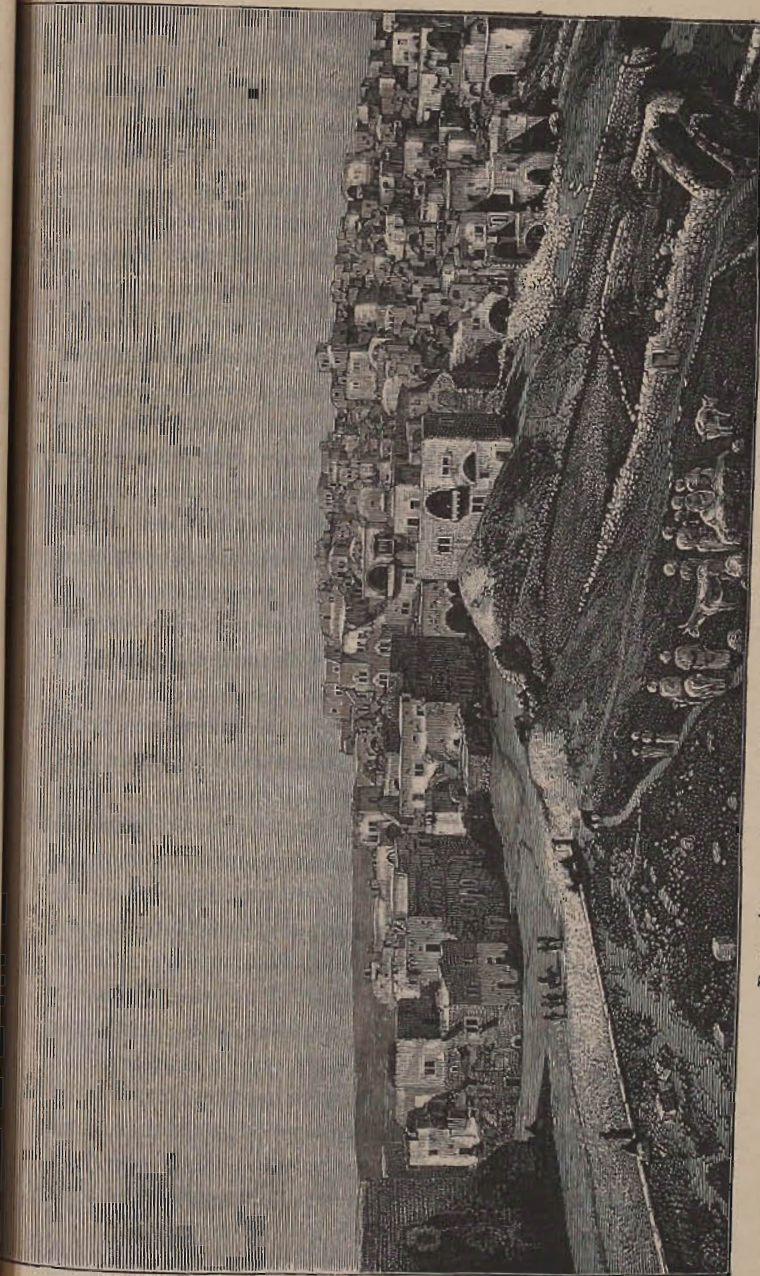
Bethléem ! Je vous ai parlé de cette jolie petite ville dans ma dernière lettre. Ce sera encore mon thème dans celle-ci. Vous vous rappelez sans doute que mes collègues et moi, nous nous étions séparés de notre aimable *cicerone* pour aller prendre notre repas préparé chez les Franciscains. A peine deux heures étaient-elles sonnées qu'on vint me prévenir que M. David m'attendait au parloir. C'était notre guide dévoué du matin qui venait me chercher pour me conduire à sa famille que j'avais promis de visiter. Je partis seul avec lui. Infatigable causeur, il employa tout le temps du chemin, environ un kilomètre et demi, à m'expliquer les beautés du pays et les différentes industries de ses compatriotes. Il me conduisit par la grande rue. Ne vous imaginez pas une voie large et spacieuse. En Orient, on ne connaît guère le service des agents voyers. L'usage du macadam n'est pas encore mis en pratique dans les rues, pas plus que l'empierrement sur les routes.

\*

Nous arrivons à la demeure de la famille David. Une grande cour précède les appartements. Vis-à-vis la grande porte d'entrée, à vingt-cinq mètres environ, est un vaste et double escalier de dix marches, avec rampe en fer. Les deux frères de mon guide sont là qui nous attendent. Aussitôt que je fus monté, l'aîné prit la parole et me souhaita la bienvenue. Je lui répondis en lui faisant part de tout le bonheur que j'éprouvais de voir leur belle cité et surtout d'avoir une réception si cordiale dans leur famille.

Je fus introduit dans une très grande salle carrée à plafond élevé. Une table était placée au milieu, avec des sièges tout à l'entour. Outre la porte d'entrée, trois autres portes à double battant donnaient sur cette salle. Lorsque le père est présent, tous les enfants gardent le silence. Le père absent, c'est l'aîné qui le remplace. En conséquence, je n'avais plus affaire qu'à l'aîné. Aussi, une fois entrés dans la maison, celui qui m'avait conduit, et qui, certes, le long de la route n'avait pas sa langue dans sa poche, ne prononça plus un mot. Tel est en Palestine le respect profond de l'autorité paternelle qu'aucun des fils ne se permettrait de prendre la parole sans en avoir obtenu de son père l'autorisation ou, en l'absence du père, de son frère aîné.

Après avoir conversé quelque temps sur la beauté de la contrée et sur la piété des catholiques de la ville, mon interlocuteur se leva, s'approcha plus près de moi et me dit à mi-voix : Nous sommes mariés tous les trois. Nos femmes désireraient vous saluer. Voudriez-vous agréer qu'elles vinssent vous présenter leurs hommages ? Sur ma réponse affirmative, il envoya son plus jeune frère les prévenir. Bientôt les trois portes s'ouvrent. Chacune sort de son appartement et je les vois arriver toutes les trois en même temps. L'ensemble de leur costume fixe mon attention, car c'est le même que portait il y a dix-huit cents ans la très sainte Vierge. Sur une sorte d'aube blanche serrée à la taille par une ceinture, elles portaient une tunique bleue à larges manches, dont le plastron en soie rouge était terminé par un feston jaune.



БЕТЛѢЕМ. — Vue du côté de Jérusalem (Extrait de *La Terre-Sainte*).

Je leur adressai quelques paroles de félicitation et de piété. Je leur parlai des grandes vertus dont les femmes catholiques de France donnaient l'exemple. Je leur dis qu'habitait l'endroit prédestiné qui vit naître le Sauveur du monde, elles devaient avoir assurément à cœur de puiser à longs traits à la source des grâces et de marcher courageusement dans les voies du dévouement et de la perfection, à l'exemple de sainte Paule et de sainte Eustochie dont elles vénéraient le tombeau, et surtout à l'exemple de la très sainte Mère du Rédempteur des hommes, qui avait habité leur ville. Mon truchement leur traduisait mes paroles, car elles ne connaissaient pas plus la langue française que je ne savais l'arabe. Elles paraissaient heureuses et satisfaites. Après quelques paroles de remerciements, elles se recommandèrent à mes prières. Elles allaient se retirer, lorsque l'aîné ajouta : Excellent Supérieur, vous avez bien des titres à notre vénération, mais vous voudrez bien encore ajouter celui d'accorder votre précieuse bénédiction à nos enfants. Sur un signe d'assentiment que je donnai, les femmes s'empressèrent d'aller chercher chacune ses enfants et de me les amener. Il y en avait sept ou huit de cinq à dix ans. Leurs mères paraissaient joyeuses en me les présentant. Je leur faisais une petite croix sur le front. Les plus grands se mettaient à genoux pour la recevoir. Je demandai au plus petit s'il savait bien sa prière par cœur ; son père lui dit de la réciter, et aussitôt, faisant le signe de la croix, il dit le *Pater* et l'*Ave* en arabe. Je demandai au plus grand s'il savait bien son catéchisme, son père me répondit qu'à huit ans il le savait tout entier et sans faute. Comme ces enfants paraissaient tous contents ! Comme ils semblaient remplis de satisfaction et de bonheur ! Pour moi, j'admirais leur bonne tenue et leur admirable modestie. Mais bientôt, sur un signe de l'aîné, femmes et enfants, après m'avoir salué, disparurent en rentrant chacun dans son appartement.

Je leur demandai alors la permission de me retirer, mais l'aîné me dit : Notre père sait que vous êtes ici. Il se réjouit dans la pensée de vous voir. Il serait bien contristé si vous

partiez sans lui faire visite. Il y a quinze jours qu'il est malade. Il vous attend. Conduit par les trois frères, j'arrivai à la chambre du malade qui était la cinquième. Quand je fus à côté de lui, il se découvrit avec le plus profond respect et me dit : On m'a annoncé le pèlerinage des cinq cents Français à la grotte de la Nativité, mais je n'en verrai aucun si ce n'est vous. Vous apportez donc une grande joie à mon âme en venant me donner votre sainte bénédiction. Notre maison ne voit pas souvent un représentant de Jésus-Christ venu de si loin, un apôtre si dévoué de son Évangile. Je rends grâces à Dieu pour le bonheur que vous me procurez. J'en garderai l'heureux souvenir jusqu'au dernier de mes jours. Votre heureuse visite m'aidera à bien mourir, en supportant plus patiemment mes souffrances et en me faisant obtenir une plus belle couronne au ciel... O Dieu de mes pères, puissé-je aller bientôt jouir avec vous de ces récompenses qui sont promises à la vertu et aux sacrifices ! En prononçant ces paroles, sa voix était émue et ses yeux versaient des larmes. J'étais attendri moi-même à la vue de cette foi patriarcale et de cette touchante sérénité d'âme. Ses trois fils se mirent à genoux pendant la bénédiction que je donnai à leur père vénéré. Avant de sortir, je lui adressai quelques paroles de consolation en lui assurant que je ne l'oublierais pas et que je le recommanderais au pèlerinage du glorieux Archange Saint Michel dont j'étais le directeur. Je l'invitai aussi à bien prier pour les pèlerins et pour la France, et d'offrir à Dieu ses souffrances pour obtenir la liberté de l'Église. Ses fils me reconduisirent ensuite à la grande salle, où j'arrivai tout ému du spectacle de foi vive dont je venais d'être le témoin.

La table qui était au milieu de la salle était proprement préparée et ornée d'un bouquet de fleurs, d'un grand verre et de plusieurs bouteilles dont une à forme originale. C'étaient des rafraîchissements. En Orient, toutes les fois qu'on fait une visite, il faut accepter un rafraîchissement. Je connais la coutume française, me dit leur chef ; chez vous, chaque personne

a son verre. Ici, en Palestine, il n'y a qu'un seul verre dans chaque famille. Je vous prie d'accepter ce cordial rafraîchissant. Nous serons heureux que vous le preniez. Cela nous portera bonheur. Votre visite nous fait le plus grand plaisir. *Dieu soit loué!*... Je pris donc le grand verre rempli de la liqueur bien-faisante, et après avoir souhaité guérison à leur bon père et santé à toute leur famille, j'en absorbai une partie, puis je passai le verre à mon voisin. Je sentis que le cordial ne me faisait pas de mal par les quarante degrés de chaleur dont nous gratifiait, le 26 mars, à Bethléem, le beau soleil d'Orient. Ne voulant pas accepter des deux autres bouteilles qu'il m'offrait, il me montra leurs travaux de sculpture sur les pierres de la contrée et sur celles venant de la mer *Morte* ou de la mer *Rouge*. Quelques sujets étaient parfaitement réussis, d'autres, quoique bien travaillés, laissaient encore à désirer. J'emportai comme souvenir un saint Jean baptisant Jésus-Christ. Après les avoir remerciés des deux heures délicieuses qu'ils m'avaient fait passer chez eux, je les quittai; c'était dans la grande rue où ils m'avaient reconduit et où ils tinrent à mettre à ma disposition mon *cicerone* du matin.

Heureux d'avoir retrouvé la liberté de la parole, mon guide, plein d'obséquieux dévouement, m'offrit de me conduire à l'établissement de dom Belloni, berceau de l'œuvre si importante de la Sainte-Famille. Cette œuvre a été approuvée par Pie IX et Léon XIII, par Mgr Valerga et Mgr Bracco, et par de nombreux évêques. Elle possède déjà l'Orphelinat catholique de Bethléem, le Noviciat des Frères de la Sainte-Famille et l'École d'agriculture de Beit-Gemal.

Quant à l'Orphelinat, situé à l'entrée de Bethléem, il renferme une centaine de jeunes enfants et deux cents externes auxquels on apprend l'arabe, le français, l'italien, l'histoire, la géographie, les mathématiques, le dessin, la sculpture et divers métiers qui peuvent aider plus tard ces enfants devenus grands à gagner leur vie. Inutile d'ajouter que l'instruction religieuse prime tout le reste. Dom Belloni a daigné me faire voir lui-

même, en détail, tout l'établissement, qui du reste n'a de remarquable que la vaste étendue des salles et sa magnifique vue sur la vallée des *Pasteurs* et sur le mont des *Francs*.

Le Noviciat compte environ trente religieux profès ou novices.

L'École d'agriculture est un domaine de neuf cents hectares de terrain, dû à la générosité du marquis de Bute, et qui contient quarante orphelins sous la direction des Frères de la Sainte-Famille.

Je dus me hâter de rejoindre la voiture qui m'attendait pour partir. La visite si intéressante que j'avais faite à la famille David m'avait pris mon meilleur temps. Mon guide me fut fidèle jusqu'à la fin. Il vint à la voiture avec moi; il voulut m'aider à y monter et à me mettre en bonne place. Mes compagnons de voyage du matin m'avaient attendu. Nous nous trouvions des derniers pour partir.

Voilà ma première visite à Bethléem. Mais pouvais-je me contenter d'une seule visite? Non. J'avais encore trop à voir pour n'y pas retourner. Aussi deux jours après j'y revenais, accompagné d'un prêtre de Paris et d'une demoiselle de Metz. Ils désiraient comme moi compléter leur première visite et donner satisfaction à leur piété.

Pour moi, je tenais à dire la sainte Messe dans la grotte de la Nativité, et dans ce second voyage j'ai eu cette consolation. Je l'ai dite pour tous nos Bienfaiteurs vivants et défunts. Lorsque j'eus fini mon action de grâces où j'ai passé des moments délicieux, j'ai visité les autres grottes adjacentes que je n'avais pas pu voir l'avant-veille. Je vis d'abord celle de saint Joseph, où il reçut de l'Ange l'ordre de partir pour l'Égypte avec l'Enfant et sa Mère. J'avais déjà vu celle des saints Innocents où, quarante-huit heures auparavant, j'avais offert le saint sacrifice. Je passai à celle de saint Eusèbe de Crémone, disciple et successeur de saint Jérôme, et à celle des saintes Paule et Eustochie, issues du sang des Gracques et des Scipion, qui distribuèrent la plus grande partie de leur fortune aux pauvres et vinrent s'établir à Bethléem, où elles fondèrent plusieurs monastères



sous la direction de saint Jérôme. La dernière grotte est celle où se trouve le tombeau de ce saint docteur. Son corps n'y est plus : il a été transporté à Rome, à Saint-Marie-Majeure, près de la Crèche du Sauveur des hommes qu'il a tant aimé et si bien servi. A côté de cette chapelle est le lieu où il pria et travailla jour et nuit, se faisant instruire dans les langues, correspondant avec tous les grands hommes de son siècle, confondant les hérétiques, commentant les Pères de l'Église et faisant la traduction de la Bible, que le grand Concile de Trente a déclarée *canonique*. C'est pourquoi on appelle cet endroit l'*oratoire* de saint Jérôme.

Le lieu où il enseignait aux enfants la grammaire et la crainte du Seigneur se trouve dans le couvent des Arméniens qui en permettent difficilement la visite.

Les trois couvents franciscain, grec et arménien entourent la basilique. Le plus remarquable des trois est, sans contredit, celui des Pères de Terre-Sainte, sorte de forteresse qui domine le versant nord de la montagne et devait être imprenable. L'église paroissiale est rebâtie à neuf dans de belles et gracieuses proportions ; elle sera pour les générations futures un souvenir de la munificence de l'empereur d'Autriche, François-Joseph, qui fit la visite des Saints-Lieux en 1869, à son retour de l'inauguration du canal de Suez et s'arrêta quelques jours à Bethléem. Nous dînons à la table où il prit lui-même ses repas avec sa suite ; son portrait et celui de l'impératrice décorèrent les murs de la salle à manger. Un bon religieux nous a raconté l'accueil touchant qui lui fut fait et l'impression heureuse que l'on a conservée de son passage.

J'aurais encore à vous parler de l'admirable basilique de Bethléem, de la grotte du Lait, de l'église des Pasteurs et du monastère des Carmélites nouvellement construit par une noble Française, mais ma lettre serait trop longue. Je finis. A une autre fois.

Agréer, etc.

ROBERT,  
*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*

## L'ANNÉE ARCHANGÉLIQUE

Le nom de Saint Michel dans l'Écriture-Sainte

(Suite) (1)

Passant à un autre ordre d'idées, et parcourant par la pensée la scène entière du monde, nous verrons au flambeau de la foi ce mot puissant *QUIS UT DEUS!* empreint sur tous les fronts qu'illumine le prestige de la beauté, du génie, de la science, de la gloire, de la puissance, de la majesté, de la sainteté; nous le verrons buriné sur toutes les merveilles de l'art et de l'industrie, sur toutes ces œuvres grandioses dont la magnificence nous étonne; nous le sentirons vibrer au fond de tous les nobles sentiments de toutes les vertus, de toutes les abnégations, de tous les dévouements, de tous les héroïsmes enfin. « O Lumière qui éclairez tout! O vie qui animez tout! O vérité qui nourrissez tout! O bien qui rassasiez tout! O amour qui unissez tout! O mon Père céleste, je vous loue en tout! » (*Bossuet*).

Si nous plaçant à un point de vue différent, nous considérons les inquiétudes, les peines, les souffrances, les angoisses sans nombre qui affligent l'humanité; les dissensions, les jalousies, les haines, les injustices, les crimes de toute sorte qui souillent la terre, les calamités, les fléaux, les guerres qui déciment les populations épouvantées, grand Dieu! quel déluge de maux! Quel lugubre concert de sanglots et de gémissements!

*QUIS UT DEUS!* répéterons-nous encore des profondeurs de cet abîme de misères : la Providence divine a des secrets impénétrables que nous devons adorer en tremblant. Dans sa main, le bien et le mal, le juste qu'elle prescrit et l'injuste qu'elle laisse faire, la vie et la mort sont les instruments de ses desseins éternels. « Quel mal y a-t-il dans la ville que le Seigneur n'ait fait? » (*Amos*, chap. III, v. 6).

(1) Voir les livraisons de juin, août, décembre 1884.

VI

Nous lisons au livre de la *Genèse*, chap. xxviii, que « Jacob étant parti de Bersabée et arrivant après le coucher du soleil dans un lieu solitaire, voulut s'y reposer, prit une pierre, la plaça sous sa tête et s'endormit. Et il vit en songe une échelle dont le pied était posé sur la terre, et dont le haut touchait au ciel; et des anges montaient d'un côté et descendaient de l'autre. Et Dieu était comme appuyé sur l'échelle et disait : Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, ton père, le Dieu d'Isaac, etc. »

Qu'il nous soit permis de comparer le repos du saint Patriarche sur la pierre du désert au repos mystique de l'âme chrétienne dans le silence de la retraite et de la méditation loin du bruit et des agitations du monde.

Bienheureuse halte au milieu des fatigues de la route, sommeil réparateur qui retrempe les forces épuisées, « qui me donnera des ailes comme à la colombe pour m'envoler et me reposer ? » J'irai chercher le désert sur la Montagne bénie où le saint Archange Michel a placé son trône terrestre; je demanderai le sommeil du silence et les songes fortifiants de la méditation et de l'oraison à ce Sanctuaire privilégié que les Anges honorent de leurs visites, et dont les voûtes semblent conserver l'écho de leurs célestes concerts.

C'est bien là cette solitude où le divin Maître « conduit l'âme infidèle quand il veut parler à son cœur. » Là toutes les pierres ont une voix qui répète *QUIS UT DEUS!* et aux pieds du céleste Prince l'âme a l'intelligence de cette exclamation sublime... Là elle songe divinement : elle voit le temple se substituer à la mystérieuse échelle, qui touchait à la terre et atteignait le ciel; elle voit Michel et ses Anges en descendre continuellement les degrés à l'appel de ses serviteurs, les couvrir de son bouclier, les défendre de son épée, leur apporter force et victoire; puis remonter au ciel présenter au Très-Haut leurs soupirs, leurs vœux, leurs travaux, leurs mérites. Et Dieu, comme appuyé

sur le haut de l'échelle lui dit dans le secret du cœur : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, ton père... je serai ton protecteur. »

Et en s'éveillant, elle sent que Dieu était vraiment là, et elle s'écrie avec le saint Patriarche : « Que ce lieu est redoutable ! C'est bien la maison de Dieu et la porte du ciel ! »

Nous avons goûté ce charme indicible de la présence de Dieu et des saints Anges, qui recueille si délicieusement l'âme et inspire la prière sous les voûtes majestueuses de la noble Basilique; nous avons médité aux pieds de la sainte Madone dans le religieux silence de son incomparable crypte dont les piliers supportent le sanctuaire et l'autel, comme les bras de Marie portaient Jésus enfant; nous avons entendu raisonner tous les échos de la sainte Montagne des hymnes et des saints cantiques à la gloire de l'Archange, aux grands jours des pèlerinages; heureux témoin d'un bienfait signalé de saint Michel, favorisé nous-même d'une protection bien sensible toutes les fois que nous l'avons invoqué; nous avons besoin de lui rendre des actions de grâces, d'exalter sa puissance, de glorifier son nom.

Tel est le motif qui nous a porté à étudier la sublime interprétation de ce nom admirable. Une méditation approfondie sur ce sujet si vaste et si relevé nous a terrifié dans le sentiment de notre insuffisance, mais pressé par notre reconnaissance, nous avons invoqué l'exemple du Psalmiste : *Credidi, propter quod locutus sum*, et nous avons essayé de parler.

Puisse cette esquisse à grands traits et trop imparfaite glorifier Saint Michel dans notre humiliation ! Qu'il daigne accueillir comme l'obole de la veuve l'humble offrande de notre indigence, l'associer au tribut de louanges et d'hommages que de nombreux pèlerins déposaient naguère à ses pieds dans ce sanctuaire auguste d'où il étend son bouclier protecteur sur notre Patrie bien-aimée.

Phare d'espérance au milieu de la tempête, guide notre frère esquif, ne le laisse pas sombrer !

Sainte Montagne, nos yeux se lèvent vers toi, en implorant le secours que nous attendons !

Puissant Archange, arme ton bras pour notre défense. Souviens-toi de nous, Michel, prince très glorieux, prie pour nous le Fils de Dieu, ici, partout et toujours ! *QUIS UT DEUS!*

---

### CULTE DE SAINT MICHEL

---

Une belle statue de Saint Michel terrassant le dragon a été inaugurée à Vieux, près Caen, le dimanche 10 mai dernier. Richement polychromée et avec un goût exquis, elle a pris place dans le chœur de l'église, du côté de l'épître, sur un gracieux piédestal où se lit le cri de guerre de l'Archange : *Quis ut Deus.*

Le curé, M. l'abbé Deschamps, avait invité pour prêcher la cérémonie un enfant de la paroisse, M. l'abbé Martin, aumônier de la Visitation de Caen. A la fin des Vêpres, la statue fut solennellement bénite par M. le Curé, et on chanta avec enthousiasme le cantique : *Saint Michel, à votre puissance...* Ensuite, le prédicateur monte en chaire. Il exposa avec force et clarté les grandeurs de l'Archange, en montrant qu'il avait toujours été le champion invincible des droits de Dieu et de l'Église, le protecteur de la France et le défenseur des âmes persécutées. Il félicita la paroisse de Vieux de se consacrer à ce puissant Prince de la Cour céleste. Et il dit à ses auditeurs que la statue de Saint Michel, chaque fois qu'ils la verraient, devait leur rappeler qu'il fallait, à son exemple, lutter énergiquement contre le mal, figuré par le dragon, et employer, pour le vaincre, les armes angéliques : l'humilité et l'amour de Dieu. Que Saint Michel leur soit en aide, et ils triompheront.

La cérémonie a été vraiment belle et touchante. Elle va donner un nouvel essor au culte de Saint Michel dans la paroisse de Vieux et les environs.

### AU RÉDACTEUR

---

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je vous prie de me renouveler mon abonnement aux *Annales du Mont-Saint-Michel* pour l'année qui commence avec le numéro d'avril.

Dans votre dernier numéro, dans l'article intitulé *Guillaume de Saint-Pair*, vous vous demandez quelle était la position des lieux désignés sous le nom de *Poelet* et de la  *cité de Ridolet* ; ces localités dites-vous sont probablement englouties aujourd'hui par la mer. Voulez-vous me permettre de vous donner quelques renseignements à leur sujet ?

Cette forêt de Quokelunde, séparant Avranches de la Bretagne, est évidemment celle que d'autres nomment forêt de Sciscy, laquelle a laissé son nom modifié par les siècles aux îles Chausey. Je n'ignore pas que l'existence de cette forêt a été contestée ; cependant je crois que de grands bois s'élevaient sur nos côtes normandes et bretonnes aux environs d'Avranches et de Cancale, c'est-à-dire là où se trouve aujourd'hui la baie de Cancale.

Quant au *Poelet* et à la  *cité de Ridolet* il n'y a aucun doute possible. Le *Poelet* c'est le Poulet, *pagus Alethi*, le canton d'Aleth, circonscription formant encore au siècle dernier le doyenné de Poulet, dont le chef-lieu rural était Saint-Jouan-des-Guèrets, mais qui renfermait la ville de Saint-Malo et Saint-Servan son faubourg.

La  *cité de Ridolet* est certainement une mauvaise lecture ou une mauvaise copie ; il faut lire et dire la  *cité de Quidalet* ; de même que le Poulet est la région d'Aleth, en breton *pou Aleth*, de même Quidalet signifie le bourg d'Aleth *gwic Aleth*. Or, Aleth c'est cette ville gallo-romaine dont saint Malo fut le premier évêque, que ruinèrent les invasions du IX<sup>e</sup> siècle et dont il ne reste que quelques vestiges dans le quartier de Saint-Servan appelé encore la Cité.

Guillaume de Saint-Pair, disant donc qu'on allait jadis

D'Avranches droit à Poelet  
A la cité de Ridolet,

nous apprend qu'alors on se rendait directement d'Avranches

à Aleth, c'est-à-dire à Saint-Servan, sans avoir besoin de contourner, comme il faut faire aujourd'hui, toute la baie de Cancale.

Faites de cette petite note l'usage que bon vous semblera, mon Révérend Père, et agréer l'expression des sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et obéissant serviteur.

L'Abbé GUILLOTIN DE CORSON,  
*Chanoine honoraire.*

---

## VARIÉTÉS

### L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS DANS L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

(Suite) (1)

« Bientôt pourtant, continue M. de la Borderie, la réaction arriva. A la mort de Guillaume, fils d'Irfoi, Hervé, son frère et son héritier, enleva aux moines la dime qu'il leur avait donnée; — vers le même temps, Beudoin, fils d'Homenès, leur arracha violemment, pour se l'approprier, la terre de Torpol, qu'ils tenaient de la générosité de Tréhan; — enfin un descendant et héritier de ce dernier, très vraisemblablement son petit-fils, appelé Hélié Bouterat, ne se gêna pas pour reprendre une bonne partie des libéralités de son aïeul.

» Mais tous ces larrons finirent tour à tour par venir à résipiscence. Hervé, frère de Guillaume fils d'Irfoi, frappé de la main de Dieu, se voyant atteint d'une maladie mortelle, appela près de lui Baudry, archevêque de Dol (de 1107 à 1130), et sur son ordre, il rendit leur dime aux moines, qui lui dirent une trentaine de messes après sa mort et célébrèrent tous les ans pour lui un service anniversaire (2). Beudoin, fils d'Homenès, tint plus longtemps; nombre de fois il fut frappé des foudres de l'excommunication sans vouloir lâcher prise, mais enfin la vieillesse eut raison de lui; sentant venir son dernier jour, il restitua aux moines, vers 1140, la terre qu'il leur avait usurpée

(1) Voir la livraison précédente.

(2) D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 522.

et fit affirmer solennellement cette restitution non seulement par son fils aîné Guérin, mais par tous ses fils et filles; puis il demanda et reçut des moines l'habit monastique, et il obtint même d'eux l'engagement de recevoir dans leur communauté l'un de ses fils, soit l'aîné, soit tel autre que l'aîné leur désignerait (1). — Hélié Bouterat n'attendit pas la maladie pour réparer ses torts; en pleine santé, assisté de ses deux fils aînés, il vint au Mont, et là, sur l'autel du grand Archange, touchant la relique insigne du bras de saint Aubert, il renouvela, presque dans les mêmes termes, la donation jadis faite par son aïeul Tréhan de Saint-Broladre, à laquelle il ajouta encore une acre de pré. L'acte dressé pour constater cette confirmation nous apprend que le verger de Tréhan avait été depuis sa mort changé en vigne (2). »

Mais les moines ne furent pas seulement attaqués à Saint-Broladre par les laïques; Jean, trésorier de Dol sous l'épiscopat de Rolland (1177-1187), et dont le mauvais vouloir envers le Mont-Saint-Michel nous est déjà connu, prétendit que la trésorerie de Dol avait des droits sur l'église de Saint-Broladre. Les religieux, désireux de la paix, firent comme à Montdol; ils donnèrent quelque chose à cet avide trésorier et lui firent retirer ses plaintes (3).

Vers le même temps, Étienne, évêque de Rennes (1168-1178), fut délégué par le Saint-Siège pour mettre d'accord les moines du Mont-Saint-Michel et un clerc nommé Pierre qui prétendait aussi avoir droit sur l'église de Saint-Broladre. Ce dernier, sur l'avis du prélat, renonça toutefois à ses prétentions moyennant 10 livres, monnaie du Mans, que l'abbé du Mont-Saint-Michel lui versa par l'entremise de l'abbé de la Vieuville; puis il prêta serment entre les mains de l'évêque de Rennes et en présence d'Albert, évêque de Saint-Malo, de ne plus jamais inquiéter les religieux du Mont (4).

L'Abbé GUILLOTIN DE CORSON,  
*Chanoine honoraire.*

(A suivre.)

(1) *Cart. du Mont-Saint-Michel*, f° 102.

(2) *Ibidem.*

(3) *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86, p. 769.

(4) *Chronique de Robert de Thorigny*, abbé du Mont-Saint-Michel, II, 292.

FAVEURS OBTENUES

*par l'intercession de Saint Michel*

**Calvados.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel pour le succès d'une mission qui avait été placée sous sa protection. X.

**Eure.** — Mon R. Père, gloire et reconnaissance à Saint Michel que j'ai prié dans plusieurs circonstances difficiles et qui m'a toujours exaucé. Veuillez accepter, mon R. Père, l'offrande de 30 fr. que j'ai l'honneur de vous adresser en action de grâces, et faire brûler une lampe pendant neuf jours devant la statue du saint Archange. *Un abonné.*

**Seine.** — Mon R. Père, ma fille a été reçue à son examen. Veuillez faire célébrer une messe d'action de grâces, remercier Saint Michel et publier cette faveur obtenue dans vos *Annales*. M.

**Manche.** — Mon R. Père, m'étant trouvée dans une grande inquiétude, et ne sachant quelle décision prendre au sujet d'une action très importante, je me confiai à la protection de Saint Michel, lui promettant si j'étais exaucée une messe en action de grâces, ainsi que l'insertion de cette faveur dans les *Annales*.

Et ayant obtenu les grâces que je sollicitais, je vous envoie 3 fr. en timbres, dont 1 fr. pour vos Apostoliques et 2 fr. pour la messe d'action de grâces. L.

**Haute-Savoie.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint un bon de poste de 5 fr. pour une messe de reconnaissance à Saint Michel, par l'intercession duquel j'ai obtenu une réussite d'examen. M. de L.

**Nord.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser une offrande de 15 fr. pour votre École apostolique en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Saint Michel. M. G.

**Orne.** — Mon R. Père, je vous adresse un mandat-poste de 7 fr., dont 2 fr. pour renouveler mon abonnement et 5 fr. pour vos Apostoliques, en reconnaissance d'une grâce temporelle obtenue et que j'avais placée sous la protection de Saint Michel. A. L. B.

**Loiret.** — Mon R. Père, ci-joint modeste offrande à Saint Michel pour une grâce obtenue et pour en demander une autre. N.

ANNALES

DU

MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Fête de l'anniversaire du couronnement de Saint Michel. — Heures des messes pendant la saison d'été. — Fête de Notre-Dame-des-Anges (2 août). — Fête de Saint-Michel (29 septembre). — Pèlerinage de Chartres au Mont-Saint-Michel. — Feuillet d'histoire : Le Combat de la Broussinière (*gravure*). — École apostolique. — Le cercle catholique d'Alençon au Mont-Saint-Michel. — Variétés : L'Abbaye du Mont-Saint-Michel et ses prieurés dans l'archidiocèse de Rennes (*suite*). — Faveurs obtenues.

FÊTE DE L'ANNIVERSAIRE

DU COURONNEMENT DE SAINT MICHEL

Le huitième anniversaire du couronnement a rappelé les pieux pèlerins au sanctuaire du saint Archange; malgré les difficultés de l'époque, l'inclémence de la saison, les fatigues de la route, ils sont venus cette année encore.

Plus que leur nombre, leur piété et leur foi nous ont consolés dans les douloureuses épreuves que les œuvres de Dieu traversent en ce moment.

Un *triduum* de prières précéda la solennité fixée au dimanche 5 juillet.

Ce jour-là, dès 5 heures du matin, les prêtres occupaient les différents autels, offrant l'hostie de salut pour l'Église et la France.

La messe de communion venait de finir, et les fidèles serviteurs de Saint Michel terminaient leur action de grâces lorsque retentit aux pieds de l'abbaye le cantique si connu :

Saint Michel, à votre puissance  
Nous venons demander l'appui des anciens jours.

C'étaient les pèlerins d'Alençon groupés sous la bannière des cercles catholiques qui gravissaient les vastes escaliers conduisant au sanctuaire.

Du haut des plates-formes les Apostoliques saluaient les nouveaux arrivants par le chant majestueux du *Sancte Michaël*.

La vieille basilique ouvrit toutes grandes ses portes à cette phalange de généreux chrétiens; pour eux se célébra la messe solennelle chantée par nos jeunes Apostoliques; pour eux les échos du temple aérien redirent les plus beaux cantiques au Prince des Anges; pour eux aussi M. l'Aumônier du lycée d'Alençon puisa dans son cœur inspiré des paroles apostoliques et traça un saisissant tableau des devoirs du chrétien à l'époque actuelle.

A 2 heures 1/2, les pèlerins étaient de nouveau réunis dans l'enceinte de la basilique; ils s'unissaient au prêtre récitant le chapelet de Saint Michel, suppliant les neuf chœurs angéliques et leur glorieux Chef de veiller sur leurs entreprises, de les soutenir dans leurs luttes et de les assister à l'heure du dernier jugement.

C'est alors que se déroula cette procession à N.-D. du Mont-Tombe, qui impressionne si vivement les pèlerins. On descendit par les sombres couloirs et les humides galeries dans ce beau cloître et ce beau dortoir des anciens moines. On s'arrêta sous les nobles voûtes de la salle des Chevaliers, et tous d'une même voix chantèrent le *Domine salvum fac*

*Pontificem nostrum Leonem*. Alors le cortège franchit l'entrée de la célèbre crypte des Gros-Piliers; on fit cercle autour de la vierge Noire, pendant que les Apostoliques de leurs voix enfantines redisaient ces beaux versets : *Monstra te esse matrem... Iter para tutum... Miles fac et castos*.

Après l'acte de consécration à Marie, la procession reprit le chemin de la basilique, y retrouva l'autel illuminé. Chacun s'agenouilla pour une dernière prière, s'inclina sous la bénédiction du T.-S.-Sacrement, leva une dernière fois les yeux vers la statue de l'Ange triomphateur, et sortit pendant que les Apostoliques chantaient leur cantique d'adieu qui est aussi leur hymne de bienvenue : *Sancte Michaël Archangele, defende nos in prælio, ut non pereamus in tremendo iudicio*.

---

#### HEURES DES MESSES PENDANT LA SAISON D'ÉTÉ

---

Du 1<sup>er</sup> au 16 octobre, fête de l'apparition de Saint Michel, il y a dans la Basilique.

Tous les jours :

A 5 heures 1/2, messe de communauté.

A 7 heures 1/2, messe de communion.

Tous les dimanches et fêtes :

A 6 heures 1/2, première messe.

A 7 heures 1/2, messe de communion.

A 11 heures, messe des pèlerins.

A 6 heures 1/2 soir, salut et bénédiction du Saint-Sacrement.

FÊTE DE NOTRE-DAME-DES-ANGES (2 août)

La Basilique du Mont-Saint-Michel possède, par un indult de Pie IX, l'insigne faveur de la **Portioncule**. Chaque année, un grand nombre de fidèles viennent profiter des indulgences si nombreuses obtenues par saint François d'Assise. Nous exhortons nos associés qui le peuvent, à ne point négliger une si heureuse occasion de purifier complètement leur âme, et de payer, par une peine légère, les dettes que nous contractons presque inévitablement envers la justice de Dieu.

Les indulgences de la Portioncule pourront être gagnées depuis le samedi 1<sup>er</sup> août, aux premières vêpres de la fête, jusqu'au soir du lendemain.

FÊTE DE SAINT MICHEL (29 septembre)

La neuvaine préparatoire à la fête de Saint Michel commencera le lundi 21 septembre. Il y aura chaque jour plusieurs messes depuis 5 heures 1/2 jusqu'à 7 heures 1/2; et le soir à 6 heures 1/2, récitation du chapelet de Saint Michel, suivi du salut du Saint-Sacrement.

Mardi 29 septembre, à 7 heures 1/2, messe de communion;  
à 10 heures, grand'messe solennelle,  
sermon après l'Évangile;  
à 2 heures, vêpres solennelles suivies  
du salut et de la bénédiction du Saint-Sacrement.

Nous invitons tous nos associés à faire la sainte communion le 29 septembre, jour de la fête, et à prier le puissant Archange pour l'Église et pour la France.

PÈLERINAGE DE CHARTRES AU MONT-SAINT-MICHEL

Nous recevons du sympathique rédacteur du *Courrier d'Eure-et-Loir* le récit suivant du pèlerinage chartrain au Mont-Saint-Michel :

Six cents pèlerins environ partaient de Chartres samedi soir pour aller prier, en son sanctuaire du Mont-Saint-Michel, l'Archange protecteur de la France.

Grâce aux précautions prises par les organisateurs du pèlerinage et notamment par M. l'abbé Guérin, vicaire de la cathédrale de Chartres, chargé de la direction, le voyage se fait dans d'excellentes conditions.

Au départ de Chartres, une foule sympathique accompagne les pèlerins jusqu'au lieu d'embarquement. On part. *L'Ave maris stella* éclate de tous côtés. Les enfants de Notre-Dame de Chartres, au moment d'aller saluer, au milieu des flots, d'où s'élève son trône, Saint Michel, le chevalier de Marie, mettent leur voyage sous la protection de leur Reine commune. Le chapelet succède au chant qui célèbre *l'Étoile de la mer*. A Courville, à la Loupe, à Nogent, des amis s'unissent à nous. *Vive Notre-Dame de Chartres! Vive Saint Michel!* Le vrai voyage commence.

A sept heures du matin, sous une brume intense, nous apercevons, au travers d'un épais brouillard, la masse du Mont qui s'estompe à l'horizon. Courage et confiance, Saint Michel ne laissera pas ses pèlerins sous la pluie. En effet, au moment où les premiers d'entre nous passent la porte de la ville, la brume se dissipe. Nous aurons une splendide journée.

Vite à la basilique. Les petites rues du Mont sont gravies à la hâte. Partout l'accueil le plus cordial. On nous indique les pentes les moins mauvaises. Nous voilà parvenus au donjon. Un dernier effort, un peu rude, nous sommes sur la plateforme. C'est la basilique, c'est Saint Michel. Tout le monde s'agenouille et prie devant sa statue.

Les messes commencent. Une trentaine de prêtres du diocèse de Chartres nous ont accompagnés. Partout le saint sacrifice, partout des communions. Quelles ardentes prières pour l'Église, le Souverain-Pontife et la France!

Vite, il faut redescendre les quelques cents mètres au bout desquels nous trouverons le pain du corps. L'heure presse. La messe solennelle nous rappelle à la basilique.

Déjà, à notre arrivée, nous avons vu au haut des degrés notre vénéré curé, M. l'abbé Dancret, nous accueillant avec son bon sourire. Arrivé de la veille au Mont, il nous y attend et nous reçoit au milieu des bons Pères qui se multiplient et se font tout à tous.

C'est M. le Curé qui célèbre l'office solennel, assisté de MM. les abbés Delepine et Rebiflé. Les chants liturgiques se font entendre, et le *Credo*, jeté par les six cents voix des pèlerins aux voûtes de la basilique, commente le *Quis est Deus* du glorieux Archange.

L'un des vicaires de Notre-Dame de Chartres, M. l'abbé Pichot, monte en chaire, et dans une allocution qui touche profondément son auditoire, il dit à quels titres, catholiques, Français et Chartrains, nous avons le devoir d'invoquer Saint Michel et le droit de compter sur sa protection. Une pieuse prière à Saint Michel, quelques avis de M. l'abbé Guérin terminent la cérémonie, puis on se sépare pour quelques instants.

C'est l'heure du déjeuner, des promenades sur les grèves. On visite l'oratoire de Saint-Aubert, les enfants courent à la recherche des coquillages et chacun se fait plus ou moins enfant à leur suite. On se rencontre, on échange les premières impressions de cette journée bénie. Un regard des grèves à la Merveille, à la basilique, le cœur y est déjà, c'est aux jambes à y porter le corps. Deux heures et demie vont sonner, c'est l'heure de l'exercice. A l'escalade du ciel!

Le Révérend Père Supérieur des Pères de Saint-Michel récite le chapelet de l'Archange et bénit les objets achetés par les pèlerins; puis la procession se forme au chant des litanies

des saints, dont un Père, à la voix vibrante, chante les versets. Le pèlerinage tout entier répond par cette invocation cent fois répétée : *Sancte Michaël, ora pro nobis.*

La procession, au chant des litanies, parcourt la basilique, dont une partie est encore livrée aux ouvriers qui la restaurent, la plate-forme du *Plomb-du-Four*, le cloître, joyau sans pareil, la Merveille de la Merveille, puis elle descend dans la crypte des Gros-Piliers. De partout retentit l'invocation : *Sancte Michaël, ora pro nobis.* Tous les cœurs, toutes les âmes sont fondues dans une prière commune. Quel délicieux, quel édifiant spectacle!

Mais nous voilà dans la crypte des Gros-Piliers, devant la statue de Notre-Dame du Mont-Tombe, la vierge Noire du Mont. Notre-Dame de Chartres, nous vous retrouvons donc à cette heure de notre pèlerinage.

Alors de tous les cœurs, de toutes les voix jaillit le cantique des Chartrains :

Protectrice de la France,  
Vierge de Chartres, au secours!  
Fais éclater ta puissance  
Comme dans les anciens jours.

Quel moment d'émotion indicible, de bonheur quasi céleste! Les yeux se mouillent de douces larmes, les chants semblent, par leur ardeur, vouloir faire violence au ciel : Vierge de Chartres, au secours! au secours! et les voix des arrivants se mêlent aux voix de ceux qui déjà sont groupés au pied de l'autel, et du fond des longs couloirs, l'écho nous rejette encore ce cri de notre cœur : Vierge de Chartres, au secours! au secours!

M. le Curé de la cathédrale se fait l'écho des sentiments de tous, et dans quelques paroles émuës, il nous engage à persévérer dans la prière : Dieu nous exaucera, nous dit-il encore, bien que nous ne voyons pas nos prières recevoir aussitôt l'effet que nous en attendons.

Les cantiques reprennent, la procession se reforme avec un



ordre admirable et bientôt nous voilà dans la salle des Chevaliers. Elle est immense. Là, tous réunis, nous entonnons de tout notre cœur le cantique des pèlerins à Saint Michel :

Saint Michel, à votre puissance,  
Nous venons demander l'appui des anciens jours.  
Qu'il monte jusqu'à vous ce vieux cri de la France,  
Saint Michel, à notre secours !

L'effet de ces six cents voix, unies dans un cri d'espérance et de prière, est incomparable. On entonne le *Magnificat*, entrecoupé du chant de l'*Ave Michaël*, sur le ton du *Magnificat* de Lourdes, et nous remontons à la basilique.

Le salut du Saint-Sacrement y termine les pieux exercices de cette journée.

Personne, toutefois ne quitte encore le sommet du Mont. C'est l'heure où la marée va monter et nous voulons, du haut de cet admirable observatoire, contempler le flot arrivant et qui nous apporte avec lui cette grande voix de la mer qui semble chanter sans fin la gloire de son Créateur.

La voilà. Les grèves se recouvrent, le flot vient battre les murailles du vieux Mont, les remparts sont couronnés de centaines de têtes, et du phare, sur lequel a bien voulu nous conduire l'un des bons Pères, le plus affable de tous (et Dieu sait ce qu'ils ont tous été bons et aimables pour les pèlerins), le spectacle est à la fois grandiose du côté de la mer et très amusant du côté des plates-formes.

Toute la soirée, les remparts ont été couverts de visiteurs, surtout du côté de Tombelaine, où l'on aperçoit un panorama magnifique et la haute mer.

Lundi matin, communions nombreuses à toutes les messes particulières, et à la messe solennelle du pèlerinage.

Il y avait de longues années, paraît-il, que la basilique n'avait reçu à la fois autant de pieux pèlerins. Puissent les fils de Notre-Dame de Chartres avoir donné un élan nouveau à la foi des chrétiens de France ! Saint Michel est le vainqueur du

démon. Il a fait entendre aux anges révoltés le *Quis ut Deus* qui les a terrassés et plongés dans l'enfer. N'avons-nous donc pas aujourd'hui, plus que jamais, à faire triompher les droits de Dieu ? N'est-il pas temps que le *Quis ut Deus*, une fois de plus, vienne remettre chacun et chaque chose en son lieu ? C'est l'œuvre de Saint Michel.

Oh ! oui ! que nos pèlerinages courent et se pressent aux pieds de la Vierge Marie ! Sous quelque titre qu'elle soit invoquée, c'est la Mère des miséricordes et nous avons tous personnellement besoin de la miséricorde. Notre pauvre pays en a besoin, lui aussi. Marie nous la donnera.

Mais nous avons aussi besoin de la justice qui frappe ceux que la miséricorde ne saurait atteindre, ceux qui s'endurcissent contre Dieu. Et Saint Michel, ne l'oublions pas, Saint Michel est l'ange des justices éternelles.

A Saint Michel donc, et que de la France entière jaillisse cette prière que nous avons été si heureux et si fiers de chanter à ses pieds :

Saint Michel, à votre puissance,  
Nous venons demander l'appui des anciens jours.  
Qu'il monte jusqu'à vous, ce vieux cri de la France,  
Saint Michel, à notre secours !

Hélas ! l'heure a sonné, il faut quitter le Mont. M. le Curé de Notre-Dame offre, en notre nom, le témoignage de notre reconnaissance, aux bons Pères qui nous ont littéralement entourés, pendant notre séjour, de complaisance, d'attention, d'affabilité paternelle ; puis M. l'abbé Pichot, au nom du pèlerinage, remercie M. le Curé de la cathédrale qui n'a pas craint de compromettre sa santé en venant de si loin présider au pèlerinage de sa paroisse ; il remercie M. l'abbé Guérin, l'infatigable ouvrier de cette œuvre de foi et demande pour ces Messieurs, une petite prière spéciale.

Le retour s'est, comme le départ, admirablement passé. L'*Ave maris stella*, le chapelet, la prière en ont divisé les

\*

heures, et de temps en temps un cri de *Vive Saint Michel!* parti de l'un des wagons, parcourait en un instant le train tout entier.

Oui, *Vive Saint Michel*, les Chartrains ne lui ont pas dit adieu, mais au revoir.

DUBREUIL.

---

## FEUILLETS D'HISTOIRE

---

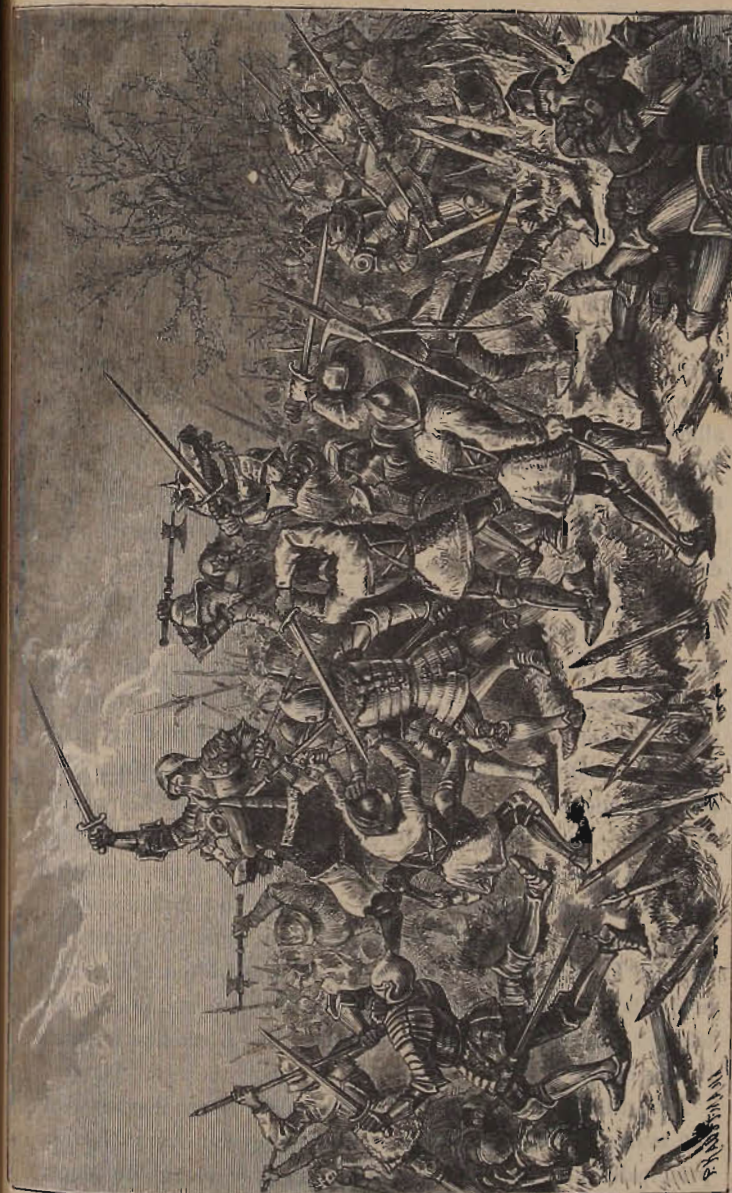
### LE COMBAT DE LA BROUSSINIÈRE

---

C'était en 1422. Charles VI venait de mourir léguant à son fils une armée découragée, une couronne disputée, des provinces envahies : les lis de France s'effaçaient devant les léopards d'Angleterre. Mais Saint Michel se levait pour la défense de son peuple, et déjà son action se faisait pressentir autour de l'Abbaye forteresse, dernier asile en ces contrées de la prière française et du courage français.

Vers ce temps-là, l'occasion cherchée de frapper un coup d'éclat qui relevât les esprits se présenta et fut saisie par Jean d'Harcourt, capitaine du Mont. A la fin de l'été de cette année 1422, ses espions l'avisèrent qu'une troupe de 2,500 ou 3,000 Anglais, gorgés de butin, rentrait en Normandie après avoir saccagé l'Anjou et le Maine. Aussitôt Jean d'Harcourt, alors en Touraine, envoya des ordres pour concentrer les débris de ses compagnies et leur donna rendez-vous à Laval. Laval se trouvait sur le passage des Anglais et faisait partie de cette ligne de communication qu'on espérait établir entre le Mont-Saint-Michel et le centre de la France. Conseil y fut tenu, dans lequel on prit la résolution de couper le parti ennemi.

Le lendemain, qui était un dimanche placé entre le 29 septembre, fête de l'Archange et le 16 octobre, anniversaire de son apparition à saint Aubert, Jean d'Harcourt se porta au petit



Le Combat de la Broussinière

village de la Broussinière, non loin de la Gravelle sur la marche de Bretagne; il s'était mis à la tête de ses gens de pied et devait attendre en bataille, tandis que le Breton Louis de Trémargan et Ambroise de Loré, avec cent soixante lances, iraient à l'ennemi pour le harceler et l'attirer.

Que nul ne dédaigne cette escarmouche qui ne commença pas encore peut-être le grand relèvement national, mais qui en fut un symptôme avant-coureur, car elle fit battre à nouveau pendant bien des jours le cœur perclus de la patrie.

Une réserve était formée par la compagnie de Jean de la Haye, baron de Coulonces, serviteur de Saint Michel. Vers huit heures du matin, les Anglais furent en vue sur la route du Maine. Ils allaient en belle ordonnance, chassant devant eux les lances de Trémargan, et ne voyant ni les gens de pied du comte d'Aumale ni la réserve de Jean de la Haye. A la distance d'un trait d'arc seulement, ils reconnurent l'embuscade et prirent position de défense, plantant au-devant de leur front les pieux ferrés qu'ils portaient toujours en abondance pour former chevaux de frise et rompre le choc des cavaliers; mais cette fois, cela ne leur devait pas réussir: les gens de pied d'Harcourt, marchant sous la devise qui ne voulait « aultre ayde, sinon Saint Michel, » tournèrent la palissade improvisée et chargèrent avec une telle furie que quatorze cents Anglais demeurèrent sur la place à ce premier choc, et « furent faits enterrer par le héraut d'Alençon. » En suite de quoi trois cents furent tués en fuyant par les gens d'armes, et d'autres çà et là: « car n'en échappa presque aucun, à l'exception de cent prisonniers. » Parmi les captifs était le chef anglais Alexandre de la Pole, frère cadet du comte de Suffolk, Thomas Bourg ou Borough, Thomas Clifton et dix-huit nobles hommes, qui payèrent une très forte rançon. Dans l'histoire ce combat porte le nom de la Gravelle; il eut lieu où nous l'avons dit.

Jean d'Harcourt était un vrai homme de guerre: il poursuivit son avantage et se dirigea à marches forcées sur Avranches, la principale entre les citadelles qui faisaient le blocus du Mont-

Jean de la Pole, autre frère de Suffolk, tenait la place et sortit au-devant des Français à la tête de sa forte garnison. Les écrivains du temps ne disent pas où la rencontre eut lieu; on sait seulement que La Pole fut battu et pris.

Malgré la perte de leur chef, les Anglais d'Avranches résistèrent très vaillamment derrière les murailles, et le duc de Bedford eut le temps de leur envoyer du secours: ce qui força Jean d'Harcourt à faire retraite, en laissant derrière lui Robert d'Estouteville pour tenir la campagne, avec le Mont-Saint-Michel pour refuge et base d'opérations.

Paul FÉVAL.

---

## ÉCOLE APOSTOLIQUE

---

*Lettre d'un élève de l'École à sa famille après sa consécration.*

CHERS PARENTS,

Il y avait déjà longtemps, bien longtemps que je demandais une grâce au bon Dieu par l'intercession de Saint Michel; grâce insigne qu'il me tardait de recevoir. Dieu, dans sa miséricorde, a jeté un regard de compassion sur moi et il me l'a enfin accordée.

J'ai été reçu Apostolique.

C'était le 7 mai, au retour de la promenade, le R. P. Supérieur me fit monter à sa chambre. A peine étais-je assis qu'il me demanda le sourire aux lèvres: « Voulez-vous être Apostolique? — Oh oui! mon Père, c'est mon plus ardent désir si vous m'en trouvez digne. — Eh bien! mon enfant, remerciez Saint Michel, demain vous lui ferez votre première consécration. » Et le bon Père me renvoya en me faisant une petite croix sur le front.

Avec quelle joie j'allais rejoindre mes condisciples ! Avec quelle impatience j'attendais le bienheureux moment de ma consécration !

Jusqu'ici postulant, j'allais donc être un véritable Apostolique, un fils privilégié de Saint Michel !

Le Révérend Père m'avait donné une petite feuille pour copier la formule que je devais prononcer solennellement le lendemain. Comme je l'emportai joyeusement et précieusement ! Avec quelle ardeur je me mis à la transcrire ; avec quelle attention je soignai mon écriture !

Après une nuit calme et paisible, le lendemain arriva. Au *Benedicamus Domino*, je répondis par un joyeux *Deo gratias*, et dans un instant je fus sur pied. Toujours préoccupé de mon bonheur, je trouvai bien longues les deux heures qui précédèrent la messe. Elle sonna enfin, et, muni de la formule copiée la veille, je suivis mes condisciples à l'église.

Notre Père Sous-Directeur célébra la messe. Avant la communion, il voulut nous expliquer le sens de ce beau nom d'Apostolique que nous allions recevoir à notre tour : « *Élève modèle qui veut devenir Apôtre*, l'Apostolique est tenu de pratiquer les vertus exigées de tout chrétien ; l'humilité, la charité et la pureté doivent embellir son cœur. Mais sa qualité de futur Apôtre demande des vertus spéciales : l'esprit de prière et l'amour du sacrifice. A l'exemple du divin Modèle, il doit entretenir dans son âme le feu du zèle qui convertit, puisqu'un jour il doit être appelé à convertir. »

Oui ! nous voulions être Apostoliques, et nous allions le promettre solennellement en présence de nos Pères et de nos bienfaiteurs. Nous approchons du saint autel le cœur ému, l'âme recueillie. C'était le moment de la communion, le Père tenait la sainte hostie entre ses doigts. J'avais à la main la formule de consécration, je la lis d'une voix tremblante et je la place sur l'autel ; alors le Père dépose sur mes lèvres le corps sacré de Jésus, il devient le cachet du traité d'alliance que mon âme vient de contracter avec lui : *Pone me in signaculum*

*super cor tuum*. Je lui disais que je voulais être disciple de sa Croix, prédicateur de son nom et Apôtre de sa doctrine. Je lui demandais de garder dans mon petit cœur les bonnes dispositions que je ressentais alors. Je le priais de répandre ses plus précieuses bénédictions sur vous, mes chers parents, sur nos bons maîtres et sur nos vénérés bienfaiteurs. Nous étions sept privilégiés qui nous étions consacrés ainsi solennellement ce matin-là. Comme la journée fût bonne et heureuse ! Oui, mes chers parents, on n'est vraiment content qu'avec le bon Dieu.

Aussi, c'en est fait ; je veux dès aujourd'hui me montrer digne de mon beau titre d'Apostolique, et j'espère, au prix des plus constants efforts, avancer dans la voie de la perfection et atteindre le but qu'on nous propose ici : la gloire de Dieu et le salut des âmes.

---

#### LE CERCLE CATHOLIQUE D'ALENÇON AU MONT-SAINT-MICHEL

---

Le dimanche 5 juillet, l'Archange à qui rien n'échappe de ce qui se passe sur les grèves qu'il surveille et dans le cœur des soldats qui luttent sous ses ordres, vit avec joie venir du côté de la France une caravane qui se hâtait vers sa montagne. C'étaient les ouvriers du Cercle catholique d'Alençon.

Les arrivants avaient voyagé toute la nuit, sous la conduite de leur cher directeur M. l'abbé Dupuy. A neuf heures du soir ils avaient dit au revoir à leurs camarades restés à Alençon : minuit, sonnait à la grosse horloge d'Argentan, leur avait rappelé que, dans le pèlerinage de la vie, le temps se hâte gravement ; l'aurore leur avait montré le donjon de Vire levant sa tête au-dessus d'un bois ; enfin, le long des tamaris à la verdure tendre, aux fleurs roses, ils apercevaient, comme un petit nuage, monter à l'horizon la merveille du Mont, étrange avant d'être colossale. Il apparut bientôt sur la grève d'un gris mat, tel qu'un gros

coquillage irisé et azuré, que la marée aurait laissé derrière elle. Puis, son aspect se rembrunit, ses formes devinrent cyclo-péennes. On reconnaît déjà le travail des différents âges qui ont contribué à le former : le XIII<sup>e</sup> siècle sort du XII<sup>e</sup> et le domine, le XV<sup>e</sup> sort du XIV<sup>e</sup> et surmonte tous les autres siècles comme une floraison de cette architecture. On croirait voir un arbre *indogène* se développer par le dedans et faire sortir une écorce d'une autre, jusqu'à l'apparition de sa fleur.

On approche : la petite ville se voit au pied du monastère.

Par une nouvelle métamorphose d'optique, la vieille abbaye ressemble à une noble dame qui recueillerait dans un pan de sa robe des créatures faibles et chétives. Elle déroule son giron, où tient la ville entière et que frange en spirale une écharpe ornée de tours, comme si, craintifs encore, elle abritait contre les Normands les fugitifs et les exilés.

Le Cercle aborde, monte de tours en tours, de halte en halte jusqu'à l'entrée. L'escalier s'enfonce sous la poterne : une lueur glisse d'en haut par la fente de la herse et montre une porte de fer garnie de clous. Les escaliers recommencent au delà de la porte ; ils ne s'élèvent pas en droite ligne, mais ils cachent leur longueur par leurs inflexions, afin que de la première marche on ne voie point le décourageant lointain de la dernière.

Elle est escaladée, cette Babel chrétienne, fondée sur le roc inébranlable comme la foi : tous les ouvriers se rassemblent à son faite, comme à un centre d'unité supérieure et de sublime fraternité.

Que venaient-ils faire sur ce sommet, ces ouvriers ?

Ils venaient trouver le Chef des milices célestes, celui qui, le premier, prit parti pour le bien contre le mal, et lui dire : « O prince ! nous aussi, nous sommes les champions du bien, dans un siècle où l'iniquité et l'impiété semblent prévaloir. Nous sentons peser sur nous l'aversion d'un monde importuné de notre foi, qui fut la sienne. Ici le travail manque, à cause de ce mépris dont on nous honore ; là, le labeur est excessif pour être sans repos ; nous ne nous plaignons point, mais nous venons à

toi, céleste Puissance, afin que tu nous investisses de force, de courage, de caractère, de magnanimité, nobles attributs de ceux-là qui sont tes chevaliers, et qui ne leur aident pas seulement à supporter leurs propres misères, mais à devenir les auxiliaires d'autrui par l'apostolat de la parole et de l'exemple. »

Le R. P. Robert, supérieur des missionnaires du Mont, a célébré le saint sacrifice. Les ouvriers ont chanté le cantique des cercles, la maîtrise du Mont, l'hymne de Saint Michel dont le refrain demande aux échos du ciel et de la terre : « Qui donc est semblable au Seigneur Dieu ? » M. Dupuy, directeur du Cercle, a tiré de son cœur des paroles pleines de mesure et d'à-propos contre l'erreur des puissants, qui croient pouvoir se passer du Christ, faire le bien sans lui, et régner plus d'un jour.

Après les vêpres, le Cercle, formé en long cortège, a promené sa bannière à travers les nefs, les cloîtres, les corridors, les sinueux détours d'un monument plein de surprises, et jusque dans ces salles obscures et basses qui conduisent à d'autres plus basses et plus obscures, où des piliers massifs s'alignent tristement dans ce vestibule de la tombe. Les jeunes ouvriers croyaient voir encore les anciens hôtes du monastère mener leur vie régulière, en une demeure distribuée comme cette vie même selon la raison. Entre le ciel, image de l'infini, et les caveaux, images de la sépulture, les fils de saint Benoît coulaient leurs jours laborieux. Ici, dans la grande salle aux quatre rangs de colonnes, ils travaillaient ; là, dans l'ampleur d'un réfectoire homérique, ils réparaient leurs forces dans la joie et la sobriété ; là, ils dormaient en plein ciel, sous la tutelle de l'Archange ; là, ils passaient et repassaient comme des ombres légères, derrière les colonnettes fleuries. Mais, soit qu'ils décorassent les vélins de vignettes d'or et d'azur ; soit qu'un bœuf entier, nourriture d'une armée de travailleurs, tournât devant un chêne en feu dans l'âtre géant dont la cheminée reste comme une tour ; soit que le doux sommeil eût fermé leurs yeux, ils faisaient tout cela pour la gloire de Dieu.

Le monde, ils ne le voyaient plus ; ou plutôt ils en apercevaient

une image dans l'agitation perpétuelle des flots qui bruissaient si loin au-dessous d'eux. Encore n'apercevaient-ils les flots que par des fentes étroites, ménagées de place en place le long du cloître, afin que leur pensée fût moins attentive à la poésie de la mer qu'à l'Auteur de toute poésie, qui les admettait déjà, en ce berceau aérien de leur immortalité naissante, à sa familiarité et à sa paix.

Après que le Cercle eut connu le Mont au point de vue religieux, l'architecture lui fut expliquée ; ou plus justement, les travailleurs du XIX<sup>e</sup> siècle renouèrent connaissance avec leurs frères, les travailleurs du XIII<sup>e</sup>, car rien ne sépare moins que la mort et que le temps les hommes qui travaillent aux époques diverses à l'œuvre de la civilisation chrétienne. Solidaires par le patrimoine de leurs connaissances et l'émulation de leurs efforts, ces travailleurs sont de la même famille. Ce n'est pas seulement aux trésors de mérites amassés par leurs aînés que les modernes chrétiens puisent les moyens de faciliter leur salut dans la vie future, c'est aux trésors des connaissances acquises par les générations défuntées de leurs prédécesseurs, que les ouvriers catholiques peuvent emprunter les secrets d'utilité, de beauté, de stabilité pour édifier ces demeures qui doivent abriter, ennoblir, prolonger la vie présente. Aussi les ouvriers du Cercle entraient-ils là comme chez eux. Ils étaient comme des fils longtemps absents, qui reviendraient pour un jour visiter la maison paternelle. Ils l'ont trouvée déserte, passée même en des mains étrangères ; mais leurs voix et leurs prières appelaient ces hôtes des anciens jours, et ceux-ci, moines ou chevaliers, étaient contents de leurs fils.

Le pèlerinage est revenu par Granville. Mais ni les roches noires et taillées par les lames des falaises du Cotentin, ni le bassin où les navires entrent en grand nombre, ne pouvaient faire oublier la beauté supérieure de la maison où, dans une paix inaccessible aux orages, on avait imploré le « *Défenseur de la foi.* »

Florentin LORiot.

## VARIÉTÉS

### L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS

DANS L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

(Suite) (1)

À la suite de ces conventions, le pape Alexandre III confirma en 1179 l'abbaye du Mont-Saint-Michel dans la possession de l'église Saint-Pierre de Saint-Broladre et de toutes ses dépendances : « *Ecclesiam Sancti Petri de Sancto Broeladio, cum pertinenciis suis* (2). »

« Vers l'an 1220, les moines du Mont-Saint-Michel voulurent améliorer et accroître les bâtiments de leur prieuré de Saint-Broladre. Ces bâtiments se trouvaient situés au pied d'une haute colline de granit et le mur de clôture confinait à deux fiefs différents, l'un appartenant au sire de Combour, l'autre relevant de l'évêque de Dol et tenu sous sa mouvance par Guillaume Bouterat, dans lequel il faut sans doute voir un descendant de cet Hélie Bouterat dont on a parlé plus haut et par lui des premiers seigneurs de Saint-Broladre, fondateurs du prieuré. Ce mur qui lui-même, paraît-il, avait besoin d'être reconstruit, était mitoyen. Guillaume Bouterat d'une part et de l'autre Guillaume de Coëtquen, qui était alors baron de Combour, firent aux moines l'abandon de tous leurs droits sur ce mur et sur le terrain où il était assis ; et ils leur permirent, en outre, de prendre dans la colline voisine toute la pierre et la terre qu'il leur faudrait pour réparer et accroître leur prieuré. La charte de Guillaume de Coëtquen est datée de l'an 1220. L'autre, sans date, mais évidemment de la même année et presque de la même teneur, est donnée au nom de Guillaume Bouterat par Raoul d'Aubigné, son sénéchal. On y voit encore que ce Bouterat avait

(1) Voir les livraisons d'avril et de juin.

(2) *Ibidem*, II, 317.

atteint récemment sa majorité et reçu de l'évêque de Dol l'investiture de son fief, qu'il venait de prendre la croix et se préparait en ce moment même à partir pour la Terre-Sainte (1).

« En 1326, Raoul de Villedieu, abbé de Mont-Saint-Michel, étant venu à mourir, un certain Louis des Jonchères, se disant bailli du roi de France en Bretagne, se mit en possession du prieuré de Saint-Broladre, sans doute en se targuant du droit de régale. Mais ce droit n'était point reçu en Bretagne, et le prieur de Saint-Broladre résista de son mieux à l'envahisseur qui, néanmoins, ayant la force pour lui, s'installa dans le prieuré, en perçut les fruits et y causa cent dommages. Le prieur ne se tint point pour battu et assigna des Jonchères devant la cour séculière de l'évêque de Dol, pour s'y voir condamner à 10 liv. tournois (environ 1,000 fr. de nos jours) de dommages-intérêts, et interdire sévèrement à l'avenir toute usurpation de ce genre. Le procès traîna en longueur, mais enfin, au mois de mai 1238, le prieur eut la satisfaction de le gagner de tous points, si ce n'est que l'indemnité réclamée par lui fut fixée à 5 liv. »

Vingt ans plus tard, une autre entreprise tentée contre le prieuré de Saint-Broladre eut pour ses auteurs une issue moins favorable encore.

« Il s'agissait de savoir si le prieur avait le droit de prendre à dime dans les terres nouvellement mises en culture, ce qu'on appelait alors les novales. Ce droit lui était contesté par deux chevaliers du voisinage, Jean de Cherrueix et Thomas Bardou ou Bardou, qui voulaient se l'attribuer à eux-mêmes. Cependant, en l'an 1259, le cas s'étant présenté, le prieur, fort de son droit et de ses titres, perçut la dime et la serra dans sa grange. Mais aussitôt voici trois jeunes gens, Radou et Jean, fils de Jean de Cherrueix, et Olivier, fils de Thomas Bardou, qui accourent furieux, envahissent le prieuré et enlèvent le grain de la dime, non sans force injures, gourmandes et voies de fait plus ou moins graves à l'adresse des moines et de leurs hommes.

(1) *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86, p. 759 — D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 491.

» L'abbé du Mont-Saint-Michel, prenant la cause du prieur, assigna ses adversaires devant le sénéchal de Rennes, qui, après de longs débats, fit accepter aux parties la composition suivante : Jean de Cherrueix et Thomas Bardou renoncèrent absolument, pour eux et les leurs, à tous droits sur les novales de la paroisse de Saint-Broladre. En réparation des injures, violences et dommages commis par leurs fils, ils s'engagèrent à payer à l'abbaye une somme de 40 liv., et comme il fallait aussi, au point de vue religieux, une pénitence publique, il fut stipulé que les deux chevaliers, ou leurs fils pour eux, se présenteraient dans l'église du Mont-Saint-Michel le dimanche avant la Saint-Denis (5 octobre 1259), qu'ils suivraient la procession en braies et en chemises, sans avoir sur eux nul vêtement de laine, et qu'ils porteraient eux-mêmes en main les verges avec lesquelles ils seraient, après la procession, fustigés par un des moines du couvent. On leur permit toutefois de se racheter, s'ils le voulaient, de cette pénitence publique, en payant à l'abbaye une somme de 10 liv., outre les 40 susmentionnées. Nous ne savons ce qu'ils choisirent (1). »

Les déclarations faites par divers prieurs de Saint-Broladre nous font connaître ce qu'était leur bénéfice dans les derniers siècles.

En 1620, le prieur Pierre Bardoul déclara avoir « rebasti le grand corps de logis dudit prieuré de quatre-vingts pieds de long, au pignon duquel y a une chapelle avec sa sacristie, ses lutrin, vitres, tableaux et garniture de ces ustensiles ; » il ajouta qu'il avait aussi reconstruit un moulin à vent et fait rentrer plusieurs domaines précédemment aliénés.

En 1679, on voyait dans un même enclos, au bourg de Saint-Broladre, le susdit grand corps de logis, — une chapelle au bout occidental de cette maison priorale, — une grange et un pressoir, — des jardins devant et derrière le logis, — et un colombier ; c'était là le prieuré proprement dit, dont dépendait

(1) M. de la Borderie, *Semaine Religieuse de Rennes*. — *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86, p. 683.

aussi, en 1790, « la chapelle Saint-Julien, érigée au nord de l'église paroissiale de Saint-Broladre, proche le chœur et vers la mer. » Les moines possédaient, en outre, un autre jardin « avec colombier volant, » — des prés en Saint-Broladre et en Saint-Marcen, — un moulin, — quatre communs en Saint-Broladre et en Saint-Marcen, nommés le Rocher-Baudoin, le Rocher-Maroul, le Rocher-Normand et la Masse. Ils jouissaient des deux tiers des dimes grosses et menues de la paroisse de Saint-Broladre, d'un dimereau en Saint-Marcen et d'un autre dimereau en Saints. Ils avaient deux fiefs en Saint-Broladre et deux autres fiefs en Saint-Marcen, avec une juridiction seigneuriale de moyenne et basse justice (1).

A cette époque et depuis longtemps déjà, le prieuré de Saint-Broladre n'était plus conventuel : « Ce n'est — écrivait dom Le Roy en 1647 — qu'un prieuré simple tenu en commende et affermé 7 à 800 écus par an. »

En 1790, le dernier prieur, Gabriel de Raincourt, déclara au district de Dol que son bénéfice était affermé 3,125 liv.; mais les charges diminuaient grandement ce revenu brut.

Aujourd'hui, il ne reste plus du prieuré de Saint-Broladre que l'antique manoir converti en maison de ferme; toutefois ce logis prioral, posé comme un nid d'aigle dans un coin du rocher, qui domine le bourg et la mer, présente avec son grand pavillon, sa tourelle en encorbellement et ses longs escaliers de pierre encadrés dans la verdure, un aspect des plus pittoresques et dont on garde volontiers souvenir.

L'Abbé GUILLOTIN DE CORSON,  
*Chanoine honoraire.*

(A suivre.)

(1) *Arch. dép. de la Loire-Inférieure.*

FAVEURS OBTENUES  
*par l'intercession de Saint Michel*

**Paris.** — Mon R. Père, ayant obtenu du glorieux Archange Saint Michel la grâce que je sollicitais pour ma mère qui a reçu les derniers Sacrements avec toute sa connaissance, je viens m'acquitter, quoique un peu tardivement, de ma promesse et vous prier de vouloir bien dire une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Michel. S. L.

**Belgique.** — Mon R. Père, j'ai le bonheur de vous annoncer que Saint Michel a bien intercédé pour le pauvre malade; mardi dernier, il s'est confessé et a communiqué le lendemain d'une manière bien édifiante. Gloire à Notre-Dame de Lourdes et à Saint Michel.

Je vous remets ci-inclus 5 fr. pour l'École apostolique en reconnaissance de cette grâce. M. B.

**Vendée.** — Mon R. Père, je vous remets sous ce pli 20 fr., vous priant de faire dire une messe et brûler un cierge en reconnaissance d'une grâce temporelle que j'ai obtenue par l'intercession de Saint Michel, et une seconde messe pour une nouvelle affaire temporelle que je recommande tout particulièrement à notre puissant Protecteur.

Le restant de la somme pour vos chers Apostoliques.

*Une abonnée.*

**Maine-et-Loire.** — Mon R. Père, j'ai prié Saint Michel pour un jeune homme qui se mourait et qui ne voulait pas voir de prêtre; ma prière a été exaucée, et je viens remercier le saint Archange et vous prier de dire une messe de reconnaissance. B. V.

**Meurthe-et-Moselle.** — Mon R. Père, l'année dernière, au mois de juillet, j'ai eu le privilège de visiter le Sanctuaire béni consacré au puissant Archange, protecteur de la France.

Là, j'ai demandé au Seigneur, par l'intercession de Saint Michel, une grâce que je viens d'obtenir.

Je vous adresse à cet effet, mon R. Père, comme témoignage de ma reconnaissance, une petite offrande que vous emploierez pour vos œuvres, ainsi que vous le jugerez utile. Baronne E. d'A.

**Loire-Inférieure.** — Mon R. Père, je vous envoie 10 fr. en reconnaissance à Saint Michel pour la guérison presque miraculeuse d'un beau petit enfant. D.



**Vienne.** — Mon R. Père, je viens remercier de tout mon cœur Saint Michel Archange de la grâce qu'il a daigné m'obtenir, le priant instamment de me continuer sa protection et ses faveurs pour la même intention. Je viens aujourd'hui réaliser la promesse que je lui avais faite de faire dire neuf messes d'action de grâces à son autel, s'il m'exauçait.

Vicomtesse de M.

**Manche.** — Mon R. Père, ci-joint un mandat sur la poste de 10 fr. que j'ai l'honneur de vous envoyer pour vous prier de faire dire une messe de reconnaissance à la chapelle de l'Archange, pour le succès d'un examen obtenu par son intercession.

*Une abonnée.*

**Paris.** — Mon R. Père, j'ai promis au glorieux Archange Saint Michel que s'il m'obtenait une grâce temporelle que je sollicitais par son intercession, je lui exprimerais ma reconnaissance par la publication dans les *Annales* de la protection qu'il veut bien accorder à ceux qui l'invoquent. Je viens donc vous prier de vouloir bien ajouter le témoignage de ma gratitude à ceux que vous recevez tous les jours.

En reconnaissance de cette faveur et pour la guérison d'une personne de ma famille (condamnée par le médecin), je vous prie de commencer une neuvaine de prières et d'offrir le saint sacrifice de la messe à cette double intention.

H. C.

**Manche.** — Mon R. Père, je ne veux pas être ingrate envers Saint Michel. Je vous prie donc d'insérer dans vos *Annales* l'expression de ma reconnaissance pour sa toute-puissante intercession dans deux circonstances importantes.

P. L.

**Marne.** — Mon R. Père, j'ai prié Saint Michel pour lui demander une faveur temporelle; je l'ai obtenue. J'offre, selon ma promesse, 5 fr. pour une messe de reconnaissance et le reste pour vos Apostoliques.

M. P. C.

**Manche.** — Mon R. Père, ayant obtenu plusieurs faveurs par l'intercession de Saint Michel, je vous envoie 2 fr. pour une messe d'action de grâces.

C. D.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales* soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales : Manche, N. A. et J. M.; Ille-et-Vilaine, J. B., V. G. et F. P.; Côtes-du-Nord, A. L.; Ain, P. C.; Aveyron, C. F.; Mayenne, R. B.; Manche, M. H.; Orne, A. L.; Loire-Inférieure, D.; Deux-Sèvres, C. G.; Seine, M. V. H.; M. de L.

Puis une anonyme avec ces mots : Action de grâces à Saint Michel pour une opération qui a merveilleusement réussi.

M.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Tolle... Tolle!!! (*fin*). — La Terre-Sainte (*suite*). — Bibliographie : Le Mois de Saint Michel. — Approbation de Mgr l'Évêque de Coutances et Avranches. — Lettre du R. P. Félix à l'auteur. — Variétés : L'Abbaye du Mont-Saint-Michel et ses prieurés dans l'archidiocèse de Rennes (*suite*). — Faveurs obtenues.

### TOLLE... TOLLE!!!

(*Suite et fin*) (1)

Les ravages causés dans l'âme humaine et dans la famille par le mépris du nom de Dieu ne sont pourtant que l'écho des désordres de la société telle que l'ont rêvée les antidéistes. Leur satanique programme n'est pas encore rempli, mais ils ont frappé leurs premiers coups, et il n'est pas difficile de voir combien la société souffre des premières plaies qu'ils lui ont faites.

Le nom de Dieu est rayé de nos codes; la loi se proclame athée; les pouvoirs publics prétendent ne relever que d'eux-mêmes; l'Église est désignée au mépris de tous; le prêtre est

(1) Voir les livraisons d'avril et de juin.

insulté, relégué dans son église; le religieux exilé, opprimé; le Christ arraché de l'école, banni du tribunal, écarté du lit des malades, chassé de la voie publique; et ce n'est pas tout encore: des nuages redoutables se lèvent sur l'horizon, ils recèlent dans leurs flancs de nouvelles tempêtes. Vous avez hâte de jouir du spectacle de la société sans Dieu; prenez-y garde, soldats de Satan, le soleil n'éclairera pas impunément votre triomphe, vous secouez les colonnes du temple, vous serez écrasés sous ses débris.

Je vois dix, vingt, trente millions d'hommes composer une société. Différents dans leurs volontés, hostiles dans leurs projets, opposés dans leurs vues, ils se fondent néanmoins dans l'unité, chacun sacrifie son intérêt particulier à l'intérêt général, et pourtant les passions sont là; les pauvres sont très nombreux, les riches en plus faible proportion; les uns commandent, les autres obéissent.

Quelle est la base, la clef de voûte, le ciment de cet édifice politique et social? Je le demande à la sagesse, elle n'a qu'une réponse: c'est Dieu.

C'est sur Dieu que s'appuient tous les droits: il est la sanction de tous les devoirs, le motif de tous les sacrifices, le frein de toutes les passions, le baume de toutes les douleurs. *Tolle... Tolle!!* Vous n'en voulez plus, et que mettez-vous à sa place? L'intérêt privé, le sentiment du devoir? Mais le vulgaire borné saura-t-il se convaincre que c'est son intérêt de souffrir, d'obéir, de travailler, et puis cette recherche de l'intérêt particulier ne conduit-elle pas droit à l'égoïsme et à l'égoïsme le plus odieux? Quel mobile plus efficace et plus noble remplacera donc l'abjecte doctrine de l'intérêt? J'entends retentir le grand mot d'honneur. C'est le seul phare encore debout, mais combien la lumière en est faible, surtout à cette heure où l'on acclame le succès à tout prix, où l'on s'incline devant lui d'où qu'il vienne; où, plus que jamais, la fin justifie les moyens!

Que l'on s'étonne si la société languit; on lui a arraché le pain substantiel de la présence de Dieu, on l'a affamée, et pour

tromper sa souffrance on lui jette en pâture l'intérêt bien entendu, l'honneur bien compris, sans lui apprendre comment relever par les pensées de la foi l'insipide saveur des aliments qu'on lui présente.

Oui, il y a un malaise dans la société. Tant que le frein religieux fut là pour modérer les passions, notre chère France ne cessa de grandir et de se développer; toutes les forces vitales du pays guidées et soutenues par la Religion, travaillant de concert, avaient conquis à notre patrie la place d'honneur dans l'assemblée des peuples. A partir du jour où les hommes de mal ont porté la main sur cet ensemble de vérités dont vivait la société, la société pencha vers son déclin. Dans le cours de cette maladie dont elle mourra, à moins qu'un miracle de Dieu n'intervienne, elle a eu de funestes crises et ses soubresauts ont retenti dans l'Europe entière. Semblable à un pauvre malade couché sur son lit de douleurs et demandant sans cesse qu'on le change de position, la France tous les quinze ans renouvelle ses constitutions, culbute ses gouvernants, et dans son délire salue la révolution nouvelle comme le début d'une ère de prospérité. Illusion! Elle ne fait que rouler d'abîme en abîme, et si Dieu ne s'en mêle, le jour de sa perte approche à grands pas.

Ah! *Tolle... Tolle!!* Plus de Dieu! Vive le progrès! Quel est-il donc ce progrès qui ressemble tant à une décadence! On secoue le joug de l'obéissance, on abhorre le travail, on vilipende les lois, on méprise la patience, on tourne en ridicule l'abnégation, on se rit du vieux mot de vertu, on renverse ces assises séculaires de l'ordre et de la prospérité, et on veut être un grand peuple!

Les nations ne vivent pas sans Dieu. *Tolle... Tolle!!* On n'en veut plus: alors c'est la fin. Chassé de la vie publique d'une nation, Dieu, en se retirant, lui laisse un vide immense; comment le combler? Il ne reste plus que la matière; la matière c'est la jouissance, c'est le plaisir; on s'y précipite avec transport, on en épuise la coupe avec frénésie, et pourtant le pauvre cœur est vide encore, il invoque de nouveaux plaisirs, il appelle

de nouvelles jouissances. Il faut de l'or, on en aura; on descendra aux dernières bassesses, on consentira aux dernières platitudes, on se résoudra aux plus honteuses spéculations, on dépensera ce qu'on possède, on empruntera pour dépenser encore. Étonnez-vous si au milieu de cette fureur de luxe s'abîment vertu, magnanimité, tendresse, amitié, désintéressement, gloire, pensée, arts, tout ce qui fait le bonheur et l'honneur de la vie.

Peut-on croire que la société restera debout sur des bases si profondément ébranlées? Les hautes classes de la société, saturées de matérialisme, soufflèrent sur la bourgeoisie l'esprit d'impiété et d'immoralité; 1793 vint leur faire apprécier les fruits de leurs pernicious exemples. Plus cyniquement et plus audacieusement impie que ses maîtres, la bourgeoisie de nos jours s'acharne à enlever au peuple toute religion, toute morale, toute conscience; 1871 est venu lui faire sonder l'abîme qu'elle s'est creusé à elle-même et vers lequel la pousse incessamment le peuple, ivre de jalousie et de colère.

Ce peuple qui est le nombre, qui est la force, aspire au pouvoir et prépare son avènement dans le monde social; l'avenir est à lui, il veut sortir de sa misère, il veut briser ses chaînes, il fait pressentir à la société une nouvelle secousse qui sera terrible, car Dieu n'est plus là.

Dieu n'est plus là dans l'atelier pour dire à l'ouvrier : Comme toi j'ai travaillé; supporte tes fatigues jusqu'au jour de l'éternel repos.

Dieu n'est plus là dans la mansarde pour dire au pauvre : Comme toi je n'ai pas eu une pierre pour reposer ma tête; supporte ta misère jusqu'au jour de l'éternel bonheur.

Dieu n'est plus là; l'espérance, la consolation, la patience sont remontées aux cieux.

Dieu n'est plus là; le luxe des riches, leur arrogance, leur dureté exaspèrent le peuple; leur mollesse l'encourage; il cherche le moyen de réaliser les sauvages désirs qui se remuent dans son cœur; et il est des apôtres du mal qui, loin de tout

mettre en œuvre pour calmer cette effervescence menaçante, s'en vont dire au peuple : Sache-le donc, la vie n'est qu'une orgie entre deux néants; le plaisir est tout; il est la fin de l'homme sur la terre; c'est la société qui s'oppose à ce que tu jouisses; donc, à bas la société, à bas la famille, à bas le pouvoir, l'armée, la magistrature, à bas Dieu!

Ces doctrines insensées ont trouvé un fatal écho dans le cœur du peuple, il s'est dit : Ah! le ciel est vide et la terre est tout? eh bien, ayons-en notre part; nous avons trop souffert, jouissons à notre tour, entendons-nous, associons-nous, fortifions-nous, voici venir l'heure de la vengeance, et il a fondé l'*Internationale*, unissant dans une même haine et vouant à la même destruction l'ordre civil, politique et religieux; le pétrole et la dynamite sont ses armes, il est prêt à tous les crimes, surtout aux crimes les plus monstrueux.

Ennemis du nom de Dieu, voilà votre œuvre; ce sera votre châtiment; vous avez préparé vous-mêmes la verge dont vous serez châtiés. Un duel terrible s'annonce entre le peuple et vous, le péril est immense. Qui pourra le conjurer?

---

## LA TERRE-SAINTE

(Suite)

Dans ma dernière lettre, je vous ai raconté ma visite aux grottes de Bethléem, à l'établissement de dom Belloni et à la famille David. Vous voulez bien me dire que ces détails d'intérieur vous ont beaucoup intéressé. Ah! mon cher Père, ils vous eussent intéressé bien davantage si vous les aviez vus de vos yeux ou entendus de vos oreilles; car autre chose est de voir ou d'entendre, et autre chose est de lire. Si le simple récit vous charme, qu'en serait-il de la réalité? En effet, quoi de plus

saisissant que la vue de notre entrée triomphale à Bethléem, le lundi de Pâques, processionnellement, bannières déployées, priant et chantant, accompagnés de plus de 50 musiciens venus à notre rencontre et dont l'harmonie nous enlève ! Quoi de plus émouvant que l'accueil sympathique que nous fait cette population enthousiasmée de notre foi et heureuse de notre bonheur ! Ce spectacle était de nature à remuer jusqu'au plus intime les fibres d'un cœur chrétien.

Bethléem renferme environ 5,500 habitants et compte plus de 3,000 catholiques. Nous nous trouvions ainsi chez nous et au milieu des nôtres. Tous les pèlerins qui le peuvent aiment à y revenir. Jérusalem, c'est la tristesse ; mais Bethléem, c'est la joie. M. l'abbé Azaïs dépeint admirablement la beauté et les charmes de cette cité :

« Quand on promène ses regards, dit-il, sur ces collines aux molles ondulations, sur ces vallées paisibles, on sent que c'est là, selon l'expression du royal prophète, que la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se sont embrassées comme des sœurs, et ces lieux semblent respirer l'ineffable douceur de ce mystère de grâce et de salut. Le paysage, jusqu'alors si triste, paraît s'embellir ; les coteaux ont plus de verdure ; les rochers eux-mêmes semblent prendre une autre teinte ; l'on dirait qu'un soleil plus doux resplendit sur cette cité qui vit se lever le Soleil de justice. Cette petite ville assise sur une colline élevée, à 10 kilomètres de Jérusalem, attire de loin les regards et semble briller comme une fleur au sein des montagnes arides de la Judée. On redit avec joie, en la voyant, cette parole du prophète Michée, annonçant huit siècles à l'avance la grandeur future de cette bourgade : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le Chef qui conduira mon peuple d'Israël.* Elle a été l'aimable berceau de Jésus, et c'est là ce qui fait son éternelle gloire. Tandis qu'on cherche vainement la place où furent Memphis et Babylone, cette petite ville subsiste toujours, après tant de révolutions qui ont bouleversé la

Palestine, et demeure à jamais célèbre entre toutes les cités. »

Pour terminer ce que j'avais à vous dire sur Bethléem, il me reste à vous parler de trois choses que ma précédente lettre ne put contenir, savoir : la Basilique, la Grotte du Lait et l'Église des Pasteurs.

La Basilique bâtie sur l'Étable a été commencée par sainte Hélène et achevée par Constantin. Cette Église qui porte le nom de *Sainte-Marie* est peut-être la plus belle de toute la Palestine. Souvent elle a été réparée ; néanmoins elle porte toujours les marques de son antiquité. Elle n'a point de voûte ; son toit couvert de lames de plomb est soutenu par une charpente en bois de cèdre d'un travail admirable ; elle a cinq nefs et quatre rangs de colonnes de marbre, surmontées de chapiteaux d'ordre corinthien parfaitement sculptés. Malheureusement cette superbe basilique a eu le sort de presque tous les lieux saints ; elle est tombée entre les mains des barbares qui l'ont défigurée. Les Grecs et les Arméniens, après s'en être emparés, l'ont trouvée beaucoup trop vaste pour eux ; ils ont élevé une grossière muraille entre le chœur et la nef. Le chœur leur sert d'église ; la belle et gracieuse nef a été délaissée et livrée à d'indignes profanations. C'est à peine si les Pères de la Terre-Sainte ont obtenu le droit de passage dans le chœur séparé des nefs par la clôture dont je viens de parler. Cette odieuse cloison fut élevée par les Grecs en 1852.

Deux soldats turcs, l'un à la grotte, l'autre dans la basilique, sont chargés d'empêcher tout conflit entre catholiques et dissidents. Bien que les schismatiques jouissent, il leur est interdit de faire acte de propriété. Si, par malheur, il leur prenait fantaisie de réparer la nuit une vitre brisée, elle tomberait infailliblement à la pointe du jour, par le fait des catholiques ; et lorsqu'un travail est très urgent, on s'adresse au gouverneur de Jérusalem qui pourvoit d'office aux réparations, aux frais de la Turquie. C'est ainsi que dernièrement, le curé schismatique, de la Grotte des Pasteurs, ayant réclamé le droit de restaurer une porte qu'il prétendait avoir été démontée par nos pèlerins,

il lui a été répondu qu'on aviserait. Par suite de cet état de choses, la basilique de Bethléem qui possède de vraies richesses, a toutes les apparences d'un édifice délabré. Personne n'ayant le droit de travailler à son embellissement et le gouvernement turc se gardant bien de dépasser le strict nécessaire, on devine que les décors luxueux ont été depuis longtemps supprimés.

J'ai été témoin d'une sépulture d'enfant présidée par un prêtre grec; un homme d'une quarantaine d'années portait le petit cadavre sur les mains devant la poitrine, comme chez nous lorsqu'on présente au baptême un nouveau-né. J'ai vu aussi dans le cimetière catholique quelques femmes accroupies autour d'une fosse nouvellement fermée; j'ai supposé qu'elles y priaient pour un parent ou un ami. Les femmes sont isolées des hommes à toutes les cérémonies. Les femmes catholiques ont gardé autant que possible les mœurs et les coutumes musulmanes compatibles avec notre religion; leur costume, ici et à Jérusalem, se compose, surtout aux jours de fête, d'une robe blanche très simple et d'un grand voile blanc qui leur cache la figure. Les jours ouvrables, le voile est de couleur; elles voient très bien à travers le tissu, mais il est impossible de distinguer leur physionomie. Assez souvent aussi elles se passent de ce voile, ce qui n'est pas toujours une preuve de grande vertu. Dans les églises on ne trouve ni bancs, ni chaises. On est obligé de se tenir debout, ou agenouillé par terre, ou assis sur ses talons.

Un sanctuaire très vénéré aussi dans Bethléem, c'est la *Grotte du Lait*. La tradition nous apprend que saint Joseph averti par l'ange qu'Hérode allait chercher l'Enfant Jésus pour le faire mourir, le prit avec sa mère et se retira tout d'abord en cet endroit. La sainte Vierge, en allaitant le divin Enfant, laissa tomber quelques gouttes de son lait qui donnèrent à la pierre de cette grotte la faculté d'en procurer aux nourrices qui en manquent.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les mères catholiques, schismatiques, turques, même les femmes de Bédouins venues

du fond du désert, prennent de cette pierre crayeuse, la font dissoudre dans l'eau qu'elles boivent en invoquant Marie. Ce qu'il y a de positif aussi, c'est que beaucoup d'entre elles affirment qu'elles ont reçu la grâce désirée. Le savant Quaresmuis, dans son *Histoire de la Terre-Sainte*, dit en parlant de la vertu miraculeuse de cette grotte : « Depuis que saint Paul a rejeté la vipère qui l'avait mordu à la main, dans l'île de Malte, il n'y a plus à Malte ni serpents ni animaux venimeux. Or, si une telle vertu a été donnée à cette terre à cause de saint Paul, pourquoi refuserions-nous de croire que Dieu, pour honorer la Vierge Marie, a communiqué une vertu semblable et encore plus grande à cette grotte sanctifiée par la présence de Jésus et de Marie? » Cette grotte est creusée presque en entier dans un tuf blanchâtre et friable; quelques fûts de colonne soutiennent la voûte qui est assez basse, et vers le milieu s'élève un autel sur lequel les Franciscains, propriétaires de la grotte, célèbrent tous les jours la sainte messe.

A un kilomètre plus loin, dans la même direction, est l'*Église des Pasteurs*. Pour y arriver, on passe à côté des ruines d'une maison qu'on dit avoir été habitée par saint Joseph. Près de l'église est une citerne qui porte le nom de *Bir-Mariam (citerne de Marie)*. Une tradition raconte qu'un jour la sainte Vierge, passant par là, aperçut un homme qui tirait de l'eau et lui demanda à boire. Bois, lui dit brusquement celui-ci, sans lui permettre de se servir du vase qu'il avait à son usage; alors Marie, pleine de confiance en Dieu, s'approcha de la citerne et l'eau montant jusqu'au bord, lui permit de se désaltérer.

Aussitôt que je fus entré dans l'*Église des Pasteurs*, ainsi appelée parce qu'elle occupe l'endroit où étaient les bergers lorsqu'ils entendirent les anges chanter le magnifique cantique : *Gloria in excelsis Deo*, M. le Curé de la paroisse qui se trouvait là vint à moi et m'offrit de me faire les honneurs de sa petite église nouvellement agrandie. Il m'expliqua pourquoi il avait dû l'agrandir. Depuis un an, 43 Grecs schismatiques avaient quitté le schisme et étaient devenus de fervents catholiques.

L'église étant trop petite pour les contenir, il a dû l'agrandir afin qu'ils pussent assister aux offices avec les autres paroissiens. Il m'en montra la grande pénurie. En effet tout semble y manquer. Je n'y vis qu'une statue de la sainte Vierge d'un mètre de hauteur environ, habillée d'une robe de toute couleur et agrémentée d'un léger voile de mousseline. Elle est placée dans une niche du côté gauche. Son visage paraît noirci par la fumée. Je lui en demandai la raison. C'est un vrai miracle, me répondit-il : il y a six mois un cierge qui brûlait à côté, mit le feu à sa robe. Tout brûla sur elle et à l'entour. La Vierge seule resta saine et sauve, quoique elle fût en bois.

Après m'avoir exposé le bon marché de ses frais d'agrandissement, il me dit qu'il n'en devait plus que la moitié et qu'il espérait que quelque personne pieuse et généreuse l'aiderait à payer le reste. Arrivé vers l'autel, il me fit voir une nappe fort belle, dont il paraissait heureux et fier. Cette nappe est toute neuve, me dit-il, elle m'a été apportée, il n'y a que quelques jours. Elle vient de France, ajouta-t-il, et de la province la plus éloignée. C'est de la Bretagne alors, lui dis-je. Oui, me dit-il : M<sup>lle</sup> de B..., n'est-elle pas bretonne? C'est elle qui me l'a envoyée par une dame du pèlerinage. Lorsque je lui eus appris que je connaissais sa pieuse bienfaitrice qui habitait un département voisin du Mont Saint-Michel, et dont le frère est député, il me pria d'être son interprète auprès d'elle et de la remercier pour lui. Je l'engageai à lui envoyer plutôt lui-même une lettre de remerciement et de reconnaissance et de lui exposer sa détresse, bien persuadé qu'elle y serait sensible et qu'elle lui enverrait encore d'autres objets dont il manquait. Il me remercia avec effusion et les larmes dans les yeux, m'assurant qu'il prierait avec tous ses paroissiens pour les bienfaiteurs de sa pauvre église. Sur ce, je lui fis mon offrande, en lui souhaitant quelques âmes généreuses qui vinsent parfaire la somme dont il avait besoin pour solder ses dépenses d'agrandissement.

Comme j'avais encore du temps avant le départ fixé à quatre heures, j'en profitai pour visiter la *Citerne de David*, près de

la maison paternelle du saint roi prophète et la maison nouvelle des Carmélites. La *Citerne de David*, n'a rien de remarquable. C'est de cette citerne qu'il parlait, lorsque, dans une guerre contre les Philistins, il s'écria en présence de ses troupes : « Oh ! si quelqu'un pouvait me donner de l'eau de la citerne qui est près de la porte de Bethléem ! » Et trois de ses soldats s'étant détachés pour aller en puiser, David ne voulut pas en boire. « A Dieu ne plaise, dit-il, que je boive le sang de ces hommes qui, au péril de leur vie, m'ont apporté de l'eau ! » Il leur avait fallu traverser l'armée ennemie maîtresse dans Bethléem.

La nouvelle maison des Carmélites est bâtie à environ un kilomètre de Bethléem. Pour m'y conduire, les Pères Franciscains m'avaient donné un vieux Musulman arabe qui ne connaissait pas un mot de français. Il me fit passer par des sentiers étroits et abrupts. Il allait droit devant lui, sans faire attention si je le suivais. Quand il était loin, j'étais obligé de siffler pour l'appeler; alors il s'arrêtait, puis il reprenait sa course. Quand il était à 50 mètres en avant, je faisais entendre mon cri d'appel; il se retournait prestement et par son attitude, il avait l'air de m'accuser tacitement d'indolence. Je crois qu'il ignorait la valeur des circonstances atténuantes. Je n'étais pas accoutumé comme lui à porter 40 degrés de chaleur. Enfin, nous arrivons devant une grande porte cochère qu'il me montre de ses deux mains. C'était le Carmel. Je le récompensai d'un large bakchiche qui le fit sourire et le rendit heureux. Je fus reçu par M. l'Aumônier et avant de faire ma visite à la Révérende Mère Prieure, je dus me conformer à l'usage qui est de boire, en arrivant, un bon verre de liqueur rafraîchissante; ce qui d'ailleurs n'est pas à dédaigner par un temps de chaleur tropicale. La Révérende Mère Prieure est du midi de la France. Elle m'apprit qu'elles étaient 21 religieuses dans la maison, que l'acclimatation était très facile à Bethléem et que depuis quatre ans qu'elles étaient venues de France, aucune d'entre elles n'avait supporté la moindre indisposition. Je suis persuadé, me

dit-elle, qu'au Carmel de Troyes où est votre sœur, il y a plus de malades qu'ici. La pèlerine de Metz, qui était venue de Jérusalem à Bethléem dans la même voiture que moi m'avait prié de demander pour elle de la graine des fleurs qu'elles cultivent au Carmel. Je fis ma commission et les sœurs m'en remirent avec une telle largesse, qu'à mon retour en France, je pus faire bon nombre d'heureux. C'est M<sup>lle</sup> Berthe de Saint-Cricq Dartigaux, riche Béarnaise, qui a fondé ce grand monastère près la crèche du Sauveur. Elle a voulu marcher sur les traces de sainte Paule et de sainte Eustochie. Elle vit dans la société de ces vierges admirables, n'ayant pas de plus douce consolation que celle de partager leurs pieux exercices. Elle poursuit en même temps la construction non moins remarquable de la maison destinée aux missionnaires du Sacré-Cœur de Bétharam, qui sont venus à Bethléem pour le service spirituel de ce couvent et qui sont appelés à rendre en Terre-Sainte de signalés services. Le prix vénal de cette grandiose construction, serait en France de cinq à six cent mille francs; mais en Palestine, la main-d'œuvre n'est pas chère. Un bon tailleur de pierre ne se paye que 2 fr. 50 et les ouvriers exceptionnels n'exigent jamais plus de 4 fr. Plusieurs sont très experts et très entendus; ils travaillent avec art. Lorsque le monastère et ses dépendances seront terminés, M<sup>lle</sup> de Saint-Cricq se propose de réaliser une œuvre semblable à Nazareth. Que Dieu bénisse ses efforts! Les trois Carmels de Bethléem, de Nazareth et de Jérusalem seront un fort levier pour la conversion des Arabes. Il faut reconnaître toutefois que si le retour des schismatiques n'offre pas de difficultés sérieuses, la conversion des Musulmans est aujourd'hui presque impossible. En principe, ils sont libres, en fait ils ne peuvent pas se convertir au catholicisme sans sortir de leur pays.

Le moment du départ pour rentrer à Jérusalem est arrivé; nous sommes tous réunis; chacun prend sa place. Le directeur de la poste de Bethléem se joint à nous et occupe la place laissée vide à côté du cocher. J'ai remarqué, tant est grand le respect

de toute autorité en Orient, que toutes les personnes que nous rencontrions sur la route saluaient très respectueusement le directeur de la poste, lequel répondait au salut par un léger signe de tête. Qu'en est-il en France?

Agréez, etc.

ROBERT,

*Supérieur du Mont-Saint-Michel.*

---

## BIBLIOGRAPHIE

### LE MOIS DE SAINT-MICHEL

PAR M. L'ABBÉ SOYER. — 1 VOL. IN-12. — COTTIER, TOURS

Rien ne sera plus agréable aux âmes dévouées au grand Archange que d'apprendre de quelle façon a été célébré le mois qui désormais lui sera consacré. A peine l'idée de cette pratique a-t-elle été émise que des milliers d'âmes d'élite l'ont acclamée comme répondant à un besoin de leur cœur. Elles ont compris que, comme pour les grandes dévotions catholiques, ce ne serait pas trop d'un mois pour en savourer les fruits. Désormais le mois de septembre s'appellera le mois de Saint Michel, comme le mois de janvier s'appelle le mois de la sainte Enfance, celui de mars mois de saint Joseph, celui de mai mois de Marie, celui de juin mois du Sacré-Cœur, celui de juillet mois du Précieux-Sang, celui d'octobre mois du saint Rosaire, celui de novembre, mois des Morts.

Comme pour ces différentes dévotions, tout est venu de l'initiative des fidèles, ce qui lui donne un cachet divin. Les commencements en sont humbles, mais tout annonce que l'œuvre ira se développant. Cette année, il n'y a pas eu de réunions journalières dans les paroisses. Les pieux fidèles,

abandonnés à eux-mêmes, se sont unis d'esprit et de cœur dans la méditation des lectures du *Mois de Saint Michel, vengeur des droits de Dieu*, et y ont puisé les enseignements catholiques qui font défaut à notre génération et même à des âmes qui se croient pieuses.

Les communautés religieuses seules, comme au Mont-Saint-Michel, à Montmartre et à la Salette, ont réuni leurs membres aux pieds du saint Archange, et sollicité, par des prières et des chants, la protection dont nous avons, à l'heure actuelle, un si pressant besoin. Oh! comme saint Michel a été grandement glorifié par ces âmes généreuses qui s'appellent les Carmélites, les Dominicaines, les Clarisses, les Visitandines, les Dames du Sacré-Cœur, de la Charité, de Saint-Vincent-de-Paul et de Nevers, de Saint-Thomas-de-Villeneuve, de Sion, les Petites-Sœurs, etc.! Elles ont ainsi porté au trône de l'Archange les supplications des diocèses auxquels elles appartiennent particulièrement, ceux de Cambrai, Coutances, Paris, Nevers, Moulins, Autun, Lyon, Belley, Grenoble, Valence, Marseille, Annecy, Laval, Sens, etc. La compagnie de Jésus qui est pour ainsi dire l'incarnation de l'Archange, « Vengeur des droits de Dieu, » a contribué pour une large part à cette croisade spirituelle à laquelle se sont joints un grand nombre d'autres Ordres dont nous serions heureux de connaître les noms.

Nous avons la douce confiance que de zélés correspondants voudront bien nous faire part de ce qu'ils ont vu ou appris concernant la célébration du mois de Saint Michel. A notre tour, nous communiquerons ces renseignements à nos lecteurs et ensemble nous nous édifierons.

C'est notre conviction : par la pratique du *mois*, les droits de Dieu seront vengés, et le nom de Saint Michel deviendra plus populaire que jamais.

EVÊCHÉ  
DE  
COUTANCES  
ET  
AVRANCHES

APPROBATION

Après avoir fait examiner le livre intitulé : *Mois de Saint Michel, vengeur des droits de Dieu, ou le chérubin d'Ézéchiel d'après la tradition*, Nous croyons devoir le recommander à l'attention des fidèles de Notre diocèse.

L'auteur l'a dit avec raison : « Les blasphèmes de notre époque retentissent dans le monde comme un écho des blasphèmes de Lucifer. Dieu est provoqué; la vertu est niée, vilipendée, l'Église est sur la croix; le ciel est méprisé, l'enfer bravé. »

Puisse son livre, écrit sur Notre demande, faire accepter à tant d'âmes, qui ne la connaissent plus, la vérité, « cette vérité dont Saint Michel a été le premier prédicateur, et dans laquelle il s'est tenu; faire reconnaître les droits divins dont Saint Michel a été le premier défenseur contre les prétentions de Lucifer et dont l'Église est la gardienne et la protectrice ici-bas!

Puisse-t-il faire apprécier à la génération contemporaine la grâce qu'elle ne sait plus estimer, la vertu qu'elle néglige trop, l'Incarnation dont elle répudie le bienfait, l'avenir éternel dont elle a perdu le souci!

Puissent les fidèles mettre sérieusement à profit chacune des lectures proposées à leur méditation et réaliser les résolutions qui en sont le fruit!

Ce sera la récompense du travail consciencieux de l'auteur, le relèvement de tant d'âmes abattues, le remède aux maux qui nous désolent, la gloire du Christ et de son Église, le triomphe de Dieu par la dévotion à Saint Michel.

C'est en même temps le vœu sincère d'un évêque qui aime son époque, qui en constate avec douleur les égarements, et



qui voit, dans le rajeunissement du culte rendu à l'Archange protecteur de son diocèse, un moyen efficace, un espoir certain de régénération et de salut.

† ABEL,

*Évêque de Coutances et d'Avranches.*

Coutances, en l'octave de saint Laurent, 17 août 1885.

---

LETTRE DU R. P. FÉLIX A L'AUTEUR

---

MONSIEUR LE CURÉ,

Vous avez bien voulu me faire hommage de votre beau livre, *le Mois de Saint Michel*, et solliciter mon humble avis sur cet important ouvrage.

Je l'ai pu parcourir avec la rapidité que m'imposent mes trop nombreuses occupations, et je suis heureux de vous dire que j'ai admiré dans ce livre, avec la beauté de la forme et la solidité du fond, une grande érudition et une grande orthodoxie.

Vous avez uni dans votre ouvrage une forte nourriture intellectuelle, et tout en y gardant le caractère de piété et d'onction qu'exigeait le sujet, vous avez trouvé le moyen d'infliger aux grandes erreurs de ce temps les stigmates et les flétrissures qu'elles méritent; et, avec le grand Archange dont vous vous êtes fait l'apôtre éloquent, vous déclarez une guerre légitime et courageuse au rationalisme, au naturalisme, au libéralisme, au révolutionarisme, à l'athéisme, et à ce qui renferme plus ou moins tout cela, à l'antichristianisme.

Vous donnez aux méditations et réflexions que vous proposez au lecteur dans votre *Mois de Saint Michel*, une élévation, une profondeur et une étendue peu ordinaires aux œuvres de ce genre.

Ces qualités même n'empêcheront-elles pas votre excellent livre d'être assez populaire, et ne feront-elles pas quelque

obstacle à la grande propagation qu'il devrait avoir et qu'il mérite? C'est ce que je n'oserais décider. Mais tous ceux qui sauront vous lire, vous comprendre et vous apprécier, trouveront certainement dans ce beau *Mois de Saint Michel*, à s'instruire et à s'édifier; et je me persuade que votre livre, à mesure qu'il sera connu et goûté par le pieux public auquel vous vous adressez, contribuera à développer de plus en plus parmi nous la connaissance, l'amour et le culte de notre grand et puissant Archange.

Agréer, Monsieur le Curé, avec toutes mes félicitations, l'expression de tout mon respect.

Votre humble serviteur en J.-C.,

J. FÉLIX.

Lille, 12 août 1885.

---

VARIÉTÉS

---

L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS

DANS L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

(Suite) (1)

---

Prieurs de Saint-Broladre (2)

*Raynaud*, vers 1140.

*Dom Robert Jollivet*, maître ès arts, religieux du Mont-Saint-Michel, devint abbé de ce monastère en 1411; † à Rouen en 1444 et inhumé dans l'église paroissiale du Mont-Saint-Michel.

*Guillaume d'Estouteville*, fils de Jean, sire d'Estouteville, et de Marguerite d'Harcourt, abbé commendataire du Mont-Saint-Michel en 1445, conserva la jouissance de Saint-Broladre comme avait probablement fait son prédécesseur; † cardinal, archevêque, etc., à Rome, en 1482.

(1) Voir les livraisons d'avril, juin et août.

(2) D. Huynes, *Hist. génér. du Mont-Saint-Michel*. — D. Le Roy *Curieuses Recherches*. — *Reg. des insin. eccl. de l'évêché de Dol*, etc.

*Dom Germain Laure*, aumônier du Mont-Saint-Michel, rendit aveu en 1494 et fut élu abbé de ce monastère en 1510; † dès 1513.

*Guillaume de Lignières*, prieur commendataire, rendit aveu au roi le 16 octobre 1541.

*Pierre Bardoul*, prieur vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, rendit aveu le 12 juin 1620.

*Louis Guirard*, pourvu à Rome, prit possession le 11 février 1640; il avait dû repousser les prétentions de Jean de Kergoff, Charles de Rossol et Jean de Saint-Cyr, convaincus de confidence.

*Jean de Keraly*, fils de M. du Fau-Keraly, conseiller au Parlement de Bretagne (1647).

*Pierre Collin de la Biochaye* résigna le 18 juillet 1660 en faveur de Jean Champion.

*Joachim d'Estréhan*, résigna en faveur du suivant vers 1670.

*Jean-Baptiste d'Estréhan* rendit aveu au roi le 18 janvier 1679.

*Michel de Préauvé* (1712).

*Raphaël d'Estréhan*, cleric de Paris et y demeurant, résigna le 17 avril 1734 en faveur du suivant, avec réserve de 400 livres de pension.

*Jacques de Loremy*, prêtre du diocèse de Tournay, pourvu à Rome, prit possession le 27 août 1734 du manoir prioral et, dans l'église paroissiale, de la chapelle du Nord, dépendant de son prieuré; † 1736.

*Dom Gabriel-Gaspard de Raincourt*, bénédictin de Saint-Pierre de Baume, en Franche-Comté, fut pourvu le 4 mai 1736 et prit possession le 3 août suivant. Il eut à repousser D. Jean-Baptiste Bellegarde, bénédictin du Mont-Saint-Michel, et Jean-François du Bois, chanoine de Saint-Amable de Riom, qui prétendaient au bénéfice. Resté paisible possesseur du prieuré et devenu doyen du chapitre de Baume, D. de Raincourt résigna le 3 novembre 1779 en faveur du suivant, avec réserve d'une pension de 700 livres.

*Louis-Gabriel de Raincourt*, chanoine et trésorier de Saint-Pierre de Mâcon, pourvu en cour de Rome, prit possession le 7 juillet 1779 du prieuré de Saint-Broladre, qu'il conserva jusqu'à la Révolution.

#### 4<sup>o</sup> SAINT-MÉLOIR-DES-ONDES

Dès le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, l'église de Saint-Méloir-des-Ondes fut donnée, ainsi que celle de Cancale, à l'abbaye du Mont-Saint-Michel par Geoffroy I<sup>er</sup>, duc de Bretagne, mort avant 1008.

Mais les moines ne demeurèrent pas d'abord paisibles pos-

sesseurs de ces églises, qui leur furent complètement enlevées; ce qu'apprenant le duc Alain III, vers l'an 1030, ce prince fit rendre justice aux religieux, et confirmant les donations faites par son père, il leur assura les églises de Saint-Méloir et de Saint-Méen de Cancale, la terre de ce nom et le port de Portpican, *ecclesias duas sitas in territorio quod vocatur Pavalet scilicet Sancti Meler atque Sancti Mewen... , terram quoque prope littus maris sitam que dicitur Chancavena et portum qui nominatur Porpican*. A partir de ce moment, Saint-Méloir ne sortit plus des mains des religieux du Mont-Saint-Michel, qui y fondèrent un prieuré (1).

Vers l'an 1098, les moines se virent disputer la possession d'une portion du cimetière de Saint-Méloir par trois personnages appelés Guillaume Goyon, Guignen, vicaire du pays d'Aleth, et Drigon le Prêtre. Ils allèrent aussitôt demander justice au tribunal du comte de Rennes, duc de Bretagne. Mais, avant que celui-ci eût rendu sa sentence, Guillaume Goyon et ses compagnons renoncèrent à leurs prétentions et abandonnèrent au Mont-Saint-Michel, en toute propriété, la portion du cimetière qu'ils réclamaient, et que l'acte appelle « la première corde de ce cimetière, » dénomination qui indique à la fois et la contenance du terrain et sa situation sur le bord extérieur de l'enclos. Ils stipulèrent toutefois que cette partie du cimetière serait affectée exclusivement à la sépulture des morts, sauf le droit réservé au moine et au prêtre desservant l'église de Saint-Méloir d'y bâtir une maison à leur usage (2).

« On voit par là, dit M. de la Borderie, qu'il y avait alors à Saint-Méloir tout à la fois un moine et un prêtre séculier. Le moine était délégué par l'abbé du Mont-Saint-Michel pour régir les domaines, recevoir les revenus et exercer les droits dont l'ensemble constituait ce qu'on appelait le prieuré de Saint-Méloir. Parmi ces droits se trouvait à l'origine le gouvernement

(1) D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I. 372, 380.

(2) *Revue de Bretagne et de Vendée*, XXIX, 393. — *Cartul. du Mont-Saint-Michel*, f<sup>o</sup> 70.

spirituel de la paroisse elle-même ; mais la discipline ecclésiastique ayant interdit aux religieux l'exercice du ministère pastoral, force fut au prieur de se faire remplacer dans les fonctions curiales par un prêtre séculier à l'entretien duquel il dut pourvoir (1). »

C'est à propos de cette pension du curé de Saint-Méloir qu'eut lieu la transaction suivante, datée du 30 décembre 1165, et conclue entre ce prêtre et les religieux du Mont-Saint-Michel :

« Par cet arrangement, auquel Albert, évêque de Saint-Malo, donna sa sanction, il fut réglé que les offrandes faites par les fidèles dans l'église de Saint-Méloir seraient partagées moitié par moitié entre le curé et les moines. Ceux-ci, toutefois, devaient avoir les deux tiers des offrandes des jours de Noël, de Pâques et de la Toussaint, et en revanche, le curé percevait seul en totalité celles qui avaient spécialement pour but de rémunérer quelqu'une des fonctions de son ministère paroissial, à savoir : les offrandes des confréries, des baptêmes, des épousailles, des confessions, et tout ce que l'église recevait dans les enterrements. Quant à la dime des blés, elle devait être tout entière serrée dans la grange des moines, qui n'en donnaient au curé qu'un neuvième et gardaient le reste pour eux. Pour faire accepter ces conditions au curé Huon, les moines lui promirent toutefois, à sa vie durant, une rente de deux mines de seigle et deux mines d'orge (2). »

Un autre acte de 1191, par lequel l'évêque de Saint-Malo, Pierre Giraud, confirme les biens du Mont-Saint-Michel dans son diocèse, nous apprend que si, dans les paroisses de Saint-Méloir et de Cancale, la dime des blés appartenait aux moines pour huit neuvièmes et au curé pour un neuvième seulement, toutes les autres dimes, par exemple celle du croît des animaux, se partageaient entre eux par moitié (3).

(1) *Ibidem.*

(2) *Revue de Bretagne et de Vendée*, XXIX, 395. — *Cartul. Montis Sancti Michaëlis*, 134.

(3) *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86, p. 788.

Un peu avant ce dernier acte, le pape Alexandre III confirma, le 27 janvier 1179, l'abbaye du Mont-Saint-Michel dans la possession des églises de Saint-Méloir et de Cancale, de leurs chapelles et de leurs autres dépendances, *ecclesiam Sancti Melorii et ecclesiam Sancti Mevenni, cum capellis et earum pertinentiis* (1).

Les questions de dime dont nous venons de parler donnèrent lieu en 1215 à un différend assez curieux entre Geoffroy de Thorigny, prieur de Saint-Méloir, et le curé du même lieu, appelé Robert de Radeweie. « Il s'agissait de la dime des vignes, dont la culture prenait à cette époque en notre pays un développement dont on ne se douterait guère aujourd'hui. La cause fut portée au tribunal de l'évêque de Saint-Malo, qui fit accepter aux deux parties une transaction portant que dans les terres changées de blé en vigne le curé aurait seulement le neuvième de la dime et les moines le reste, mais que dans toutes les anciennes vignes il partagerait par moitié avec les moines (2). »

Peu de temps après, en 1221, Alain de Motey concéda aux moines de Saint-Méloir l'emplacement d'une maison et certains jardins qui avoisinaient leur manoir. En 1251, Hugues Le Champ leur donna le champ Saint-Méen, et Hamon l'Épine le fief de l'Abbaye, le tout en Cancale. La famille Goyon, dont un membre avait d'abord cherché chicane aux religieux, semble aussi avoir favorisé plus tard l'établissement des religieux, comme nous le prouvent les donations faites au prieuré de Saint-Méloir par Olivier Goyon et Damète Goyon, femme d'Adam d'Herefort. Enfin, Richard Le Maréchal et Gervaise de Dinan, sa femme, cédèrent aux moines les droits de juridiction qu'ils avaient sur leurs hommes de Saint-Méloir, se réservant seulement l'exécution des criminels condamnés à mort par le tribunal des religieux (3).

(1) *Chronique de Robert de Thorigny*, abbé du Mont-St-Michel, II, 317.

(2) *Revue de Bretagne*, XXIX, p. 396.

(3) *Bibl. Nat., Blancs-Manteaux*, n° 86, p. 779. — D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 579, 643, 893.

Le jour de la Purification 1259, Nicolas, évêque de Saint-Malo, visita le prieuré de Saint-Méloir et reconnut que cette maison ne lui devait point de devoir de procuration. Cependant, vers la même époque, les moines du Mont-Saint-Michel voulurent bien accorder 6 livres par an à l'archevêque de Tours pour son droit de visite à Saint-Méloir, Saint-Broladre et Montdol, et 2 livres à l'évêque de Saint-Malo pour sa visite à Saint-Méloir. En 1682 ils payaient encore exactement ces 40 sols au prélat malouin (1).

Le prieuré de Saint-Méloir acquit, comme l'on voit, une véritable importance. Ses biens s'étendaient dans les paroisses de Saint-Méloir-des-Ondes, Cancale, Saint-Benoit-des-Ondes, Saint-Coulomb et Pleurtuit. Les religieux étaient patrons et présentateurs des cures de Saint-Méloir, Cancale et Saint-Benoit, et prenaient dans les églises de Saint-Méloir et de Cancale la moitié de toutes les oblations ordinaires et les deux tiers de celles faites à Noël, à Pâques et à la Toussaint (2).

Au bourg même de Saint-Méloir se trouvait le manoir seigneurial et prioral de Saint-Méloir, avec ses grange, jardins, cour et masures, le tout contenant deux journaux clos de murailles; de cette maison dépendaient le Domaine, contenant cinq journaux de terre, et le Pré-au-Prieur, en contenant trois.

Les moines dimaient en 1682 comme au XIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire qu'ils levaient « toutes les dimes dans les paroisses de Cancale et de Saint-Méloir, excepté la neuvième partie, qui appartient aux recteurs et vicaires perpétuels; à l'égard des verdages, lins, chanvres et prémices, le tout est partagé entre eux et les vicaires perpétuels par moitié; enfin, ils ont aussi les deux tiers des dimes dans toute la paroisse de Saint-Benoit. »

L'Abbé GUILLOTIN DE CORSON,  
Chanoine honoraire.

(A suivre.)

(1) *Gallia christiana*, XIV, 1005. — D. Le Roy, *Cur. Recherches sur le Mont-Saint-Michel*.

(2) *Arch. Nation.*, p. 1720.

## FAVEURS OBTENUES

*par l'intercession de Saint Michel*

**Seine-et-Marne.** — Mon R. Père, offrande de 20 fr. à Saint Michel pour une faveur obtenue, prière de faire dire une messe d'action de grâces.  
*Une anonyme.*

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, j'avais fait une promesse au grand Archange Saint Michel, pour le cas où l'un de mes enfants serait admis dans ses examens pour le baccalauréat, et je viens tenir ma promesse; en vous adressant le bon de 20 fr. sur la poste ci-inclus, et en vous exprimant ma reconnaissance pour Saint Michel.

Je lui demande en outre de vouloir bien diriger mon fils, dans le choix d'une carrière et je vous prie de joindre quelques prières aux nôtres en cette intention.

C.

**Nord.** — Mon R. Père, m'étant trouvée dans une grande perplexité, je m'adressai à Saint Michel, qui m'a secourue d'une manière tout à fait inattendue. Je crois à l'efficacité et à la puissance de sa protection, et dans toutes mes difficultés il sera désormais mon soutien et mon appui.

C. M. B.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, je vous envoie un mandat de 20 fr. pour faire dire trois messes pour remercier Saint Michel de guérisons d'enfants de mes amis que je lui avais demandées, et pour faire brûler six cierges, dont un pour obtenir la réussite d'une affaire importante.

M.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie 5 fr. pour vos Apostoliques, en reconnaissance du succès de mes examens.

M.

**Nièvre.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser la modique somme de 3 fr. dont vous disposerez pour le sanctuaire de Saint Michel. Je remercie ce grand saint de m'avoir exaucée dans la prière que je lui ai adressée.

E.

**Calvados.** — Mon R. Père, ayant réclamé plusieurs fois dans des circonstances pénibles ou difficiles l'intercession de Saint Michel, j'ai obtenu les grâces que je sollicitais. Je viens donc accomplir les promesses que j'avais faites, en vous envoyant 55 fr. pour vos Apostoliques. Je vous serai obligée d'insérer dans vos *Annales* ce témoignage de ma reconnaissance envers le glorieux Archange.

M. C.

**Calvados.** — Mon R. Père, ci-joint un mandat de 10 fr. que je vous prie d'employer à dire des messes en action de grâces de faveurs obtenues par l'intercession de Saint Michel.

B.

**Seine.** — Mon R. Père, j'avais promis 5 fr. au grand Saint Michel si j'étais reçu à la première partie du baccalauréat, j'ai réussi. Je viens m'acquitter de cette promesse, pour la deuxième partie; je vous prie de faire dire pour moi une messe le mercredi 22 juillet, jour où je passerai mon examen écrit, et une autre le lendemain pour mon examen oral.

R.

**Calvados.** — Mon R. Père, ayant eu dernièrement l'une de mes petites filles au plus mal, j'ai eu recours à la puissante intercession de Saint Michel, et ayant eu le bonheur d'obtenir sa guérison, je m'empresse d'accomplir ma promesse envers lui en vous envoyant 25 fr. pour vos Apostoliques, plus 5 fr. promis dans une autre circonstance.

M. C.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales* soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales.

Aube, B. P. B. — Ain, A. J. — Bouches-du-Rhône, F. B. — Isère, A. M. — Ille-et-Vilaine, J. M. B., J., E. L., *deux anonymes* — Loire, M. A. — Loire-Inférieure, *une abonnée.* — Saône-et-Loire, C. G. — Sarthe, *une abonnée.*

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Bienfaiteurs. — École apostolique. — Notre-Dame du Rosaire et Saint Michel (*gravure*). — Monsieur le comte Fernex de Montgex. — Saint Michel dans les arts. — Variétés : L'Abbaye du Mont-Saint-Michel et ses prieurés dans l'archidiocèse de Rennes (*suite*). — Faveurs obtenues.

### A NOS BIENFAITEURS

Le poète avait dit : « Dans la prospérité, les amis ne vous feront pas défaut; mais si le temps se charge de nuages, si la tempête gronde, si l'orage vient à vous frapper, vous serez seul. » Qui donc parmi les hommes n'a éprouvé les froides impressions de cette dure solitude que l'égoïsme naturel creuse sans pitié autour du malheureux? Aussi le paganisme ancien et nouveau a-t-il pu connaître dans les relations d'homme à homme, l'amitié, la compassion, parfois le dévouement momentané; mais la charité, la grande et belle charité qui a soif de dévouement perpétuel, qui pressent et recherche le bien à faire, les misères à soulager, les cœurs à guérir, les douleurs à consoler, cette charité désintéressée qui immole le bienfaiteur au profit de son frère malheureux, cette charité qui est à la philanthropie ce que le fleuve est au ruisseau, cette charité n'est pas un épanchement

spontané du cœur humain. Vertu essentiellement chrétienne, elle a cela de commun avec toutes les vertus nées du Calvaire qu'elle ne s'exerce pas sans sacrifice et par conséquent sans mérite. Ce serait ingratitude de ne le pas reconnaître. On mesure, nous le savons, avec orgueil les sommes considérables que les intérêts de parti jettent sans compter à l'achat des consciences, à la propagande du mal, à la démoralisation des classes pauvres. Le but indique la valeur de l'acte et il ne serait pas difficile de trouver comme agent universel de ces œuvres malsaines la main de l'égoïsme. Mais pourquoi nous arrêter à cette opposition du bien et du mal? Jetons un voile sur le côté mauvais du pauvre cœur humain. Assez souvent nous avons l'occasion de gémir sur les entraînements, sur les œuvres malsaines. Trouvons un sujet de joie dans cette circonstance remarquable de la vie sociale contemporaine que les efforts et les succès du mal, loin d'étouffer la charité chrétienne, ne font que la provoquer à une extension plus merveilleuse de ses œuvres. Qui pourrait énumérer, par exemple, les enfants qui, à l'heure présente, dans notre pays de France, doivent à la charité privée le pain de l'âme et le pain du corps? Combien de ces petits êtres si intéressants parce qu'ils n'ont plus, pour les préserver de la griffe et de la dent du lion qui rôde autour d'eux, ni la force d'un père, ni la tendre vigilance d'une mère; combien d'orphelins, comme ceux qui vivent sous la garde de Saint Michel, n'attendent que des bienfaiteurs suscités par la Providence la vie du corps, tandis qu'ils trouvent la sécurité de leur âme dans le dévouement des ouvriers de la religion?

Dieu n'abandonne pas les siens. Selon la raison humaine, nous faisons acte de téméraire audace en posant la base de ces deux œuvres qui prolongent leur existence à travers les difficultés de tout genre. Grâce à la Providence et aux âmes généreuses qu'elle inspire, depuis dix ans elles vivent au jour le jour, espérant toujours vivre encore le lendemain. Aussi, *Apostoliques* et *Orphelins* grandissent dans l'amour de Dieu et dans la reconnaissance à l'égard de leurs bienfaiteurs. De nombreuses grâces

sont accordées au monde par l'intercession de Saint Michel et les *Annales* ne suffisent pas toujours à les enregistrer. Nous n'en doutons pas, elles sont dues en grande partie aux prières qui, tous les jours du cœur des enfants portent à l'autel de l'Archange les vœux de leurs bienfaiteurs. Leur présence seule sur la sainte Montagne n'est-elle pas déjà une prière? La lampe qui se consume devant le Très-Saint-Sacrement représente la prière de tout une paroisse, de toute l'Église. Les vingt lampes qui brûlent devant la statue de Saint-Michel n'ont-elles pas cette pieuse destination de représenter pendant une ou plusieurs fois neuf jours la prière des âmes qui sollicitent la puissance de l'Archange. Combien ne sont pas plus précieuses ces lampes vivantes, intelligentes, aimantes, qui s'appellent des cœurs d'enfants voués au culte de l'Église, ou simplement entretenus sous sa garde tutélaire! Certes, nous sommes loin du verre d'eau offert au nom de Jésus-Christ, et cependant lui-même ne sera pas sans récompense.

Vous faites donc, chers bienfaiteurs, non seulement une œuvre bonne en soi, mais encore une œuvre utile à vous-mêmes et c'est dans un sens très réel que votre aumône vous rapporte au centuple devant Dieu. Et ne pourrait-on pas dire que la société elle-même profitera dans une mesure considérable à votre œuvre? Élever des âmes dans ces jours où tout les porte à la dégradation; inspirer les sentiments généreux qui sont voués au mépris; souffler le feu de l'apostolat du bien alors que le mal ne compte plus ses zéloteurs, n'est-ce pas contribuer au relèvement de la morale publique? Et y contribuer de quelque manière que ce soit n'est-ce pas *faire le bien*?

Enfin, chers bienfaiteurs, il ne vous sera pas non plus indifférent de savoir qu'au Mont de l'Archange, vos personnes et vos familles ne sont pas oubliées devant Dieu. C'est ainsi que la reconnaissance des enfants de l'École apostolique et de l'Orphelinat vous offrira dans quelques semaines leurs vœux de bonne année. Veuillez les agréer, certains qu'ils seront faits de grand cœur.

## ÉCOLE APOSTOLIQUE

Nous laissons à l'un des élèves de l'École le soin de raconter une petite excursion dont une de leurs bienfaitrices leur a procuré le plaisir pendant les vacances.

CHERS PARENTS,

On nous faisait venir l'eau à la bouche en nous parlant de ces interminables courses, de ces mémorables promenades, de ces trottées insensées qui signalaient jadis les vacances des Apostoliques ; ils nous faisaient trépigner d'envie nos aînés, en nous disant leurs *gestes* du temps passé. Ah ! certes, on peut être fier d'avoir sillonné Bretagne et Normandie, couru de Granville à Dol, salué et Genets et Antrain, traversé d'ici, de là et Couesnon et Sélune !

Eh bien, nous aussi, nous avons eu notre part du gâteau, vous m'entendez. C'était en septembre, à cette heure-là vous étiez peut-être à travailler, et moi je me prélassais dans un wagon de troisième classe avec les autres Apostoliques ; le R. P. Supérieur était au milieu de nous, et faut-il le dire, sa présence comprimait un peu les trop joyeux élans de mon bonheur. On était si content dès l'abord qu'on se poussait dans l'embrasement des portières, les écriteaux prohibitifs étaient pour nous nuls et non avenues. Que voyait-on donc de si beau ? Eh ! des bœufs dans les champs, des moutons à côté, des oies parmi, des arbres comme partout et des maisons comme nulle part. Nous avons quitté Pontorson et déjà nous touchions Avranches, sans avoir perdu de vue notre Mont-Saint-Michel. Sans nous arrêter, nous filons sur Folligny, et de là nous gagnons Granville. Tout cela s'est fait à la vapeur, si bien que j'ai oublié le nom des quelques bourgades que nous avons rasées en passant. A Granville, notre hôtellerie était trouvée : le collège visité jadis par nos anciens. Après un petit tour de ville qui nous permit d'aller rendre visite à deux insignes bienfaitrices de l'École et de jeter en passant un coup d'œil aux navires qui remplissent le port, nous regagnons le logis. Souper, faire la prière, monter au lit, ce fut l'affaire d'un instant. Vous dirais-je que la nuit fut courte, vous le devinez,

surtout si j'ajoute que Granville n'était pas le but final de notre promenade. Nous devons donc aller plus loin : où donc ? quand donc ? Voilà deux points d'interrogation qui rendaient très durs nos oreillers. Aussi, le lendemain dès six heures, nous avons entendu la messe et nous faisons les cent pas sur les quais, pendant qu'autour de nous, marins et marchands par leurs manœuvres et leurs cris, annonçaient le commencement d'une rude journée.

De fait, le temps était magnifique, je trouvais pourtant la mer un peu agitée (moi qui le suis très peu, vous le savez), elle clapotait le long des jetées qui ferment les bassins, pendant que ses vagues affolées assaillaient la plage de Saint-Pair, et mordaient les rochers de la pointe du Phare. Cependant il était parmi ces navires qui se remuaient lourdement dans le port un bateau de belle apparence que le Révérend Père nous indiqua du doigt : « Celui-ci. » Les matelots qui montaient cette embarcation, saisissant une longue planche goudronnée et l'appuyant d'un bout sur la jetée, de l'autre sur le bord du bateau, nous firent un pont branlant qui nous aida à abandonner le plancher des vaches. Nous étions embarqués. Je crois vraiment que je ne serais pas un bon marin, car je me sentais mal à l'aise, balancé par le flot qui, prenant notre embarcation en flanc, lui imprimait ce mouvement qu'on appelle roulis. J'étais là assis sur une planche regardant défilier Saint-Pair, et Carolles et Bouillon ; nous avons mis le cap sur Chausey. On avait entonné l'*Ave maris stella* et conclu par un *Sancte Michaël* au moment où, se dégageant des brumes lointaines, notre sainte Montagne venait de paraître à nos yeux. Mes compagnons s'enthousiasmaient, les marins fumaient stoïquement leurs courtes pipes, blasés qu'ils sont sur les beautés de la mer. Pour moi, j'achevais de céder aux poissons mon déjeuner du matin ; j'avais le mal de mer !!! Penché sur les flots, auxquels je prodiguais de singuliers gages d'admiration, si je levais les yeux, c'était pour voir quand Chausey serait là tout près de nous. C'est que pour moi, Chausey, c'était la délivrance. On y aborda. Je sautai le premier à terre, et tout heureux de me dégourdir les jambes, je hâtais le pas vers la maison hospitalière où le nom de Saint Michel nous méritait le vivre et le couvert. Cette journée fut vraiment une journée de vacances ; la promenade pour occupation, sans autre souci que celui de varier nos plaisirs, et puis licence

de chanter, de courir, de sauter des rochers sur les galets, parmi les varechs et les mille et une espèces de coquillages que la mer nourrit dans son sein, le tout sans craindre ce terrible mal de mer devenu depuis lors mon cauchemar. C'est au bruit des flots de la marée montante que je m'endormais ce soir-là. Pour le coup, le classique *Benedicamus* nous fut communiqué à 7 heures du matin, événement inoui dans les annales de ma vie d'écolier.

Le jour qui s'ouvrait devant nous fut employé à la visite de l'île, je devrais dire des îles, car Chausey se compose d'une multitude d'îlots pour la plupart stériles et inhabités. Les oiseaux de mer se disputent seuls les trous de ces âpres rochers que mine depuis des siècles le travail lent des vagues irritées. Du temps où l'âne du charitable curé d'Astériac portait encore la pitance aux pieux solitaires du Mont-Tombe, Chausey était la barrière de la forêt de Scissy; les disciples des saints Pair et Scubilion y avaient édifié l'ermitage de Mandane, et un bras de mer guéable au moment du reflux séparait seul les insulaires de leurs frères du continent.

Aujourd'hui et depuis longtemps les poissons et les homards font leurs évolutions dans la retraite des fauves expulsés par le liquide élément, si bien qu'aujourd'hui on hésite à croire que le rossignol ait jamais chanté entre Granville et Cancale.

Qu'on s'en réjouisse ou qu'on en pleure, Chausey est la triste victime des injures de l'Océan; sous la rafale amère qui les balaye sans cesse, ces îles n'ont pourtant pas renoncé à leur gentille décoration de verdure, et l'industrielle population qui les habite sait encore leur conserver des charmes pour l'œil de l'étranger. Ici, comme au soleil de Nice, le figuier pousse en pleine terre, le myrte se laisse tailler et le gazon ne peut plus compter ses fleurs quand Paris secoue à peine son manteau de givre.

Je ne vous parle que pour mémoire du sémaphore qui regarde Jersey et du fort qui envisage Granville comme pour lui dire : S'il le faut je te prêterai mon aide. Du haut du phare gaillardement assis sur sa base de roc vif, on distingue le cintre décrit par les côtes normandes et bretonnes autour du Mont-Saint-Michel, et avec peu de brouillard et beaucoup de bonne volonté on peut découvrir Jersey.

Dans la soirée, munis de lignes patiemment amorcées, nous

avons essayé d'établir un trait d'union entre les poissons et nous; je dis essayé, car cela n'a pas réussi du tout.

En retournant à notre logis, nous nous sommes arrêtés pour réciter bien pieusement, comme toujours, notre chapelet dans la petite église paroissiale dont l'exquise propreté m'a tout d'abord frappé.

Le lendemain d'une journée si bien remplie, notre bateau appareillait non loin du rivage; déjà les voiles étaient hissées, l'ancre était levée, il s'agissait de repartir.

La traversée fut plus heureuse que la première fois, c'est que la mer était calme et comme endormie; on cinglait vers Granville dont les hautes murailles dominant tous les environs. C'était l'heure où du port sortaient en foule des bateaux pêcheurs aux blanches voiles, semblables aux abeilles qui volent dès l'aurore à la quête du miel, pour rentrer le soir chargées de butin, dans la ruche qui leur sert d'asile.

Comme nous ne devons être au Mont que le lendemain soir, nous avons encore toute une journée devant nous. Laissant le Révérend Père à Granville, nous partons pour Saint-Pair dont le gracieux clocher émerge du sein des nombreuses villas parsemées sur cette côte enchanteresse. Après avoir vénéré les insignes reliques conservées dans cette église, nous regagnons Granville. Le lendemain nous étions à Avranches.

On dit de bien belles choses sur cette dernière ville. Le fait est qu'elle est admirablement située. Sur la croupe arrondie d'une verte colline, dont les pieds plongent dans la Sée, s'étagent de charmantes maisons dont les balcons regardent le Mont-Saint-Michel. Notre première visite fut pour les églises : Saint-Gervais qui garde le chef vénérable de saint Aubert depuis la grande Révolution; Saint-Saturnin, petite, mais coquette, et Notre-Dame-des-Champs, encore en construction, mais qui dans un avenir prochain sera le plus bel ornement de la cité.

Avranches était notre dernière étape, le train du soir nous ramena à Pontorson.

De là au Mont-Saint-Michel tout le monde sait qu'il n'y a pas deux lieues. Pour ne pas perdre l'habitude de marcher, nous fîmes à pied ce dernier trajet.

Maintenant nous allons essayer de faire une nouvelle année d'études, que Saint Michel et nos chers bienfaiteurs ne nous



abandonnent pas! Vous savez, chers parents, toutes les appréhensions que je cache sous ce dernier souhait. Les temps sont malheureux pour nous, mais ne nous plaignons pas trop, car les autres sont-ils sur un lit de roses?

Adieu!

G...

---

## NOTRE-DAME DU ROSAIRE ET SAINT MICHEL

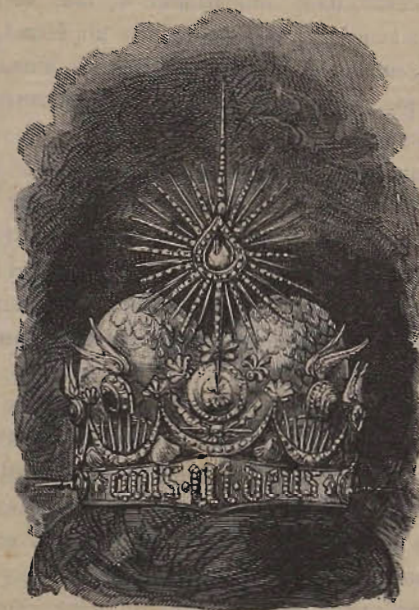
---

L'année qui va s'ouvrir dans quelques semaines sera spécialement consacrée à la prière si touchante du rosaire. La piété des anciens religieux du Mont-Saint-Michel avait dédié à la très sainte Vierge, invoquée sous ce titre, la chapelle du pourtour de la basilique. Nous ne séparerons pas non plus dans nos prières cette double dévotion qui semble s'unir si harmonieusement comme pour se compléter. Aussi bien s'impose-t-elle simultanément aux cœurs chrétiens alarmés plus que jamais des progrès et du triomphe momentané du mal. La prière fervente à Marie nous obtiendra le secours du ciel, et ce secours ne sera-t-il pas l'envoi des légions angéliques qui combattront pour nous et avec nous en faveur de la vérité et de la justice, pour le triomphe de notre Mère la sainte Église?

L'esprit du siècle tend à exclure de la conduite de la vie le surnaturel, c'est-à-dire l'action invisible, mais réelle de la Providence. Plus que jamais il accomplit la prophétie de l'Écriture qui nous montre l'impie se livrant à tous les désordres de l'esprit et du cœur et répétant son incessante question : Qui s'en occupe? Où est Dieu? Combien de chrétiens ont plus d'un trait de ressemblance avec Giézy, le serviteur du prophète Élisée, épouvanté à la vue d'une armée accourue pour s'emparer de l'homme de Dieu; plus surpris encore de voir le calme sourire de son maître! « Ouvrez, Seigneur, les yeux de cet enfant, dit Élisée; » et voilà que Giézy regarde, et il voit au-dessus de l'armée ennemie des légions innombrables, l'épée hors du

fourreau et prêtes à exterminer, au premier signal, les bataillons qui se croient follement certains de saisir leur proie.

Les Anges sont autour de nous, Saint Michel à leur tête, car il ne se sépare pas de ses fidèles légions, et c'est ce que veut nous dire l'Église lorsque, dans la fête du 29 septembre, elle honore en même temps et le saint Archange et tous les esprits bienheureux qui forment la cour du Roi des rois. C'est aussi de cette pensée que s'inspirait l'artiste qui plaçait dans le diadème de notre statue de Saint Michel, au Mont-Saint-Michel,



une aigle-marine représentant le Chef et neuf pierres précieuses surmontées d'ailes d'or représentant l'armée angélique sous la main et aux ordres de Saint Michel.

Là est donc la force, le secours providentiel que nous attendons de Dieu. C'est aussi le modèle à suivre pour nous et nous en trouvons la démonstration dans un ouvrage plein de doctrine

et de piété que vient de publier M. l'abbé Soyer, ouvrage que nous recommandons vivement à nos lecteurs (1).

La dévotion à Saint Michel, dit-il dans la méditation préparatoire au premier jour de septembre, est l'expression de la doctrine catholique sur la vie du chrétien ici-bas. La lutte est tout particulièrement l'élément de la sainteté... Le chrétien doit être, comme Saint Michel, le soldat de Dieu, toujours debout, revêtu de son armure céleste, lutter avec courage et tenir son ennemi palpitant sous ses pieds...

Notre faiblesse, dans cette bataille de tous les jours, sera soutenue par la prière, et puisque, par un décret, Léon XIII ordonne la récitation quotidienne du Rosaire, aucune prière ne saurait être plus efficace pour obtenir le concours des Anges dont nous avons tant besoin.

Nous n'avons pas l'intention de faire ressortir ici la puissance accordée à la récitation du Rosaire par la Reine des Anges. Mais puisque l'occasion s'en présente, nous croyons être agréable et utile à nos lecteurs en leur rappelant l'origine de de cette touchante pratique, et nous allons l'emprunter à l'intéressante publication dominicaine qui porte elle-même ce nom de *Rosaire* :

Le Rosaire eut pour berceau la petite église de Muret. Il y prit naissance vers 1213. Son établissement à Toulouse date de la même année et fut signalé par un prodige. Saint Dominique, attristé par les scènes de carnage qu'il avait eues sous les yeux, résolu de s'éloigner du théâtre de la guerre, estimant qu'il fallait demander à des combats plus pacifiques la victoire sur l'hérésie. Après avoir pris congé de son illustre ami, Simon de Montfort, il dirigea ses pas vers la ville de Toulouse. Il y travaillait depuis quelque temps déjà à l'évangélisation des âmes, déployant le zèle d'Élie et l'éloquence de saint Paul, et cependant son ministère restait infructueux, sa parole était frappée

(1) *Mois de Saint Michel, vengeur des droits de Dieu*. En vente, chez Cattier à Tours et chez les Pères du Mont-Saint-Michel.

de stérilité, et le peuple tenait toujours pour le manichéisme et combattait pour lui, selon l'expression d'un historien, comme un combat *pro aris et focis*.

Le cœur brisé de douleur, l'apôtre quitta un moment le champ de bataille et se retira dans une caverne cachée au fond de la forêt voisine, pour y implorer avec plus de force le secours de la Mère de Dieu. Là, il mêle les larmes à la prière, la pénitence aux supplications, et se jette devant la face de Dieu, comme une victime pour les péchés du peuple; il conjure le ciel d'épargner les Toulousains, et de tourner contre lui sa colère, et, pour mieux obtenir grâce, il flagelle son corps avec une sanglante barbarie, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé sur le sol. Pendant que le vaillant athlète du Christ baignait dans son sang, la Reine du ciel, accompagnée de trois nobles vierges, se montra à lui. Son visage était doux comme le jour qui se lève, et sa parole enivrante comme la voix qui annonce la terre au naufragé et la victoire au soldat défaillant. « Dominique, mon cher fils, lui dit-elle, parce que sous l'inspiration de Jésus et avec mon secours, tu as combattu vaillamment les ennemis de la foi, voilà que j'accours à ta prière et que je viens à ton aide; si tu veux que ta prédication soit féconde, prêche mon Rosaire, et tu verras bientôt les bénédictions de Dieu sur ta parole. »

Ranimé tout à coup et plein d'une force divine, Dominique rentra à Toulouse. Voilà qu'aussitôt toutes les cloches de la métropole s'ébranlent d'elles-mêmes et jettent dans les airs des sons d'une puissance inconnue. Le peuple surpris accourt à l'église pour se rendre compte de cette merveille. Dominique était en chaire, l'œil en feu, le front illuminé, la parole inspirée et vibrante, prêchant le Rosaire de Marie, développant ses mystères et exhortant les chrétiens à jeter souvent au ciel cette prière qui épouvante les démons, réjouit les anges, attendrit le cœur de l'auguste Mère de Dieu et obtient à la terre le pardon et le salut. Ce n'était plus cet homme humble qui n'ouvrait jamais la bouche pour sa défense personnelle, c'est l'apôtre intrépide qui plaide la cause de Jésus-Christ, c'est le voyant, le prophète qui

a lu dans les mystères de Dieu, c'est l'évangéliste qui se sent au cœur une force irrésistible qui l'oblige à parler et à déchirer devant les hommes les secrets de la révélation. Le peuple s'étonne, se regarde, admire et cependant hésite toujours ; la bataille n'est pas encore gagnée dans les âmes ; la vérité n'a pas encore arraché aux lèvres de ces hommes l'aveu de leur défaite. Il faut qu'une puissance plus haute intervienne, et voilà que Dieu se fait entendre par la grande voix de la tempête. Un ouragan terrible se déchaîne subitement sur la ville ; les vents mugissent avec furie, les éclairs succèdent aux éclairs, la foudre gronde et sillonne la nue, des cataractes d'eau semblent s'ouvrir et le sol tremble sous les coups répétés du tonnerre. On dirait que la dernière heure du monde est venue et que la terre va rentrer aux abîmes. Dominique s'écrie alors : « Voilà les signes de la colère divine, ô peuple, soumettez-vous à Dieu. Il se tient et frappe à la porte de vos cœurs, et, parce que vous le repoussez, il tonne dans les nues et menace vos têtes. Ah ! tremblez devant lui, si vous voulez éviter ses coups et échapper à la damnation. Tournez-vous vers Jésus et la Mère de Jésus. La Vierge Mère du Sauveur est en même temps mère de la miséricorde, prenez-la pour avocate : le Fils ne refuse rien à la Mère. Aimez la prière du Christ et de Marie, prenez le Rosaire, ayez-en le culte et abjurez l'hérésie. Je vous jure, au nom de la Vierge, que si vous embrassez la dévotion du Rosaire, la tempête s'apaisera et le ciel redeviendra serein. N'hésitez pas, car je vois devant moi cent cinquante anges, armés pour la vengeance et envoyés par le Christ pour châtier vos crimes. »

Au même moment on entendait une voix, la voix des esprits de l'abîme qui s'écriaient : « Malheur, malheur à nous ; voilà que par la puissance du Rosaire nous allons être retenus au fond du gouffre, comme par des chaînes de feu. » Or, il y avait en un des points les plus élevés de l'église une image de la Mère de Dieu. On la vit à trois reprises étendre son bras vers le ciel et l'abaisser avec menace vers la terre. Dominique s'écria : « Non,

il n'y a plus pour vous que des châtiments et d'horribles malheurs, si vous ne cherchez le salut dans le Rosaire ! » Alors, le peuple vaincu tomba la face contre terre ; les sanglots mal contenus éclatèrent ; chacun se frappait la poitrine, et on n'entendit plus que la voix des hommes et des femmes criant miséricorde. Dominique, se tournant vers la statue de la Mère de Dieu, laissa échapper cette prière entrecoupée de gémissements : « O puissante Reine du ciel et de la terre, voyez le repentir de ces chrétiens, entendez leurs supplications ; ils regrettent le passé et leurs regrets vous assurent d'un avenir meilleur ; déposez votre courroux, suspendez vos menaces et replacez votre bras dans votre sein miséricordieux. »

Au moment où l'apôtre prononçait ces paroles, la statue de Marie retira le bras qu'elle avait étendu auparavant avec menace, les vents s'apaisèrent, la foudre fit entendre dans le lointain son dernier roulement, et les secousses du sol s'arrêtèrent subitement. Les Toulousains se mirent à la merci de saint Dominique et dès le lendemain, dès l'aube du jour, ils s'en vinrent couverts de vêtements de pénitence et une torche à la main, faire amende honorable à la Mère de Dieu. Le serviteur de Marie leur rappela les grands événements de la veille et leur fit un beau discours sur le Rosaire. Tous eurent à cœur de pratiquer cette dévotion, de s'enrôler dans la confrérie et de recevoir le chapelet des mains de saint Dominique.

*N.-D. du Saint-Rosaire, priez pour nous !*

*Saint Michel archange, priez pour nous !*

---

MONSIEUR LE COMTE FERNEX DE MONTGEX

L'un des premiers et plus fervents zélateurs des œuvres du Mont-Saint-Michel vient de quitter ce monde terrestre pour aller jouir au ciel des récompenses que son zèle pour les bonnes œuvres lui a si bien méritées. Il était surtout d'un dévouement admirable pour notre École apostolique. Il en comprenait toute l'importance. Il venait à son secours et assez souvent il écrivait au Mont-Saint-Michel, désirant être au courant des progrès de nos Apostoliques dans la piété et dans les études. Il était heureux quand il apprenait qu'ils nous donnaient une entière satisfaction. Il avait grande confiance dans leurs prières et bien des fois il eut à les remercier de ce qu'ils avaient obtenu, aux pieds de la statue de Saint Michel, un plein succès dans ses affaires et un dénouement favorable dans ses difficultés.

La chapelle qu'il a bâtie en l'honneur du saint Archange est un témoignage parlant de sa dévotion au puissant chef de la milice angélique. Nous prions pour le repos de son âme et la reconnaissance nous fait un devoir d'invoquer pour elle les prières de nos zélateurs et zélatrices.

Voici la lettre par laquelle on nous a annoncé sa mort :

*Chambéry, 23 septembre 1885.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

Le 19 août dernier, fête de saint Louis d'Anjou, M. le comte Louis-Marie Fernex de Montgex, disait adieu à la terre pour entrer dans la joie de ce Dieu qu'il a tant aimé.

A d'autres le soin de parler dignement de ce vaillant chrétien ! Il est difficile de louer un homme dont le mérite et la vertu sont au-dessus de tout éloge.

La chapelle du Mont-de-Curienne dira à nos descendants tout son généreux dévouement et son immense amour envers l'Archange Saint Michel. Aussi Dieu permet que le suprême

travail, la dernière pensée de cette riche et brillante intelligence fût une lettre au Mont-Saint-Michel. N'est-ce pas là une preuve infaillible de la bienveillante protection de celui qui allait bientôt introduire cette grande âme dans le *séjour de la lumière et de la paix* ?

Honneur immortel à ce preux serviteur de Saint Michel ! Ne craignons pas de marcher sur ses traces.

Agréez, etc.

X.

SAINT MICHEL DANS LES ARTS

CHAPITRE DEUXIÈME

SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

*(Suite) (1)*

La musique religieuse et la poésie sacrée, ces deux filles du ciel, qui font entendre dans nos basiliques les harmonies des anges et des saints, aiment par-dessus tout à chanter et à publier la gloire, la puissance et la bonté du Verbe de Dieu, qui descend parmi nous et apparaît à nos regards plein de grâce et de vérité.

Rien n'est sublime comme ces strophes de la sainte Liturgie ! Tantôt joyeuses et alertes, elles annoncent au monde la naissance du Sauveur et invitent les bergers, les petits de la terre, à contempler le Verbe, ou la lumière qui vient de briller au milieu des ténèbres de la nuit ; tantôt tristes, lugubres, elles nous transportent au jour de la Passion, où le Soleil de justice voile sa splendeur et semble replonger l'univers dans le chaos primitif ; tantôt majestueuses, triomphantes, elles célèbrent le

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril, d'août et de décembre 1884, de février et d'avril 1885.

Roi de gloire, qui, vainqueur de la mort, renverse la pierre du sépulcre et s'élève dans les airs accompagné d'une escorte d'esprits bienheureux.

L'écho de cette harmonie se propage dans l'immense étendue des cieux, et répète les louanges des saints qui ont pris le Sauveur pour modèle et se sont éclairés à la lumière du Verbe de Dieu.

Au premier rang, au-dessous de l'auguste Marie, figure l'archange Saint Michel. La musique et la poésie le saluent non seulement comme le vainqueur de Satan révolté, mais aussi en sa qualité d'ange de la lumière, de gardien des saines doctrines, d'ami et de défenseur des âmes qui luttent pour le triomphe de la vérité.

L'office des morts, avec ses notes à la fois si graves et si religieuses, avec ses accents de tristesse et ses cris d'espérance, avec son *Libera* et son *Dies iræ*, nous montre Saint Michel dans une vision céleste rangeant les âmes sous son étendard où le *Quis ut Deus* est écrit en lettres de feu, et les introduisant dans la lumière très sainte et très pure où la divinité a fixé sa demeure :

« *Signifer sanctus Michaël repræsentet eas in lucem sanctam.* »

Le glorieux Archange n'est pas seulement le « défenseur » et le « peseur » des âmes; il les conduit à la lumière. Il ne se contente pas de leur servir de modèle, en affirmant l'éternelle vérité, en proclamant à leur tête les gloires et les grandeurs du Tout-Puissant; il les fait pénétrer dans les sphères que le Soleil de justice inonde de ses splendeurs. C'est qu'il est le prince de la lumière.

Une hymne que l'on attribue à saint Ambroise et dont l'assonance et le rythme attestent une haute antiquité, nous offre des particularités remarquables sur le sujet qui nous occupe. L'Archange y figure avec la plus noble attribution qui puisse honorer un esprit bienheureux élevé à la contemplation des trois Personnes divines et initié aux secrets les plus intimes de

l'ordre surnaturel; il est, pour employer l'énergique expression du poète, « l'enseigne des mystères célestes. » Il les connaît, ils sont gravés dans sa vaste intelligence comme sur un drapeau, il se montre à la terre et il dit aux hommes : « Regardez et lisez. »

« *Mysteriorum signifer*  
» *Cœlestium, Archangele,*  
» *Te supplicantes quæsumus*  
» *Ut nos placatus visites.* »

Ce flambeau qu'il apporte au monde dissipe les ténèbres de l'erreur, devient un foyer de lumière pour nos intelligences, purifie nos sens eux-mêmes et dirige nos pas dans les sentiers de la paix.

« *Errores omnes auferat,*  
» *Vagosque sensus corrigat,*  
» *Et dirigat vestigia*  
» *Nostra pacis per semitam (1).* »

Saint Michel, en vertu de ses glorieux privilèges, participe à cette connaissance des âmes qui est le secret de Dieu. Il entend nos supplications, il voit notre repentir, il pénètre nos intentions; il est encore, à ce titre, le prince de la lumière. Cette pensée est traduite avec grâce et naïveté dans une pieuse et délicate poésie du XV<sup>e</sup> siècle. En voici un extrait :

A jointes mains merci vous prie :  
Car vous avés la *coignoissance*  
Des *bonnes âmes*, et puissance  
Recevoir et mener en gloire.  
Si veuillez avoir en memoire  
Mon âme, quand l'eure viendra  
Que du cors partir li faudra;  
Par vous soit conduite tout droit  
En Paradis, que Dieu l'otroit!

(A suivre.)

(1) Voir les *Hymni mediæ ævi*, de Mone.

## VARIÉTÉS

### L'ABBAYE DU MONT-SAINT-MICHEL ET SES PRIEURÉS

DANS L'ARCHIDIOCÈSE DE RENNES

(Suite) (1)

Notons aussi que le port de Cancale appartenait auxdits religieux; que ceux-ci jouissaient du droit de haute justice et de plusieurs fiefs seigneuriaux, et qu'ils étaient exempts de payer aucunes coutumes pour les vins et les provisions employés à leur usage.

En revanche, les Bénédictins devaient dire deux messes par semaine dans l'église de Saint-Méloir, et ils étaient en outre tenus de distribuer, chaque année, quatre mines de paumelle aux pauvres des paroisses de Saint-Méloir et de Cancale.

Au temps de Pierre Le Roy, abbé du Mont-Saint-Michel, le titre du prieuré de Saint-Méloir fut éteint en 1401 et ses revenus furent unis à la mense abbatiale; aussi en 1556 le cardinal d'Annebault, abbé du Mont-Saint-Michel, rendit-il aveu au roi pour son prieuré de Saint-Méloir, et en 1644 Jacques de Souvré, un de ses successeurs, afferma-t-il, entre autres dépendances de son abbaye, « les prioré et seigneurie de Cancale et Saint-Méloir » pour la somme de 4,000 livres, outre les charges. Notons en passant, parmi ces redevances, « douze pots d'huile » dus aux religieux du Mont, et 36 sols dus aux Innocents, c'est-à-dire probablement aux enfants faisant jadis en l'abbaye la fête des Innocents (2).

Il n'est point fait mention dans ces actes d'une chapelle priorale, mais nous savons que dans l'église paroissiale de Saint-Méloir les moines avaient une chapelle prohibitive

(1) Voir les livraisons d'avril, juin, août et octobre.

(2) D. Le Roy, *Cur. Recherches sur le Mont-Saint-Michel*, 735 et 772.

appelée chapelle de Saint-Michel; ils la cédèrent en 1723 à Alain Le Breton, seigneur de la Plassinais, qui y plaça son banc et son enfeu. Au sommet du principal vitrail de cette église de Saint-Méloir on voyait encore en 1760 les armoiries du Mont-Saint-Michel, *de sable à dix coquilles d'argent posées 4, 3, 2, 1, au chef d'or à trois fleurs de lys de gueules*, surmontées d'une crosse et d'une mitre. Les mêmes armoiries, accompagnées de celles de Bretagne, se voyaient aussi sur le banc des officiers de la juridiction seigneuriale du prieuré (1).

Les Bénédictins du Mont-Saint-Michel étaient alors considérés comme fondateurs de l'église et seigneurs de la paroisse de Saint-Méloir. En 1728, ils affermaient 3,800 livres ce qu'ils possédaient en cette paroisse, c'est-à-dire « sept traits de dimes, un logis prioral et quelques fiefs et terres y annexés (2). »

Aujourd'hui, on montre encore dans le bourg de Saint-Méloir l'ancien logis prioral; c'est une maison insignifiante, placée au nord et proche de l'église.

#### 4<sup>o</sup> VILLAMÉE (SAINT-MARTIN DE)

« *D'or à une croix ancrée de gueules (3).* »

En 990, Conan, comte de Rennes, donna à l'abbaye du Mont-Saint-Michel quatre villages nommés Ville-Amois, Passillé, Lislèle et Ville-Perdue, avec toutes les terres qui en dépendaient, « *Villam Amois et villam Passilei et villam Issel et Villam Perditil (4).* » Conan, en faisant don de ces terres à l'abbaye, lui concéda en même temps tous les droits de juridiction sur leurs habitants, à raison des crimes ou délits qu'ils pourraient commettre eux-mêmes dans leur circonscription; mais il réserva à sa justice ordinaire la connaissance des crimes et délits qui pourraient y être commis par des étrangers, comme aussi celle

(1) *Terrier ms. de la seigneurie de Châteauneuf.*

(2) *Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine.*

(3) *Armorial général ms. de 1698.*

(4) D. Morice, *Preuves de l'Hist. de Bret.*, I, 350.

des crimes et délits commis par les hommes des moines en dehors des limites de leur domaine (1).

« Les religieux, en prenant possession des terres qu'ils devaient à la libéralité de Conan, y construisirent, pour les biens spirituels de leurs tenanciers, une église au lieu de Ville-Amois, dont elle emprunta le nom, devenu plus tard Villamée. Cette église, ils la possédèrent pendant un demi-siècle dans toutes les conditions des autres églises, c'est-à-dire dans une complète dépendance de l'Ordinaire, tant sous le rapport de la juridiction que sous celui des redevances et autres devoirs. Mais, en 1050, Main, pour lors évêque de Rennes, renonça en son nom et au nom de ses successeurs à tous les droits qu'il pouvait prétendre sur elle, ainsi que sur l'église de Poilley, et en fit l'abandon complet à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (2). »

Ce don du patronage des deux églises de Villamée et de Poilley fut confirmé en 1164 par Étienne, évêque de Rennes, et en 1184 par Philippe, son successeur. Étienne fit cette confirmation très solennellement, le 30 septembre, dans le monastère de Sainte-Croix de Vitré; il abandonna aux religieux du Mont-Saint-Michel les deux églises en question, avec toutes leurs dépendances, « *ecclesiam Ville Amois cum pertinenciis suis et ecclesiam de Poilleio cum pertinenciis suis*, » et autorisa les moines à posséder toute espèce de bénéfices dans son diocèse, « *beneficia tam mundana quam ecclesiastica*. » Raoul, archidiacre de Rennes, approuva cet acte, fait en présence du chantre Élie, d'Éven, chapelain de l'évêque, de Jean, doyen de Vitré, de Philippe de Poilley, etc. En 1179, le pape Alexandre III confirma, de son côté, le Mont-Saint-Michel en possession de ces églises, « *ecclesiam de Poilleio et ecclesiam de Villamers, cum villa ipsa et aliis earum pertinenciis* (3). »

(1) En 1301, le prieur de Villamée fit reconnaître par le seigneur de Fougères son droit « de pouvoir congnoistre des crimes dans l'estendue de la seigneurie du susdit prioré. » (D. Le Roy, *Cur. Recherches sur le Mont-Saint-Michel*.)

(2) M. Maupillé, *Notices hist. sur le canton de Louvigné*.

(3) *Chron. de Robert de Thorigny*, abbé du Mont-Saint-Michel, II, 272 et 317.

Les donations qui précèdent donnèrent naissance au prieuré de Villamée, dont l'église de Poilley devint une annexe.

Les barons de Fougères approuvèrent volontiers toutes ces libéralités faites dans leur territoire à l'abbaye du Mont-Saint-Michel; mais ils se réservèrent un droit de « mangier o tous ses nécessaires pour eux et tous leurs gens, une fois l'an, pour un jour et pour une nuit, au prieuré de Villamer. » Lorsque les rois de France devinrent seigneurs de Fougères, les religieux demandèrent à Philippe de Valois de renoncer à ce droit, et ce prince voulut bien y consentir en 1324 (1).

Vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le prieur de Villamée refusa d'admettre d'autres moines près de lui, ce qui irrita tellement le seigneur de Fougères qu'il fit saisir en 1397 le revenu de ce prieuré « tant pour la nourriture et entretien de deux religieux en iceluy prieuré, devant demeurer avec le prieur, que pour les réparations qui estoient nécessitées d'y estre faites. Par là on peut juger, dit dom Le Roy, quels estoient les moines qui habitoient seuls es prieurés, » et combien fut sage l'abbé Pierre Le Roy, qui à cette époque éteignit un grand nombre de ces « prieurés champêtres, » pour obliger ses religieux à vivre régulièrement en communauté (2).

En 1652, le domaine proche du prieuré de Villamée se composait de la maison priorale, avec cellier, étable, cour devant et jardin derrière, le tout situé près l'église et le cimetière; — la métairie du Prieuré, contenant environ 40 journaux de terre, avec ses maisons, granges, jardins, vivier, etc.; — l'étang et le moulin de Villamée, auquel les vassaux étaient tenus de porter leurs grains; — un petit bois de chênes, etc.

Les moines possédaient, en outre, d'assez nombreux fiefs : en Villamée, les fiefs de la Touche, de la Bouvrie, de la Touraille, des Isabelles, de Lislèle, de la Charrière, de la Tréhonnais, des Coudrais, de Ville-Perdue, et le Fief-aux-

(1) *Bibl. Nat., ms. lat., n° 22357*.

(2) *Cur. Recherches sur le Mont-Saint-Michel*.

Moines; — en Poilley, le fief du Bourg; — en Parigné, le fief du Haut-Pays, de Dohin et des Bayettes (1).

Le prieur de Villamée avait droit de haute, moyenne et basse justice dans toute l'étendue de ces fiefs; — droit de cep et collier au bourg de Villamée; — droit de mettre les délinquants aux prisons de Fougères, à raison de quel droit il devait à la cour de cette baronnie une rente de 7 livres appelée garde.

Il avait, de plus, droit de terrage dans toutes les terres dépendant du prieuré, sauf dans le fief du bourg de Poilley, droit qui consistait dans la levée de la douzième gerbe de tous grains recueillis chaque année; — droit de corvée pour faucher et faner ses foins, et en outre celui d'exiger 2 deniers par chaque tête de porc et de tout bétail nourri dans les fiefs de la Bouvrie, de la Touraille et de la Tréhonnais.

Il avait enfin droit d'enfeu, banc, armoiries, prééminences, et tous autres droits de seigneur fondateur dans l'église de Villamée.

L'une des charges du prieur consistait en une rente de 40 livres qu'il devait à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (2).

Quand arriva la Révolution, le prieuré de Villamée était depuis longtemps tombé en commende; ses revenus furent estimés en 1790, comme il suit : métairie, 800 livres; — moulin, 600 livres; — rentes seigneuriales, 30 livres, — et grosses dîmes, 2,000 livres; le tout donnait au prieur un revenu brut de 3,430 livres, dont il fallait déduire les charges (3).

#### Prieurs de Villamée (4)

*Dom Pierre Toustain* offrit en 1559 à l'abbaye du Mont-Saint-Michel un beau reliquaire portant cette inscription : « *Anno dñi*

(1) Une partie de ces fiefs avait été aliénée au XVI<sup>e</sup> siècle, mais les prieurs en firent rentrer un bon nombre au siècle suivant.

(2) *Déclaration* du prieuré en 1652 et 1680.

(3) *Arch. dép. d'Ille-et-Vil.* I, V, 27.

(4) D. Huynes, *Hist. gén. du Mont-Saint-Michel*. — *Reg. des insin. ecclés. de l'évêché de Rennes*, etc.

1559 *frater Petrus Toustain prior prioratus de Villa Maris fecit hoc fieri.* »

*René de la Haye Saint-Hilaire*, prieur de Saint-Brice, rendit aveu au roi le 29 août 1553; il jouissait encore en commende de Villamée en 1565.

*Dom Guillaume du Chesnay*, rendit aveu au roi en 1606; il devint prieur claustral du Mont-Saint-Michel tout en conservant son prieuré de Villamée; † 30 novembre 1617 et inhumé au Mont, dans la chapelle Saint-Aubert.

*Dom Louis de Vion*, religieux de l'abbaye de Saint-Denis, rendit aveu au roi le 5 septembre 1624.

*Dom Albert Barbet* résigna en 1641.

*Dom Gabriel-Nicolas Ruault*, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, prit possession le 23 mai 1641 et rendit aveu au roi le 3 juin suivant, puis le 6 décembre 1652; il résigna en 1658.

*Dom Claude-Fulgence de Chabannes*, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, prit possession le 9 janvier 1659.

*Dom Jean-Baptiste-Guillaume de Bellegarde*, prieur de Saint-Gildas de Rhuys (1669).

*Dom Fulgence de Chabannes* possédait en 1676 le prieuré, pour lequel il rendit aveu le 30 janvier 1681.

*Dom Joseph Rosset*, prieur dès 1701; † 1722.

*Dom François Torquat*, bénédictin de Saint-Melaine, nommé en 1722, résigna en 1746.

*Dom Thomas-Julien Lamande*, également religieux de Saint-Melaine, pourvu par l'abbé du Mont-Saint-Michel, prit possession le 9 février 1747. Ce prieur eut à repousser les prétentions de Jean-Claude Marion, prêtre de Genève, et de Louis Verchère, qui se firent pourvoir à Rome l'un en 1748, l'autre en 1750. Dom Lamandé habita successivement les monastères de Saint-Melaine, Solesmes, Landévennec, Quimperlé et le Pirmil, et résigna en 1780 en faveur du suivant.

*Jean-François du Breuilh*, acolyte de Paris, fut pourvu en décembre 1780 et fut le dernier prieur de Villamée; il fit lui-même la déclaration des biens de son bénéfice en 1790.

L'Abbé GUILLOTIN DE CORSON,  
Chanoine honoraire.



FAVEURS OBTENUES

*par l'intercession de Saint Michel*

**Aisne.** — Mon R. Père, je vous remets sous ce pli un bon de poste de 10 fr., vous priant de faire dire une messe à l'autel de Notre-Dame-des-Anges et de faire allumer une lampe devant la statue de Saint Michel, en action de grâces de faveurs obtenus. Le surplus sera versé à la caisse des Apostoliques. *Anonyme.*

**Manche.** — Mon R. Père, envoi de 100 fr. pour les Apostoliques avec demande d'une messe et d'une neuvaine de prières pour obtenir pour une famille la protection de Saint Michel. *Une abonnée.*

**Meurthe-et-Moselle.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint 2 fr. pour une messe d'action de grâces pour une faveur obtenue par Saint Michel. *M.*

**Manche.** — Mon R. Père, ayant obtenu par l'entremise de Saint Michel une grâce temporelle, je vous prie de vouloir bien célébrer une messe d'action de grâces en son honneur. Ci-joint un mandat de 5 fr. que je vous prie de vouloir bien accepter comme honoraires. *De B.*

**Seine.** — Mon R. Père, pour la France, 10 fr. *X.*

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales* soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales :

Aude, M. M. — Haute-Garonne, M. de S. — Loire-Inférieure, L. C.; A. M. — Lot-et-Garonne, H. B. — Morbihan, sœur Saint-Joseph. — Seine, R. P.; Le D. — Seine-Inférieure, M. — Ille-et-Vilaine, sœur A.

**Eure.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser le mandat ci-joint pour vos Apostoliques, en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de la très sainte Vierge et de l'Archange Saint Michel. *V.*

**Manche.** — Mon R. Père, envoi de 20 fr. pour les Apostoliques avec demande d'une neuvaine de prières. *Anonyme.*

**Suisse.** — Mon R. Père, sous ce pli 2 fr. pour une messe d'action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel. *C. G.*

ANNALES

DU

MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Zélateurs et à nos Zélatrices. — Jeanne d'Arc et les femmes de France. — La restauration religieuse et sociale par le culte de Saint Michel et des saints Anges. — L'origine légendaire du Mont-Saint-Michel. — Une recommandation. — Faveurs obtenues. — Table des matières.

A NOS ZÉLATEURS ET A NOS ZÉLATRICES

*Nous terminons avec cette livraison la douzième année d'existence de nos Annales. La situation qui nous est faite dans notre chère Abbaye rend moins nombreuses les manifestations de la piété publique au sanctuaire de l'Archange, parce qu'elle les rend moins faciles. Que sera l'avenir? Nous en laissons à Dieu le secret. Quoi qu'il en soit, nous n'en admirons pas moins la protection de Saint Michel qui conserve son œuvre, malgré ces difficultés si graves, et c'est pour cela que nous voulons continuer à publier tout ce qui peut contribuer à sa gloire. L'École apostolique ne cesse pas de fonctionner et nos chers enfants donnent à nos cœurs de bien douces consolations ainsi que les orphelins dont l'existence est abritée sous l'aile de l'Archange. C'est pour ces trois œuvres que nous vous remercions de votre pieux et infatigable concours et que nous demandons à votre cœur la persévérance.*

## JEANNE D'ARC ET LES FEMMES DE FRANCE

Nous empruntons au journal *le Monde* quelques passages d'un article qui, nous le pensons, intéressera nos lecteurs :

La nouvelle que le procès de béatification de Jeanne d'Arc est introduit réjouit tous les cœurs français. Il semble que jamais, en aucun temps, la France n'ait souhaité davantage pouvoir invoquer dans ses prières le nom de l'héroïque chrétienne qui, lorsque l'Église lui aura donné la plus glorieuse des couronnes, sera la sainte même de la patrie.

Appliquez à l'étude de l'histoire cette psychologie que l'on met partout à l'heure présente et vous serez frappé de voir combien la crise que traversa le XV<sup>e</sup> siècle ressemble à celle que nous traversons. C'est le même désarroi dans les intelligences, le même affolement et la même anxiété dans les âmes; dans les affaires publiques, c'est la même malchance obstinée, la même *déveine*, dirait-on dans l'argot du boulevard. Rien ne réussit; et cette nation ensorcelée perd justement ce qui la faisait réussir jadis, c'est-à-dire la confiance en elle-même. Le cri perpétuel qui est le mot d'ordre de toutes les paniques d'alors : « Trahis! trahis! » est un cri du siège de Paris, un cri de Lang-Son. Tout va de travers sans qu'on arrive à savoir pourquoi, et le pays, selon la juste expression de Froissart, « semble sortir de la ligne droite... »

Une réaction d'abord lente, longtemps presque invisible, se produit, et le côté le plus intéressant peut-être dans l'existence de Jeanne d'Arc, c'est de constater le travail mystérieux qui s'opère dans les âmes pour préparer sa venue. Dans le miracle même où il fait éclater sa bonté, Dieu s'inspire de sa justice et l'apparition de la Libératrice est comme la récompense d'efforts obscurs, de dévouements silencieux, d'incessantes prières qui montent vers le ciel de tous les coins de cette terre de France si durement foulée par l'étranger.

C'est Saint Michel, l'Archange à l'épée flamboyante, qui personnifie l'idée de salut. D'innombrables pèlerinages se dirigent vers le sanctuaire vénéré de Saint Michel, au péril de la mer. Des bandes d'enfants quittent tout, et, marchant droit devant eux, vont prier le saint de délivrer leur malheureux pays. Une miniature d'un manuscrit contemporain nous montre une escouade d'enfants arrivant au Mont, intrépides et doux, ne doutant de rien; en les apercevant, les moines, debout sur la tour, lèvent les bras en l'air et font de grands gestes d'étonnement.

Sur la route, il survenait parfois à ces bambins plus d'une méchante aventure. Un jour, après avoir mangé dans une auberge, ils se trouvèrent fort empêchés de payer leur écot; l'hôtelier les souffleta, puis, après leur départ, il trouva six sols qu'une main inconnue avait déposés sur le dressoir; il courut après les petits pèlerins, leur remit cet argent et leur demanda pardon.

J'ai rappelé ailleurs ce trait de Jeanne d'Arc prête à monter à cheval pour aller délivrer Orléans et envoyant son anneau de jeune fille à la veuve de Duguesclin. Je ne sais rien qui soit d'un symbolisme plus touchant, qui indique mieux les liens qui existaient entre ces âmes qui communiaient dans l'amour du Christ et dans l'amour de la France. Comment, dans un village perdu de la Lorraine, cette gardeuse de moutons avait-elle appris le rôle qu'avait joué Duguesclin? Quel élan portait sa pensée vers celle qui avait porté le nom du héros breton? On n'avait pas encore de journaux alors pour répandre les nouvelles; c'est peut-être pour cela, après tout, qu'on connaissait de temps en temps la vérité.

Les moines, les Franciscains particulièrement, furent les infatigables ouvriers de cette campagne, par l'idée qui précéda la campagne de Jeanne d'Arc. Il paraît démontré maintenant que Jeanne d'Arc, comme Le Dante, comme saint Louis, comme Christophe Colomb, appartenait au tiers ordre de Saint-François. Sainte Colette, la réformatrice de l'ordre des Dames de pau-

veté, la fondatrice des Clarisses, fut une amie de la Pucelle et c'est un spectacle attendrissant que cette amitié de la sainte recluse et de l'héroïne du champ de bataille.

Le célèbre prédicateur de l'époque, Frère Richard, allait de ville en ville et de hameau en hameau portant la bonne parole patriotique et s'occupant aussi des moyens de réussir. Dans leur magnifique ouvrage, *Saint François d'Assise*, publié l'an dernier, les RR. PP. Capucins ont mis avec raison ce point en relief. « Tour à tour sombre et jovial, impatient et tendre, il savait à merveille captiver et remuer les multitudes. Son irrésistible éloquence réveillait de toute part l'amour de la France, que la conquête anglaise n'avait pu éteindre. Il annonçait hardiment la délivrance prochaine du pays et ne se gênait pas pour faire de la propagande en faveur du roi légitime : « Semez, semez, bonnes gens, semez foison de fèves, car celui qui doit venir viendra bref, » disait-il un jour à ses auditeurs. Ceux-ci suivaient ses conseils à la lettre, et nous savons par le témoignage d'un contemporain que les fèves semées sur la recommandation du Cordelier contribuèrent à nourrir l'armée royale lorsqu'elle fit le trajet de Troyes à Châlons, dans la campagne du sacre. »

Frère Richard fut le confident, le conseiller, le confesseur de la bonne Lorraine. Quand ils se retrouvèrent à Troyes en 1428, on assista à ce spectacle sublime encore et digne d'être retracé par un maître du pinceau : l'homme de Dieu s'agenouillant devant la vaillante plébéienne et la remerciant d'avoir sauvé la France.

Pour moi, cette recommandation du bon religieux de faire semer des fèves pour ravitailler les troupes en vue de la campagne prochaine m'a toujours plu infiniment; elle montre dans le moine le patriote attentif et prévoyant. Ce minime détail souligne une fois de plus le caractère particulier du miracle que Dieu accomplit par Jeanne d'Arc en faveur de la France. Le même siècle, à quelques années de distance, vit une nation se sauver et une nation périr. Les Grecs allaient s'amuser à l'Hip-

podrome, en attendant tranquillement qu'un ange descendant sur la colonne de saint Isaac vint délivrer Byzance; les Français aidèrent le Très-Haut à réaliser sur nous les desseins de sa miséricorde.

\*

\*\*

Il semble qu'une fois sur les autels, sainte Jeanne d'Arc pourrait être ce qu'a été Saint Michel au XV<sup>e</sup> siècle, un ralliement pour toutes les âmes qui pensent de même et qui s'ignorent. Derrière ce monde de cabotins, d'intrigants, de charlatans qui nous étourdit de son vacarme et nous dégoûte de ses scandales, une autre France peut-être s'organise et se prépare. Il faut le souhaiter et l'espérer; il faut reconnaître aussi qu'on n'aperçoit pas de manifestation saisissante de ce mouvement, encore bien latent, s'il est commencé.

C'est une loi sociale que lorsque l'homme s'abaisse, la femme s'élève. C'est en vain cependant qu'on regarde, on ne voit pas la femme française, qui a exercé toujours une influence si féconde dans notre histoire, se souvenir beaucoup de sa mission.

Toutes les classes sans doute fournissent d'admirables recrues à l'armée des servantes du Christ. Quand il s'agit de braver le choléra, de soigner les vieillards et les infirmes, nos religieuses sont toujours au premier rang; mais, dans la vie ordinaire, on ne constate point que les terribles événements que nous avons traversés, les ignominies auxquelles nous assistons aient éveillé chez les femmes le désir de se consacrer à la défense de tout ce qui est noble et respectable. Mères, épouses, sœurs, elles auraient pu avoir une action considérable, relever les courages, préserver les leurs des tentations basses, exciter à l'héroïsme et au sacrifice; il n'apparaît point qu'elles y aient beaucoup songé.

Le personnel féminin qui occupe la scène parisienne est composé à peu près comme au temps de l'Empire. Certaines célébrités mondaines, qui étaient déjà mûres au moment du Congrès de Paris, continuent à étaler des grâces bientôt septuagénaires et à tenir, comme on dit, le sceptre de l'élégance.

On décrit leurs toilettes, on cite leur nom quand il s'agit de l'organisation d'une fête ou d'un jour d'abonnement à mettre à la mode dans un théâtre. Mais nulle part on ne rencontre de ces êtres de dévouement, d'enthousiasme, de généreuse passion qui réveillent parfois par l'ascendant de leur conviction une époque découragée et endormie.

L'accueil fait par l'Église à la cause de Jeanne d'Arc, en rappelant à tous ce qu'une humble paysanne a accompli pour son pays, éveillera peut-être dans le cœur des femmes de France des pensées plus graves et plus hautes que celles qui semblent les absorber aujourd'hui. Plus d'une peut-être jettera le livre futile, le roman corrompue, la feuille à anecdotes équivoques, pour évoquer l'image de l'héroïque fille du peuple; elle relira cette vie si merveilleuse et si courte qui, commencée dans une chaumière, se termine dans les flammes d'un bûcher. Elle distinguera mieux par la comparaison les côtés odieux et bêtes de l'existence d'aujourd'hui, si agitée et si vide, la niaiserie de l'argent prodigué à des couturiers qui divisent leurs clients en trois classes : les escrocs, les suspects et les sans sou. Tout cela pourquoi faire? Pour arriver à être citée dans une gazette ou à être reçue par quelque banquier dont la famille, il y a soixante ans, rognait des écus dans la Judengasse de Francfort. Alors la femme, sauvée d'elle-même, remerciera le Pontife qui, dans son amour pour la France, aura activé ce procès de canonisation pendant depuis si longtemps et nous aura permis de dire : « Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous! »

Ed. DRUMONT.

## LA RESTAURATION RELIGIEUSE ET SOCIALE

PAR LE CULTE DE S. MICHEL ET DES SS. ANGES

Considérations présentées au treizième Congrès catholique de Lille, par M. l'abbé SOYER, curé de Villebaudon (Manche) :

MONSEIGNEUR,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Au lendemain de la capitulation de Paris, sous le canon prussien, le grand polémiste catholique du XIX<sup>e</sup> siècle écrivait :

« Je crois à la résurrection de la France, parce que Dieu a fait les nations guérissables, particulièrement les nations qui, plus trempées du baptême, ont aussi donné plus de sang à Jésus-Christ. On dit que la France a apostasié; je l'ai dit moi-même dans l'excès de ma douleur, voyant à quel point honteux l'erreur a pu nous conquérir; mais je sais bien que le fond de la France n'a point apostasié et n'a point abdicqué. Par la grâce de Dieu, ou nous conquerrons les conquérants, ou nous les mettrons dehors. Nous savons maintenant quelles destructions devaient opérer chez nous les termites de l'hérésie. Ils nous ont livrés à l'ennemi extérieur. Dans la force épouvantable du mot, jadis ignoré de nous, nous sommes un peuple *défait*. Mais le secret de l'unité n'est pas perdu, et les ouvriers de l'unité, qui avaient « fait la France comme les abeilles font la ruche, » n'ont pas disparu. Nous nous referons par ce ciment et par ces ouvriers (1). »

Qui de nous n'a pas constaté la douloureuse réalité de ce tableau? Qui de nous n'a en même temps, partagé les patriotiques espérances de L. Veuillot? Il est vrai, nous avons « mis dehors » l'ennemi extérieur; mais, hélas! presque aussitôt nous sommes devenus la proie d'un ennemi intérieur qui a juré notre ruine. Depuis plusieurs années il attaque, selon le mot d'ordre,

(1) *Paris pendant les deux sièges*, CXVII.

lentement, mais sûrement, les parties vitales de notre organisation religieuse et sociale. Il a déjà escompté l'époque où il aura tout détruit jusqu'aux fondements.

Réduits à nos seules forces, nous ne pouvons que succomber sous les ruines. La tactique de notre adversaire est habile; c'est celle de Satan. Saint Paul était effrayé de ses « profondeurs. »

Mais Dieu y a pourvu. Il nous a donné des « ouvriers » qui répareront les brèches et qui, même s'il le faut, referont l'édifice en entier. Ils sont habiles, et le ciment est de qualité.

Nous avons aussi un bras merveilleusement puissant auquel nul ennemi ne saurait résister. Vous le connaissez, car vous avez entendu ces paroles de saint Grégoire le Grand que l'Église a faites siennes : *Quoties miræ virtutis aliquid agitur, Michaël mitti perhibetur* (1); toutes les fois que s'accomplit dans le monde une œuvre de merveilleuse puissance, nous sommes fondés à croire que Saint Michel est envoyé.

Ne pensez-vous pas qu'on méconnaît aujourd'hui cette vérité, et que, par là même, on néglige trop le culte du grand Archange? Ne jugez-vous pas qu'il est temps de réagir contre le saducéisme contemporain, et de revenir à ces enseignements et à ces pratiques de piété qui ont exercé une si grande influence sur les générations pleines de foi?

On m'a prié de profiter de vos solennelles assises pour présenter quelques considérations capables de faire apprécier l'excellence du culte dont on veut me faire l'apôtre.

Je n'irai pas chercher bien loin mes arguments. Votre programme me suffit. Si je vous montre que le culte de Saint Michel, entendu comme il doit l'être, est un des moyens les plus efficaces pour remplir votre devise, c'est-à-dire renouveler tout dans le Christ, *instaurare omnia in Christo* (2), j'aurai atteint le but que je me suis proposé et j'aurai répondu à l'attente de mes commettants.

(1) *Office de Saint Michel*, II<sup>e</sup> nocturne, VI<sup>e</sup> leçon.

(2) *Ephes.*, I, 10.

En tête de votre programme vous avez inscrit les « œuvres de foi et de prière. »

C'est en vain, en effet, que l'on voudrait bâtir sur un autre fondement. Sans la foi on ne fait rien d'agréable à Dieu (1), sans la prière il n'y a pas de vie chrétienne. Mais, hélas! qui de nous, à la vue de la génération présente, ne s'est écrié avec le prophète Jérémie : *Fides perit*, la foi a péri? Qui de nous n'a gémi sur le grand nombre d'âmes qui ne prient point? Ah! qu'il est besoin de rappeler à tous l'exemple de l'Archange qui, le premier, a courbé sa haute intelligence devant les mystères divins, et le premier aussi, a fait monter jusqu'à Dieu, l'encens d'une prière bien faite! *Quis ut Deus!* C'est le cri de la foi! C'est l'accent de la prière! Mais la foi, comme la prière, n'a pas qu'un seul objet, de là ces différentes œuvres dont votre programme fait l'énumération.

Et d'abord les *œuvres du Très-Saint-Sacrement*.

Le tabernacle où réside notre Dieu, l'autel sur lequel il s'immole, la table sainte où il se donne en nourriture, voilà le centre du culte catholique, voilà ce qui attire les âmes que l'Écriture appelle des « aigles, » voilà le ciel sur la terre.

Vous gémissiez sur l'abandon dans lequel on laisse le Dieu du tabernacle, et vous travaillez à lui procurer des « adorateurs en esprit et en vérité. » Que faites-vous que de vous joindre aux légions angéliques qui, de jour et de nuit, souhaitent « à l'Agneau immolé, puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction! » Vous recommandez l'assistance quotidienne à la sainte messe! C'est bien là une œuvre angélique entre toutes dont les saints et les docteurs nous ont décrit toute la sublimité, et que l'Église elle-même présente de la façon la plus solennelle à notre imitation. Écoutez ce qu'elle dit dans la préface : « Les anges louent sa majesté, les dominations l'adorent, les puissances tremblent, les cieus des cieus avec

(1) *Sine fide impossibile est placere Deo.*

leurs séraphins tressaillent d'une même acclamation. Et nous, ne faisant qu'un même cœur de louanges nous disons à Dieu : Saint, Saint, Saint. Les cieus et la terre sont pleins, débordent de votre gloire. »

Vous appelez les âmes à la table eucharistique ; vous faites plus : selon le conseil évangélique, vous les y poussez, *compelle intrare*. A vos yeux, « la France est un calice qui a contenu le corps et le sang du Christ. Des mains infâmes l'ont arraché du tabernacle, l'ont souillé, l'ont rempli de boissons impures. Mais Dieu n'a pas perdu de vue cet or profané et avili, et n'a pas oublié son ancienne gloire. S'il le jette au creuset, ce n'est pas pour l'anéantir, c'est pour le purifier. Lui ayant rendu sa pureté, il lui rendra sa forme et sa splendeur, et il le remplira du nouveau vin qui germe la vie (1). » Voilà le but de vos travaux. C'est aussi le sujet de la joie des anges dans le ciel. Ils n'ont rien tant à cœur que de voir l'homme partager ce pain qui est leur aliment éternel et par là même, leur vie. Cette merveille jetait saint Thomas d'Aquin dans l'étonnement et lui inspirait ces hymnes qu'on dirait dictées par les anges.

Les *pèlerinages* tant décriés autrefois même par l'auteur de *l'Imitation*, à cause des abus irréparables de tout ce qui est humain, sont aujourd'hui remis en honneur.

Nos sanctuaires nationaux se remplissent de foules qui viennent des quatre vents du ciel affirmer leur foi, leur espérance et leur amour.

Que j'aime à voir ces pieux pèlerins conduits par leurs anges qui, eux aussi, s'empressent de venir vénérer les lieux sanctifiés par la présence de leur Roi ou de leur Reine ou même pour les restes de quelque grand serviteur de Dieu ! Ma pensée se reporte à la nuit de Noël, et je contemple les milices angéliques conduisant les premiers pèlerins au berceau du Sauveur.

Je bénis Dieu de ce qu'il m'a donné, à moi le dernier de tous, comme à chacun de mes frères, un conducteur fidèle dans le pèlerinage de cette vie.

(1) L. Veillot, *Paris pendant les deux sièges*.

Je le sais, le saducéisme sourit de pitié ; mais le chrétien qui a foi dans l'Écriture, lit dans le livre de *Tobie* sa propre histoire et remercie Dieu de lui avoir donné par l'intermédiaire de Saint Michel un protecteur non moins dévoué que Raphaël.

Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de remettre en lumière ces vérités qui remplissent l'âme d'un parfum céleste, la fortifient dans le bien et lui font mettre toute sa confiance en Dieu et dans ses anges ?

Les *œuvres de catéchisme* recevront aussi une puissante impulsion et seront appréciées comme elles méritent de l'être.

Le vrai modèle du catéchiste est l'ange gardien. Apprendre à ces chers petits d'où ils viennent, où ils vont ; leur enseigner ce qu'ils ont à faire ; leur dépeindre les charmes de la vertu et la laideur du vice ; les préserver du scandale afin de conserver dans leur âme la ressemblance divine, voilà ce que Notre-Seigneur lui-même nous recommande comme une œuvre angélique.

Ne soyez pas surpris si Saint Michel a pris l'enfance sous sa protection et si celle-ci s'est montrée reconnaissante. Les chroniques nous racontent qu'à une certaine époque les enfants se rendaient en troupes au sanctuaire de Normandie. Ils venaient de la Lorraine et jusque de l'Allemagne, conduits par une puissance merveilleuse à laquelle rien ne résistait. Ceux qui tentaient de les arrêter étaient entraînés à leur tour et devenaient ainsi les guides forcés des privilégiés de l'Archange.

Il n'est pas besoin d'insister sur les rapports de Saint Michel avec les *œuvres pontificales*. Tout ce qui concerne la défense de l'Église et du Souverain Pontife doit relever de son ministère. Il est le protecteur-né de ces œuvres qui ne font que seconder ses efforts.

Les *œuvres militaires* ne sauraient non plus lui être étrangères. N'est-il pas le premier soldat qui se soit levé pour la cause de Dieu ? N'enseigne-t-il pas à tout homme qui combat la vertu et le devoir ? Et pour peu que celui-ci veuille l'appeler à son secours et se mettre sous sa direction, il lui fait espérer des

merveilles d'habileté et de force. Vous connaissez les hauts faits de nos pères marchant à l'ennemi au cri de *Dieu le veut !* C'était l'écho du *Quis ut Deus !*

(A suivre.)

## L'ORIGINE LÉGENDAIRE

### DU MONT-SAINT-MICHEL

Point n'est besoin d'apprendre que Saint Michel et Lucifer n'ont jamais été cousins-germains, même du temps qu'ils habitaient tous deux le ciel, puisque alors Lucifer, l'ange radieux transformé en diable avec le nom réprobateur de Satan, osa regarder l'archange Michel d'un air de supériorité et de mépris et convoiter la place suprême que Dieu ne pouvait lui céder.

Tout le monde sait cela ; c'est pourquoi nous n'insisterons pas.

Michel et Satan sont donc deux ennemis jurés, irréconciliables, et pour cette raison le plus faible cherche sans cesse l'occasion de livrer bataille au plus fort. Si Messire le Diable triomphe souvent d'une façon indirecte, il n'a jamais eu la bonne fortune de terrasser son adversaire en loyal combat, bien qu'il soit le père de toutes les ruses imaginables. Tenez plutôt :

C'était en 709, l'année même où se produisit un cataclysme autour du Mont-Tombe, que nous appelons aujourd'hui le Mont-Saint-Michel, où la mer envahit toute la forêt de Scissy, qui s'étendait depuis les îles Chausey jusqu'au delà du susdit Mont, et fit une immense grève de cette forêt, le laissant, ainsi que celui de Tombelaine, isolé de toute végétation. Naturellement les flots de la Manche vinrent faire leur flux et leur reflux dans cette baie nouvelle.

Or, les deux montagnes qui s'élevaient désertes au beau milieu de ces grèves sablonneuses, fixèrent tout particulièrement l'attention de Sa Majesté le Roi des enfers.

— Voilà mon affaire, se dit-il. Proposons une partie à monseigneur Saint Michel.

Et il l'appela soudain.

Et Michel apparut.

— Que me veux-tu encore, lui demanda-t-il ?

— Jouer tout bonnement au plus malin, répliqua satanique-ment le maudit.

— Que te sert de jouer, ange de mort, vampire de l'humanité ? Tu as perdu d'avance, car tu n'ignores pas que la lumière dissipe les ténèbres. Cependant, puisque tu le désires, j'accepte. Règle toi-même la partie.

Alors le rebelle partit d'un rire infernal qui fit trembler les sables mouvants, mais qui n'intimida point le chevalier du ciel.

— Tu vois, lui montra-t-il, ces deux petites montagnes ? Je voudrais pouvoir seulement dire qu'elles sont de ma création. Oh ! si cela était, je serais créateur aussi, moi ! je serais dieu à ma façon ! Mais, hélas ! je n'ai que le terrible amour de la destruction et je détruis par vengeance, par haine, par mépris, par orgueil. J'aime la discorde et je la fais germer partout, comme l'ivraie germe sous les pas du laboureur. Ah ! si je disposais d'assez de puissance pour vaincre cet orgueil qui m'a damné, j'oserais peut-être songer à me faire pardonner... Je te dis cela à toi, Michel, parce que ta présence, qui me gêne, me force presque de reconnaître que je suis l'inégal de ton Dieu, et pourtant ma nature altière ne peut se résoudre à cet aveu. D'ailleurs, ne suis-je pas le chef, le prince de ceux qui ont répété mon cri : *Non serviam?*... — Tu vois, dis-je, ces deux rochers ? Eh bien, à toi qui te vantes de savoir tout faire mieux que moi, j'ai bonne envie de prouver que tu ne m'égales point comme maître de l'œuvre, ou comme architecte, si mieux tu aimes. Tu ne serais pas fâché, ce me semble, d'avoir une résidence ici-bas ; de mon côté, j'y aspire. Ces deux monuments seront désormais les contrastes élevés pour la perte et pour la gloire des générations humaines. Tu peux choisir lequel des deux monts t'agrée, et nous nous mettrons à la besogne.

— Choisis toi-même, répartit Michel.

— Nenni ! fit malignement Lucifer, car si je choisisais le grand mont, tu pourrais objecter que j'aurais pris d'abord un avantage sur toi. Tirons plutôt à la courte-paille.

— Je ne sache pas que tu en trouves facilement sur la grève, reprit Michel en riant. Tiens, prends le grand ; je me contente du petit.

— Soit, conclut Satan avec un certain air de satisfaction. A l'œuvre donc !

Cet entretien avait lieu par une belle après-midi de décembre ; il faisait un temps clair, vif, piquant, âpre, qui présageait une nuit parsemée d'étoiles, mais glaciale.

Et c'est justement durant cette nuit-là que Michel et Lucifer devaient bâtir chacun leur chef-d'œuvre.

Les légions angéliques, au service de l'Archange, édifièrent d'après ses ordres, un magnifique palais dont nous reparlerons tout à l'heure.

Quant au maudit, il déploya tout son génie pour élever, avec l'aide de ses diabolins, un ensemble de constructions du plus bizarre effet et d'une conception étrangement hardie.

Cette multitude de démons-là fit toute la nuit un vacarme épouvantable. Tous travaillèrent avec une ardeur fiévreuse, frénétique. Les uns allèrent chercher les matériaux dans les carrières voisines, les autres les équarrèrent, les taillèrent, les sculptèrent, les polirent, les hissèrent, les maçonnèrent, les cimentèrent, etc. ; il y en eut même qui échafaudèrent ou qui tinrent le cordeau, tandis que Satan, tout entier à son œuvre, inspectait les travaux.

Il faut croire, toutefois, qu'ils avaient tous le compas dans l'œil, car lorsque le jour fut venu, l'ensemble de cet édifice offrit un aspect vraiment grandiose. Satan était donc capable d'édifier !

En toisant son ouvrage, il eut dans le regard un éclair de joie orgueilleuse.

— Enfoncé monseigneur ! rugit-il soudain d'une voix hideusement vibrante.

Puis il se tourna vers Tombelaine.

Alors une stupéfaction générale s'empara de lui. Ce qu'il avait construit avec tant de soins, d'efforts et de génie, ne pouvait rivaliser avec le splendide édifice de son ennemi, et lui semblait maintenant lourd, mastoc, grossier, sans harmonie.

Il voulut s'en approcher pour mieux s'en rendre compte ; mais à chaque pas qu'il faisait, il convenait forcément en lui-même de la supériorité du travail de Michel.

Lorsqu'il en fut assez près, son étonnement redoubla, car il se mirait comme un paon dans ce mirifique palais d'une architecture tellement belle, tellement harmonieuse, qu'il ne soupçonnait pas auparavant qu'on en pût avoir la moindre pensée. Des glaces partout, partout des glaces ! Et de plus le soleil levant l'embrassait déjà. C'était plus que féerique, c'était archangeliquement radieux.

Saint Michel, voyant son désappointement, ne lui demanda même pas s'il s'avouait vaincu ; il l'invita poliment à visiter, mais à une distance respectable, l'extérieur de son habitation princière.

Satan accepta, et sa confusion redoubla à la vue des merveilles, toujours de glace, qui l'éblouissaient. De quelque côté qu'il regardât, c'était son noir portrait qui s'offrait à lui. Sa curiosité était piquée au plus haut point, et il aurait bien voulu pénétrer dans l'intérieur de ce palais de cristal ; mais telle n'était pas l'intention de son cicérone improvisé.

Cependant l'Archange suivait attentivement les ébahissements de son adversaire, cherchant le moment propice d'en profiter. Le croyant venu, il lui décocha cette phrase :

— Tu me sembles bien penaud, mon vieux Lucifer. Ne t'avais-je pas prédit la perte de ta partie. Néanmoins, je tiens à te proposer un échange.

— Lequel ? fit Satan, avec une lueur d'espoir.

— Veux-tu me céder ton château contre le mien ?

— L'Archange avait à peine achevé, que le prince des démons avait conclu l'échange.



— D'accord, reprit Michel; mais avant que je prenne possession de ton castel, il faut que tu me le termines entièrement à ma façon.

— Qu'à cela ne tienne! Que faut-il faire?

— Prendre cinq pierres blanches et pose-les toi-même où je te dirai.

Et Saint Michel lui indiqua successivement le haut de la grande tour, le milieu, le bas et les deux côtés.

— Ça y est maintenant, fit le prince de la milice céleste d'un ton de triomphe. La croix est parfaite comme cela : *Quis ut Deus! Vade retro, Satanas!* Ce mont est ma demeure! Il s'appellera désormais le *Mont-Saint-Michel!*

— Que m'importe! riposta en fuyant le maudit; ton mont Tombelaine est à moi, et je vais y établir pompeusement ma demeure en compagnie de mes tribus de démons! Il s'appellera le Mont-du-Diable!

Mais Satan n'avait pas vu clair dans son marché; le dépit, la jalousie et la convoitise l'avaient aveuglé tellement qu'il ne s'était pas rendu compte des matériaux que l'Archange avait employés pour édifier son palais.

A peine donc se fut-il installé dedans, que les rayons du soleil fondirent les admirables glaces qui avaient tant causé son étonnement et excité son envie. Satan rageait; mais il était trop tard. Il lui fallut déguerpir.

Michel s'était servi des glaçons formés par les trois rivières la Sée, la Sélune et le Couësnon, qui se réunissent entre le Mont-Saint-Michel et le Mont-Tombelaine. Il connaissait le côté faible du vieux Béalzébuth, et il lui fut facile de mystifier une fois de plus son esprit orgueilleux et dominateur par les brillantes, mais trompeuses apparences de son palais de cristal.

Jules DURAND.

Novembre 1885.

## UNE RECOMMANDATION

Un humble associé de l'Archiconfrérie du Mont-Saint-Michel, pèlerin de cette année au sanctuaire du grand Archange, a l'honneur de s'adresser à vous pour une recommandation.

Il s'agit d'une mission qui doit être donnée dans une paroisse du Midi. Cette paroisse est la mienne, quoique j'habite Paris par position. La mission donnée par un Père capucin doit commencer dimanche prochain 20 décembre. J'ai été chargé de la recommander au Vœu national et à Notre-Dame-des-Victoires, l'idée m'est venue aussitôt de la recommander au grand Archange.

Ce qui me permet de vous le demander avec plus de confiance, mon Révérend Père, c'est le détail qui suit :

Une des fêtes de la mission doit être marquée par l'inauguration de la statue de Saint Michel.

Cette statue est offerte par l'humble associé qui a l'honneur de vous écrire, mon Révérend Père, et voici pourquoi je l'ai offerte :

1<sup>o</sup> J'ai toujours eu un amour sans bornes pour l'Ange de la France. Il est mon bienfaiteur et protecteur particulier. Cette année encore je l'ai chaudement invoqué dans une circonstance capitale et sa protection ne m'a pas fait défaut. Je l'aime donc de toutes mes forces et voudrais le faire aimer et glorifier.

2<sup>o</sup> Notre église est très bien ornée, elle possède de nombreuses statues. J'étais peiné de ne pas voir l'Ange de la patrie dans une église française; il m'a semblé que Saint Michel ayant dans cette paroisse un protégé particulier, c'était à ce protégé qu'il appartenait de réparer cette lacune.

3<sup>o</sup> Je demande au glorieux Archange de protéger cette paroisse et je suis sûr qu'il n'y manquera pas.

4<sup>o</sup> Ce que je lui demande surtout, c'est de protéger d'une manière toute spéciale les petits garçons de la paroisse. Qu'il les protège comme il m'a protégé, et, j'en ai la confiance, ils y répondront mieux que moi! Que ces petits Français soient sous l'égide spéciale du Gardien de la France, de l'Ange de la patrie!

C'est cette statue dont la bénédiction fera une des fêtes de la mission.

Si toutes ces raisons vous paraissent mériter une recommandation, mon Révérend Père, je vous la demande avec instance.

Je vous demande également de vouloir bien faire célébrer une messe à l'intention de cette mission, le 20 décembre ou le jour le plus rapproché qu'il se pourra à l'autel du saint Archange.

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, à cet effet, un modeste bon de poste de 10 fr., sur lequel vous voudrez bien prélever les honoraires de cette messe. Quant au reste, je vous prie de le donner à un de vos orphelins, à votre choix, en lui recommandant de bien prier pour la mission et pour le pauvre associé qui s'en fait l'avocat auprès du grand Archange.

Veillez agréer, etc.

A. P.

FAVEURS OBTENUES  
par l'intercession de Saint Michel

**Mayenne.** — Mon R. Père, notre confiance dans la protection du bon Saint Michel est sans bornes; un de mes amis avait une plaie qu'il ne pouvait guérir, il s'est recommandé et il est guéri; il vient de me remettre 5 fr., 2 fr. pour une messe et 3 fr. pour les Orphelins en reconnaissance de cette grâce.

M. G., f<sup>m</sup>e G.

**Isère.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un mandat-poste de 10 fr., avec prière de faire dire, à mon intention, cinq messes en l'honneur de Saint Michel pour le remercier d'une grâce obtenue et lui demander la conversion d'une personne.

S<sup>r</sup> M. DE LA P.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je viens vous prier de bien vouloir insérer dans les *Annales de Saint-Michel* ma reconnaissance envers ce grand saint pour un rapprochement de famille que je sollicitais de Dieu depuis longtemps, et de me faire dire une messe en l'honneur du saint Archange que je lui avais promise aussitôt ma faveur obtenue et dont je vous envoie les honoraires de 2 fr.

X...

**Creuse.** — Mon R. Père, je viens vous prier d'avoir la bonté de faire insérer dans vos *Annales* la grande faveur ci-après :

« Mon bon frère, toujours fervent chrétien, vient d'être nommé à..., et par conséquent ne partira pas pour le Tonkin. »

Notre R. Mère vous prie aussi, mon très R. Père, de vouloir bien inscrire parmi les grâces obtenues par l'intercession de Saint Michel, la réussite de deux élèves dans leurs examens.

S<sup>r</sup> M. A. DE J.

**Savoie.** — Mon R. Père, je suis bien en retard avec le bon Saint Michel; il ne le mérite pas cependant, car il m'a accordé bien vite une grâce temporelle que je lui demandais avec fervent.

J'avais promis au saint Archange que lorsque je serais exaucée, je vous demanderais une messe d'action de grâces à son autel, que j'offrirais une lampe devant son image, pendant neuf jours; que je vous prierais de m'abonner pour un an aux *Annales* qui apprennent tant à aimer ce bon et puissant protecteur, et enfin que je vous demanderais dans ces annales une petite place pour dire à tout le monde que Saint Michel est vraiment un secours très assuré en tout et toujours, et qu'on peut en toute circonstance lui demander avec confiance son intercession.

C'est pour accomplir ma promesse que je vous prie, mon R. Père, de vouloir bien recevoir le mandat ci-joint de 6 fr., dont je vous serais très reconnaissante de disposer selon mes intentions.

F. M.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint 2 fr. en timbres-poste pour une messe d'action de grâces, pour une faveur obtenue par l'intercession de l'Archange Saint Michel, et le prier de vouloir bien nous continuer sa protection.

C. C.

**Maine-et-Loire.** — Mon R. Père, ayant obtenu du glorieux Saint Michel une grâce que je sollicitais, je viens aujourd'hui accomplir la promesse que je lui avais faite en vous envoyant un mandat-poste de 20 fr. pour vos Apostoliques.

Je remercie ce grand saint de m'avoir exaucée dans les prières que je lui ai adressées.

C. B.

**Seine.** — Mon R. Père, je viens vous demander de faire brûler une lampe pendant neuf jours, devant l'autel de l'Archange Saint Michel, en action de grâces pour une conversion obtenue par son intercession.

Je lui avais recommandé un malade à l'extrémité, et loin de Dieu il s'est enfin décidé à recevoir son curé et a été administré.

Je joins à ma lettre 2 fr. en timbres-poste, et vous prie, mon R. Père, de recevoir l'expression de mon respect.

M. DE ST-P.

**Haute-Garonne.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous envoyer sous ce pli la modeste somme de 7 fr., en vous priant de recevoir les 5 fr. pour vos jeunes Apostoliques en reconnaissance de la réussite d'une affaire. Une autre personne vous envoie 2 fr. pour dire une messe afin d'obtenir une grâce particulière.

V<sup>re</sup> C. B.

**Rhône.** — Mon R. Père, une personne pieuse vous fait parvenir la petite somme de 20 fr., en action de grâces pour une difficulté qui s'est arrangée entre deux partis, sans procès, ce qui était à craindre.

Il y aura, mon R. Père, 10 fr. pour une neuvaine d'action de grâces à Saint Michel.

Si vous voulez bien, mon R. Père, comprendre dans les prières de cette neuvaine, une ou trois messes, à l'intention de la personne qui la demande, elle en serait très satisfaite.

Les autres 10 fr., mon R. Père, sont pour vos Apostoliques.

Le tout pour avoir part à vos pieux suffrages.

F. N.

**Loire-Inférieure.** — Mon R. Père, j'ai prié Saint Michel; il m'a exaucé. Je vous envoie, en reconnaissance, 20 fr. pour vos Apostoliques, pour une messe d'action de grâces à l'autel du glorieux Archange.

G. DE L.

**Belgique.** — Mon R. Père, je vous envoie 4 fr. pour que vous vouliez bien dire deux messes; une en action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel, la seconde pour que Dieu, par la pro-

tection de ce grand Archange, répande ses bénédictions sur un établissement de charité et le tire des embarras pécuniaires où il se trouve.

Je joins 1 fr. pour que vous vouliez bien faire brûler un cierge, afin que Dieu me bénisse, mes entreprises et ma famille.

P. D.

**Tarn.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel; le malade recommandé à vos ferventes prières est mort après avoir accompli ses devoirs religieux d'une manière admirable. Veuillez en action de grâces faire une neuvaine, allumer une lampe et offrir le saint sacrifice pour remercier le bon Dieu.

E. M. G.

**Sarthe.** — Mon R. Père, au milieu des questions politiques qui nous agitent il faut s'adresser au très puissant Archange Saint Michel. Je viens d'en faire l'expérience. Le succès a dépassé mes espérances; j'avais promis une messe d'action de grâces, je viens accomplir mon vœu. Ci-joint 3 fr. en timbres-poste pour vos honoraires.

X...

**Somme.** — Mon R. Père, voulez-vous avoir la bonté de dire une messe en l'honneur de Saint Michel pour remercier le bon Dieu pour mon fils qui a fait un mariage comme il désirait, ainsi que nous, malgré les obstacles qui se présentaient?

A. L.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint un mandat de 5 fr. vous priant de bien vouloir dire une messe en l'honneur de Saint Michel et faire une neuvaine en action de grâces d'une faveur reçue.

V<sup>ve</sup> LE G.

**Mayenne.** — Mon R. Père, je vous remets ci-inclus 5 fr. en timbres-poste, dont 2 fr. pour une messe d'action de grâces en l'honneur de Notre-Dame-des-Anges, 2 fr. pour une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint Michel, pour les remercier d'une grande grâce qu'ils m'ont obtenue, et 1 fr. pour vos Apostoliques.

Veuillez, je vous prie, mon R. Père, publier dans vos *Annales* ma reconnaissance envers mes deux puissants protecteurs.

F. S.

**Seine.** — Mon R. Père, les 6 fr. ci-joints sont pour les frais de faire brûler une lampe pendant trente jours devant la statue de Saint Michel, pour une grâce obtenue.

X...

**Mayenne.** — Mon R. Père, vous trouverez sous ce pli un mandat postal de 50 fr. pour venir en aide aux enfants de votre école Apostolique, et veuillez faire faire une neuvaine pour plusieurs intentions de la donatrice.

H.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — Noces d'or : Le Jubilé sacerdotal du R. P. Boyer. — La restauration religieuse et sociale par le culte de Saint Michel et des saints Anges. — Fête de saint Michel (8 mai). — Deux rois de France, commendataires du Mont-Saint-Michel. — Pèlerinage du roi Charles VI au Mont-Saint-Michel. — Chronique religieuse. — Faveurs obtenues.

## NOCES D'OR

Nous avons reçu une lettre de notre R. P. supérieur du Mont-Saint-Michel, qui nous fait part de la splendeur de la cérémonie de cinquantaine de prêtrise du R. P. Boyer, notre supérieur général, à Pontigny (Yonne). En la publiant dans nos *Annales*, nous pensons être agréables à nos zélés, zélatrices et abonnés.

Voici cette lettre :

*Pontigny (Yonne), le 8 mars 1886.*

Mon cher Père,

La cérémonie des noces d'or de notre vénéré supérieur général, a été magnifique et touchante au delà de toute expression. Vous savez que le R. P. Hamelin et moi, nous étions partis quelques jours à l'avance pour lui présenter dans cette circonstance, les vœux et les félicitations de tous les membres

— 2 —

qui composent les deux maisons du Mont-Saint-Michel et de Laval. C'est avec de bien vifs sentiments de joie que nous nous sommes acquittés de cette douce charge.

Nous l'avons accompagné à l'autel comme diacre et sous-diacre, heureux de prendre part ainsi à cette splendide fête qui réunissait avec la meilleure partie des habitants de la paroisse les nombreux amis de l'abbaye de Pontigny.

J'avais le dessein de vous écrire mes impressions et de vous envoyer le détail de cette fête extraordinaire, lorsque la *Semaine religieuse* de l'archidiocèse de Sens et le journal *la Bourgogne* me furent remis. J'y lus tout ce que je voulais vous faire parvenir. Ces deux feuilles rivalisent de zèle, d'éloquence et d'éloges dans les beaux articles qu'elles publient sur les fêtes célébrées pour les noces d'or du T. R. P. Boyer. Pourrais-je mieux dire? Pourrais-je mieux peindre? Assurément non. C'est pourquoi je préfère détacher de chacune d'elles un extrait que je vous envoie pour les *Annales du Mont-Saint-Michel*. Le récit de l'éclat de cette cérémonie ne pourra qu'édifier les lecteurs, en même temps qu'il servira à la glorification de celui qui en est le héros.

La *Semaine religieuse* s'exprime ainsi :

#### Le Jubilé sacerdotal du R. P. Boyer

Les noces d'or d'un prêtre! C'est toujours une grande fête pour le peuple chrétien. Il acclame dans ce vétéran du sacerdoce cinquante années de labeur employées à la plus belle, à la plus haute de toutes les œuvres : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais quand ce prêtre est un de ces hommes apostoliques qui ont jeté à pleines mains, chaque jour de leur longue carrière, dans le champ du père de famille, les célestes semailles ; quand c'est un de ces prêtres éminents que leur mérite a porté au sommet des dignités ecclésiastiques ; quand c'est un de ces saints qui ont répandu partout, sur leurs pas errants, le parfum des vertus chrétiennes, la joie gagne de proche en proche et s'étend au loin. C'est ainsi que tout le diocèse de Sens a pris part aux

— 3 —

fêtes successives dont le R. P. Boyer a été le héros. Tous se sont associés tour à tour aux acclamations enthousiastes de ses compatriotes, de ses fils, de ses paroissiens.

Tous ont suivi, de la pensée et du cœur, de leurs prières et de leurs vœux, le pèlerin jubilaire dans ses joyeuses étapes : à Noyers, où il célébrait l'anniversaire de son baptême ; à Pontigny, où il célébrait celui de son ordination. Tous le suivaient, mardi, au monastère des sœurs de la Providence, où il célébrait l'anniversaire de sa première messe ; tous l'accompagneront à Pourrain, où il célébrera celui de son installation curiale dans cette paroisse. Moins favorisés que les témoins des cérémonies magnifiques de Noyers et de Pontigny, mais plus heureux que beaucoup, nous avons pu assister à la fête que donnait à son vénéré supérieur la Communauté de Saint-Antoine. Pour être moins splendide que les deux autres, cette fête de famille n'a été ni moins douce, ni moins touchante. Là-bas, on lui a offert un calice et un ciboire pour célébrer le sacrifice commémoratif du premier ; ici une bourse amie, non moins généreuse, lui a offert un orgue pour accompagner l'hymne de sa reconnaissance après cinquante années de bénédictions et de grâces...

On lit dans la *Bourgogne* :

Les hommes vraiment heureux sont rares, très rares. On n'en trouve plus. Eh bien ! moi qui vous parle, j'en ai vu un. Et cet homme heureux était un prêtre, un de ces mille grands parias que l'impiété contemporaine cherche à vilipender, après lesquels elle aboie sans cesse, qu'elle essaye de mordre sans pouvoir même les entamer, car ils sont tous taillés dans cette Pierre qui a depuis bientôt vingt siècles cassé tant de nez à tant de gens.

Cet homme heureux, c'était le P. Boyer.

Qui n'a rencontré, soit à Pontigny, au milieu des vaillants dont il est le guide, soit sur les grands chemins de l'apostolat où il chemine, calme et souriant, ce soldat de Dieu dont la vie

s'est passée comme celle de son Maître *en faisant le bien*? Soixante-treize ans, dont cinquante de sacerdoce ont passé sur sa tête que le marteau du temps n'a pas fait courber. En le voyant, on songe naturellement aux vers du poète :

*Os homini sublime dedit cælumque tueri  
Jussit...*

Droit comme un I, le front noblement relevé vers le ciel, une figure de franc Bourguignon encadrée dans de rares cheveux blancs comme neige, tel nous apparaît le P. Boyer, toujours vert et aussi radieux qu'aux jours de son ordination. On dirait que l'Église dont il est le ministre lui a passé quelque chose de sa verdoyante jeunesse.

L'abbaye de Pontigny était joyeuse comme aux jours de fête, et vous ne trouviez, au seuil de la sainte maison, que des figures souriantes. A dix heures, les amis accouraient de toutes parts et s'en allaient processionnellement chercher le héros de la fête, qui montait ensuite rayonnant à l'autel.

Après la grand'messe, et sur le seuil même du temple, un spectacle non moins émouvant nous attendait. Le Père Supérieur, assisté du P. Robert et du P. Hamelin vint se placer debout sur la dernière marche de l'église; à ses pieds une petite chapelle offrait aux regards émerveillés le magnifique don offert par des cœurs amis, un calice et un saint ciboire en or, émaillés de pierres précieuses. Alors le R. P. Massé monte en chaire, et comme rajeuni lui-même de la gloire de son supérieur et frère, il lit avec une indicible émotion, devant la foule attendrie, ce compliment que nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs. C'est un résumé magnifiquement écrit de la vie du P. Boyer :

« Mon très Révérend Père,

Au milieu de ce concert d'actions de grâce qui montent vers le ciel et de bénédictions qui vous arrivent de toutes parts, votre famille religieuse a le devoir assez doux d'élever la première,

vers Dieu et vers vous sa voix reconnaissante et de vous offrir ses filiales félicitations. Il est toujours permis à des fils de se glorifier dans leur père; son nom, ses travaux, sa gloire, ses mérites deviennent leur premier titre d'honneur et leur patrimoine sacré.

Nous ne saurions oublier que sur vos cinquante ans de sacerdoce, quarante nous appartiennent, et ces quarante années, les plus belles et les plus fécondes de votre vie, vous les avez consacrées à notre humble communauté qui vous doit sa croissance et sa stabilité. Aussi l'allégresse mêlée d'amour et de gratitude que vous apportez votre jubilé sacerdotal, devient-elle notre allégresse personnelle. Son éclat rejaillit sur nous, et avec vous nous jubilons en Dieu notre salut.

Ah! s'il est un jour où le cœur d'un prêtre ait besoin de se souvenir et de remercier, c'est bien celui où il entend sonner le cinquantième anniversaire de son sacerdoce. Votre cœur est un de ceux qui n'oublie pas et lorsque vous avez vu approcher cette cinquantaine bénie, vous n'avez pu contenir le trop-plein de sa gratitude et de son amour. Vous n'avez pas voulu que sous prétexte d'humilité, cette date écrite en lettres d'or au ciel et sur la terre passât inaperçue, et sans éveiller dans le cœur de vos familles religieuses et de vos nombreux amis l'écho profond de la reconnaissance. Vous avez crié à tous avec un accent qui a été entendu jusque sur les bords de la Manche et de la Mayenne : Venez vous réjouir et glorifier le Seigneur avec moi, c'est mon jubilé, tressaillons d'allégresse en Dieu notre Sauveur : *Venite, exsultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro. Magnificate Dominum mecum.*

Lorsque vous redescendez, mon Révérend Père, aux rivages lointains de votre jeunesse pour rechercher les émotions et les joies de votre ordination, le premier souvenir que vous aimez à évoquer, c'est celui de la lettre admirable que vous écrivait votre vénéré père, la veille de vos engagements sacrés et que vous avez arrosée de plus de larmes qu'elle ne renferme de mots. Il fut prophète ce jour-là, ce nouveau Siméon, quand,

mettant ses espérances au-dessus de ses alarmes, il vous annonçait que vous seriez le salut de plusieurs en Israël. Dieu lui avait dit au cœur que le fils de sa tendresse serait l'honneur et le vaillant soldat de l'Église. Vous avez dépassé ses espérances, et du haut du ciel où il partage nos allégresses, il bénit Dieu avec nous de tant d'œuvres saintes qu'il ne lui a pas été donné de voir de ses yeux mortels.

Ces présages heureux, mon Révérend Père, vous les avez justifiés dès le début de votre ministère. La Providence vous confia une paroisse populeuse, où votre zèle se trouva au large, et où vous attendaient des âmes de choix. Vous avez formé là des chrétiens dignes de la primitive Église. Le fils d'une de ces familles patriarcales, baptisé et préparé par vous, est devenu l'évêque de Cizamme et évangélise, depuis longues années, les vastes régions de la Chine. Blanchi dans les fatigues d'un immense apostolat et dans les épreuves d'une récente persécution, il n'a pas oublié son premier père et maître, et naguère encore, il vous exprimait avec toute l'abondance d'un cœur filial son regret de ne pouvoir venir, comme il l'avait espéré d'abord, vous apporter à travers la mer le tribut de son impérissable reconnaissance. N'eussiez-vous récolté que cet épi, dans le premier champ confié à vos soins, qu'il vaudrait à lui seul des gerbes nombreuses. Mais il n'est pas seul et vous avez laissé dans cette paroisse des traces de votre passage que le temps n'a point effacées.

Toutefois ce n'était là que le prélude d'un plus laborieux ministère. Dieu qui vous a toujours aimé avait sur vous de plus hauts desseins et vous préparait à de plus utiles destinées. Il se servit de la vocation religieuse de votre pieuse sœur dont je suis heureux de prononcer ici le nom béni pour éveiller en votre âme essentiellement apostolique, le germe encore caché de votre propre vocation. En préparant le discours de sa profession vous comprîtes que ce saint état était le dernier mot de la grandeur morale et la plus belle forme que puisse revêtir la vie humaine. Puis, par un retour généreux, vous appliquant à vous-

même ce principe, vous n'avez pas hésité à quitter une paroisse très chère, pour agrandir dans la vie religieuse votre travail et votre dévouement.

En ce temps-là, votre saint ami, le vénérable P. Muard, venait de rallumer à Pontigny le foyer de lumière et d'amour éteint par la Révolution, auquel, pendant sept siècles, toutes les générations voisines étaient revenues réchauffer leur cœur et leur foi. C'est là que vous vîntes cacher votre vie, dans une communauté à peine naissante et qui n'a pas de nom et d'existence dans l'Église. Vous arriviez à l'heure providentielle, le R. P. Muard, de plus en plus altéré d'austérité, allait bientôt partir pour une fondation plus héroïque et nous laisser orphelins. La séparation fut cruelle, et il ne se consola de nous quitter qu'en remettant entre vos mains connues et chères ceux qu'il avait abandonnés avec tant de regret, pour obéir à un appel divin. L'héritage était lourd, rien n'était fondé, la vieille abbaye et sa belle église n'étaient pas encore sorties de leurs ruines. Vous recueillîtes ce pesant héritage, sans faiblir, mais non sans verser des larmes dont nous avons gardé le souvenir. Vous vous êtes mis à l'œuvre, sans compter avec les obstacles et les pénuries, et Dieu a béni vos efforts, l'église restaurée a retrouvé la solidité et la beauté de sa jeunesse. Une école chrétienne fut fondée et vient d'être agrandie par vous selon l'exemple des temps. Une congrégation sœur, née presque sur la même terre, à Ligny, privée par la mort de son saint fondateur, fit appel à votre dévouement, et depuis de longues années, elle reflorissait sous votre sage et religieuse direction. Vous avez envoyé au Mont-Saint-Michel, puis à Laval vos fils, dont le courage et le zèle bénis de Dieu ont été couronnés de succès inespérés.

Et parmi tant de sollicitudes, vous restiez apôtre avant tout, apôtre par les plus intimes aspirations de votre être. Nos villes, mais le plus souvent et de préférence nos villages ont entendu votre voix qui ne se lasse jamais de parler de Dieu, et ont admiré cette activité qu'aucun travail ne fatigue. Loin des

brillants théâtres, où se nouent les relations et où se font les renommées, vous avez mûri à l'ombre de notre obscurité, comme ces raisins savoureux qui acquièrent plus de suavité en mûrissant sous les feuilles.

Cependant les années se succédaient et vous apportaient dans leurs inévitables vicissitudes des joies et des douleurs, car la famille religieuse, comme la famille naturelle se cimente avec les fatigues et les larmes. Vous avez vu souffrir, vous avez vu partir, vous avez vu mourir, et vous avez versé dans le sein de Dieu des pleurs que, seul, il pouvait consoler. Depuis quarante ans, chacun de vos jours, commencé à quatre heures du matin et parfois achevé dans des veilles prolongées, a coulé plein jusqu'au bord comme un fleuve fertile, laborieux comme un jour de semailles, joyeux comme un jour de moisson; vous vous en alliez semant vos œuvres dans les sillons arrosés de vos sueurs — *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*, — et aujourd'hui vous venez portant vos gerbes abondantes.

Ah! lorsque du haut de vos cinquante ans de sacerdoce, vous abaissez vos regards sur ce vaste champ, tantôt champ de bataille où vous n'avez remporté que des victoires, tantôt champ de culture où vous avez vu fleurir et mûrir tout ce que vous avez semé, quel cri de reconnaissance doit s'échapper de votre cœur! Plus de dix-huit mille fois vous êtes monté à l'autel, et vos lèvres se sont empourprées du sang de Jésus-Christ. Les absolutions aux pécheurs, les consolations aux malheureux, les conseils de perfection prodigués aux âmes fidèles, qui pourra les compter? Nous n'en saurons le nombre que dans l'éternité.

Que n'ont-ils pu, les aveugles détracteurs du sacerdoce et des communautés religieuses, vous suivre pendant ce demi-siècle, à la trace de vos incessants labeurs accomplis non seulement pour le bien des âmes, mais encore pour le bonheur des familles et de la société, leurs préjugés auraient fait place à l'admiration!

Tandis que vous prodiguez ainsi à toute bonne œuvre vos

forces et votre zèle, les années descendaient sans apporter une ride à votre cœur, et les rides qu'elles amenaient à votre front ne semblent se montrer là que pour rendre à votre vie un honorable témoignage. C'était donc la vieillesse qui venait d'un pas timide et lent, comme un hôte qui n'ose pas approcher et surtout s'installer. On dit que c'est la vieillesse, est-ce vrai? Mais où est donc son inévitable cortège de douleurs et d'humiliantes infirmités? Vous nous apparaissez avec l'éclat d'une seconde jeunesse, portant dans un corps sain et radieux une âme radieuse et saine — *Mens sana in corpore sano*. — Est-ce bien la vieillesse? Est-ce l'ombre du soir qui descend, ou plutôt n'est-ce pas l'aurore de l'éternel matin qui se lève? On dit aussi que les noces d'or sont les premières vêpres du Paradis. Nous en acceptons l'augure, mais avec la condition que la fête ne se célébrera que vingt-cinq ans après les premières vêpres. Nos espérances, un peu ambitieuses, sont-elles donc si téméraires? N'êtes-vous pas le fils d'une digne et vertueuse mère qui est morte à quatre-vingt-onze ans avec la plénitude de son esprit et de son cœur? Comme elle, et plus qu'elle, vivez, mon Révérend Père, vivez longtemps, demeurez avec nous, car il se fait tard et nous avons encore besoin de votre présence.

En célébrant aujourd'hui vos noces d'or, nous vous donnons rendez-vous pour vos noces de diamant... *Ad multos annos!* Mes frères, chantons :

Longues années à notre Père,  
Que Dieu le garde à notre amour! »

Et pendant que le P. Massé retraçait en termes si élevés la vie de son Père supérieur, celui-ci laissait couler et couler encore des larmes de bonheur. Alors l'orgue et les jeunes abbés se mirent de la partie et les cantates les plus ravissantes firent tressaillir les voûtes de l'immense basilique.

Montalembert a dit un jour que les moines, comme les chênes, sont immortels.

Qu'il me soit permis en finissant, de porter la santé des chênes... On peut les écorcer, on ne les déracinera jamais!

## LA RESTAURATION RELIGIEUSE ET SOCIALE

PAR LE CULTE DE S. MICHEL ET DES SS. ANGES

(Suite)

Considérations présentées au treizième Congrès catholique de Lille, par M. l'abbé SOYER, curé de Villebaudon (Manche) :

MONSEIGNEUR,  
MESDAMES, MESSIEURS,

Que dire des *œuvres de prière*? L'Église d'après l'Écriture nous représente toujours l'Archange devant l'autel du Seigneur, un encensoir d'or à la main. Et que fait-il ainsi? Il présente au Cœur de Jésus, par l'intermédiaire de Marie, toutes les requêtes qui lui sont apportées par ses anges. Il est, passez-moi le mot, le rapporteur général. Ne craignez pas; il ne met rien en oubli, il s'intéresse à tous les besoins, il fait valoir tous les droits. Il y aurait de belles considérations à faire sur ce sujet; mais ce n'est pas le lieu et nous n'en avons pas le temps.

Parmi vos œuvres, j'en vois une entre toutes, à laquelle vous avez donné le nom de *ligue Saint-Michel*. C'est une association de prières contre la franc-maçonnerie. Il est temps en effet de se rappeler cette parole de saint Augustin : « De même que l'esprit de vérité a toujours porté les hommes à s'unir aux bons anges, ainsi l'esprit d'erreur les porte toujours à s'unir aux démons. »

La franc-maçonnerie a beau nier Satan; elle est née de lui; elle ne vit et n'agit que par lui; elle a son esprit d'erreur, son génie et toutes ses haines. C'est « la bête à laquelle Satan a donné sa puissance. Elle domine sur les hommes de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation. Elle a imprimé son caractère à la main droite ou au front des petits et

des grands, des riches et des pauvres, des libres et des esclaves. Personne ne peut ni acheter ni vendre que celui qui en a le caractère, ou le nom, ou le nombre (1). »

Et depuis quand l'esprit d'erreur exerce-t-il cette désastreuse puissance sur le monde? Faites les rapprochements et vous constaterez, non sans douleur, que cette date coïncide avec celle de la décadence du culte de Saint Michel et des saints Anges.

Satan ne s'y trompe pas. Aussi s'est-il fait faire à son tour une bannière sur laquelle il a été représenté dans l'attitude d'un triomphateur qui prend sur son ennemi une terrible revanche (2).

Ne nous étonnons pas trop de cette fanfaronnade. Saint Jean nous avertit que le diable enchaîné d'abord pour mille ans, serait ensuite « délié pour un peu de temps, » puis enfin « précipité dans l'étang de feu et de soufre (3). » Oui, l'esprit de vérité triomphera de l'esprit d'erreur. Votre *ligue Saint-Michel* fera subir à Satan de nombreuses défaites.

## II

Après les œuvres de foi et de prière, vous vous occupez de « l'enseignement de la propagande et de l'art chrétien. »

Une des plus graves questions est celle de l'*enseignement*. A quelque degré qu'on le considère, *supérieur, secondaire* ou *primaire*, vous repoussez la prétendue neutralité inventée et préconisée par les politiques d'aventure, et vous répétez le cri de l'Archange : *Quis ut Deus?* Vous ne voulez pas encourir les reproches du Maître qui a dit : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi. » Vous croyez que loin de couper les ailes au génie, la révélation surnaturelle le fait monter plus haut et le fait voir plus distinctement et plus loin. Qui, en effet, a mieux résolu les problèmes les plus ardues, non seulement de la théo-

(1) *Apoc.*, XIII, 4, 7, 16, 17.

(2) Plusieurs *loges* italiennes ont représenté sur leur bannière Satan terrassant Saint Michel et le tenant sous son pied victorieux.

(3) *Apoc.*, XX, 2, 4 et 9.



logie, mais de la philosophie même la plus transcendante, que saint Thomas d'Aquin, surnommé pour cela l'Ange de l'école? Ange, il l'a été autant qu'aucun génie ici-bas. Quelle est la conclusion de toute sa science, sinon le *quis ut Deus* de l'Archange?

Jeunes gens, qui aspirez à gravir les sommets élevés de la science, mettez vos études sous la protection de Saint Michel, confiez-lui le succès de vos examens; comme vos devanciers vous n'aurez que des actions de grâce à lui rendre.

Parce que notre siècle a surpris quelques secrets de la nature, parce qu'il s'est rendu jusqu'à une certaine limite maître de la matière qu'il transforme à son gré, il ne veut plus reconnaître Dieu. Vous ne pouviez mieux faire, en fondant votre *École industrielle*, que de lui opposer l'Archange pour qui la nature créée n'a aucun secret et qui en reconnaît et admire d'autant mieux la puissance et la sagesse de Dieu.

Comme l'industrie, l'agriculture ne saurait avoir de meilleur patron. Il faut lire tout ce que la tradition nous enseigne sur le gouvernement du monde par les Anges. Depuis le brin d'herbe de la vallée jusqu'à l'astre radieux du firmament, tout est soumis à leur influence. Ils sont maîtres des pluies et des vents; ils dirigent la germination des plantes, mais toujours et partout ils sont les ministres de la divine Providence.

Une œuvre corrélatrice à l'enseignement est celle de la *Presse*. On la compare souvent à l'arbre de la science du bien et du mal. Les théories qui ont cours dans un certain public ressemblent assez aux propositions de Satan conversant avec Ève dans l'Éden.

Cependant tous les fruits de cet arbre ne sont pas mauvais. A côté de ceux qui sont empoisonnés, il y en a qui donnent la vie et qui la conservent. S'il est nécessaire de ne pas approcher de ses lèvres les premiers, de les rejeter au loin et de les détruire, il faut cueillir avec empressement les seconds pour les conserver et s'en nourrir. De là des œuvres pour l'impression et la *propagation des bons livres* et pour la *destruction des*

*mauvais*. Les Pères de la Compagnie de Jésus, entre autres l'illustre P. Félix, ont pensé que de telles œuvres devaient être placées sous le patronage du premier *messenger* du ciel, du premier vainqueur de Satan (1).

L'*art chrétien* a choisi pour ses patrons, la peinture saint Luc, le chant religieux saint Grégoire le Grand. J'ignore si les chroniques ont signalé quelque tableau peint par une main angélique, mais je sais qu'il n'y a point d'artiste capable de saisir comme l'ange le mystère de la beauté.

Il est du moins incontestable que ces esprits sont des musiciens hors pairs, car ceux qui les ont entendus sont tombés dans l'extase; mais il n'est pas donné à tous d'être admis à l'audition de ces chœurs, ce privilège est réservé non à la fortune, mais à la sainteté.

Il est plus facile de parler de l'architecture. Vous avez entendu parler, si vous ne l'avez visité, de ce palais royal que le grand Archange s'est fait bâtir « au péril de la mer, » par la main d'anges terrestres. Demandez aux savants ce qu'ils en pensent; ils vous diront que ce grand œuvre est la *merveille de l'Occident*. Il semble que Saint Michel ait voulu faire la leçon aux architectes de tous les âges en leur donnant le modèle de tous les styles destinés à chanter la gloire du Créateur.

(A suivre.)

#### FÊTE DE SAINT MICHEL (8 mai)

Pendant les trois jours des 5, 6, 7 mai, aura lieu le *Tri-duum* préparatoire à la fête.

Le 8 mai, Messe et Salut du Très Saint Sacrement, comme les années précédentes.

(1) L'*Œuvre de Saint Michel* pour la propagation des bons livres est établie à Paris; l'*Union de prières* pour la destruction des mauvais a été transférée au Mont-Saint-Michel et les RR. PP. reçoivent au profit de l'École apostolique tous ces livres pernicieux, qu'ils utilisent pour ainsi dire en les détruisant.

## DEUX ROIS DE FRANCE

### COMMENDATAIRES DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1769 à 1788

Le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle fut l'apogée des constructions du Mont-Saint-Michel. Jamais elles ne furent plus belles et plus complètes. L'abbatiale était terminée, les bâtiments claustraux dans toute leur splendeur, et l'église, éblouissante de sculptures, de vitraux, de tombeaux, de bas-reliefs, de peintures murales, avait reçu son dernier joyau par la construction d'une flèche élégante. Son sommet, couronné par une statue de Saint Michel, tournant au gré des vents, atteignait 168 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'était bien alors la merveille de l'Occident.

Cette prospérité monumentale était due au zèle des abbés réguliers, et en particulier aux frères Guillaume et Jean de Lamps, qui semblent n'avoir eu d'autre désir que la gloire de l'Archange et l'honneur de leur couvent.

A partir de 1523, c'est-à-dire à la mort de l'abbé Jean, François I<sup>er</sup> mit le monastère en commende. Les abbés commendataires furent un fléau pour nos abbayes. Les principaux revenus passèrent dans leurs mains, et plus occupés de l'importance de leur bénéfice que du soin des monuments, ils les laissèrent se détériorer. Tel fut le sort du Mont-Saint-Michel qui, plus qu'un autre cependant, avait besoin d'un entretien considérable.

En 1594, la foudre tomba sur la pyramide centrale, la renversa en entier, fondit ses neuf cloches et causa plusieurs autres dommages. L'abbé commendataire, le cardinal de Joyeuse, se contenta de faire la tour massive qui existe encore et la termina par un dôme ou lanterne à jour. Les moines durent s'occuper du mobilier intérieur de l'église.

Le Plan-du-Four ou parvis occidental de la basilique, déjà regardé comme un des points les plus faibles, fut, en 1618, appuyé et soutenu par un immense contrefort. Ce travail, qui coûta plus de 40,000 livres, fut l'œuvre du cardinal de Lorraine. Sous sa prélature, le prieur dom Sarcus construisit encore un mur de soutènement dans l'arcade septentrionale du clocher qui semblait difficilement porter la masse énorme dont on l'avait surchargé.

Le commandeur Jacques de Souvré, un des meilleurs parmi les abbés commendataires, fit, en 1646, un concordat avec les religieux qui se chargèrent de la restauration des bâtiments monastiques pour la somme de 6,000 fr., et une rente annuelle de 1,200 livres, les désastres imprévus étant seuls exceptés. Avec ces revenus, les Bénédictins réparèrent l'ancien dortoir qui longeait la basilique au nord, et en firent une belle salle, un promenoir pour les jours froids ou pluvieux. Orné d'un tableau représentant le commandeur à cheval, ce promenoir reçut le nom de salle de Souvré.

Sous les abbés qui se succédèrent, ces restaurations, bien que minimes, ne furent pas continuées. Souvent il fallut procéder, et le monastère n'obtint pas toujours l'indispensable. Ainsi abandonnée, l'abbaye se détériora de plus en plus, et devint bientôt inhabitable. Le mal augmentant, les moines et les bourgeois de la ville ne se crurent pas en sécurité. Les tempêtes avaient renversé les clochetons, brisé les meneaux des fenêtres et enlevé çà et là des pans de couverture qui laissaient pénétrer la pluie de toutes parts. Les plombs qui couvraient les chapelles étaient dessoudés, les bois de la lanterne pourris, et l'eau passant à travers les murs tombait dans le clocher, dans les chapelles et sur les autels où il était presque impossible de célébrer les saints mystères. La solidité du monument fut dès lors très sérieusement compromise. On craignait que l'infiltration des eaux pluviales ne fit tomber le clocher, mais on tremblait plus encore pour le Plan-du-Four, qui supportait la tour de l'Ouest. Ce plan, reposant sur des bases fort irrégulières,

était lézardé et supportait une masse imposante de constructions. Sa tour, elle-même, était détachée du pignon de l'église par une profonde lézarde qui, gagnant l'aile méridionale de la basilique, se prolongeait jusqu'au clocher. A chaque instant, la tour de l'Ouest menaçait de s'écrouler et d'emporter avec elle l'hôtellerie, l'infirmerie et la nef latérale qui l'appuyaient. Cette chute n'allait-elle pas encore ébranler le clocher, déjà peu solide ? S'il tombait sur l'abbatial et les exils, le monastère n'était plus qu'une ruine immense qui, de ses décombres, pouvait ensevelir la ville avec les habitants.

Sous le poids de ces inquiétudes, les moines et les bourgeois s'adressèrent à l'abbé commendataire, Mgr Léoménie de Brienne, alors archevêque de Toulouse. Ce prélat, voyant les dépenses considérables que lui occasionneraient les restaurations, s'empessa de faire sa démission d'abbé, et sollicita un autre monastère. Le roi, dès 1769, lui donna l'abbaye de Froïdemont, au diocèse de Beauvais. Peu après Louis XV offrit le Mont-Saint-Michel à différents seigneurs qui tous le remercièrent. Ils craignaient d'être obligés, pour réparer les désastres, d'abandonner, pendant plusieurs années, les revenus de ce bénéfice. Dégouté de ces refus, le monarque se substitua au commendataire et mit l'abbaye en économe, afin de pouvoir la réparer sans prendre sur ses recettes particulières. Néanmoins, pendant les cinq années qu'il vécut encore, Louis XV ne fit rien ou à peu près rien à l'abbaye. C'était à son successeur que devait revenir la gloire de la restauration. A peine monté sur le trône, en 1774, Louis XVI s'occupa du Mont-Saint-Michel. L'ingénieur militaire, pour l'Avranchin, reçut l'ordre du ministre de se rendre au Mont, d'étudier avec soin l'état du monastère et de lui envoyer son rapport avec des plans fort exacts. — M. Fonthiac, c'était le nom de l'ingénieur, s'empessa d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il vint au Mont, inspecta attentivement les lieux, et se mit au travail. Dès le 8 janvier 1775, il adressait ses plans au ministre, accompagnés d'un mémoire fort détaillé.

Ce mémoire nous donne des aperçus tout à fait inédits sur l'état du monastère au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons même dire qu'aucun bénédictin n'a rien écrit d'aussi complet et d'aussi précis. Après une description générale du Mont, il en étudie les pièces une à une, et indique l'état de conservation ou de délabrement de chacune d'elles.

Comme spécimen de ce savant travail, qu'on nous permette de citer quelques extraits :

« C'est l'église, dit-il, qui a le plus souffert. La partie la plus en état est le sanctuaire. Si on néglige cependant de l'entretenir, il sera bientôt dans le cas d'exiger une reconstruction. Les bas-côtés sont couverts en plomb, on marche souvent dessus; le plomb s'est crevé, gercé, les soudures sont détachées; l'eau des pluies s'écoule par ces ouvertures, séjourne sur les reins des voûtes, filtre au travers, coule le long des piliers et pénètre jusque dans les chapelles. Il pleut sur les autels, le calice, la patène. A qui que ce soit qu'appartiennent les réparations, il est bien étonnant et bien honteux que la révérence que l'on doit aux mystères n'ait pas engagé à remédier à ces inconvénients. . .

» Le clocher, mal soutenu par les bas côtés du sud, est lézardé; il pleut dans le chœur qui est au-dessous, malgré la voûte qui est sous le clocher. Cela vient d'un dôme en bois qui couronne le clocher. Ce dôme est surmonté d'une lanterne ouverte; le vent qui, dans cette partie, est d'une très grande impétuosité, chasse la pluie de tous côtés. . . Il est urgent d'abattre ce dôme et d'y substituer un toit en pyramide. . . avec une charpente bien assemblée, reliant les quatre côtés du clocher.

» Ce ne serait même pas pousser la prudence trop loin, que de démolir la tour du clocher, car cette partie ne sera jamais bien solide et périlitera toujours.

» La voûte de tout le bas côté du sud, depuis le clocher jusqu'au pignon, est lézardée, et la lézarde augmente à mesure qu'on approche de l'angle sud-ouest du pignon. Il y a, dans cet

angle, une tour de 22 pieds en carré; cette tour a 80 pieds d'élévation au-dessus du pavé de l'église, et sa fondation est à 50 ou 60 pieds plus bas. Cette tour est presque détachée par une lézarde du masque que l'on a fait après coup pour fermer l'église qui, vraisemblablement, était plus longue. Il y a longtemps qu'on a craint la chute de cette tour, car on a voulu l'appuyer par des contreforts et on l'a enveloppée par le bâtiment qu'on appelle l'Hôtellerie, dont les fondations sont à 100 pieds au-dessous du niveau de l'église, mais ce bâtiment est aussi lézardé.

» Le mal de tous ces bâtiments vient de ce que, dans les premiers temps, on a voulu établir l'église sur la pointe aiguë d'un rocher, dont les côtés étaient très rapides, ou, pour ainsi dire, escarpés, de sorte que, pour pouvoir s'étendre et donner même à l'église la longueur qu'elle a, il a fallu aller chercher fort bas les fondations des côtés. Cela fait que les bâtiments qui sont autour, ont 80 ou 100 pieds d'élévation, quoique le dernier étage ne soit qu'au niveau du rez-de-chaussée de l'église. C'est ce qui a donné l'occasion de faire tous ces magnifiques souterrains, pour éviter une beaucoup plus grande dépense qu'il en aurait coûté pour les remblayer...

» Par ce que l'on vient de dire, on peut juger de la nécessité qu'il y a d'abattre cette tour. Il est urgent de le faire, parce que cette tour venant à tomber d'elle-même, non seulement écraserait les bâtiments au-dessous, mais entraînerait une partie de l'église. Si la tour du clocher et les bas côtés du sud ne résistaient pas à la secousse, quel malheur ne résulterait-il pas? L'exil écrasé, les masses de maçonnerie tomberaient de plus de 300 pieds de haut sur les malheureux qui habitent le bas du rocher. S'ils avaient le temps de fuir, peut-être ne pourraient-ils le faire, si en ce moment ils étaient cernés par la mer. La seule idée d'un tel malheur fait frémir.

» Il y a nécessité de reculer le pignon de l'église, de huit à dix toises, attendu qu'à cette distance, il se trouverait soutenu par la plate-forme de l'exil. Il faudra avoir l'attention de bien

établir la fondation de ce pignon au-dessous des souterrains, et de le bien lier avec les bas côtés; car il faut se rappeler la lézarde qui règne du côté du sud, et qui va jusqu'au clocher, qui sera toujours une partie délicate. Il faut aussi beaucoup de précautions dans la destruction des parties à jeter bas. »

(A suivre.)

---

## PÈLERINAGE DU ROI CHARLES VI AU MONT-SAINT-MICHEL

---

Pierre Leroy étant abbé du Mont-Saint-Michel qu'il gouvernait avec grand soin, le roi Charles VI y vint en pèlerinage, monté sur un coursier blanc. Le clergé descendit au-devant de lui portant la croix d'or; l'abbé Pierre Leroy avait sa mitre couverte de perles et de pierreries, ainsi qu'on la voyait encore du temps de Jean Hugues. De toutes parts on criait : Noël! Noël! et l'on répétait : Bon roi, amende le pays.

D'abord le roi confirma Pierre Leroy capitaine du Mont, et il lui dit : « Feal ami, ce que tu demandes te l'octroye de bon cœur. » Il accorda aussi aux habitants du Mont une charte d'exemption sur leurs coquilles : « Charles... savoir faisons à touz presens et advenir nous avoir oye la supplication des povres gens demeurans au Mont-Saint-Michel faisant et vendans enseignes de Mgr Saint Michel, coquilles et cornez qui sont nommez quiencaillerie avecques aultre euvre de plon et estaing getté en moule pour cause des pèlerins, » etc.

C'était le 13 janvier 1394 que le roi de France faisait ce pèlerinage; la même année il eut une fille qu'il appela Michèle, et ayant fait rétablir et agrandir une des portes de sa ville de Paris, il voulut qu'elle s'appelât porte de Saint-Michel; il faisait voir par là la confiance qu'il avait au saint Archange « que ses

prédécesseurs avaient choisi pour patron et protecteur du royaume. »

Il appela à la cour Pierre Leroy, lui assigna mille francs de pension annuelle, et lui confia les affaires les plus importantes. L'ayant envoyé en 1408 au concile de Pise, il lui donna des lettres patentes par lesquelles il était défendu que pendant son absence personne se qualifiât de capitaine du Mont-Saint-Michel.

A Pise, l'abbé Pierre Leroy fut pris en grande affection par le Souverain-Pontife qui le nomma son référendaire, honneur que lui fit également Jean XXIII. C'est ainsi que les rois de France et les Souverains-Pontifes honorèrent ce pieux et savant abbé.

C'est le premier qui ait fait apposer en l'abbaye du Mont-Saint-Michel les armes de sa maison, qui sont sur une des chaises du chœur qu'il fit faire, et portent « de gueules à trois pals d'or au franc quartier de Bretagne à la cotice danchée reigning sur le tout. »

C'est encore à lui que l'on doit le chartrier du Mont, l'un des plus beaux que l'on vit en France, et il le remplit d'une multitude d'ouvrages; il fut lui-même l'auteur de plusieurs. L'historien de ses gestes raconte qu'il composa ainsi divers Traités sur les affaires ecclésiastiques du temps et qu'il contribua beaucoup à éteindre le schisme d'Occident.

*Histoire du Mont-Saint-Michel*, par l'abbé Desroches.

---

### CHRONIQUE RELIGIEUSE

---

Les demandes pour le cinquième pèlerinage à Jérusalem arrivent tous les jours nombreuses à Paris, 8, rue François-I<sup>er</sup>. Nous engageons donc les chrétiens qui ont le désir de faire partie de la nouvelle croisade de pénitence à s'inscrire au plus tôt. Son départ est définitivement fixé au 14 mai prochain.

Le pèlerinage populaire de pénitence est une œuvre de foi,

de prière et d'expiation. Il a pour but le triomphe de l'Église et du Pape, le salut de la France, la conversion des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire.

Au point de vue français comme au point de vue catholique, le pèlerinage annuel de Jérusalem est une œuvre excellente. L'arrivée en Terre-Sainte de quatre cents croisés de la pénitence exerce sur les Orientaux un véritable prestige, et elle peut contrebalancer l'influence des pèlerinages russes, dont le but avoué est de parvenir à mettre aux mains des schismatiques la possession exclusive des Lieux-Saints.

Un certain nombre d'architectes, de propriétaires, d'ingénieurs, d'entrepreneurs viennent de fonder, à Paris, une association en vue d'assurer le repos du dimanche dans l'industrie du bâtiment.

Le nombre des adhérents est déjà considérable. Les personnes qui seraient désireuses de s'associer à cette œuvre éminemment moralisatrice, sont priées de s'adresser au vice-président, M. David de Pénarvan, 22, place Vendôme, qui leur enverra les renseignements utiles sur leur demande.

Nous lisons dans les *Annales du saint Cœur de Marie* :

PLANCOET (Côtes-du-Nord). — Je profite de votre estimable revue pour répondre à une question qui m'a été adressée à l'occasion du jubilé. Les offrandes faites au Juvénat peuvent-elles remplir l'obligation de l'aumône prescrite par l'Encyclique du Souverain-Pontife? Cela est évident par les termes mêmes, que je me contente de citer : « Que les fidèles affectent une aumône, selon leurs moyens, à quelque œuvre pie ayant pour objet la propagation et l'accroissement de la foi catholique, il est loisible à chacun de choisir celle qu'il préfère; toutefois, nous croyons devoir en signaler nommément deux, auxquelles sera parfaitement appliquée la bienfaisance, deux qui, en beaucoup d'endroits, manquent de ressources et de protection, deux qui sont non moins utiles à l'État qu'à l'Église, savoir : les *Écoles libres pour l'enfance et les Séminaires*. » Nous sommes l'un et l'autre.

Les Apostoliques du Mont-Saint-Michel peuvent en dire autant. Ils invoquent en conséquence la bienveillance et la charité des âmes chrétiennes.

FAVEURS OBTENUES  
*par l'intercession de Saint Michel*

**Côtes-du-Nord.** — Mon R. Père, je vous envoie 10 fr. en un mandat-poste, c'est le produit des souscriptions à l'œuvre de Saint Michel pour l'année 1885.

Au mois de juillet dernier, je vous avais demandé une neuvaine pour un jeune homme qui devait passer un examen, ce jeune homme ayant réussi, remerciez Saint Michel de sa puissante intercession.

J'avais promis de faire inscrire cette grâce, aussi vous pouvez l'insérer dans vos *Annales*.

L. H.

**Haute-Saône.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-inclus un mandat-poste de 6 fr.

Cette petite somme représente une offrande faite à l'archiconfrérie dont vous avez la direction, par une personne pieuse de la paroisse, en reconnaissance d'une grâce obtenue.

C.

**Vienne.** — Mon R. Père, veuillez offrir toutes nos actions de grâces à Saint-Michel et à Notre-Dame-des-Anges, notre cher petit malade est tout à fait guéri.

Ayez la bonté de faire dire une messe de reconnaissance et de recevoir 6 fr. pour mon abonnement et vos honoraires.

De R.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint le montant de la somme de 4 fr. en timbres-poste, afin de vouloir bien, s'il vous plaît, faire dire deux messes à l'autel de Saint Michel; l'une pour le remercier d'une grâce obtenue, l'autre pour le repos de l'âme d'une personne défunte qui avait une grande dévotion au saint Archange.

P.

**Maine-et-Loire.** — Mon R. Père, j'avais prié Saint Michel pour la réussite d'une affaire temporelle, lui promettant en cas de succès d'envoyer 10 fr. pour vos Apostoliques et de publier cette faveur dans vos *Annales*

Ayant été pleinement exaucé, je viens m'acquitter de ma promesse, en vous envoyant ci-inclus un mandat postal de 10 fr.

Veuillez remercier pour moi Saint Michel et inscrire cette faveur signalée.

B. C.

**Seine.** — Mon R. Père, merci de votre bonne et fervente neuvaine, car elle a abouti à obtenir par le grand Saint Michel la conversion du jeune homme.

X.

**Orne.** — Mon R. Père, je vous envoie 5 fr. en reconnaissance d'une grâce reçue par la protection de la sainte Vierge et de Saint Michel.

De F.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, par l'entremise et la protection de Saint Michel, je viens d'obtenir une faveur temporelle à laquelle j'attachais une grande importance.

Je vous envoie en action de grâces un mandat-poste de 20 fr. que vous emploierez pour l'œuvre qui en a le plus besoin.

Mes remerciements au grand saint Archange.

M. G.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie la petite somme de 2 fr. que mes petits-enfants ont reçue en cadeaux au jour de l'an, pour leurs menus plaisirs et qu'ils sont heureux d'offrir à vos chers Apostoliques.

M. E.

**Oise.** — Mon R. Père, je vous remets sous ce pli un bon de poste de 10 fr., vous priant de faire dire une messe à l'autel Saint-Michel en action de grâces d'une faveur obtenue et pour lui demander sa sainte protection pour l'avenir.

Le surplus sera versé à la caisse des Apostoliques.

V. M.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie pour vos Apostoliques un mandat-poste de 5 fr., pour une grâce obtenue.

V. C.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous prie de dire une messe et de faire brûler un cierge à l'autel de Notre-Dame-des-Anges pour une grâce obtenue par son intercession et celle du glorieux Saint Michel; ci-joint un mandat de 5 fr.

M. L.

**Hautes-Alpes.** — Mon R. Père, une personne favorisée d'une grâce temporelle par la protection du glorieux Archange Saint Michel, désire que ce fait soit publié et qu'il soit célébré une messe dans l'intention de remercier Dieu des privilèges qu'il a départis à ce prince de la milice céleste.

Cette personne entend par là reconnaître la faveur dont elle a été l'objet et solliciter de nouveaux secours dont elle a besoin; ci-joint la somme de 3 fr. pour les honoraires de la messe demandée.

X.

**Guadeloupe.** — Mon R. Père, je vous envoie 18 fr. pour dire neuf messes d'action de grâces à Saint Michel pour une faveur obtenue par son intercession.

X.

Mon R. Père, un jour que je parcourais les *Annales*, je fus frappé des grâces obtenues par le grand Saint Michel.

Je lui fis alors des promesses conditionnelles; c'est pour l'accomplissement de ces promesses que je vous adresse la somme ci-incluse.

Priez pour le repos de l'âme de la chère personne qu'il a convertie avant de mourir...

X.

**Seine.** — Mon R. Père, action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel.

J. B.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

**SOMMAIRE.** — Aux Bienfaiteurs de nos œuvres. — Anniversaire du Couronnement. — Fête de l'Apparition de Saint Michel. — Le 8 mai. — La Restauration religieuse et sociale par le culte de Saint Michel et des Saints Anges (*suite*). — Saint Michel dans les arts. — Deux rois de France, commendataires du Mont-Saint-Michel (*suite*). — Chronique religieuse. — Faveurs obtenues.

### AUX BIENFAITEURS DE NOS ŒUVRES

Le Gouvernement ayant refusé de nous continuer le bail de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, nous nous trouvons obligés de descendre dans la paroisse et d'y habiter à partir du 31 août prochain.

Mais nous n'abandonnerons ni le Mont-Saint-Michel, ni nos œuvres.

La pénurie à laquelle on nous a réduits depuis trois ans nous oblige à recourir à la charité de nos Bienfaiteurs pour couvrir les frais considérables de notre organisation nouvelle. Le culte de Saint Michel ne doit pas souffrir d'interruption. Nous sommes pris au dépourvu; mais la prochaine livraison indiquera les dispositions que nous aurons dû prendre. Quoi qu'il en soit, la fête de l'anniversaire du Couronnement aura encore lieu, cette année, dans notre chère Basilique.

ANNIVERSAIRE  
DU  
COURONNEMENT DE S<sup>T</sup> MICHEL

*Cet Anniversaire sera célébré*

LE DIMANCHE 11 JUILLET PROCHAIN

TRIDUUM PRÉPARATOIRE

Le jeudi 8 juillet commenceront, dans la Basilique, les exercices du Triduum préparatoire à la solennité de l'anniversaire du Couronnement.

Chaque jour il y aura :

Une messe à 5 h. 1/2, — à 6 h. 1/2, — à 7 h. 1/2.

Le soir à 6 h. 1/2 chapelet de Saint Michel et salut du Saint Sacrement.

JOUR DE L'ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT

Dimanche 11 juillet

A 5 h. 1/2, commenceront les messes aux autels préparés dans la Basilique.

— A 7 h. 1/2, messe de communion au sanctuaire de Saint-Michel.

— A 10 h., grand'messe et instruction.

— A 2 h. 1/2, récitation du Chapelet de Saint Michel, bénédiction des objets de piété et procession par le Cloître et la salle des Chevaliers, à N.-D. du Mont-Tombe. Ensuite, Salut solennel.

— A 6 h. 1/2, Salut et bénédiction du T. S. Sacrement.

AVIS PARTICULIERS A MM. LES ECCLÉSIASTIQUES

Les prêtres peuvent dire la messe votive de Saint Michel, par un indult, en date du 10 juin 1875, qui accorde cette faveur, même les jours de fête double majeur, à tout prêtre venant en pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

AVIS AUX PÈLERINS

En vertu d'un indult accordé par le Souverain-Pontife, tous les fidèles peuvent gagner une indulgence plénière, chaque mois, en faisant la sainte communion dans le vénéré sanctuaire de Saint Michel.

VU ET APPROUVÉ :

† ABEL,

Évêque de Coutances et Avranches.



## FÊTE DE L'APPARITION DE SAINT MICHEL

C'est le 8 mai que l'Église entière célèbre l'anniversaire de la fameuse apparition, dont le saint Archange daigna honorer le Mont-Gargan en Italie.

Autant que nous le permet l'état présent de la basilique, toujours encombrée par les matériaux de la restauration, nous avons tenu à donner à cette fête tout l'éclat dont nous sommes heureux de l'entourer chaque année.

A notre invitation, les pèlerins s'étaient donné rendez-vous sur la sainte Montagne; ils venaient de Caen et d'Alençon, de Granville et d'Avranches, cités qui se glorifient de députer à Saint Michel pour chacune de ses fêtes leurs plus vaillants chrétiens.

Les chants de nos chers Apostoliques relevèrent la splendeur de nos offices. Ce fut comme un reflet des mémorables fêtes du Couronnement, surtout au Salut solennel, lorsque, groupés devant l'autel d'argent brillamment décoré et illuminé, nos Apostoliques, de leurs fraîches voix d'enfants, jetèrent aux voûtes le cri d'ardente supplication :

Nous vous prions à deux genoux,  
Saint Archange, priez pour nous!

Et puis cet immortel *Quis ut Deus!* le chant du triomphe, qu'on ne se lasse jamais d'entendre et d'admirer, résonna dans l'enceinte du vieux temple, saluant le déclin d'une journée tout entière de paix et de bénédiction.

La saison nouvelle nous ramène avec les longs jours l'heure des voyages. Aussi des groupes nombreux de touristes en quête de nouvelles impressions, des curieux guidés moins par l'amour de l'art que par ce besoin de changer de place qui tourmente tout à notre époque, des artistes avides de se former une

opinion sur ce Mont-Saint-Michel et sa fameuse digue, tout un peuple gravit chaque jour cette Montagne; ce peuple parcourt à la hâte les vastes salles et les longues galeries de l'antique monastère, il en sort ahuri, essoufflé, n'ayant rien senti, rien compris, il est parti, car il faut bien laisser la place à d'autres. Ne peut-on pas le comparer aux flots de la mer qui chaque jour, eux aussi, entourent ce rocher et s'en vont sans y laisser autre chose qu'une écume impuissante à ébranler la pierre?

Mais un autre peuple, un peuple choisi envoie ses visiteurs à cette sainte Montagne; ces visiteurs sont doublés d'un pèlerin. Ce sont ceux-là, qui sans être insensibles aux injures que la dent des siècles a faites aux arceaux de la basilique, savent trouver dans son temple l'autel de Saint Michel et ne rougissent pas de fléchir le genou devant Celui que cachent les voiles du tabernacle.

Pour ces cœurs chrétiens, les pierres de ce monument ont un langage qui parle au cœur et qui lui parle de Dieu. Oui, quand même Saint Michel verrait son temple sans prêtre et son autel sans sacrifice, il ne verra jamais sa Montagne sans pèlerins; la prière veillera au seuil de sa basilique.

Chaque année nous a ramené de longues files de pieux pèlerins; nous comptons sur eux, même à cette heure de douleur et d'abandon, avec eux nous pousserons vers l'Archange la grande clameur qui sauva une fois la France au temps de Jeanne d'Arc, et les pieds des touristes et des promeneurs n'useront pas seuls le sentier béni qui conduit à la basilique de Saint Michel. Nous en avons pour garants les hommes de foi et d'honneur tels que cet officier de distinction que nous rencontrâmes agenouillé priant avec une ferveur d'enfant devant la statue de Saint Michel. Il était venu des frontières de l'Est, amenant au sanctuaire vénéré un tout jeune enfant rappelé des portes de la mort par l'intercession du saint Archange. Heureux et fier d'accomplir son vœu, ce courageux chrétien a bravé les fatigues d'un long voyage pour apporter jusqu'aux rivages de la Manche l'expression de sa reconnaissance.

Après lui, c'était un capitaine de vaisseau, dont le navire, victime de la rage de l'Océan, a sombré à une lieue des côtes. Tout espoir est perdu; quelques débris épars surnagent au milieu des flots en courroux, le capitaine a saisi l'une de ces épaves errantes, s'y est accroché, et sentant renaître sa foi à cette heure de suprême angoisse, il a crié vers Saint Michel : « A moi, saint Archange, si vous me sauvez, j'irai vous remercier chez vous, » et la tempête a jeté au rivage le protégé de Saint Michel.

Que ne pouvons-nous raconter en tous leurs détails les prodiges que suscite la confiance en Saint Michel. Cette dévotion grandissante que nous avons semée sur notre sol de France y fera germer des miracles, les temps ont beau s'assombrir, l'enfer s'enhardir et les méchants lever la tête, rien ne nous ébranlera si nous savons crier vers Saint Michel : *Defende nos in praelio ut non pereamus in tremendo iudicio*. Défendez-nous dans la lutte afin que nous ne périssons pas à l'heure terrible des justices.

---

## LE 8 MAI

---

Pendant que nous célébrons avec toute l'Église l'anniversaire de ce jour mémorable où Saint Michel, au Mont-Gargan, venait pour ainsi dire prendre possession de sa charge officielle de protecteur de la Chrétienté, la ville d'Orléans, chaque année, rappelle le souvenir de son intervention personnelle dans les dangers que courait notre patrie au XV<sup>e</sup> siècle.

Jeanne d'Arc, en effet, n'était que l'instrument de ses volontés; elle marchait sous son inspiration; et si sainte Catherine et sainte Marguerite étaient là pour encourager sa timidité et calmer ses frayeurs, c'était saint Michel qui lui disait : Lève-toi et va au secours du Roi de France, tu lui

rendras son royaume. C'était de lui qu'elle prenait conseil la veille des batailles; et sur sa parole, elle contredisait sans hésiter les sentences de la prudence humaine et la science expérimentale des plus fameux généraux. C'est donc bien à l'Archange qu'il faut faire remonter, après Dieu, le salut de la France, et ce nous est encore une consolation de voir ce sentiment exprimé officiellement par l'union dans cette grande manifestation du clergé, du peuple et des autorités de la ville d'Orléans. A la procession qui s'est développée dans la ville par un temps magnifique, Mgr Coullié, portant la croix sous un dais, était précédé de Mgr Marmarian, évêque de Trébizonde; de Mgr Oury, évêque de Fréjus, et du clergé des douze paroisses de la ville. Le préfet, le premier président, le général commandant du 5<sup>e</sup> corps, et un grand nombre d'officiers de toutes armes y assistaient, ainsi que les membres de la municipalité (1).

Cet hommage patriotique rendu chaque année à l'héroïne de Domrémy sur le principal théâtre de ses exploits prend un caractère nouveau à raison même du mouvement extraordinaire d'opinion qui tend à réclamer pour Jeanne d'Arc une place sur nos autels. Le fait même de voir en la pieuse jeune fille, non une illuminée dont l'enthousiasme obtint fortuitement d'heureux résultats, mais une âme prédestinée aux grandes choses qu'elle accomplit en faveur du peuple élu de Dieu, suscitera un grand nombre de contradictions. L'athéisme ne consentira pas à concéder au surnaturel une place dans l'histoire de France. Le naturel qui a semé autour de nous de si grandes choses depuis cent ans est assez riche et assez puissant pour suffire au présent et au passé. Il tolérerait la *Pucelle* de Voltaire, il détournera la tête en passant près de la statue de sainte Jeanne d'Arc.

Nous n'avons pas évidemment à préjuger la décision de l'Église; mais il nous est agréable de songer qu'un jour peut-être, le 8 mai, la France catholique se donnera rendez-vous

(1) Dépêche de l'*Univers*.

dans le sanctuaire national de saint Michel redevenu le lieu de la prière et de la retraite, et y dressera sous les voûtes de la sainte basilique l'image vénérée de la vierge lorraine.

Ce qui nous donne au cœur cet espoir, c'est d'abord ce mouvement qui se produit en faveur de la canonisation. Nous n'en voulons donner qu'un témoignage, celui de la supplique qui, en ce moment se couvre de signatures dans les diocèses de Cambrai et d'Arras avec l'approbation de l'Ordinaire.

« Très-Saint-Père, dit cette supplique, au sein de la tourmente que traverse en ce moment la France, nous éprouvons plus que jamais le besoin de chercher des protecteurs dans le ciel. Notre patrie, autrefois si glorieuse et toujours si chère, eut ses apôtres, ses martyrs, ses thaumaturges, ses vierges, que l'Église a placés en grand nombre sur les autels. Mais parmi tant de noms illustres, il en est un qui n'a point reçu encore cette consécration de la part du magistère infailible; un nom que les circonstances présentes ramènent sans cesse à notre esprit comme le symbole de nos espérances, un nom que nos cœurs invoquent dans le silence de la prière solitaire, en attendant que l'autorité du Pasteur suprême permette de lui offrir l'hommage d'un culte public. Ce nom, c'est celui de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans. »

« Daigne Votre Sainteté accueillir notre humble prière, en faisant commencer et poursuivre, jusqu'à son achèvement, le procès de canonisation de celle qui fut jadis merveilleusement choisie pour être l'instrument des divines miséricordes à l'égard de la France! Puisse Notre-Seigneur disposer toutes choses pour que sa puissance éclate de nouveau par sa servante Jeanne, et réalise en la noble race des Français une restauration complète de l'esprit chrétien qui, dans tous les âges, a fait sa gloire, sa force et sa prospérité! »

« En déposant cette humble prière au pied du trône apostolique, nous offrons à Votre Sainteté l'hommage de notre vénération la plus filiale et de notre obéissance la plus entière. »

Un second motif d'espérance repose sur l'accueil fait par le

Saint-Père au livre du R. P. Ayroles, *Jeanne d'Arc sur les autels*. Déjà Monseigneur de Rodez avait écrit à l'auteur :

La mission de Jeanne, à vos yeux, comme aux yeux de tous ceux que le matérialisme et l'impiété n'ont point aveuglés, est une mission divine. Or, une telle mission suppose évidemment une destination providentielle pour la nation qui en est l'objet, et la manière dont s'accomplit cette mission surnaturelle est une protestation contre l'envahissement des théories païennes de gouvernement sous lesquelles nous succombons aujourd'hui.

Je vous remercie pour ma part d'avoir restitué à la libératrice de la France une physionomie qu'un trop grand nombre d'écrivains a cherché et cherche encore à défigurer. La mission de la glorieuse Pucelle est enfin systématisée, comme disent les Allemands, et systématisée dans son côté le plus élevé, le côté surnaturel et divin.

Si des raisons politiques, qui malheureusement dans les affaires de ce monde pèsent trop souvent d'un grand poids, ne viennent pas mettre obstacle à l'introduction de la cause de béatification de celle qu'à mes yeux on peut bien comparer à Jaël et à Débora, j'estime que votre livre, mon cher Père, devra entrer dans les pièces du procès; il pourra être utilement consulté pour comprendre et apprécier le pourquoi de cette étonnante vocation et les desseins providentiels qui l'ont suscitée.

Enfin, au nom du Pape Léon XIII, le R. P. Cornoldi écrit au P. Ayroles :

J'ai reçu le bel exemplaire de votre ouvrage, *Jeanne d'Arc sur les autels*, dont vous désiriez faire hommage à Notre Saint-Père le Pape. Je le lui ai présenté moi-même dans une audience particulière, et en l'offrant de votre part j'ai donné un aperçu général du sujet qu'il traite.

Sa Sainteté a reçu le livre avec plaisir, et a écouté avec satisfaction ce que je lui en ai dit. Elle vous remercie et vous envoie de tout cœur sa bénédiction apostolique.

Si après un témoignage venu de si haut mes propres félicitations ont quelque valeur, je vous les offre bien sincères et bien

cordiales, ainsi que mon religieux et fraternel dévouement en Notre-Seigneur.

Tous ceux qui, comme nous et avec nous, honorent en Saint Michel l'ange de la patrie, se réjouiront de voir ainsi proclamer la réalité de son intervention personnelle en notre faveur par la plus haute autorité de ce monde, par la voix de l'Église, et hâteront de leurs vœux et de leurs prières le jour de cette consolante manifestation.

---

## LA RESTAURATION RELIGIEUSE ET SOCIALE

PAR LE CULTE DE S. MICHEL ET DES SS. ANGES

(Suite) (1)

---

### III

Si je ne craignais d'être trop long il me serait facile d'établir l'influence du culte de Saint Michel sur les « œuvres sociales. » Je veux cependant en indiquer l'idée.

Quel plus beau modèle offrir aux *Comités catholiques* que le premier défenseur des droits de Dieu et le premier organisateur des forces du bien contre celles du mal !

Je ne sais ce que MM. les Jurisconsultes pensent de Thémis, prétendue déesse de la justice, fille du ciel et de la terre ; pour moi je préfère l'Archange, premier-né de Dieu, peseur des âmes dans la balance de la vraie justice et impartial appréciateur des œuvres de chacun.

Quant aux *œuvres ouvrières*, personne n'ignore qu'au temps

(1) Voir la livraison précédente.

des corporations un certain nombre avaient choisi Saint Michel pour patron. Satan est parvenu à les détruire pour un temps parce qu'elles contrecarraient ses desseins ; mais nous, nous entrevoyons déjà l'époque où, conformément aux désirs du grand Pontife qui gouverne l'Église de Dieu, elles seront rétablies dans leur antique splendeur.

Aux *patrons* comme aux *ouvriers* je proposerais volontiers Saint Michel pour modèle. Que les premiers le sachent, si la société périlite et menace de s'effondrer dans une crise ouvrière, ils ne sont pas étrangers à une telle situation. S'ils avaient été ce qu'ils doivent être, je veux dire chrétiens, s'ils s'étaient souvenus que l'ouvrier n'est pas une machine, s'ils avaient pris soin de lui inculquer les vérités religieuses, s'ils l'avaient traité comme un frère, ils l'auraient, comme Saint Michel, rallié sous le drapeau du devoir. L'*Association des propriétaires* l'a compris ; nous ne pouvons que lui souhaiter de nombreuses recrues, car elle sera un des plus actifs éléments de la restauration sociale.

Qui de nous ne reconnaîtrait dans les *œuvres de la préservation*, l'esprit de l'Archange qui a préservé ses frères contre les séductions de Satan, et qui chaque jour rend les mêmes services à chacun de nous ?

Quel beau modèle pour les *œuvres charitables*, qui pour être méritoires, doivent être animées par l'amour de Dieu et du prochain ! Du reste n'a-t-on pas appelé les âmes qui se dévouent à ces œuvres, les anges de la terre ?

Je ne puis entrer dans le développement de ces considérations ; ce ne serait pas assez d'un discours.

Il suffira cependant, je l'espère, de les avoir seulement indiquées pour faire entrevoir à nombre de bons esprits la beauté et la fécondité d'un tel culte.

### IV

Néanmoins je ne saurais terminer sans présenter encore deux motifs qui seront appréciés ici d'une façon particulière.

Vous le savez, il y a déjà plusieurs siècles le nom de Saint

Michel était en grande vénération dans vos religieuses contrées. Lille se distinguait entre toutes les villes. On cite une confrérie pour les agonisants qui donnait « tant d'édification au peuple, que dans les jours de Saint Michel et des saints Anges de l'année 1705, 395 personnes des deux sexes » s'y faisaient affilier.

Nous rappelons de nos vœux le retour de ces jours d'édification. Les agonisants, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus intéressant au monde, y trouveront un secours inappréciable dont l'enfer s'efforce aujourd'hui de les priver; vous savez par quels moyens. Quelle grande scène que celle qui se joue sur tous les lits d'agonie! C'est le dernier combat dont l'enjeu est le ciel ou l'enfer! Il est au pouvoir de Saint Michel de faire pencher la victoire du côté de ceux qui l'invoquent. Tel est le but que se propose la grande archiconfrérie française établie au Mont de Normandie.

Un second motif est celui de la patrie. Saint Michel en a toujours été considéré comme l'ange protecteur par le peuple aussi bien que par les rois qui voyaient dans le sanctuaire élevé « au péril de la mer » le palladium de la nation.

Il est digne de remarque que les destinées de la France ont suivi celles du Mont-Saint-Michel.

Il fut un temps où les princes et les peuples accouraient placer leurs personnes et leurs intérêts les plus chers sous la protection de l'Archange. Ce fut l'époque la plus brillante de notre histoire nationale. Elle dura mille ans.

Vous connaissez les événements d'il y a bientôt cent ans. Alors le Mont devint l'image du nouvel état de la France. Par une de ces ironies dont les révolutionnaires ont toujours eu le secret, ils baptisèrent la sainte Montagne d'un nouveau nom; ils l'appelèrent Mont-Libre. Et pour montrer de quelle façon ils entendent la liberté, ils changèrent le monastère en une prison dans laquelle ils entassèrent non de vulgaires coquins, mais des hommes qui n'étaient coupables que de fidélité à Dieu et à la patrie. C'est ainsi qu'on y compta jusqu'à trois cents prêtres qu'on laissait périr de faim et de vermine.

Sous les gouvernements qui se sont succédé depuis cette époque néfaste, le palais de l'Archange fut une maison centrale de force et de correction qui cette fois reçut de véritables criminels. Cet état a duré environ soixante-dix ans, le temps de la captivité de Babylone.

Depuis vingt ans Saint Michel a réclamé son sanctuaire et une nouvelle ère des pèlerinages a commencé.

Comme autrefois, tout y présente la plus saisissante image de la patrie. Le superbe monument, véritable emblème de la France, est toujours debout sur son socle de granit, dans son incomparable majesté, malgré les injures du temps et le vandalisme de la maison centrale. Mais n'allez plus chercher le Maître à sa place d'honneur, vous le trouverez relégué dans un coin obscur, en attendant que sous divers prétextes, semblables à ceux qui ont excusé cette mesure, on le mette tout à fait dehors.

C'est pour conjurer une semblable situation, devant laquelle tremblent les âmes de foi, que vous faites appel à tous les dévouements, demandant à chacun de vous aider de ses lumières et de son action, afin de restaurer tout dans le Christ, *instaurare omnia in Christo*. Ce que vous avez réalisé de bien réjouit, nous n'en doutons pas, le cœur de Dieu et de ses anges.

Pour achever avec succès, je vous propose d'appeler à votre secours, d'une manière plus pressante que jamais, l'ange de la patrie; nous verrons alors la réalisation des paroles de saint Grégoire le Grand : « Dieu opérera par le bras de saint Michel des œuvres d'une merveilleuse puissance. » Vienne ce jour et le sanctuaire élevé « au péril de la mer » nous présentera cette fois l'image de la patrie restaurée!

---

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE DEUXIÈME

#### SAINT MICHEL, PRINCE DE LA LUMIÈRE

(Suite) (1)

La légende du moyen âge, si fraîche et si ingénieuse dans ses fictions poétiques, si naïve dans la mise en scène de ses personnages, si riche et si instructive dans son symbolisme, ne sépare pas Saint Michel, le prince de la lumière, du Verbe incarné venant éclairer le monde, de la Vierge Marie, la reine des prophètes et des apôtres, et de saint Pierre, le pontife visible et l'interprète infallible de la vérité.

Les peuples de la vieille Germanie représentent l'Archange leur apportant une belle pierre précieuse, éclatante comme le soleil, et la donnant aux chevaliers pour entretenir en eux la bravoure et la loyauté. C'est la légende du saint *Graal*, l'une des plus intéressantes que les annales religieuses nous aient conservées.

Le saint Graal, disent les anciens chroniqueurs, était une pierre d'un grand prix, qui ornait la couronne de Lucifer avant sa chute. Quand saint Michel, dans le combat livré au ciel sous les regards de Dieu, frappa de sa grande épée la tête de Satan révolté, la pierre toute ruisselante de lumière se détacha de la couronne; les anges la recueillirent et la gardèrent comme un trophée jusqu'au jour où s'accomplit le drame sanglant du Calvaire. Alors on en fit un vase pour recevoir le sang du Sauveur.

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril, d'août et de décembre 1884, de février, d'avril et de décembre 1885.

Ce vase ne fut point porté en Angleterre par Joseph d'Arimathie, comme le croyaient faussement les chevaliers de cette nation; l'Archange, protecteur du saint Empire, en fit don aux Allemands. Sa vertu mystérieuse nourrissait la milice des braves préposés à sa garde. Toutefois, exilé sur la terre, il aurait perdu ses privilèges célestes, si Dieu ne les avait conservés par de nouvelles bénédictions.

Le vendredi saint, une blanche colombe descendait du ciel et déposait sur le vase une hostie consacrée, dont le contact suffisait pour entretenir d'année en année sa fécondité inaltérable. Le chevalier y puisait toutes les vertus, quand il savait se prémunir contre les atteintes de l'orgueil.

Qu'est devenu le saint Graal? Hélas! comme tant d'autres trésors, il s'est perdu depuis la révolte de Lucifer (1).

Cette pierre éclatante que Saint Michel enlève à Lucifer, qu'il purifie au contact de la victime du Calvaire et de l'Eucharistie, n'est-ce pas le symbole de ce glorieux attribut de prince de la lumière dont le moyen âge enrichit le vainqueur de Lucifer? On n'en saurait douter.

Au Mont-Tombe, le prince de la milice céleste est surtout envisagé comme le gardien du sanctuaire où se cache, sous les voiles eucharistiques, le Dieu qui habite une lumière inaccessible. Ici Saint Michel remplit le rôle de la justice, tandis que la Vierge, très bonne et très douce, accomplit les fonctions de la miséricorde.

Malheur à qui se tenait mal aux pieds des autels. Un jour, dit la légende, un religieux nommé Drogon s'avisa de passer devant le Saint Sacrement sans faire aucune génuflexion. En sa qualité de sacristain, il s'était trop familiarisé avec les choses saintes. Mal lui en prit; car il reçut d'un personnage invisible un violent soufflet qui le renversa sur le pavé du temple. Ceux qui liront cet exemple, ajoute l'annaliste, apprendront, s'il leur plaît, à se tenir sagement dans l'église et à ne pas s'y promener

(1) Voir Max Ring, sur les *Légendes* de Saint Michel.

« comme ils feraient dans des halles ou places publiques, de peur qu'il ne leur arrive un semblable châtement (1). »

Drogon échappa à la mort. Il n'en fut pas ainsi d'un autre infortuné que la légende désigne sous le nom de Colibert. Voici sa fin bien lamentable.

Le bruit se répandait dans le pays d'Avranches et des alentours que, pendant la nuit, les esprits célestes, la Vierge et l'Archange à leur tête, apparaissaient environnés de lumière et faisaient entendre des chants harmonieux. Or, ajoute la légende, comme il se trouve « en toute saison » des gens qui ne croient s'ils ne voient, un jeune homme, appelé Colibert, voulut passer la nuit dans l'église, malgré les observations qu'on lui fit. Vers l'heure de minuit, saint Michel apparut « avec la pieuse Mère de miséricorde » et l'apôtre Pierre, « le porte-clefs du royaume céleste. » Il se dirigea vers le jeune homme, et, le regardant d'un œil sévère, il lui reprocha sa témérité. Colibert fut saisi d'épouvante. Tous ses membres tremblaient. Une sueur froide ruisselait de son front. Il se blottit dans un coin et pensa que sa dernière heure était sonnée. La sainte Vierge, consolatrice des affligés, eut compassion de ce malheureux, elle vint à lui et le consola; puis, de concert avec le prince des apôtres, elle demanda son pardon; ensuite elle le fit sortir de la basilique, en lui adressant ces paroles, que nous empruntons à dom Huynes : « Colibert, pourquoi avez-vous esté si outrecuidé que d'entrer en la connoissance de ces secrets des citadins du ciel? Levez-vous et sortez de l'église au plus tost, et estudiez-vous de satisfaire, selon que vous le pourrez, aux esprits célestes, de l'injure que vous leur avez fait. » Le pauvre jeune homme sortit, plus mort que vif, et tomba sur le pavé, à la porte du sanctuaire. Il confessa sa faute à tous les religieux, et, l'ayant pleurée pendant deux jours, « le troisieme il trépassa (2). »

A l'exemple de nos pères du moyen âge, reconnaissons en

(1) Voir dom Huynes, *Histoire de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel*.

(2) Dom Huynes, *ibidem*.

saint Michel l'incorruptible défenseur de la vérité, le terrible vengeur des droits de Dieu. Ayons recours à lui dans ces jours de honteuses apostasies, et prions-le d'armer son bras puissant contre ceux qui blasphèment Jésus-Christ et persécutent son Église.

(A suivre.)

---

## DEUX ROIS DE FRANCE

### COMMENDATAIRES DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1769 à 1788

(Suite)

En visitant le Mont-Saint-Michel, on voit que les conseils de l'ingénieur ont été suivis à la lettre. La tour de l'ouest a été abattue avec trois travées de la nef romane. La travée qui répond au portail latéral, suspendue encore sur l'église souterraine, fut consolidée par des murs de soutènement qui firent disparaître une partie de l'église inférieure.

L'ancien dortoir ou salle de Souvrée, fut rasé jusqu'à la hauteur du nouveau portail de l'ouest; les bâtiments ou caveaux, avec les chambres réservées aux fous, qui longeaient, au nord, le vieux promenoir et la crypte inférieure furent également détruits, et après avoir supprimé le dôme du clocher, on le remplaça par une pyramide en ardoise qui ne permit plus à l'eau de pénétrer les murs. Les couvertures, généralement mauvaises, furent refaites. Au lieu du plomb qui protégeait si mal les chapelles du rond-point, on fit des toitures en ardoises qui n'ont été détruites qu'en 1855. L'hôtellerie, selon le désir des moines, fut conservée pour loger les étrangers; mais selon les prévisions de l'ingénieur, elle ne pouvait avoir une longue

durée. Occupée par des prisonnières, en 1819, ces femmes entendirent un horrible craquement; elles eurent le temps de se retirer dans les voussures des portes qui communiquent avec le Plan-du-Four, et de là elles virent leurs métiers de tissanderie descendre doucement, avec l'hôtellerie, au bas de la montagne. Elles n'eurent d'autre mal que celui d'une affreuse peur. L'infirmerie, refaite depuis 1840, appuie le portail de la nef.

Tels furent les travaux exécutés à partir de la fin de l'année 1775. Il faut croire que les démolitions et les restaurations durèrent longtemps, car le roi, pour se défrayer, garda le monastère jusqu'en 1788, époque où il nomma, comme abbé commendataire, le cardinal de Montmorency, évêque de Metz et grand aumônier de France. Le nouveau titulaire accepta sans inquiétude; il n'y avait plus qu'un revenu à percevoir, mais, hélas! pour peu de temps!... Nous étions à la veille de la Révolution qui devait engloutir tout le passé. Il est donc bien probable que si Louis XVI n'eût fait les restaurations indispensables, la merveille de l'Occident, le monument aux gloires sans pareilles, eût été abandonné pendant les mauvais jours, et ne serait peut-être plus qu'un monceau de décombres.

Les plans, d'un intérêt supérieur encore à celui du mémoire, sont au nombre de quatre, et tous dignes d'être présentés au roi. Depuis plus d'un siècle, leur beauté et leur exactitude n'ont pu être dépassée, et sans eux il est impossible de se rendre bien compte de l'état du monastère, au siècle dernier. A l'aide des manuscrits laissés par les Bénédictins, les historiens modernes ont essayé de donner un nom à chacune des salles, des cryptes, des souterrains du monument, mais on ne saurait croire sur combien de points ils se sont tous trompés. On dirait même que plusieurs d'entre eux, tout en pillant leurs devanciers, se seraient efforcés d'embrouiller la question au lieu de l'éclaircir. Les plans de l'ingénieur Fonthiac mettent fin à toutes les hypothèses et jettent une lumière inespérée sur les divisions infinies de ce grand monastère.

Le premier plan donne une idée générale de la ville et du château. Il indique cinq portes fortifiées, douze tours, deux batteries, toutes les rues, leurs marches ou degrés. Plusieurs noms indiqués dans la légende n'étaient plus connus.

Le deuxième plan qui, comme les deux suivants, concerne exclusivement l'abbaye, nous montre les premiers soubassements du château et du monastère. A l'orient, il indique la herse, l'arsenal, le corps de garde et les prisons, au bas de la tour carrée, bâtie par Pierre Le Roy, au XIV<sup>e</sup> siècle; au midi, les magasins pour les boulets et la poudre, les caves de l'abbatiale, et au-dessous de l'hôtellerie, quelques caveaux et en particulier celui où tourne la roue qui monte les provisions; à l'ouest, des cachots et les *in pace*; au nord, des cryptes ou caves à cidre, dont quelques-unes ont été détruites, les fosses communes et les Montgommeries.

Le troisième plan est plus intéressant. Si le second indique la ceinture de constructions qui entourent la montagne aux deux tiers de sa hauteur, le troisième nous montre de nouvelles salles posées sur les premières et atteignant, avec leurs voûtes, le sommet du rocher. A l'est, en suivant le cercle déjà tracé, voici les chambres de l'Arsenal et la salle du Gouvernement placée immédiatement sur le corps de garde; au midi, et au-dessus des prisons, jusqu'à l'extrémité de l'abbatiale, règnent deux étages superposés et connus sous le nom de Petit-Exil et de Grand-Exil. Le premier comprend dix chambres; le second, plus élevé et plus étendu que le précédent, en comprend vingt. On y renfermait tous les exilés, toutes les victimes des lettres de cachet et même des moines indisciplinés. A la suite des Exils, existent des caveaux formant trois basses nefs et quatre travées. C'est dans ces caveaux qu'on a transporté la roue après la chute de l'hôtellerie, en 1819. Près de cette roue, se trouve l'ancienne chapelle de Saint-Étienne, appelée le péristyle de la chapelle souterraine; enfin les quatre chambres du rez-de-chaussée de l'hôtellerie. A l'ouest, les cachots qui dominent les *in pace* ou oubliettes, puis la chambre renfermant la cage de



fer dont on indique le plan. Au septentrion, le vieux promenoir, au-dessus des caves à cidre, et à côté, mais plus au nord, la prison des fous, formant deux chambres aujourd'hui détruites, près des fosses communes qui ont été conservées. Enfin, la salle des chevaliers avec le chartrier, à l'angle nord-ouest, et le grand réfectoire des bénédictins de Saint-Maur, divisé en deux parties inégales. La plus petite, près des cheminées, servait de cuisine, et on indique la position des fourneaux. A côté de la cuisine et du réfectoire, au midi, sont la cave, le caveau et la dépense; au-dessus, l'escalier de la porterie, le logement du suisse, et sur la dépense, la chapelle Sainte-Madeleine, devenue une salle de compagnie ou le réfectoire des étrangers. Entre tous ces bâtiments superposés et le plateau de la roche dominante, se trouve un vide qui a été rempli par l'église souterraine, son sanctuaire, ses bras de croix et sa nef.

Le sanctuaire, avec un déambulatoire, cinq chapelles et deux citernes, l'une au midi pour la ville, l'autre au nord pour la cuisine, ne fut jamais qu'un passage d'où on se rendait au réfectoire, à la salle du Gouvernement, aux Exils, à l'aide d'un pont crénelé, et dans les bras de croix de l'église souterraine, par des couloirs spéciaux. Le bras de croix du midi, dédié jadis à saint Martin, était devenu un moulin qu'un cheval faisait tourner. Il est entre deux citernes, celle de la ville à l'est, celle du réfectoire à l'ouest. Le bras de croix du nord ou crypte de l'Aquilon, jadis consacré à Notre-Dame-des-Trente-Cierges, devint, avec son gracieux vestibule, un lieu de passage renfermant deux caveaux, l'un pour la bière et les fruits, l'autre, la chapelle proprement dite, une cave pour le vin. Ces changements eurent lieu quand, en 1630, on transporta la roue ou le treuil des Montgommeries dans les souterrains de l'hôtellerie.

La nef souterraine, entièrement fermée au nord, avait une entrée au midi, et on y descendait de l'église supérieure, à l'aide d'un escalier de quarante marches. C'est au-dessous de ces belles voûtes romanes, renfermant encore un cintre en brique, que se trouvaient les autels de Notre-Dame et de Saint-Aubert,

sous terre. Ce lieu était surtout cher aux Bénédictins, parce qu'il rappelait l'endroit où saint Aubert avait élevé l'église de Saint-Michel, en 708. A côté, vers le midi, était une cachette pour les reliques et un passage conduisant aux cachots, à l'hôtellerie et aux anciennes chapelles Saint-Étienne et Saint-Martin.

Le quatrième plan est celui de l'abbaye proprement dite, s'étendant sur le rocher et sur les voûtes qui ont considérablement élargi le sommet de la montagne. Aussi, trouve-t-on, de plain-pied, tous les anciens lieux réguliers du monastère, avant les changements qui furent faits en 1630 : l'église, le cloître, le réfectoire, le dortoir et l'abbatiale.

La basilique est au centre, sur l'église souterraine. Elle apparaît avec son sanctuaire, ses chapelles, son déambulatoire, son clocher au milieu des deux transepts. Celui du sud renferme le trésor, celui du septentrion a été converti en sacristie, au moyen d'un mur qui l'isole du collatéral et répond à celui qui soutient le clocher. La nef, enrichie de bas-côtés, n'a plus que sept travées. De la huitième, qu'elle possédait jadis, il ne reste plus que la tour du nord-ouest et l'escalier de celle qui tomba en l'année 1300. Au couchant, et devant la travée disparue, est le parvis appelé le Plan-du-Four.

Au nord de l'église, longeant la nef, le plan indique l'ancien dortoir dont on a fait la salle dite de Souvré, les fosses communes, le cloître avec la procure, au-dessus du chartrier; l'ancien réfectoire, qu'on a divisé en deux étages, en 1630, pour en faire un dortoir; enfin, le chauffoir, ou salle commune, et au-dessus la bibliothèque, le tout à côté des nouveaux dortoirs.

A l'est de la basilique, l'ingénieur montre le plan des tours de la porte du château, avec une galerie conduisant à la salle du Gouvernement et aux nouveaux dortoirs, puis les degrés qui mènent de la salle des Gardes à la porterie et aux lieux réguliers.

Au midi, au-dessus du Petit-Exil, s'étendent les appartements du gouverneur; au-dessus du Grand-Exil les appartements de

l'abbé, ou mieux du prieur et du procureur. Entre les Exils et les soubassements de la basilique sont les grands degrés qui conduisent au parvis méridional appelé aussi le Saut-Gautier. De ce parvis, qui précède le grand portail latéral, on se rend à l'aumônerie, située à l'est, et dans l'infirmerie et l'hôtellerie vers le sud-ouest.

Ce quatrième plan donne encore la forme de l'ancien dôme au-dessus du clocher, avec ses deux saillies superposées, dites les tours des Petits et des Grands-Fous.

Tel est le travail sérieux et compliqué de l'ingénieur Fonthiac, et nous sommes convaincu qu'il sera utilement consulté par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la conservation du grand et illustre monastère de l'Archange.

#### CHRONIQUE RELIGIEUSE

**Lyon.** — Une lettre circulaire de Son Éminence le cardinal Caverot annonce que le Souverain Pontife vient d'autoriser le grand jubilé de Lyon, appelé le « Jubilé du *Grand-Pardon*, » lequel a lieu par une faveur spéciale toutes les fois que la Saint-Jean tombe comme cette année le jour de la Fête-Dieu.

**Angleterre.** — Le Conseil de l'Université de Londres vient d'appeler à faire partie de son comité annuel un simple Frère des écoles chrétiennes, le Frère O'Reilly. Cet humble religieux est docteur ès sciences, et son nom fait autorité dans le monde savant. Mais cela n'empêcherait pas nos laïciseurs de le traiter d'*ignorantin*.

**Suisse** — La cause catholique vient de remporter une victoire importante. Le peuple du Tessin s'est prononcé par une majorité de 2,000 voix pour la loi restituant la liberté de l'Église et abrogeant les lois de persécution de l'ancien régime radical.

**La Réunion.** — Le courrier de Bourbon apporte la nouvelle de la fermeture par l'autorité ecclésiastique de cinq églises ou chapelles dans lesquelles la pénurie de prêtres ne permettait plus d'assurer le service religieux. Telles sont les conséquences des réductions opérées sur le budget du clergé colonial.

#### FAVEURS OBTENUES

*par l'intercession de Saint Michel*

**Seine.** — Mon R. Père, il y a quelque temps, j'avais l'honneur de vous écrire pour vous demander une messe et une recommandation aux prières en ma faveur, car j'étais non pas gravement, mais assez cruellement souffrant.

Tout naturellement je ne pouvais oublier mon grand protecteur et bienfaiteur Saint Michel.

Maintenant j'ai l'honneur de vous demander une nouvelle messe et une nouvelle recommandation, et cette fois c'est en action de grâces.

En effet, comme j'en étais d'ailleurs parfaitement sûr à l'avance, Saint Michel a protégé une fois de plus son protégé. Tout s'est passé beaucoup mieux que je n'aurais osé l'espérer; et maintenant il me reste à remercier, ce que je fais de grand cœur.

Je ne dirai pas que j'en aimerai davantage Saint Michel, ce n'est pas possible, mais je chercherai à l'aimer *mieux*.

Comme ma voix est bien faible pour remercier le saint Archange, j'espère, mon révérend Père, que vous voudrez bien demander celles de l'Archiconfrérie en faveur d'un associé éloigné. Et que Saint Michel se charge de récompenser pour cet acte de charité, vous, mon révérend Père, et ceux qui auront bien voulu y participer.

A.

**Manche.** — Très R. Père, je viens m'acquitter d'une dette envers Notre-Dame-des-Anges et le saint Archange Michel, leur ayant promis depuis quelque temps, l'insertion dans vos chères *Annales* (quand possible) et l'offrande du saint sacrifice pour les grâces qu'ils m'ont obtenues; à cet effet je vous envoie 2 fr. pour une messe, joignant à ce témoignage de reconnaissance, l'expression de ma gratitude pour tous les bienfaits reçus jusqu'à ce jour, espérant que ces saints intercesseurs voudront bien nous continuer leur divine protection.

C. D.

**Côtes-du-Nord.** — Mon R. Père, étant retenu depuis plusieurs mois par suite d'un accident dont je ne pouvais me remettre ayant déjà fait plusieurs rechutes, je vous fis demander une messe en l'honneur de Saint Michel pour obtenir mon rétablissement. Je promis aussi de le faire insérer dans les *Annales*. A partir de ce moment j'éprouvai un peu de mieux qui continua et cette fois je ne suis pas retombée.

Ci-joint 5 fr. en plus de mon abonnement pour une lampe à faire brûler neuf jours devant Saint Michel en action de grâces, lui recommandant mes autres intentions.

L. de K.

**Indre-et-Loire.** — Mon R. Père, ci-joint 5 fr. destinés à mettre pendant neuf jours une lampe à l'autel de Saint Michel et à faire dire une messe d'action de grâces à l'autel de l'Archange, pour le succès d'un examen obtenu après la promesse.

De G. de P.

**Suisse.** — Mon R. Père, veuillez je vous prie insérer dans vos *Annales* une guérison obtenue par l'intercession de Saint Michel; en reconnaissance 5 fr.

A. G.

**Mayenne.** — Mon R. Père, je vous remets 3 fr. en timbres-poste dont 2 fr. pour une messe d'action de grâces et 1 fr. pour vos Apostoliques.  
J. F.

**Savoie.** — Mon R. Père, action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel.  
H.

**Gironde.** — Mon R. Père, je vous adresse sous ce pli deux bons de poste, l'un de 5 fr., pour me dire deux messes d'action de grâces, une à l'autel du grand Saint Michel et une à l'autel de Notre-Dame-des-Anges, l'autre pour mon abonnement à vos *Annales*.  
M. F.

**Loiret.** — Mon R. Père, remerciements à Saint Michel pour une faveur obtenue par son intercession; ci-joint un mandat de 5 fr.  
N.

**Eure.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel pour le succès des examens de mon fils.  
B.

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, je vous envoie 2 fr. en timbres-poste, vous priant de faire dire une messe d'action de grâces pour une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel.  
Une abonnée.

**Lillebonne.** — Mon R. Père, j'ai promis au grand Archange Saint Michel que s'il m'obtenait les grâces que je sollicitais par sa puissante intercession, je lui exprimerais ma reconnaissance par la publication dans les *Annales* de la protection qu'il veut bien accorder à ceux qui ont recours à lui. Je viens donc vous prier de vouloir bien ajouter le témoignage de ma reconnaissance à ceux que vous recevez tous les jours.

En reconnaissance de ces grâces je vous envoie, sous ce pli, un mandat-poste de 40 fr. pour faire la distribution de cette somme de la manière suivante : 1° vous prélèverez 10 fr. pour faire dire une messe à l'autel du glorieux Archange Saint Michel et pendant cette messe vous ferez brûler trois cierges de chacun 1 fr. pour obtenir la réussite d'une affaire importante; 2° vous prélèverez encore 10 fr. pour faire dire une autre messe à l'autel de Notre-Dame-des-Anges et pendant la durée de cette messe je désire que trois cierges de chacun 1 fr. soient également allumés; 3° vous ferez dire une troisième messe à l'autel de saint Joseph et brûlerez trois cierges de chacun 1 fr., à l'intention de trois personnes différentes; pour cette dernière disposition vous prélèverez la somme de 5 fr.; 4° vous emploierez 10 fr. pour l'œuvre de vos Apostoliques; 5° enfin vous emploierez la somme de 5 fr. pour votre Orphelinat.  
M. D.

**Orne.** — Mon R. Père, envoi de 5 fr. en action de grâces et reconnaissance par l'intercession puissante de Saint Michel.  
E.

**Calvados.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel; envoi d'un mandat de 10 fr.  
V. D.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Amis et à nos Bienfaiteurs. — Anniversaire du Couronnement de Saint Michel. — Considérations sur la restauration religieuse et sociale par le culte de Saint Michel et des saints Anges. — Feuilles d'histoire : L'aventure de M. de Belle-Isle. — Correspondance. — Variétés : Pèlerinage au Mont-Saint-Michel. — Faveurs obtenues.

### A NOS AMIS ET A NOS BIENFAITEURS

*Nous sommes profondément touchés des nombreux témoignages de sympathie et des marques d'intérêt que nous prodiguent les véritables amis de Saint Michel et de son Sanctuaire. Qu'ils reçoivent ici l'expression de toute notre gratitude! Le moment n'est pas encore venu de dire le dernier mot sur la situation faite au culte du saint Archange et de satisfaire la trop légitime curiosité de nos Bienfaiteurs. Nous nous bornons pour aujourd'hui à réclamer de toutes les âmes pieuses et de tous les cœurs animés de l'amour de l'Église et de la Patrie le secours de leurs prières près de Celui qui a été et sera toujours l'Ange de la France et dont nous voulons avant tout la gloire.*

## ANNIVERSAIRE

### DU COURONNEMENT DE SAINT MICHEL

Plus de six cents personnes se pressaient le dimanche 11 juillet autour de la statue de saint Michel et venaient encore saluer dans son sanctuaire français l'Ange de la patrie.

Il y a neuf ans, à pareille époque et presque à pareil jour, le vieux Mont resplendissait sous l'éclat d'une fête incomparable. Des emblèmes, des noms écrits sur les murs rappelaient les traits principaux d'une glorieuse histoire et faisaient revivre tout un passé de sept siècles; la foule avec ses enthousiasmes, ses chants, ses ardentes acclamations, ranimait en quelque sorte les générations éteintes dont la foi, riche patrimoine des fortes nations, était venue sans interruption prier sous ces voûtes séculaires; le magnifique cortège des prélats accourus à la voix du pieux et zélé *Pontife de Saint Michel*, Mgr Germain, des représentants de la nation, des pouvoirs publics, de la magistrature, de l'armée; l'ordre parfait qui régnait dans cette foule tout entière à la glorification de son Archange béni, voilà un spectacle que n'oublieront jamais ceux qui ont été assez heureux pour en être les témoins. A voir cette union, cette cordialité, cette concorde, cette piété, cette joie qui débordait de tous les cœurs, on se sentait vivre dans un monde touché par le surnaturel. C'était comme une application de la parole apostolique : Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste, d'une troupe innombrable d'anges; *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem caelestem, et multorum millium angelorum frequentiam* (Hebr., XII, 22). Cette vive impression d'une atmosphère divine ne s'est pas amoindrie pour le pèlerin du Mont-Saint-Michel. Pendant ces trois derniers jours de fête, lorsque le soir, dans la basilique, le bruit du travail avait cessé autour de nous, lorsque le silence permettait enfin à la piété de respirer et de vivre près de l'autel

de l'Archange, il était impossible de n'être pas touché de la ferveur qui accueillait les bénédictions de l'hôte de nos tabernacles.

L'heure était à la prière, et la prière n'a pas cessé de monter fervente vers le ciel. L'anniversaire du Couronnement laissera dans nos cœurs un grand et doux souvenir. Nos amis étaient venus nombreux, plus nombreux que de coutume. Il est des jours où l'on éprouve le besoin de serrer les rangs autour de la même bannière, des mêmes autels, et d'affirmer tout à nouveau la solidarité des pensées, des joies ou des souffrances. Avranches et ses environs avaient envoyé au Mont l'élite de la société catholique de la contrée; la Normandie, la Bretagne, le Maine étaient dignement représentés. Et ce qui était plus touchant encore que le nombre des pèlerins, c'était leur foi, leur piété. Les confessionnaux assiégés dès le matin, des communions nombreuses, le recueillement et la prière incessante près de la statue de l'Archange, tels sont les témoignages irrécusables des sentiments chrétiens qui avaient amené près de nos tabernacles cette foule que nous ne pouvions ne pas admirer.

L'étroit espace laissé libre par les matériaux de la restauration, la chapelle de Saint Michel et de Notre-Dame-des-Anges, le pourtour de l'abside furent bien vite remplis par cette belle et sympathique assistance. A dix heures, la messe solennelle était célébrée par un vénérable prêtre du diocèse de Blois. L'orgue était tenu par M. le vicomte Le Mintier, l'auteur si connu du *Quis ut Deus!* l'artiste dévoué à l'Archange et à son sanctuaire. — Après l'évangile, M. l'abbé Lebedel, curé de Saint-Saturnin d'Avranches, monta en chaire, et dans un langage élevé montra que la lutte pour le bien est la condition même de notre nature déchue. Cette lutte, commencée dans le ciel entre les deux partis qui ne doivent pas cesser de se disputer l'empire des âmes, n'a pas eu son terme dans la première victoire remportée sur l'esprit d'orgueil et de ténèbres; les passions se chargent de la continuer dans le monde et d'y apporter la diversité des formes inhérentes au caractère de chaque siècle, mais une constance qui n'aura d'autre terme que celui du monde lui-même. Résister

par les armes chrétiennes de la foi et de la prière, par l'inébranlable fidélité aux principes catholiques, tel est le devoir imposé à tous et pour tous les jours de la vie.

C'était une véritable jouissance d'entendre cette parole ferme, lumineuse, dérouler les phases de cet antagonisme séculaire entre le bien et le mal, et appuyer sur les plus hautes et les plus belles considérations théologiques les motifs de notre constance dans le combat et de notre espérance dans la victoire.

A deux heures, la récitation du chapelet de saint Michel fut suivie de la grande procession si chère aux pèlerins du Mont-Saint-Michel. Nous ne décrirons pas son parcours sous les arcades du cloître, à travers les sombres escaliers, sous les voûtes de la crypte de la Vierge Noire où le *Monstra te esse Matrem* ne nous parut jamais plus saisissant, à travers les magnifiques colonnades de la salle des Chevaliers qu'on ne quitte qu'à regret, après l'avoir remplie des harmonies du beau cantique si riche de pensées et si pressant dans ses supplications :

Saint Michel, à votre puissance  
Nous venons demander l'appui des anciens jours !  
Qu'il monte jusqu'au ciel, ce vieux cri de la France :  
Saint Michel, à notre secours !

Après la bénédiction du très saint Sacrement, le R. P. Boyer adressa à la foule attentive quelques paroles de félicitations, de remerciements et d'espérance : « Vous êtes venus nombreux et fervents, dit-il, vous êtes venus nous apporter le témoignage de votre sympathie, soyez-en bénis ! Nous espérons ; ceux qui mettent en Dieu leur espoir ne seront pas confondus. »

Nous n'ajouterons rien à ces paroles qui résument, en effet, l'impression apportée à nos cœurs par cette belle fête. Le ciel écoutera favorablement, nous n'en doutons pas, les vœux ardents de cette foule si heureuse de venir prier l'Archange chez lui. C'est la dernière pensée qui restait dans notre cœur lorsque, du haut de la plate-forme de Beauregard, nous voyions s'éloigner à travers les grèves cette longue file de pèlerins qui venaient de nous affirmer leur inébranlable attachement à saint Michel et à son vénéré sanctuaire.

## CONSIDÉRATIONS

Présentées au deuxième Congrès des Catholiques de la Normandie  
par M. l'abbé SOYER, curé de Villebaudon (Manche), sur

### LA RESTAURATION RELIGIEUSE ET SOCIALE

PAR LE CULTE DE S. MICHEL ET DES SS. ANGES

MESSIEURS,

Vous faites appel à toutes les bonnes volontés ; vous demandez à chacun de vouloir bien exposer ses idées sur la restauration religieuse et sociale, qui est le rêve de toutes les âmes généreuses et qui s'impose aujourd'hui peut-être plus qu'à aucune autre époque. Quoique le dernier de tous, vous acceptez mon concours. Je ne saurais trop vous en exprimer ma gratitude.

Les idées que je me propose d'émettre ne sont point nouvelles. Je demande de faire un retour vers un passé qu'aucune antiquité ne saurait méconnaître. Je veux ni plus ni moins, puisque c'est la mode, remonter aux âges les plus préhistoriques qu'il soit possible d'imaginer. Seulement, à la différence des savants qui s'occupent de ces systèmes, nos données ne reposent sur rien d'imaginaire ; elles sont certaines.

Le monde visible n'existait pas, ou du moins l'homme n'y avait pas encore fait son apparition, qu'il se passait dans un monde spirituel un événement qui devait avoir pour l'humanité les plus graves conséquences. Deux camps se formaient, celui du bien et celui du mal ; celui de l'obéissance qui se ralliait au cri du *Quis ut Deus!* et celui de la révolte qui prenait pour devise le *Non serviam!* Le combat qui se livra dans les hauteurs du monde angélique devait se perpétuer ici-bas, pendant la suite des siècles, et amener pour nous des résultats identiques à ceux de la première heure.

Bon gré, mal gré, il nous faut appartenir à l'un ou à l'autre de ces partis. Seulement, l'expérience du passé nous met à même de choisir celui qui doit nous assurer la victoire.

Pourrait-il y avoir pour nous un seul instant d'hésitation ? C'est sous l'étendard de Saint Michel qu'il faut nous ranger ; car c'est là que nous trouverons les armes et les forces nécessaires pour vaincre celui que le Maître appelle « le prince de ce monde (1). » D'ailleurs, c'est le devoir particulier du Normand qui veut suivre les traditions de ses ancêtres.

I

Ruiner l'idée de Dieu dans les âmes, anéantir l'Église et bouleverser de fond en comble la société, voilà le but de tous les efforts de Satan. C'est donc là qu'il s'agit de porter la défense.

L'erreur est vieille comme Satan. Elle a vainement essayé de se rajeunir et de changer de forme avec les siècles, elle porte toujours sa marque d'origine. Par une logique inexorable, elle remonte jusqu'au serpent de l'Éden, jusqu'au dragon de l'empyrée. Les erreurs d'aujourd'hui sont celles d'hier et celles de demain, de sorte que les défenseurs de la vérité n'ont qu'à reproduire, avec des variantes de formes, les mêmes arguments. C'est toujours le *Quis ut Deus!* confondant le *Non serviam!*

Pour ne parler que de notre époque, qui ne reconnaît un écho du cri de Lucifer dans ce que produisent tous les jours les journaux, les livres et les brochures, dans ce qui se débite à la tribune, dans les clubs et sur la place publique ? On peut dire, en se servant d'un mot devenu trop célèbre, que pour une partie de la société, Dieu, voilà l'ennemi !

« En 1869, dans une réunion préparatoire aux élections, un orateur attestait honnêtement la présence de Dieu. *Dieu, qué qu'est qu'ça?* vociféra un auditeur. Et point de réponse, pas même de l'orateur, qui peut-être eût été bien embarrassé de répondre ; point d'indignation dans le public ! Ne prétendez pas que cette hideuse parole est le cri de quelque sauvage. Non, non ! c'est le cri de votre civilisation. C'est elle dans sa pompe et dans son orgueil qui pousse cette inepte clameur. Le sauvage

(1) *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* — *Joan.*, XII, 31.

n'est que l'écho de vos maîtres et de vos histrions. Il parle comme votre science ; il parle comme vos amusements ; il parle comme votre sagesse. *Dieu, qué qu'est qu'ça?* Mais vous ne dites pas autre chose ! Vous n'admirez que les gens qui le disent, vous n'avez de huées que pour le très petit nombre de ceux qui pourraient répondre, et ils n'oseraient répondre en face, parce que vous ne voudriez pas écouter. Les savants qui sont admis à tous les emplois et à toutes les dignités, les gens d'esprit qui sont appelés à toutes les tables, les journaux, qui pénètrent partout, n'ont d'autre suprême mérite que de savoir crier sur tous les tons : *Dieu, qué qu'est qu'ça?* »

Il est possible que certains esprits aient traité dans le temps ces lignes de L. Veillot de satire injuste contre la société ; aujourd'hui il est difficile de ne pas y reconnaître un portrait des plus fidèles de ce qui se passe sous nos yeux (1).

Est-il vrai, en effet, que la croyance à l'existence de Dieu est attaquée de la façon la plus cynique ? Est-il vrai que l'athéisme, autrefois proscrit des nations civilisées, est professé au grand jour et érigé en dogme qu'on ne recule pas à imposer ici d'une manière hypocrite, là d'une façon brutale ?

Que s'il répugne à un certain nombre d'âmes baptisées de ne pas admettre l'existence d'une cause première, n'est-il pas vrai qu'elles ont tellement faussé la notion rationnelle et catholique de Dieu, qu'elles professent des doctrines absurdes et détestables ? Il a fallu, en plein XIX<sup>e</sup> siècle qu'un Concile vînt, comme aux temps et en pays de barbarie, affirmer la croyance à l'existence de Dieu, et rétablir la vraie notion de sa nature et de ses attributs contre les altérations et les falsifications modernes.

*Quis ut Deus!* C'est la réponse de toute âme chrétienne aux blasphèmes athées ; c'est le cri de toute intelligence qui renonce à scruter le mystère impénétrable de l'essence divine ; c'est aussi une protestation contre les négateurs de la Providence.

(1) L. Veillot, *Mélanges*, III<sup>e</sup> série, t. III, p. 430.

Ils sont nombreux ceux qui prétendent que Dieu ne s'occupe plus de sa Création; que les choses d'ici-bas peuvent se régler sans lui. Ils ne parleraient pas ainsi s'ils connaissaient la doctrine si touchante des anges gardiens. Les esprits, dit saint Paul, sont les ministres de Dieu dans le gouvernement du monde : *Nonne omnes sunt administratorii spiritus* (1)? Ils ne font qu'exécuter les ordres qui leur sont donnés par l'intermédiaire de Saint Michel, le premier d'entre eux et le plus rapproché de la Divinité. Que Dieu paraît grand quand on le voit servi par des esprits si sublimes! Comme les attentions de sa Providence se révèlent dans ce qu'elles ont de plus délicat, lorsque nous venons à constater les services que nous recevons de nos anges gardiens! On crie alors plus fort que jamais : *Quis ut Deus!*

Cette exclamation, l'homme a besoin de la répéter devant les enseignements de la foi aussi bien que devant les commandements divins. Elle est, en effet, la soumission de l'intelligence à tout ce qu'il plaît à Dieu de lui révéler; elle est l'obéissance de la volonté aux ordres que Dieu, souverain maître, veut intimier à sa créature.

Voilà Saint Michel tel qu'il se présente à notre culte et par conséquent à notre imitation, car le chrétien imite ce qu'il honore. N'est-il pas vrai qu'on ne saurait mettre trop en lumière ces vérités primordiales, et ne pensez-vous pas que, pour y aider, il serait temps de rendre populaire un culte dont la plus haute expression est l'accomplissement des devoirs envers Dieu?

Je dirai la même chose des devoirs envers l'Église.

Dans tous les temps et sous toutes les latitudes, aucune institution n'a inspiré d'un côté plus de dévouement et de l'autre plus de haine. Vous connaissez le célèbre combat dont parle saint Jean : *Michaël et angeli ejus præliabantur cum Dracone, et Draco pugnabat et angeli ejus* (2). La lutte n'est

(1) *Hebr.*, I, 14.

(2) *Apoc.*, XII, 7.

pas finie; elle ne cessera qu'avec l'éroulement du monde. L'objet, c'est l'Église que Satan voudrait anéantir et que Saint Michel défend; l'objet, c'est le Pape que Satan demande à cribler comme le froment (1) et que Saint Michel couvre de son bouclier; l'objet, c'est le clergé que Satan travaille à dépeuplariser, en le représentant comme l'ennemi des lumières de la civilisation et du progrès, mais dont Saint Michel soutient le courage et les vertus; l'objet, ce sont toutes ces institutions contre lesquelles Satan exerce sa rage, et que Saint Michel protège parce qu'elles sont le rempart et la gloire de l'Église.

Mais, ni Saint Michel ni Satan ne sont seuls dans cette lutte. Ils commandent chacun une armée composée non seulement des autres esprits, mais encore des hommes qu'ils ont enrôlés chacun dans son parti. Ainsi ont été formées les deux cités qui se partagent le monde et dont saint Augustin a écrit l'histoire. Elles ne sauraient nous être indifférentes, car bon gré, mal gré, il nous faut appartenir à l'une ou à l'autre : ou Saint Michel ou Satan.

Qu'elle est belle la cité du bien bâtie sur la sainte Montagne! C'est la vision de la paix, *beata pacis visio*. Satan la voit d'un œil jaloux. Pour la détruire, il va chercher partout des auxiliaires. Il les recrute dans la presse, dans la chaire professorale, à la tribune, dans la diplomatie, dans les conseils des gouvernements, dans les ateliers, partout.

Que si certaines âmes, à la vue de ces multitudes, se mettent à trembler et s'écrient, comme le serviteur d'Élisée : « Hélas! que ferons-nous? » Nous leur répondrons avec le Prophète : « Ne craignez point, car il y a plus de monde avec nous qu'il n'y en a avec eux (2). » Le nombre des esprits que commande Saint Michel est en effet incalculable. Cependant, je l'avoue, Satan, pour compenser cette infériorité, a recruté chez nous des auxiliaires qui ne se comptent plus. Ils s'appellent légion. Mais ne nous effrayons pas trop : la victoire n'appartient pas

(1) *Luc.*, XXII, 31.

(2) *IV Reg.*, VI, 15 et 16.

toujours aux plus nombreux bataillons. De notre côté, les chefs, c'est-à-dire le Pape et les évêques, sont expérimentés; les soldats, à quelque régiment qu'ils appartiennent et à quelque poste périlleux qu'ils soient placés, sont valeureux et prêts à sacrifier leur vie. Si du côté de nos ennemis l'attaque est conduite par la haine, du nôtre la défense est inspirée par l'amour. Qu'on le sache, nous n'avons d'autres aspirations que de sauver les âmes qui sont en train de se perdre, nous n'avons d'autre ambition que de procurer le bonheur et la gloire de notre pays.

En effet, considéré au point de vue social, le culte de Saint Michel nous donne les plus hauts et les plus salutaires enseignements. Il est d'autant plus à propos de les méditer aujourd'hui qu'ils sont conformes de tous points à ceux que la grande voix de l'Église vient de rappeler au monde. Nous avons tous lu avec empressement et bonheur cette immortelle encyclique sur *la constitution chrétienne des États*, qui vient de paraître comme une lumière dans le ciel, *lumen in caelo*, afin d'éclairer la marche d'une société qui, si elle n'y prend garde, marche vers d'insondables abîmes. Qu'est-elle autre chose que le commentaire du *Quis ut Deus!* confondant toujours avec une logique irréfutable le *Non serviam!*

(A suivre). —

---

## FEUILLETS D'HISTOIRE

### L'AVENTURE DE M. DE BELLE-ISLE

La Chesnaye Vaulouet était le successeur de M. de Boissuzé, lequel reprenant l'odieuse rôle joué autrefois par Robert Jolivel, essayait toute sorte de trahisons contre le Mont, aidé en cela par Goupigny, son associé sinistre dans le massacre des soixante-dix-huit soldats de Montgomery. Par deux fois Boissuzé avait tenté la « sourde escalade » et s'était vu,

la seconde fois surtout, bien près de réussir. Les gens du Mont, instruits d'une nouvelle menée qu'il tramait, firent une sortie et « le surprindrent, dit notre manuscrit, jusques en sa maison, où, comme il résistait, le tuèrent. » Goupigny, mis à mort aussi dans Tombelaine, « alla rendre compte de ses abominables forfaits. » Tout n'était pas fini cependant : la marche du roi vers sa (conversation) conversion, les obstacles que les huguenots y mettaient, la bonne envie au contraire que les catholiques avaient de lui abrégier le chemin, jetaient beaucoup de confusion dans cette guerre, qui ressemblait déjà pour un peu à l'étrange écheveau politique, embrouillé à l'âge suivant par les cardeurs de la Fronde. Les ambitions se gonflaient, la religion reculait au second plan, l'égoïsme se montrait à nu. Il était vraiment malaisé de se reconnaître au milieu des broussailles de l'intrigue foisonnant de tous côtés, et il semble que le refrain de Bretagne avait raison de ne rien voir de grand sinon Saint Michel, dans cette cohue de petites gens. Saint Michel avait quitté sa tour; penché à l'oreille du Bourbon, il lui parlait tout bas; au roi il portait la foi...

En son absence, voici que sa Montagne restée à la garde de la Ligue, va être envahie par les Ligueurs en un sanglant, mais périlleux combat qui a couleur de roman plutôt que d'histoire. La Chesnaye Vaulouet, brave gentilhomme et qui remplit sa charge sans reproches, était gouverneur de Fougères en même temps que capitaine du Mont. Quand il mourut, le duc de Mercœur ne jugea point à propos de réunir de nouveau dans la même main ces deux postes si importants, mais si distincts. Il choisit deux grands amis, Oreste et Pylade, dit un chroniqueur, Charles de Condi, marquis de Belle-Isle et Julien de la Touche, sieur de Queroland, un Breton de Bretagne et un Breton d'Italie. Belle-Isle eut Fougères et Queroland le Mont-Saint-Michel.

A tort ou à raison, ces Condi ont souvent passé pour gens de conscience élastique et pleins à déborder de leurs propres affaires. Pylade Queroland fut content de son lot; mais Oreste Belle-Isle non point du tout: il garda rancune à son ami. On a supposé sans trop de preuves que son rêve était d'offrir le Mont à Henri IV pour gagner le bâton de maréchal de France. Le 23 mai 1596, veille de l'Ascension, disent nos manuscrits montois, qui rapportent très au long l'aventure, M. de Belle-Isle



venant de Fougères se présente aux portes de la ville en bel appareil escorté par cent cinquante cavaliers maîtres, et M. de Quéroland descendit tout de suite à sa rencontre les deux bras ouverts. Il y eut des accolades échangées à foison et Quéroland ordonna que la suite entière de « monsieur son ami » fût logée aux meilleurs endroits de la ville. Belle-Isle refusa l'hospitalité qu'on lui offrait pour lui-même au château.

Le lendemain avec ses cavaliers-maîtres sous les armes, il se dirigea vers l'abbaye dans l'intention, comme il le déclara, de visiter la place en sa qualité de gouverneur de la Basse-Normandie pour la Ligue, sans parler de sa dévotion à l'Archange qu'il voulait aussi satisfaire. Il trouva dans la barbacane Henri de la Touche, frère de Quéroland, qui lui fit accueil et rendit honneur. Seulement à la vue d'une troupe si belle et nombreuse, qui semblait une armée prête à en venir aux mains, Henri de la Touche pria M. de Belle-Isle qu'il voulût bien entrer, « suivi de très peu de gens, à cause des ordonnances royales dont la teneur estoit formelle. » Belle-Isle tomba d'accord et la Touche fit aussitôt ouvrir la porte avec ordre à ses gens de la fermer derrière M. le Gouverneur. Quéroland arrivait de l'intérieur à cet instant par l'escalier du châtelet et se montrait joyeux d'une si amicale visite. A peine M. de Belle-Isle l'eut-il aperçu, qu'il feignit tout à coup de la colère et imposa silence de la main à la mousqueterie qui saluait son entrée. En même temps, comme les cavaliers maîtres élevaient la voix, repoussés qu'ils étaient par le caporal de garde selon l'ordre reçu, Belle-Isle se retourna plein de courroux, criant de grosse voix : « Mes gens entreront avec moi ou avec eux je sortirai ! »

M. de Quéroland au désespoir criait de son côté : « Ouvrez, ouvrez donc, si c'est le souhait de monsieur mon ami ! » Mais Belle-Isle tira droit au caporal et lui reprochant d'avoir manqué au respect, il dégaina contre lui et le tua raide. Presque au même moment le frère de M. de Quéroland, le sieur de la Touche, tombait percé d'un traître coup et rendait l'esprit. Alors, dit dom de Camps, tous les gens du marquis de Belle-Isle mirent aussi la main à l'épée et aux pistolets. Le flot des cavaliers maîtres poussa la porte entr'ouverte et les voilà tombant avec fureur sur la garnison qui venait de décharger ses armes en signe de réjouissance, et qui d'ailleurs était bien loin de s'attendre à cette monstrueuse attaque dont l'histoire

ne s'est pas autrement émue. Il est certain que la trahison est chose contagieuse ; on s'y fait. La multitude des vilénies, fruits de ces détestables guerres, laissait des miasmes dans les cœurs. Le meurtre devenait une habitude.

Nous devons faire remarquer que cette attaque d'un ami contre son ami, d'un supérieur contre son subordonné, d'un catholique contre un catholique, sans cause avouable ni prétexte, fut tout particulièrement acharnée et barbare. Le pauvre loyal Quéroland qui n'eut d'autre tort que sa confiance, reçut à lui seul dix-huit blessures et fut poursuivi jusqu'au seuil de la basilique où il entra pour tomber comme mort.

Ici le manuscrit cité de la Bibliothèque Nationale s'éloigne de dom de Camps aussi bien que de dom Le Roy et nous le suivons pour un instant. « M. de Quéroland, dit-il, désia blessé de tous côtés se réfugia dans l'église où cinq soldats vinrent relayer avec lui, et sachant bien que la victoire est à Dieu, se prosternèrent en terre, suppliant sa divine majesté d'envoyer une troupe d'anges... puisque ce saint lieu estoit consacré en l'honneur du glorieux Saint Michel et de tous les esprits angéliques, qu'ils vinssent aux défauts des hommes le défendre et le protéger... » Or, il est vrai que les anges ne vinrent point, mais la prière monta aux pieds de Dieu, car la fin de l'histoire racontée d'une façon uniforme par tous les auteurs présente une péripétie tout à fait inexplicable. D'abord les gens de Belle-Isle ne franchirent point la porte de la basilique, quoiqu'elle fût ouverte ; ensuite les servants du monastère, et, dit-on, les religieux eux-mêmes, armés de tout ce qui peut faire arme, se rangèrent en bon ordre sur le Saut-Gautier et marchèrent en avant, guidés par les cinq soldats auxquels se joignit l'écuyer de Quéroland. Il ne s'agissait pas de vengeance. Cette poignée de combattants, dont l'apparence était faite pour exciter la risée et la compassion, ne voulait pas que le sanctuaire de Saint-Michel fût pris, voilà tout. Ils allaient, faibles, mais pleins d'espérance, contre toute une cohorte de fiers soldats couverts d'acier ; et Quéroland, incapable de se tenir debout, les suivait en se traînant sur les mains.

Que pouvaient-ils faire ? Ils avaient prié le prince du peuple de Dieu, « ce cavalier vêtu de blanc, » qui allait autrefois devant le petit bataillon de Judas Machabée marchant contre l'immense armée d'Épiphané ; ils avaient appelé Saint Michel

au secours de sa maison. Saint Michel était là quelque part, car ce n'est pas un combat qui nous reste à raconter, c'est l'exécution d'un arrêt. L'écuyer qui descendait le premier et « à qui personne ne barra le passage » fit feu de son pistolet quand il fut tout près de M. de Belle-Isle, la tête de ce puissant homme fut fracassée dans son casque. « Il tomba comme gibier à la chasse. » Ses lieutenants, le sieur de la Ville-Basse, le vicomte de la Vieux-Ville, et Ville-Valette, ne songèrent ni à le défendre ni à se défendre : on les fit prisonniers, et les cavaliers maîtres, saisis d'une panique dont on cherche en vain la cause, sautèrent sur leurs montures pour se disperser à travers les grèves. Ainsi, point de miracle; nul n'a jamais dit qu'il y eut miracle : mais prions Saint Michel, opprimés que nous sommes sous le pied d'un implacable vainqueur.

Nous aussi, nous avons laissé par confiance et par surprise l'ennemi entrer dans nos maisons; nous aussi, nous sommes couverts de blessures : prions Saint Michel et au-dessus de Saint Michel, la Vierge immaculée, et au-dessus encore le cœur divin de Jésus. Le cavalier vêtu de blanc ne se montre pas tous les jours, mais tous les jours les sages de ce monde s'émerveillent en voyant la faiblesse du juste percer sa route au plus épais de l'impossible, et combien de fois ceux qui sont encore tout jeunes n'ont-ils pas eu déjà pitié de l'impie couché dans la poussière!

*Les Merveilles du Mont-Saint-Michel*, par Paul Féval (Palmé, édit.).

---

## CORRESPONDANCE

MON RÉVÉREND PÈRE,

En allant à Rouen, au deuxième Congrès des catholiques de Normandie, j'ai eu à cœur de faire des recherches sur le culte de Saint Michel dans cette vieille capitale de notre province. Je savais qu'il y avait eu autrefois un pèlerinage célèbre « à une chapelle bâtie sur une haute montagne assez proche de cette grande ville. » J'avais lu, en effet, dans la *Dévotion aux neuf chœurs des saints Anges*, de M. Boudou, archidiacre d'Évreux,

que « deux ou trois serviteurs de Dieu allant faire leurs dévotions en une église célèbre où la très sainte Vierge est invoquée sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours, se sentirent invités à aller faire leurs prières aux portes de la susdite chapelle de Saint-Michel, qui n'en est pas fort éloignée, et en même temps furent puissamment touchés de voir cette chapelle délaissée, la dévotion y ayant été grande, à ce que l'on peut apprendre par le témoignage des anciens et par la vue même d'un chemin pavé de grandes pierres que l'on y avait fait tout exprès avec beaucoup de dépenses et de difficultés, et dont l'on remarque encore les restes. Cela les obligea à prendre la résolution d'y venir de temps en temps, et ayant communiqué leur dessein à quelques autres personnes, elles y entrèrent facilement. Or, il a plu au Dieu de toutes bontés d'y donner une telle bénédiction, que dans la suite de peu d'années, y ayant très peu que cette dévotion a commencé, il se trouve un si grand nombre de personnes au jour que l'on prend au commencement de chaque mois, que l'on est obligé de faire le sermon au dehors de la chapelle. L'on est sensiblement touché de voir tout ce monde assis avec modestie sur le sommet de cette montagne, entendre dans un profond silence les discours qui s'y font à la louange des saints Anges; car l'on ne manque pas de s'assurer un prédicateur pour tous les mois, comme aussi d'y faire célébrer la sainte messe où il se fait quantité de communions. Cette dévotion ayant été inspirée en suite d'un voyage à Notre-Dame de Bon-Secours, l'on peut croire avec fondement que c'est une faveur de cette Souveraine des anges et un effet signalé de son bon secours. »

Cette chapelle, qui dépendait en principe d'un prieuré fondé en 709, c'est-à-dire l'année de l'apparition de Saint Michel au Mont-Tombe, n'existe plus aujourd'hui. On en montre seulement l'emplacement sur le mont Sainte-Catherine, auprès du cimetière du mont Gargan. A propos de ce nom, l'historien que j'ai lu a fait les suppositions les plus drôles sur l'origine de cette appellation qu'il voudrait, en particulier, faire venir de Gargantua. N'est-il pas plus simple de dire que cette montagne, sur laquelle on honorait Saint Michel, a été ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec celle du Gargan d'Italie, sur laquelle l'Archange était apparu au Ve siècle?

Daigne Notre-Dame de Bon-Secours inspirer à de pieux

pèlerins de réédifier cette chapelle qui s'élèverait de nouveau comme un fort protecteur au-dessus de la vieille cité normande ! Les pieux chrétiens y viendraient chercher non seulement les forces dont ils ont besoin pour les luttes de la vie, mais ils s'empresseraient d'y venir prier pour le repos de l'âme de ceux qui leur sont chers et dont les corps reposent dans le cimetière voisin.

Au centre de la ville, sur le Vieux-Marché, existait aussi une chapelle. C'était là que les abbés du Mont-Saint-Michel célébraient la messe lorsqu'ils venaient à Rouen. C'est en face que Jeanne d'Arc subit le martyre. Si, à ce moment suprême, l'Archange ne se montrait plus, si sa « voix » ne se faisait plus entendre comme à Domremy, il n'en couvrirait pas moins invisiblement de ses ailes protectrices l'héroïne dont il avait dirigé les pas et dont il faisait resplendir la sainteté.

Cette église fut détruite, en 1562, par les calvinistes, qui détruisirent une image du saint, recouverte en plomb, dont le grand portail était orné. En 1596, la princesse de Condé y fit abjuration en présence d'Alexandre de Médicis, cardinal de Florence, légat du Pape. L'église fut fort maltraitée, en 1683, par un ouragan pendant lequel la flèche en bois de son clocher, d'une exécution fort remarquable, fut renversée et emportée de l'autre côté de la rue, sur la maison voisine, qu'elle écrasa.

Aujourd'hui, un hôtel du nom de Saint-Michel s'élève sur l'emplacement de l'église.

Deux rues portaient le nom de l'Archange : la grande rue Saint-Michel, qui allait de la porte Massacre jusqu'au Vieux-Marché, et la rue Saint-Michel, dans la cité Jeanne-d'Arc. Ces deux noms, vous le savez, sont inséparables. Aussi attendez-vous, je n'en doute pas, avec une certaine impatience, le jour où le Pontife universel placera sur les autels la vierge de Domremy. Ce sera la glorification de Saint Michel, qui, pour mieux manifester son intervention, s'est servi de tout ce qu'il y a de plus faible afin d'accomplir en faveur de notre patrie des merveilles de puissance.

Daignez agréer, etc.

Eug. SOYER.

## VARIÉTÉS

### PÈLERINAGE AU MONT-SAINT-MICHEL

(Relation extraite des souvenirs de la marquise de Créquy, de 1710 à 1803).

Écoutez notre pèlerinage au Mont-Saint-Michel.

L'abbesse de Montivilliers avait une obligation conventuelle à remplir, en exécution d'un vœu qui datait d'une de ses devancières, Agnès de Normandie, tante de Guillaume le Conquérant, laquelle obligation consistait à visiter une fois l'église du Mont-Saint-Michel *in periculo maris*. Cette abbaye du Mont-Saint-Michel est du même ordre et de la même congrégation que celle de Montivilliers. Les deux monastères avaient été richement dotés par les ancêtres de cette princesse Agnès, et notamment par le duc de Normandie, Guillaume Longue-Épée. Ces deux églises royales avaient eu longtemps pour vidames et pour avoués porteglaive héréditaires, les sires de Mâlemains, grands maréchaux de cette province; de plus l'abbé du Mont-Saint-Michel et l'abbesse de Montivilliers sont restés *Proto Custodes* de l'ordre de Saint-Michel, dont ils possèdent encore aujourd'hui les mêmes colliers que leurs prédécesseurs avaient reçus du roi Louis XI; enfin l'abbé du Mont-Saint-Michel est conseiller-né de l'abbaye de Montivilliers, qui porte les armoiries de cette communauté masculine, accolées avec les siennes en signe d'alliance, ce qui donnait matière à d'innocentes et d'éternelles plaisanteries, et ce dont il résultait une sorte d'union fraternelle entre les deux abbayes, qui s'appelaient réciproquement insigne et vénérable sœur.

On fit rafistoler un vieux coche avec lequel la défunte abbesse, M<sup>me</sup> de Gonzague, avait fait le même pèlerinage qui dura longtemps, parce qu'elle profita de l'occasion pour aller

voir à Paris sa tante la Palatine (1), et pour aller faire une visite à son autre tante la reine douairière de Pologne qui se tenait à Cracovie (2). Elle avait imaginé que son voyage de Pologne ne serait qu'une promenade de douze à quinze jours; mais comme elle ne voulait aller coucher que d'abbayes de bénédictines en abbayes de bénédictines, à partir de son ancien couvent de Notre-Dame de Montmartre, elle en eut pour quatre mois de route, avec autant pour le retour; et ce qu'il y eut de charmant, c'est qu'elle ne voulut jamais rester plus de quarante-huit heures auprès de sa tante, en disant qu'elle avait absolument affaire à Montivilliers.

Toutes ces princesses de la maison de Nevers étaient d'étranges créatures!

Elle avait dit ensuite à ses nonnes de Montivilliers qu'ayant été s'héberger dans un couvent des États d'Autriche, elle y trouva deux gaillardes de princesses abbesses qui la menèrent à la comédie, ce qui ne fait pas la moindre difficulté dans ce pays-là. Il arriva que les deux religieuses normandes qui lui servaient d'acolytes, et qui n'avaient jamais rien vu de plus éclatant qu'un maître-autel au salut de la Fête-Dieu, furent tellement éblouies d'édification céleste, en apercevant la majesté de l'opéra, qu'elles se mirent à genoux en entrant dans la loge. Une de ces bonnes vieilles dames était encore vivante pendant mon séjour à Montivilliers. Je me souviens qu'elle était de la maison de Mathan, laquelle est une des plus anciennes et des notables familles du duché de Normandie. Tout ce qui l'avait le plus frappée dans son voyage, c'est qu'elle avait vu, sur l'enseigne

(1) Anne de Gonzague de Mantoue de Monferrat de Clèves et de Nevers, femme d'Édouard de Bavière, prince palatin du Rhin, morte en 1684. Elle est assez renommée pour son esprit, par ses intrigues du temps de la Fronde, et surtout par la beauté de son oraison funèbre.

(Note de l'auteur).

(2) Louise-Marie de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et puis de Mantoue. Elle avait épousé en 1645 Ladislas Jagellon, roi de Pologne, et se remaria, en 1649, avec le roi Jean-Casimir Jagellon, frère de son premier mari. Elle était sœur de la princesse Palatine, et mourut en 1667.

(Note de l'éditeur).

d'une hôtellerie, des armes qui ressemblaient aux siennes. Elle avait fini par s'y résigner, mais elle avait eu bien de la peine à mettre au pied du crucifix cette mortification-là.

Touchant l'interdiction des spectacles et des comédiens de Paris, si l'on en croyait les criaileries de Voltaire et les déclamations de M. Diderot, *ore rotundo* (1), on croirait vraiment qu'ils sont excommuniés, *fulminentur ex cathedra*, et que l'Église de Paris les jette en pâture aux feux sataniques, avec des anathèmes et des éclats d'animadversion furibonde. Je suis étonnée qu'une erreur pareille ait pu s'accréditer parmi les gens du monde et surtout parmi les gens d'église. Ce n'est pas seulement l'Église de Paris qui sévit contre les comédiens, c'est le parlement de Paris qui les réprouve et les excommunie! Ce parlement qui juge en pays de droit écrit, c'est-à-dire en nous appliquant les lois de l'ancienne Rome, a toujours traité les comédiens de sa juridiction d'après la loi romaine en vertu de laquelle les histrions sont tenus pour infâmes. Les cours souveraines du ressort et du diocèse de Paris ne reçoivent jamais le témoignage des comédiens, attendu que leur serment serait invalide; ils ne sont pas habiles à devenir tuteurs, on ne leur accorde pas la faculté de recevoir un legs, on ne les admet pas à pouvoir tester, etc. Que voudrait-on qu'eussent fait les anciens évêques de Paris, à côté d'une jurisprudence aussi dégradante, aussi périlleuse à la moralité des individus qui viennent en affronter de propos délibéré, de gaieté de cœur et gaillardement, les conséquences et la pénalité flétrissante? Les anciens évêques ont interdit à ces malheureux parias du droit romain l'usage des sacrements de l'Église romaine, et ceci par charité pour eux, dans un temps où la privation des sacrements pouvait imposer un frein puissant et salutaire; mais la chose a toujours eu lieu sans aucune autre marque de réprobation que celle de la censure pastorale, et sans aucune fulmination d'anathème.

(1) Fréron disait un jour de Diderot que c'était un chien de plomb qui avait une mâchoire de pierre de taille.

(Note de l'auteur).

La preuve en est qu'on leur administre l'absolution pénitentielle avec la communion, tout aussitôt qu'ils veulent rentrer dans la loi civile qui régit la totalité des autres justiciables du parlement de Paris. Les philosophes, amis et alliés naturels des comédiens, devraient bien nous dire pourquoi c'est toujours à M. l'Archevêque, et jamais au parlement de Paris, qu'ils s'en prennent? Ils répondent à cela que l'Église de Paris devrait changer sa coutume. Mais le premier devoir de l'Église est d'éviter le scandale en ayant l'air d'encourager la corruption. Les comédiens sont devenus ou sont restés une sorte de gens la plus abjecte et la plus méprisable du monde. Que les demoiselles de la comédie commencent par réformer leurs habitudes vicieuses; que les hommes de théâtre ne soient plus adonnés à la crapule, et puis qu'ils s'en aillent présenter une requête au roi, séant en son conseil. C'est la marche que les Encyclopédistes auraient dû leur indiquer, et c'est la seule marche qu'il y ait à suivre.

Jusqu'à la réformation des mœurs parmi les comédiens, je ne pense pas que les archevêques de Paris doivent les traiter différemment qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici.

Dom Luc d'Achéry rapporte qu'au XI<sup>e</sup> siècle les moines de Ferrières, au diocèse de Sens, ne savaient comment s'y prendre pour arriver jusque dans une ville de Flandre appelée Tournay. Les moines de Saint-Martin de Tournay, qui étaient des plus doctes, savaient très bien qu'il existait une abbaye de leur ordre, appelée Ferrières, mais ils ne savaient pas non plus où la trouver. Une affaire qui leur était commune les obligea de se rechercher pour communiquer ensemble : les deux abbayes se mirent en quête l'une de l'autre, et ce fut après deux années de recherches et d'informations que les moines de Ferrières finirent par découvrir le moyen de s'orienter de manière à parvenir jusqu'au domicile de leurs confrères de Tournay. La présente citation vous arrive à propos d'un Magnat de Hongrie qui s'appelait le Comte-Suprême d'Esterhazy, et dont nous rencontrâmes la femme à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Elle arrivait d'Angleterre où son mari l'avait déposée pour y prendre

les eaux minérales de Bath, tandis qu'il était allé poursuivre le cours de ses voyages. Elle nous dit, en fort bons termes, du reste, que son mari, qui parlait très bien plusieurs langues, ne savait écrire ni en hongrois, ni en allemand, ni en français, ni dans aucune autre langue qu'en latin, ce qui l'embarrassait assez pour le moment (la comtesse suprême), attendu qu'elle venait de recevoir une lettre dans laquelle son mari lui mandait d'aller le rejoindre à *Lugdunum*, où il resterait à l'attendre jusqu'à la fin de l'été. Ma tante osa lui faire espérer qu'en s'adressant à M. le Gouverneur ou M. l'Intendant de Lyon, elle était bien sûre de s'y procurer l'adresse et d'y trouver la résidence de M. le Comte-Suprême; mais la Hongroise qu'elle était se mit à nous énumérer tous les *Lugdunum* de la carte de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin : c'était Leyde (*Lugdunum Batavorum*), Lansberg, Lens, Langres, Laon, Lans-le-Bourg et jusqu'à Lons-le-Saulnier, sans préjudice du *Lugdunum Rhodanusium*, *prima sedes Galliarum*, dont lui parlait ma tante; de sorte qu'elle y renonçait, et qu'elle allait s'en retourner tout droit en Hongrie. Je n'ai pas dit toute seule, par la raison que le marquis d'Haute-Feuille l'accompagnait, et que c'était lui qui la déroutait en lui signalant avec tant d'érudition tous les *Lugdunum* dont les anciennes Gaules étaient parsemées. Il en avait découvert de trente à quarante, et c'était le cas d'appliquer à la géographie ce que le Père Cotton disait à du Plessis-Mornay sur la théologie : « Qui n'est point science » bonne à toute sorte de gens, pour ce que les sots s'en » embestent et les méchants s'en empirent (1). »

(1) Je n'ai jamais pu concevoir ce que ce pouvait être que des Comtes Suprêmes qui sont vassaux d'un roi de Hongrie, et qui sont arrière-vassaux de l'empereur, qui n'est lui-même qu'un monarque électif. Il n'est pas à supposer que ce soit à raison d'une grande illustration d'origine, car on sait que la maison d'Esterhazy n'est pas originairement illustre.

Une autre qualification germanique qui m'a paru singulière, est celle de l'aîné des Rhyngaves. Son appellation d'Altgrave a peut-être quelque chose d'imposant au delà du pont de Kehl; mais la traduction ne lui profite pas. J'ai rencontré dans mon voyage en Italie ce Vieux-Comte de Salm avec sa Vieille-Comtesse, qui n'étaient pourtant pas trop âgés.

En arrivant sur les terres de la baronie de Genest, qui appartiennent aux moines de Saint-Michel, nous y trouvâmes un envoyé de ces Révérends Pères qui attendait leur insigne et vénérable sœur de Montivilliers, à laquelle il ne manqua pas d'indiquer certaines choses indispensables pour la régularité de son pèlerinage. A partir de là, M<sup>me</sup> l'Abbesse et ses deux assistantes devaient garder le silence le plus absolu (ce qui ne m'en plaisait pas mieux); lorsque nous fûmes arrivées sur le bord de la grève, ma tante descendit de son grand coche pour faire à pied le reste du trajet. C'était, à ce qu'il me semble, au delà d'une petite ville appelée Pontorson, et c'était à l'endroit de la côte qui se trouve le plus rapproché du Mont-Saint-Michel. Si l'on descendait sur la grève au-dessous d'Avranches, aussitôt qu'on aperçoit le Mont, la traversée serait de beaucoup plus longue; cette route est souvent impraticable à cause des fondrières et des sables mouvants, et du reste elle est toujours très dangereuse.

Il me semble que nous marchâmes environ pendant une heure sur une plage sablonneuse et ferme, toute parsemée de coquillages, ayant à droite les côtes vertes et boisées de la basse Normandie, à notre gauche l'océan breton qui n'était pas moins paisible et moins hleu que le ciel; et en face de nous, un immense rocher pyramidal dont la base est entourée de hautes murailles crénelées, avec des tours en saillie. Les flancs du rocher sont incrustés de petits édifices gothiques entremêlés avec des pins, des figuiers, des lierres et des chênes verts, et la montagne est couronnée par une masse de bâtiments de la construction la plus mâle, au-dessus desquels on voit dominer une basilique imposante avec son campanile et ses beffrois aigus.

l'un portant l'autre, car ils n'avaient que trente-sept ans à partager entre eux deux.

Tous les souverains germaniques et toutes les chancelleries allemandes font encore une étrange bévue lorsqu'ils emploient en français le mot *actuel* au lieu d'*actif*. On s'est moqué, pendant tout un hiver, à Paris, des cartes de visite de M. le comte de Beust, *chambellan actuel* du feu roi de Pologne, électeur de Saxe. (Note de l'auteur).

Le pinacle de l'édifice est d'un travail si riche et néanmoins si léger qu'on n'a jamais rien vu de pareil, à moins que ce ne soit dans ces gravures anglaises qu'on pourrait appeler de belles infidèles, ainsi que les traductions de Perrot d'Ablancourt. On voyait reluire au sommet de ce pinacle une grande statue dorée qui représente l'archange saint Michel et qui tournait sur un pivot d'après la direction des vents. On nous dit que le mouvement et l'agitation de cette image, dont l'épée flamboyante à l'air de défier et d'écarter la foudre, avaient quelque chose de prodigieux pendant les orages et dans cette région des tempêtes. On nous a montré le manuscrit d'une prophétie de M. l'abbé Richard de Toustain qui *présidait* (sic) la ruine de son abbaye lorsque la même statue serait renversée (1).

(A suivre.)

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Nous recommandons vivement aux âmes pieuses les méditations et prières du *Mois de Saint Michel* (2), publiées par M. l'abbé Soyer, le zélé propagateur du culte de l'Archange. Cet ouvrage est venu à son heure et nous sommes heureux de dire qu'il répond aux inquiétudes et aux besoins des temps que nous traversons.

(1) Cette image, qui datait du XII<sup>e</sup> siècle et qui avait été érigée par l'abbé Rainulfe de Villedieu, a été pulvérisée par un coup de tonnerre en l'année 1788. (Note de l'éditeur.)

(2) En vente chez les Pères du Mont-Saint-Michel.

FAVEURS OBTENUES  
*par l'intercession de Saint Michel*

**Paris.** — Mon R. Père, ne sachant comment faire, nous nous adressons à vous, pour vous prier de vouloir bien faire publier dans les *Annales* du Mont-Saint-Michel, que deux amis, ayant promis au glorieux Saint Michel que s'ils passaient avec succès leurs examens du baccalanréat ils le feraient publier dans les *Annales*, ont été exaucés.

Deux Étudiants.

**Oise.** — Mon R. Père, je vous envoie dans cette lettre 1 fr. 50 en timbres-poste en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Saint Michel. Je me recommande aux prières de vos Apostoliques.

C. C.

**Finistère.** — Mon R. Père, j'ai reçu dimanche une offrande de 10 fr., en action de grâces à Saint Michel, de la part de M<sup>me</sup> la D... qui a beaucoup à remercier le puissant Archange d'avoir protégé son petit-fils, revenu en parfaite santé du Tonkin où il était depuis quatre ans, exposé journellement aux périls de cette campagne et aux dangers non moins terribles du climat.

Une Zélatrice.

**Manche.** — Mon R. Père, je viens vous prier de vouloir bien faire dire une messe d'action de grâces en l'honneur de Saint-Michel pour le remercier de son prompt secours.

S. A.

**Hérault.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint-Michel pour une faveur obtenue par son intercession.

R. B

**Rhône.** — Mon R. Père, une petite fille de quelques mois ayant été très gravement malade la semaine passée, je promis que si contre toute espérance elle guérissait je ferais insérer le fait dans les *Annales* du Mont-Saint-Michel. Le grand Archange a exaucé les prières d'une famille en larmes, l'enfant est aujourd'hui hors de danger.

Je viens tenir ma promesse et vous prier de publier cette guérison dans votre intéressante publication.

P. de C.

**Eure.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel pour une grâce obtenue par son intercession et lui demander la continuation de son secours.

M. B.

**Seine.** — Mon R. Père, il y a quelque temps je vous priaï de vouloir bien faire une neuvaine pour la réussite des examens de mon frère. En même temps je promis à Saint Michel trois messes et l'insertion dans ses *Annales* de la grâce obtenue si mon frère était reçu. Saint Michel a écouté nos prières et je m'empresse, mon R. Père, de vous faire savoir la réussite des examens; je joins à ma lettre un mandat-poste de 6 fr. pour priant de faire dire trois messes en action de grâces.

J. de C.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

SOMMAIRE. — A nos Amis et à nos Bienfaiteurs. — Saint Michel, défenseur de l'Église universelle. — Notes et documents. — Correspondance. — La restauration religieuse et sociale par le culte de Saint Michel et des saints Anges. — Une visite dans les Catacombes de Paris. — Faveurs obtenues.

### A NOS AMIS ET A NOS BIENFAITEURS

*Nous ne pouvons encore, dans cette livraison, par un motif de prudence, donner une complète satisfaction aux demandes qui nous sont faites de toutes parts touchant la situation qui nous est réservée au Mont-Saint-Michel. Pour ce qui concerne la continuation des exercices du culte dans la basilique, nous laissons à l'autorité compétente la lourde charge de négocier, et la liberté de choisir à son gré le temps opportun pour en informer le public. Quant à nous, après le 1<sup>er</sup> novembre, alors que nous aurons quitté l'Abbaye pour habiter la paroisse, nous n'en continuerons pas moins, s'il plaît à Dieu, de travailler pour la gloire de Saint-Michel et le salut des âmes.*

## SAINT MICHEL

Défenseur de l'Église universelle.

Par ordre du Pape Léon XIII, chaque jour et dans toutes les églises du monde catholique, le prêtre, après la célébration de la sainte messe, ajoutera aux prières prescrites depuis quelques années l'invocation suivante :

*Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat; soyez notre secours contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu lui commande, nous vous en supplions, et vous, Chef de la milice céleste, par la vertu divine, repoussez en enfer Satan et les autres esprits mauvais qui sont répandus dans le monde en vue de perdre les âmes (1).*

Cet appel quotidien et universel fait à Saint Michel, prince de la milice céleste, indique clairement dans la pensée du Souverain-Pontife, le caractère surnaturel de la guerre faite à tout ce qui porte le nom de catholique. On a dit depuis longtemps que les sectes maçonniques dont l'action néfaste se fait sentir partout marchaient sous l'inspiration directe de Satan; et, en vérité, l'habileté, la perfidie de leurs attaques, la ténacité dans la haine qu'ils portent à Jésus-Christ et à son Église, leur mépris de la liberté d'autrui et des protestations de l'opinion publique, tout l'ensemble des moyens qu'ils emploient et l'unité de leur but tiennent plus de Satan que de l'homme. C'est donc bien Lucifer qui conduit ses légions sorties de l'enfer à l'assaut du monde chrétien, comme le disait encore Léon XIII

(1) Sancte Michael Archangele, defende nos in praelio: contra nequitiam et insidias diaboli esto presidium. Imperet illi Deus, supplices deprecamur: tuque, Princeps militiæ cœlestis, Satanam aliosque Spiritus malignos, qui ad perditionem animarum pervagantur in mundo, divina virtute in infernum detrude. Amen.

dans une belle prière rythmée qu'il composait il y a peu de temps en l'honneur de la Sainte Vierge :

Ardet pugna ferox; Lucifer ipse, viden',  
Horrida monstra furens ex Acheronte vomit.

Les habiles de la philosophie et de la politique ourdissent savamment leurs trames, entassent leurs raisonnements, combinent leurs systèmes et comptent ou ne comptent plus leurs déboires et les brèches faites à leurs illusions d'antan. Ils tremblent pour l'avenir en voyant le présent; ils s'épuisent en prédictions sinistres, espérant effrayer par le spectacle de maux inévitables leurs compagnons d'hier, qui aujourd'hui n'ont fait que les devancer d'un pas, et dont la témérité compte sur les avantages de ce lendemain dont on leur fait un épouvantail. « Arrêtez-vous, il en est temps, disait récemment le plus célèbre de ces philosophes conseillers, la France ne veut pas que la famille soit troublée, que la propriété soit contestée, que la conscience soit alarmée, » et il ajoutait avec les accents d'une éloquence fort inutile : « L'avènement du parti violent serait la révolution en permanence; la propriété et la famille non plus menacées, mais supprimées; la délation partout; la garantie nulle part; le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire confondus; la conscience violentée, la liberté individuelle et la vie humaine livrées aux caprices de la multitude ou d'un pouvoir occulte. »

Que cela soit à craindre, c'est possible. Mais croire qu'il suffise de le constater, de le faire même toucher du doigt pour arrêter sur la pente de l'abîme le mouvement qui nous y entraîne, voilà qui est le comble de la naïveté et de l'illusion dans une société où la pêche en eau trouble est devenue un moyen avoué d'existence.

L'excès en toute chose fait peur, on le conçoit aisément, parce que l'excès se trouve être toujours le point qui suit



celui où l'intérêt personnel voulait s'arrêter. Il y a dans ce calcul de l'égoïsme un aveuglement qui est sa punition méritée. Il est des jours où les organes de la presse les plus mauvais, les plus impies, les plus immoraux, jettent des cris de détresse. La limite que leur sagesse avait fixée au flot du crime et de l'immoralité a été audacieusement franchie. Ils n'avaient prévu ni tant de perversité, ni d'aussi terribles conséquences. La licence éhontée du théâtre, la publication outrageante de livres immondes, le dévergondage public d'une jeunesse élevée à leur école soulèvent, dans un cas particulier, l'indignation de leur conscience. Ils avaient rêvé la liberté du plaisir, même du plaisir ignoble, mais ils avaient enseigné le *ne quid nimis* et demandé que le plaisir ignoble ne fût pas public. Satan se rit de la pudeur tardive de ses ouvriers; ils ont bien travaillé *pour Lui*. On dirait d'ailleurs qu'ils sont le jouet inerte de sa puissance absolue, car après cet éclair de bon sens, ils retombent infailliblement dans l'ornière de leurs déclamations corruptrices.

Dans ce monde interlope des intelligences dévoyées, il y a donc une influence satanique incontestable, soif de bassesses innomées, ambition de ravalier tout ce qui est sacré, noble, digne de respect, et en même temps pruderie affectée à certains jours, à certaines heures où le crime a oublié le décorum recommandé par les maîtres.

Voilà l'ennemi : il est perfide, il a le sourire aux lèvres et les mains tendues vers vous comme un ami qui vous revoit ou qui va vous quitter. Il a le souci de votre dignité, de la morale, de la liberté de tous. Il est le champion des droits de la conscience que le Crucifix asservissait; il garantit la dignité de l'enfant contre les effusions au baptême et protège ses intentions en le jetant, à l'âge de trois ans, dans une fosse civile, sans croix et sans prêtre, mais non sans pompe et sans discours; il délivre le malade de la Sœur

de charité, le pauvre des consolations de la religion. Il peut, sans exciter autre chose qu'un mépris timide ou de secrètes protestations, se proclamer le Libérateur.

Et qui pourrait dire le nombre des égarés, des empoisonnés qui épuisent tous les jours, chaque matin, comme premier breuvage, cette coupe douceuse, philanthropique, certainement mortelle pour l'intelligence et pour le cœur! Combien même de catholiques ne veulent pas se priver de ce *pain d'un sou* qui nourrit et développe en leur âme le germe secret de toutes les passions et trompe leur faim d'un aliment plus fort, qui est le pain de la vérité et de la vertu? C'est bien là ce fruit défendu que le serpent offrait à notre première mère; fruit qui apprend le mal plus que le bien, mais fruit délectable au goût, comme il est beau au regard, parce qu'il déforme cette conscience si gênante aux novices du mal.

Il nous faut combattre cet ennemi qui s'appelle Légion et qui revêt mille formes diverses pour les besoins de la mauvaise cause qu'il défend. Il faut le combattre avec les armes spirituelles que l'Église nous met entre les mains, par la foi tout entière, par l'attachement indissoluble à l'Église et à son Chef, par la prière et en particulier par celle que vient de nous prescrire Léon XIII.

Après l'oblation de l'Hostie sainte, lorsque le prêtre, de ses lèvres encore empourprées du sang de Jésus, sollicitera l'intercession de Marie, mère de Dieu, de saint Joseph, des saints Pierre et Paul pour obtenir la conversion des pécheurs, la liberté et l'exaltation de notre sainte mère l'Église, lorsqu'il appellera à notre secours comme un aide invincible le saint Archange Michel, nous unirons notre voix à la sienne et de grand cœur nous le conjurerons *de nous protéger contre les malices et les embûches de Satan et de repousser en enfer cette horde maudite répandue dans le monde en vue de perdre les âmes.*

## NOTES ET DOCUMENTS

SUR L'HISTOIRE DU MONT-SAINT-MICHEL

De 1863 à 1874

(Suite) (1)

La période de préparation était terminée. Depuis dix ans, le Mont-Saint-Michel, après avoir chassé le crime et le blasphème de son enceinte, secouait le manteau d'ignominie qui l'avait trop longtemps déshonoré, purifiait ses sanctuaires, reprenait aux yeux de tous l'aspect conforme à sa destination première; et son nom n'était plus un leurre, il désignait le Mont de Saint Michel.

Les fêtes dont nous avons parlé précédemment avaient été comme une reprise de possession faite, au nom de la Religion, du Mont et de la basilique de l'Archange. A peine fut-il besoin d'inviter les fidèles à ne pas laisser désert le nouveau sentier qu'on venait de leur ouvrir. Malgré les désastreux événements des années 1870-1871, un mouvement sensible porta aux pieds de l'Ange des combats les cœurs de la France en détresse, et l'on vit nombre d'officiers et des meilleurs venir appeler sur leur épée la bénédiction des gardiens du sanctuaire de Saint Michel; et, après les jours de bataille qui furent pour un si grand nombre des jours de massacre, nous revîmes, au pied de nos autels, plusieurs de ces braves, quelques-uns glorieusement mutilés, accomplir les vœux qu'ils avaient jetés au ciel au sein du danger.

Pendant l'accès du Mont était l'objet de nos constantes préoccupations. La foi du moyen âge entraînait les populations vers un sanctuaire vénéré et leur faisait compter pour rien les distances et les privations. La joie du cœur rendait le pas alerte, et le chant des cantiques trompait les ennuis de la route. Ce

(1) Voir les livraisons de décembre 1883; février, avril et juin 1884, et février 1885.

qui effraye les bonnes volontés de notre temps, c'est peut-être moins le souci des fatigues (car elles sont très grandes encore) que le besoin d'être vite au but, de profiter rapidement du séjour et de rentrer plus vite encore dans le cercle des occupations ordinaires. Le chemin de fer est venu seconder et favoriser cette tendance générale et la Providence inspira en 1872 à l'industrie bretonne de diriger vers le Mont-Saint-Michel la première ligne qui ait sillonné notre pays.

Mgr Bravard voulut présider lui-même à la fête d'inauguration de la ligne de Vitré-Fougères qui eut lieu le 9 octobre; et, dans son discours, il exprima son vif désir de voir un jour « un tronçon de voie ferrée unir le Mont-Saint-Michel à la terre ferme, afin d'en rendre l'accès facile en tout temps et à toute heure. »

Au banquet offert dans la salle des Chevaliers aux administrateurs du chemin de fer, aux préfets et sous-préfets de l'Ille-et-Vilaine et de la Manche, aux députés des deux départements, M. de Dalmas remercia chaleureusement Monseigneur de Coutances : « Nous vous remercions, dit-il, d'avoir bien voulu honorer cette fête de votre présence; nous vous remercions surtout d'avoir consenti à appeler les bénédictions du ciel sur notre entreprise. Le nouveau chemin de fer que nous inaugurons aujourd'hui facilitera aux pèlerins et aux touristes l'accès du vénérable et splendide édifice dans lequel nous nous trouvons; mais en même temps, il apportera la richesse et la prospérité dans tout l'arrondissement de Fougères en permettant d'y répandre en abondance le précieux engrais que l'Océan dépose sur la grève... »

La presse elle-même commençait à s'occuper du Mont-Saint-Michel; les reporters de journaux se trouvaient nombreux parmi les visiteurs de l'abbaye, et même parmi ceux qui plaisantent ordinairement les choses religieuses, nous rencontrâmes le plus souvent de chauds approbateurs de nos efforts. Pour n'en citer qu'un écho, le *Journal des Débats* écrivait par la plume d'un de ses correspondants :

« L'abbaye est habitée, — je vous l'avais fait pressentir, — déceument et dignement habitée. Mgr l'évêque de Coutances, qui a une si belle cathédrale et qui souffrait en son cœur pastoral des destinations lugubres auxquelles était condamné le plus grand monument chrétien de son diocèse, tour à tour prison d'État, maison de réclusion, maison de détention et encore prison d'État, a voulu l'arracher à ces profanations. Dans le logement abbatial, il a installé quelques prêtres, qui sont les chapelains de l'abbaye, et auprès d'eux des frères convers, qui sont plus spécialement, je crois, les gardiens du monument. L'ancienne caserne d'infanterie, édifice spacieux auprès de la plage, au sud, a été convertie en un orphelinat dirigé par les sœurs de Saint-Joseph. Sous la même inspiration sans doute, un grand bâtiment, situé dans la partie haute de la ville, est occupé par une manufacture de vitraux pour églises. Un des habitants de l'abbaye s'est voué avec succès à la photographie, et grâce à lui, on se procure à présent des vues du Mont-Saint-Michel sous toutes ses faces, et surtout des reproductions de ces admirables détails qui vous surprennent à quelque détour d'escalier, au pied d'une étroite fenêtre ou d'une poterne. Plusieurs frères convers, servant de guides à l'intérieur, se succèdent dans les diverses parties de l'édifice, à mesure que s'est formé dans le vestibule des gardes un groupe suffisant de visiteurs dont chacun prend la direction. Ces guides se montrent polis, complaisants pour tous, et si parmi les visiteurs il se rencontre quelque pèlerin qui préfère, aux souvenirs de trop de vieux siècles, des stations spéciales aux lieux qu'habitèrent les détenus de la dernière prison d'État, ce citoyen reçoit du guide les renseignements nécessaires à l'exercice et à la liberté de son culte.

*Toute l'abbaye est tenue en parfait état de propreté, mérite qui n'est pas médiocre quand il s'agit de superficies pareilles. Les détenteurs actuels du précieux dépôt en ont le respect sévère. Ainsi s'est accompli, dans la mesure des ressources du temps présent, ce premier et très honorable effort*

pour restituer au gigantesque instrument de pierre et de travail de nos pères non pas des difficultés civilisatrices, il a fait son œuvre, mais au moins quelque chose de sa destination première et aussi son aspect et sa signification. »

Et le *Siècle* disait à la suite d'un long article consacré à l'étude du monument : « L'évêque d'Avranches qui s'est consacré avec passion à l'étude de cet admirable monument a entrepris avec ses faibles ressources de le conserver à la France, à l'art universel. L'État lui en a concédé la location pour une faible somme; mais il faudrait une subvention pour le restaurer et l'entretenir. » Un petit journal hebdomadaire essaya même de se fonder au Mont-Saint-Michel, mais c'était de la religion qu'il fallait au Mont, non de la politique, et le journal ne vécut pas.

Il fallait régulariser ce mouvement d'opinion, donner, pour ainsi dire, au Mont-Saint-Michel, son titre légal et public de sanctuaire de l'Archange et y appeler les catholiques français. C'est ce que fit Mgr Bravard dans sa magnifique lettre-circulaire du mois d'août 1873.

Après avoir rappelé à grands traits l'histoire religieuse et militaire de l'abbaye forteresse, les vicissitudes de son existence, Sa Grandeur ajoutait : « Avec nos trop faibles ressources, nous avons fait ce qui était en notre pouvoir pour sauver cette relique des âges passés, pour en commencer la restauration, pour lui rendre un peu de son ancienne vie religieuse, quelque chose de ses vieilles et saintes magnificences. — Nous avons eu surtout à cœur d'y renouer la chaîne interrompue des pèlerinages. — Plusieurs fois déjà, les paroisses qui entourent la baie sont allées processionnellement au Mont offrir à l'Archange leurs prières et leurs hommages. Des pèlerins et d'autres visiteurs, en grand nombre, y vont journellement : l'accès n'en est plus interdit à personne; les savants, les artistes, ceux qui aiment l'histoire, les arts, leurs souvenirs et leurs produits les plus magnifiques, ceux qui veulent se recueillir pendant quelques jours dans la retraite, ceux qui ne peuvent satisfaire leur piété que par une

courte visite, tous ceux qui le désirent sont reçus, renseignés et guidés au milieu du dédale des édifices qui couronnent le célèbre rocher. »

La lettre se terminait par les dispositions suivantes : « Pour éviter toute espèce d'encombrement, pour procurer à tous le moyen de prendre part à ce pèlerinage, nous ouvrirons le dimanche, 14 septembre, et il se terminera seulement le dimanche, 5 octobre. Pendant ces trois semaines, il y aura, tous les jours, des offices publics, des prières solennelles aux heures les plus convenables pour les divers groupes de pèlerins... Le dimanche, 21 septembre suivant, auront lieu l'inauguration et la bénédiction de la statue en argent de l'Archange Saint Michel, que nous avons fait faire pour être placée sur une colonne de granit dans l'intérieur de la basilique. »

La parole épiscopale répondait trop bien aux aspirations du moment pour ne pas retentir d'un bout de la France à l'autre. Elle fut relevée et reproduite avec des nuances diverses par toute la presse. C'était une occasion de refaire pour la centième fois l'histoire patriotique, merveilleuse, architecturale de notre vieux monument. Pourquoi ne pas le dire? Nous nous étions tellement identifiés avec *notre Mont* que nous tressaillions de joie à chaque nouvelle bouffée d'encens qui lui arrivait, quelle que fût la main qui tint l'encensoir. Nous l'avions vu si pauvre, ce cher monument, si misérable même; son nom si détesté; son archangélique Maître si méconnu, méconnu à ce point, nous l'avons dit, que la difficulté de le faire renaître dans les cœurs avait effrayé le zèle des excellents prêtres du diocèse et que nous, *prêtres auxiliaires*, nous ne l'avions entrepris que par obéissance; et maintenant que Saint Michel était un peu connu, prié, lorsque son sanctuaire redevenait un centre de piété, nous nous sentions remplis d'enthousiasme et pleinement récompensés de nos premiers efforts.

(A suivre).

## CORRESPONDANCE

Un de nos excellents zélateurs nous a communiqué, depuis quelque temps déjà, la lettre suivante qui lui était adressée de Toulouse et que nous n'avions pu, à notre grand regret, insérer dans l'une de nos livraisons précédentes.

MONSIEUR,

Vous allez vous réjouir avec nous du succès que notre association a obtenu cette année, et votre cœur si zélé pour la propagation du culte de notre cher Saint Michel sera heureux de notre bonheur.

Nous avons célébré notre fête du 8 mai dans la chapelle des bonnes religieuses du Saint-Nom-de-Jésus. Ces saintes filles et leur excellent chapelain, comprenant notre situation difficile, nous ont ouvert leur sanctuaire avec un empressement dont nous ne saurions trop les remercier. Le saint Archange, pour l'amour duquel nous sollicitons cette hospitalité d'un jour, leur rendra au centuple ce qu'elles ont fait pour lui. Nombreuse était la réunion des associés à notre pieuse solennité. Nous regardons, et non sans raison, cette affluence inespérée comme un réveil de la dévotion au saint Protecteur de la France. Je ne vous dissimulerai pas d'ailleurs qu'une puissante attraction pour notre fête se trouvait dans l'allocution que nous réservait notre prédicateur, pèlerin lui-même du Mont-Saint-Michel, et qui, en nous parlant du célèbre sanctuaire de l'Archange, sortait en quelque sorte du cadre ordinaire des sermons prononcés en pareille circonstance et imprimait comme une *couleur locale* à cette cérémonie.

Il nous a donné, en effet, une foule de détails fort intéressants pour nous qui sommes si éloignés de la montagne choisie par Saint Michel lui-même pour en faire son sanctuaire; il nous en a énuméré les beautés; il nous a parlé de l'Œuvre, de son extension, de son utilité dans les temps présents. Je ne doute pas qu'il n'ait ranimé dans le cœur de plusieurs la volonté de travailler efficacement à l'extension de l'archiconfrérie. C'est ainsi que je puis dès aujourd'hui vous adresser plusieurs nouveaux abonnements aux *Annales* et un grand nombre d'inscriptions dans l'archiconfrérie.

Daignez agréer, Monsieur, etc.

## CONSIDÉRATIONS

Présentées au deuxième Congrès des Catholiques de la Normandie  
par M. l'abbé SOYER, curé de Villebaudon (Manche), sur

### LA RESTAURATION RELIGIEUSE ET SOCIALE

PAR LE CULTE DE S. MICHEL ET DES SS. ANGES

(Fin) (1)

La vie et le bonheur de la Société reposent sur les rapports réciproques du pouvoir et des sujets, aussi bien que sur la pratique de vertu qui en sont comme la base et le ciment indestructible.

Quelle est l'origine du pouvoir civil et quel en doit être l'exercice? Dans tous les temps, il y a eu deux principes en présence : Celui de Satan qui nie Dieu et celui de Saint Michel qui proclame le droit de « Celui de qui relèvent tous les empires. »

Ce qu'ont été les pouvoirs qui se sont laissé diriger par l'un ou l'autre de ces principes, l'histoire est là pour nous le dire; non l'histoire falsifiée par des écrivains de parti, mais l'histoire telle que nous la montrent les chercheurs sincères de la vérité.

D'un côté, c'est le césarisme ou le despotisme d'un seul ou de plusieurs qui règne non « pour l'avantage des citoyens, » mais « pour l'avantage d'un seul ou de quelques-uns; » de l'autre côté, c'est le pouvoir chrétien qui « a l'œil fixé sur Dieu, souverain modérateur du monde, qui le prend pour modèle et pour règle dans l'accomplissement de son mandat; le pouvoir chrétien au souffle duquel s'épanouissent les vraies libertés et toutes les grandes œuvres.

Que si on nous accuse de n'être pas de notre siècle, parce que nous en repoussons les principes, nous répondrons que ce qu'on a baptisé de « droit nouveau » est tout ce qu'il y a de plus vieux au monde, puisqu'il remonte en droite ligne au *Non*

(1) Voir la livraison précédente.

*serviam!* de Lucifer. Pour nous, nous préférons le *Quis ut Deus?* qui date de la même époque, et dont notre grand Pontife vient de donner au monde le commentaire.

Oui, nous le confessons, « tout pouvoir vient de Dieu (1). » De sorte que « qui résiste au pouvoir, résiste à l'ordre établi par Dieu; et ceux qui lui résistent s'attirent à eux-mêmes la damnation (2), » alors, pour nous, ce n'est plus l'esclavage, c'est la liberté du sujet qui fait remonter son obéissance jusqu'à Dieu dont le pouvoir légitime est le représentant. Ce n'est donc pas nous qui, à l'exemple de Satan, « révolutionnerons la société par le moyen de la sédition, » et qui nous rendrons coupables « du crime de lèse-majesté non seulement humaine, mais divine. » Nous ne connaissons que l'enseignement du Maître : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra.*

Fondée sur l'obéissance, la société vit d'amour. Nous sommes, selon la comparaison de saint Paul, les membres d'un même corps qui doivent se porter aide réciproquement (3). Que si l'un d'entre eux souffre, tous les autres souffrent avec lui; si l'un a quelque avantage, tous les autres s'en réjouissent à cause de lui. Comprendriez-vous qu'il en fût autrement? Et si, contrairement à ce qui arrive, les membres venaient à concevoir les uns pour les autres de la haine ou seulement de l'indifférence, voyez-vous ce qu'il adviendrait du corps tout entier? Ainsi de la société qui ne sera jamais plus prospère que lorsque tous les citoyens seront unis les uns aux autres par les liens de cette charité qui inspire tous les dévouements et soulage toutes les misères.

Mais ce principe de l'amour où le chercherons-nous? Élevons nos cœurs, et avec l'Archange, allons jusqu'à Dieu, *Quis ut Deus!* En lui et en lui seul il trouvera la vérité et la stabilité. Où était-il avant que Jésus l'apportât au monde? Partout régnaient la tyrannie du plus fort sur le plus faible, le mépris du

(1) *Rom.*, XIII, 1.

(2) *Rom.*, XIII, 2.

(3) *I Corinth.*, XII, 12.

plus grand pour le plus petit, l'indifférence de l'heureux pour le misérable! Qu'il y aurait de belles considérations à faire sur l'amour des saints Anges pour l'homme et sur la façon dont ils nous enseignent à le pratiquer!

Nous dirons la même chose de cet autre élément nécessaire à la société, nous voulons dire la domination de l'esprit sur la chair. Vous connaissez le sensualisme, ce vice qui ruine par-dessus tout la société. Que voulez-vous attendre de celui qui ne croyant plus à l'esprit est devenu chair? Plus d'énergie dans le caractère, plus de rectitude dans la volonté. Tout disparaît pour faire place aux jouissances des sens. Alors c'est la ruine de la société. C'est ainsi qu'ont péri tous les peuples. Voyez plutôt Babylone et Rome!

Pourrait-on dire qu'il serait impossible de trouver dans notre société contemporaine quelques-uns de ces signes qui annoncent la décadence d'un peuple! Je sais qu'il est facile à un malade de se faire des illusions. D'un autre côté, je n'ai pas autorité pour adresser des avertissements. Cependant, si j'ai bien compris les graves leçons qui ont été données par ceux que Dieu a établis pour gouverner son troupeau, notre société serait dévorée par ce chancre qu'on appelle le matérialisme. Quel remède apporter à une semblable situation? Tous le connaissent, tous le nomment, c'est le spiritualisme. Voilà pourquoi je propose la restauration dans son ancienne splendeur du culte de Saint Michel et des saints Anges.

Mais à ces motifs généraux, que je n'ai pu qu'effleurer, je veux en joindre un plus particulier.

## II

Parmi les faits religieux qui ont illustré la province de Normandie, nos ancêtres ont toujours placé au premier rang l'apparition de Saint Michel au Mont-Tombe. C'était la troisième de celles qui ont été célébrées dans l'Église par une fête spéciale. Vous en connaissez l'histoire merveilleuse, ainsi que

celle des pèlerinages qui ont eu lieu sans interruption pendant dix siècles.

Sans parler des autres villes de la province, nous pouvons dire qu'elle est inséparable de celle de Rouen. C'est ici que vos archevêques et vos ducs prenaient le bourdon de pèlerin pour aller mettre sous la protection de l'Archange leurs personnes, leur diocèse et leur État; c'est d'ici que partaient ces largesses vraiment royales qui ont contribué à faire du palais de l'Archange la *merveille de l'Occident*. Ils n'avaient tous « après Dieu et la Vierge oncques plus cher patron. » Heureux temps, où Saint Michel répondait à ces témoignages de confiance par des marques d'une visible protection! Quoi de plus beau que ce qu'un chroniqueur raconte du gouvernement du duc Robert? « Il donna une grande confiance aux étrangers qui désiroient visiter cette sainte Montagne, de s'y acheminer, et d'y rendre leurs vœux avec toute assurance. Car il établit une telle police par toute sa province et eut un tel soin de bannir de ses terres tous les voleurs et meurtriers que de jour et de nuit on pouvoit cheminer par toute la Normandie sans crainte d'aucun péril ou danger. » Heureux princes! Heureux peuple!

Le culte de Saint Michel devint à ce point populaire qu'il fut mêlé aux actes les plus importants de la vie de famille comme de la vie sociale. Malgré le temps, il est resté empreint dans nos coutumes et dans nos mœurs.

Les pèlerinages surtout contribuèrent à ce résultat. Les routes qui aboutissaient toutes au Mont, comme à un centre d'empire, furent couvertes pendant de longs siècles de multitudes de pèlerins de tout âge et de toutes conditions, qui regardaient la sainte Montagne comme l'image du Paradis. Ceux qui succombaient dans le voyage étaient considérés comme des prédestinés; ceux qui rentraient chez eux étaient l'objet de la vénération de tous. Pour rappeler le souvenir de ces heureux événements, on bâtissait des sanctuaires, on établissait des confréries auxquelles, dans ces heureux temps de foi, se faisait affilier tout ce que la société comptait de plus notable. La grâce

que l'on sollicitait alors par-dessus tout était celle d'une bonne mort. C'est en effet la prière que l'Église met sur nos lèvres : *Sancte Michaël Archangèle, defende nos in prælio, ut non pereamus in tremendo judicio.*

La Révolution, c'est-à-dire Satan, est venue détruire ces œuvres dont chacun de nos diocèses de Normandie a gardé le souvenir.

Mandataire d'un grand nombre d'âmes dévouées au culte de l'Archange, je viens vous demander d'encourager de vos sympathies une œuvre catholique et normande qui a produit tant de fruits et de salut.

Le célèbre sanctuaire est de nouveau ouvert aux pieux pèlerins. Par un heureux rapprochement du présent avec le passé, c'est un de vos archevêques, cardinal de la sainte Église, Mgr de Bonnechose, qui est venu avec plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat, dès le commencement de cette nouvelle ère des pèlerinages, exprimer dans un discours magistral, dont le souvenir ne nous a pas quitté, ses sentiments de piété et de confiance dans le Prince de la milice céleste.

Dix ans plus tard il revenait présider les cérémonies de ce Couronnement solennel dont il avait préparé les voies.

Son éminent successeur, nous voulons l'espérer, ne refusera pas de nous témoigner les mêmes sympathies.

Les exemples d'aujourd'hui produiront des résultats semblables à ceux d'autrefois.

Si cependant les pèlerinages sont moins nombreux que dans le passé, les fidèles pourront néanmoins s'enrôler sous la bannière de Saint Michel en s'affiliant à la grande archiconfrérie française établie au Mont. Par cette union, leurs prières seront plus puissantes pour obtenir : 1<sup>o</sup> une protection spéciale sur l'Église, sur le souverain Pontife et sur la France; 2<sup>o</sup> la grâce d'une bonne mort et la préservation d'une mort subite et imprévue; enfin 3<sup>o</sup> la délivrance des âmes du purgatoire. Ce sont là les intérêts les plus sacrés pour un cœur catholique et français.

Aidez-nous donc, Messieurs, à rendre populaire le culte de Saint Michel, et à faire connaître les œuvres placées sous son patronage. Je vous en ai indiqué les motifs; ils m'ont paru solides et pressants : solides, parce qu'ils reposent sur les enseignements de l'Église; pressants, parce qu'ils tracent la voie à suivre. A une époque de lutte comme la nôtre, on est tenté de préférer l'action à la prière, alors que toutes les deux sont inséparables. Voyez plutôt Saint Michel : il est l'ange des combats en même temps que celui de la prière.

Nos pères l'avaient compris quand ils allaient dans ses sanctuaires de France et d'Italie, lui demander aide et protection. Aussi est-ce avec son assistance qu'ils ont accompli des merveilles de bravoure : en France, contre les ennemis de la patrie (1); en Italie, contre les ennemis de l'Église et du souverain Pontife (2); en Asie, contre les ennemis du nom chrétien (3). Vous savez aussi que notre conquérant attribuait à la protection de Saint Michel cette grande victoire d'Hastings qui le mettait en possession d'un des plus beaux royaumes de notre vieux continent. De sorte qu'on pourrait intituler l'histoire des gestes de notre nation : *Gesta Michaëlis per Normannos.*

Aujourd'hui, comme autrefois, nous avons à défendre la patrie, l'Église et le nom chrétien. Seulement il ne s'agit plus de frapper d'estoc et de taille comme nos ancêtres le savaient si bien faire. Nous avons à soutenir un combat d'idées et de sentiments semblables à celui des bons anges contre les mauvais. Il n'en est que plus terrible. Mais avec l'aide de Saint Michel, nous serons, nous l'espérons bien, une seconde fois vainqueurs, et nous ajouterons une page glorieuse aux *Gestes de Saint Michel par les Normands.*

(1) La défense du Mont-St-Michel, par 119 chevaliers qui repoussèrent l'armée anglaise, est un des plus beaux faits de guerre de notre histoire.

(2) Les Normands conduits par Robert Guiscard firent la conquête du royaume de Naples, dans lequel se trouve le Gargan, et en firent hommage au souverain Pontife.

(3) On cite parmi les plus merveilleux faits d'armes accomplis par les croisés ceux de Tancred et de Boérmond qui étaient deux chefs normands.

## UNE VISITE DANS LES CATACOMBES DE PARIS

(Extrait de la *France illustrée*)

Pour visiter les catacombes, il faut être muni d'une permission de la préfecture qui la délivre facilement au solliciteur, non seulement pour lui seul, mais aussi pour les personnes dont il a désigné le nombre dans sa demande.

La cour du pavillon droit de la place d'Enfer est le lieu de rendez-vous.

Les visiteurs sont nombreux : deux cents personnes environ chaque fois, car les catacombes ne sont pas visibles tous les jours.

L'accès n'en est permis que le premier et le troisième samedi de chaque mois, à une heure de l'après-midi.

A ce moment, les visiteurs se rassemblent, la traditionnelle bougie à la main, car le gaz et la lumière électrique ne sont pas encore descendus dans les rues souterraines de Paris.

Les provinciaux et les étrangers sont toujours en majorité ; le Parisien préfère les plaisirs bruyants des boulevards, et si la curiosité le pousse à faire cette excursion, il ne laisse pas à la porte cette verve railleuse qui le caractérise. Le spectacle de la mort n'arrête pas le cours de ses plaisanteries, qui font pousser un *shocking* aux ladies bien élevées et hausser les épaules aux touristes gentlemen du royaume d'outre-Manche qui recherchent surtout les tableaux saisissants et les émotions.

L'entrée des catacombes n'a rien de monumental ; une porte étroite et basse s'ouvre sur un escalier droit de 18 marches, qui conduit à l'orifice d'un puits dont l'escalier en spirale compte 72 degrés. Il débouche dans une galerie étroite et humide, bordée de murs épais en maçonnerie, sur lesquels on lit de distance en distance la date de l'année des travaux.

Cette galerie n'a pas de voûte ; le plafond est taillé dans le calcaire même. Une ligne noire tracée dans le milieu sert de fil d'Ariane à qui viendrait à s'égarer dans ce labyrinthe.

Après avoir suivi pendant dix minutes environ cette galerie, qui a subi des réparations depuis 1847 et 1848, on arrive sous

l'avenue d'Orléans, laissant à droite et à gauche d'autres voies en réparation et des brèches qui permettent d'entrevoir des excavations plus ou moins profondes.

L'allée du boulevard Saint-Jacques fait suite, en obliquant un peu, à l'avenue d'Orléans, puis conduit à l'avenue de Montsouris.

Nous suivons cette dernière pendant quelques instants et nous l'abandonnons bientôt pour longer l'aqueduc d'Arcueil entre les regards n° 24 et n° 25. Le ciel de la galerie offre de nombreuses lézardes et même, en certains endroits, il est remplacé par une voûte en maçonnerie dont les parois sont incrustées d'une espèce d'albâtre calcaire gris et jaune déposé par les suintements de l'eau.

Ces galeries n'offrent rien de bien remarquable ; ça et là, cependant, la maçonnerie a été négligée ; des piliers taillés dans le roc même leur donnent une apparence plus réelle de quelque grotte antique. Un inconvénient à signaler ici, c'est la raréfaction de l'air causée par l'affluence des personnes dans un espace relativement restreint et par la quantité de bougies qui absorbent en brûlant une notable partie d'oxygène. Mais toutes les poitrines se dilatent lorsque la caravane pénètre dans une excavation plus haute et plus large que les galeries adjacentes. Le ciel est supporté par des piliers grossièrement ébauchés qui s'élèvent sur deux lignes de remblais. C'est une carrière abandonnée.

Autrefois, après avoir parcouru les sinuosités de cette vaste carrière, les guides menaient les visiteurs dans un atelier inférieur appelé *Carrière de Port-Mahon*.

Un ouvrier de l'inspection, Décure dit Beauséjour, ancien militaire, s'en était fait une chambre dans laquelle il aimait à se retirer aux heures des repas, tandis que ses compagnons remontaient à la surface.

Se souvenant d'une longue captivité qu'il avait endurée à Port-Mahon, il entreprit de sculpter dans le calcaire un relief de cette forteresse. Pendant cinq ans, il travailla à ce chef-d'œuvre de patience : une fois terminé, il voulut rendre l'entrée de sa chambre plus facile en taillant dans la masse de pierre un escalier commode. Mais il prit mal ses dimensions ; un éboulement survint, qui le blessa mortellement.

La Révolution qui détruisait tout n'épargna même pas l'œuvre de Décure. Le plan de Port-Mahon fut impitoyablement mutilé ;



c'est à peine s'il en subsista quelques vestiges qui permirent d'apprécier l'ouvrage entier.

Aujourd'hui, l'atelier de Port-Mahon n'est plus visible; on parcourt la grande carrière en ligne directe pour venir s'engager dans une allée où l'on ne tarde pas à retrouver l'avenue de Montsouris.

Les lignes noires transversales qui sillonnent le plafond sont un signe évident de la modification de l'itinéraire et du muraillement de plusieurs galeries, devenu nécessaire par suite d'éboulements; d'ailleurs, les dates toutes récentes de 1874 et 1878 en font foi.

A droite, un parapet de faible hauteur, surmonté d'une sorte de balustrade en fer, empêche les visiteurs trop curieux de tomber dans une galerie plus basse. A quelques pas plus loin, on voit se dessiner à la lueur blafarde des bougies deux piliers carrés, de forme monumentale, revêtus des couleurs de la mort. Encore un vestibule à traverser, et nous voici devant l'immense tombeau consacré aux dépouilles de nos pères, élevé à leur mémoire, *Memoriæ majorum*.

La mort, qui produit toujours une inévitable sensation d'horreur, a dans ces lieux, quelque chose de moins repoussant. Les vers du sépulcre ont accompli leur tâche; ce n'est plus ici « ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, » comme parle Bossuet, mais des débris qui n'ont à redouter que la lime du temps.

De chaque côté se dressent de fantastiques murailles. Les pierres s'effacent sous les ossements qui semblent soutenir à eux seuls le ciel des galeries. En les disposant avec une si parfaite symétrie, l'art s'est ingénié à rendre le spectacle moins effrayant et à familiariser ainsi la vie avec la mort.

Sur ces lambris, dont les plus gros os de la charpente humaine composent le fond, se détachent des colonnes, des arcades, des croix, des guirlandes, des dessins variés composés uniquement des crânes. Ça et là, des plaques de pierre ou de marbre présentent à la méditation des visiteurs des sentences sur la mort, puisées dans les Livres-Saints ou dans les auteurs sacrés et profanes. C'est à M. Héricart que nous devons ce luxe d'inscriptions qui complète heureusement l'austère ornementation de la nécropole.

Devant chacun de ces piliers humains, une plaque rappelle

le cimetière où les ossements ont été recueillis et l'époque de leur translation. Il serait bien long d'énumérer les cimetières privés et publics qui ont aujourd'hui leur place dans les catacombes. On chiffre à trois millions le nombre de corps dont elles renferment les débris.

Chaque cimetière occupe donc un quartier séparé; mais celui des Innocents est divisé en plusieurs ossuaires. En effet, la translation des ossements qu'il renfermait s'est opérée à plusieurs reprises; de décembre 1785 à mai 1786; de décembre 1786 à février 1787; d'août 1787 à janvier 1788; et chaque fois que les besoins de la voirie ont nécessité des fouilles sur l'emplacement de ce cimetière, on a recueilli une quantité plus ou moins considérable de débris, qui furent déposés au fur et à mesure dans les catacombes.

Lorsque, sous le premier et surtout sous le second Empire, on entreprit les grands travaux de Paris, chaque coup de pioche mettait à jour des ossements. Pendant longtemps on les porta au cimetière de Vaugirard, fermé depuis 1825 et que l'on avait converti en ossuaire; mais on s'aperçut un jour qu'il contenait 1,110 mètres d'ossements trouvés sous la voie publique. Un arrêté préfectoral fit porter tous ces débris aux catacombes en 1859. Ils occupent la première galerie de l'ossuaire, et c'est sous cette date que nous les retrouvons, avec l'indication du cimetière d'où ils proviennent et l'époque de leur première translation au cimetière de Vaugirard.

La première galerie de l'ossuaire débouche dans une sorte de carrefour circulaire dont le centre est occupé par une fontaine. C'est la *fontaine de la Samaritaine*, primitivement nommée source du Léthé ou de l'Oubli. Le sol est à 48 mètres 40 au-dessus de la mer, et à 15 mètres 40 au-dessus de zéro du pont de la Tournelle, point qui est la base d'où l'on est parti pour mesurer les différentes hauteurs de Paris et de ses monuments.

Des ouvriers s'avisèrent un jour de jeter dans le bassin des cyprins dorés, qui s'approprièrent facilement, mais qui ne purent jamais se propager. Deux ans plus tard, malgré l'obscurité, ils n'avaient rien perdu de leur riche couleur.

Gravissons quelques degrés contre lesquels s'appuie la margelle de la source; une autre galerie s'ouvre devant nous et s'épanouit en rameaux reliés ensemble et qui portent un nom, souvent le nom de l'auteur auquel ont été empruntées les

inscriptions qu'elles renferment. C'est l'allée de Job, l'allée Memento, la galerie Lemierre, l'allée des Obélisques, etc.; cette dernière aboutit à la crypte des Obélisques, espèce de renforcement ainsi nommé à cause de la forme des piliers qui en soutiennent le plafond. Dans le fond, on voit un monument funèbre qui porte cette inscription : *Homo sicut fenum dies ejus*; et ces autres mots : *Principium et finis*; naissance! mort! éternité! Cet autel, copié sur un tombeau antique, est tout simplement un travail de consolidation dissimulé sous un motif architectural.

Il en est de même du sarcophage du Lacrymatoire ou tombeau de Gilbert, orné du quatrain suivant :

Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour et je meurs!  
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

Tous les renforcements de galeries, placés de distance en distance, s'appellent crypte de Caton, d'Ézéchiel, de Legouvé, de la Mort, de la Résurrection, du Jugement dernier, de Jérémie, d'Ovide, d'Anacréon, de Malherbe, de La Fontaine, etc., du nom des sentences ou des pensées de ces différents auteurs, qui ont été gravées sur leurs murailles.

Parmi toutes ces cryptes, nous signalerons celles des tombeaux de la Révolution, au nombre de trois.

Le premier rappelle les combats de la place de Grève, de l'hôtel de Brienne et de la rue Meslée, les 28 et 29 août 1789.

Le second fait mention du combat qui eut pour théâtre la manufacture de papiers peints du faubourg Saint-Antoine, le 29 août 1789.

Sur le troisième on lit : Combat du château des Tuileries, le 10 août 1792.

Tout auprès se trouve l'ossuaire renfermant les dépouilles profanées par la Révolution de 1871. On sait, en effet, que pour exciter la populace, la Commune fit fouiller le sol des églises, en retira les ossements qui reposaient sous leurs dalles depuis plusieurs siècles et les exposa à la vue de tous, afin de dévoiler les prétendus crimes des prêtres et des jésuites.

Plus loin, nous apercevons un pilier triangulaire dit du Memento, où sont écrites ces paroles de l'Église : *Memento*,

*homo, quia pulvis es...*, le pilier de l'Imitation, ceux d'Horace et de Virgile et bien d'autres encore. Tout dans la nécropole parisienne, jusqu'au moindre pilier, jusqu'à l'allée la plus étroite, jusqu'à la crypte la moins profonde, porte une dénomination, de même que dans l'acropole du dessus toutes les rues, même les plus courtes ont leur nom particulier.

Arrêtons-nous encore dans la rotonde de la Lampe sépulcrale. Au centre s'élève un petit pilier surmonté d'une sorte de coupe évasée; avant l'application du système de ventilation nouveau on entretenait du feu dans une terrine afin d'épurer l'air. Cette terrine a été remplacée par cette coupe, dite lampe sépulcrale que nous voyons aujourd'hui.

En quittant la rotonde, on descend par une pente assez sensible vers la Tombe-Issoire. Un pilier aux proportions monumentales supporte le ciel de cette excavation. On l'a nommé pilier des Nuits clémentines, parce que sur ses quatre faces sont gravées, en langue originale, des passages du poème de Bertola sur la mort de Clément XIV.

Ici finit le domaine de la mort. On le quitte sur cette dernière pensée, inscrite au-dessus de la porte de sortie :

« Non metuit mortem qui scit contemnere vitam. Il ne craint pas la mort celui qui sait mépriser la vie. »

Nous sommes à présent sous la rue Dareau, où débouche l'escalier qui nous ramènera bientôt au séjour des vivants. Dans le parcours de cette allée, où l'eau, fort abondante, est recueillie dans des rigoles qui la mènent dans des puits, nous laissons à gauche une sorte de crypte dont le fond crayeux fait apparaître en caractères noirs ces paroles d'Ézéchiel : *Ossa arida, audite verbum Domini*, puis les rues Hallé et d'Alembert barrées toutes deux; à droite d'autres galeries sans indication.

Enfin vient l'escalier dont la cage est percée de deux ouvertures, l'une communiquant avec l'aqueduc d'Arcueil, l'autre avec une excavation quelconque, une cave peut-être; nous en gravissons les 77 degrés, et nous revoyons enfin la lumière, après avoir voyagé pendant près d'une heure dans les entrailles de la terre.

Nous étions entrés par la place d'Enfer; nous sortons par la rue Dareau n° 92, dans une maison appartenant à l'Inspection générale des mines et des carrières. »

## FAVEURS OBTENUES

*par l'intercession de Saint Michel*

**Hérault.** — Mon R. Père, j'ai l'honneur de vous adresser une modeste offrande de 10 fr. en recommandant à vos chers Apostoliques une intention particulière et les examens d'un jeune homme. C. H.

**Aisne.** — Mon R. Père, ci-inclus un mandat de 5 fr. en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Saint Michel. Vous en ferez l'usage que vous jugerez le plus propre à la glorification de ce grand Archange. Ayez la bonté de recommander à sa protection le succès d'une entreprise dont je désire l'heureuse issue d'ici à trois mois. A. M.

**Ile de la Réunion.** — Mon R. Père, je vous envoie 2 fr. pour vous prier de dire une messe d'action de grâces à l'autel du saint Archange pour le remerciement de la guérison que j'ai obtenue par son intercession, et aux intentions de mon père décédé, le priant de toujours continuer sa protection sur ma famille et moi. Je vous prie aussi de renouveler mon abonnement et de publier dans vos *Annales* ma reconnaissance envers ce puissant protecteur. T. C., abonné.

**Loire-Inférieure.** — Mon R. Père, je vous envoie 5 fr. pour dire une messe à l'autel de Saint Michel, brûler un cierge, et le reste pour les Apostoliques, pour le succès d'un examen obtenu après la promesse. V. R.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, ci-inclus 5 fr. en timbres-poste; 2 fr. pour une neuvaine de lampe à l'autel de Saint Michel, et le reste est pour une messe d'action de grâces. C. B.

**Seine-et-Oise.** — Mon R. Père, veuillez, je vous prie, insérer dans vos *Annales* une guérison que j'ai obtenue par l'intercession du bienheureux Saint Michel Archange. En reconnaissance, je vous envoie 20 fr. pour une messe d'action de grâces et pour vos Apostoliques. A. P.

**Orne.** — Mon R. Père, sous ce pli 5 fr., avec prière de faire dire une messe en l'honneur de Saint Michel pour le remerciement d'une grâce obtenue par son intercession. X.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales* soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales : Côtes-du-Nord, J. D.; Hérault, A. B.; Ile-et-Vilaine, E. M.; Indre, P. B.; Isère, S. G.; Loire-Inférieure, M.; Loire, J. M.; Mayenne, M. B.; Seine, A. L.; L. L.; M.; Seine-et-Oise, H. M.;

**Manche.** — Mon R. Père, une personne vient de me charger de vous envoyer 20 fr. pour vos Apostoliques, avec la demande d'une neuvaine de prières à l'intention d'obtenir la protection de Saint Michel. B.

**Seine-et-Oise.** — Mon R. Père, ci-joint un mandat de 20 fr. en reconnaissance de deux faveurs obtenues par l'intercession du grand Saint Michel. Je désire une messe d'action de grâces; le restant de la somme pour vos œuvres. M. F.

# ANNALES

DU

## MONT-SAINT-MICHEL

**SOMMAIRE.** — Lettre-circulaire de Monseigneur l'Evêque de Coutances et Avranches au Clergé et aux Fidèles de son Diocèse pour leur annoncer que le culte de Saint Michel est transféré de l'Eglise abbatiale dans l'Eglise paroissiale du Mont. — A nos Amis et à nos Bienfaiteurs. — Le 29 septembre au Mont-Saint-Michel. — Saint Michel dans les Arts. — Le Commandant de l'Armée de Dieu. — Le Mont-Saint-Michel. — Variétés : Pèlerinage au Mont-Saint-Michel. — Faveurs obtenues.

## LETTRE-CIRCULAIRE

DE

MONSIEUR L'EVÊQUE DE COUTANCES ET AVRANCHES

*Au Clergé et aux Fidèles de son Diocèse*

POUR

Leur annoncer que le Culte de Saint Michel est transféré de l'Eglise abbatiale dans l'Eglise paroissiale du Mont

*Coutances, le 4 novembre 1886.*

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Il vous souvient de la joie avec laquelle, le 15 octobre 1865, Notre vénéré Prédécesseur vous annonçait que le gouvernement de l'Empereur remettait le monument de l'Archange à l'Evêché de Coutances.

Il vous souvient de la joie que fit éclater partout cette bonne nouvelle.

Le merveilleux monument, bâti pierre par pierre, rebâti, conservé, au prix de sacrifices inouïs, par la foi de dix siècles, revenait donc à sa physionomie première, à sa vraie destination!

Il vous souvient de l'allégresse unanime avec laquelle prêtres et fidèles répondirent à l'appel du Pontife, de ces pèlerinages qui ressuscitèrent à sa voix, de ces foules qui, de toutes parts, accoururent à la célèbre Montagne.

Il vous souvient enfin de ces fêtes, de ces réunions d'Évêques qui renouvelèrent alors les splendeurs du passé.

Ces beaux jours devaient s'interrompre trop tôt; et, si Monseigneur Bravard eut le bonheur de rouvrir les portes de l'antique Abbaye, Nous avons, hélas! la douleur amère de vous annoncer l'extrémité où Nous sommes actuellement réduit.

Placé dans la cruelle alternative de choisir entre la Basilique et Nos Missionnaires, quel était Notre devoir? Nous l'avons cherché devant Dieu. Après de longues angoisses, Nous n'avons pu nous résigner à frapper des Prêtres qui ne l'ont point mérité.

#### I.

Certes, Nos très chers Frères, Nous n'avons pas un instant oublié les grandeurs de la Basilique, les liens intimes et sacrés qui Nous attachent à ce sanctuaire.

N'est-ce pas l'un de Nos plus illustres Prédécesseurs qui a construit, sur le rocher désigné par Saint Michel, la première église?

N'est-ce pas à la science et à la générosité des Hildebert, des Radulphe de Beaumont, des Radulphe de Bayeux, des Roger, des Robert de Torigni, des Geoffroy de Servon, des d'Estouteville, des de Laure et des de Lamps, que nous

devons cette vieille nef romane, ces tours de l'Ouest, cette abside élégante, cette flèche, hélas! disparue, qui portait autrefois si haut l'image du glorieux vainqueur de Satan?

Que les murs s'écroulent sous les coups réitérés du temps et de la tempête, que l'incendie les dévore en partie, que la foudre renverse la tour centrale, le zèle des Abbés-Architectes ne se découragera pas; il ne reculera devant aucun effort pour relever l'édifice de ses ruines. C'est à ces hommes de Dieu, c'est à leur persévérance invincible que sont dues, non pas seulement la Merveille de l'Occident, mais toutes les merveilles qu'elle offrit successivement à l'admiration des siècles.

La Basilique est donc uniquement l'œuvre des Religieux qui l'ont construite pour le Prince de la Milice céleste. C'est donc bien dans sa maison que Saint Michel rentrait, il y a vingt ans. Le Mont est son indéniable propriété; et Notre digne Prédécesseur avait raison d'écrire, à l'époque même où parut le décret qui supprimait la prison d'État : « Nous comprîmes que de cette mesure découlait pour Nous un grand devoir et que Nous ne pouvions pas hésiter à le remplir : c'était de réclamer pour la Religion ce qui est l'œuvre de la Religion, le produit de son génie, la marque de sa force dans le passé, si bien à elle que tout emploi profane en est impossible ou devient une sorte de crime et un non-sens. »

Ainsi l'avaient également compris tant de générations qui ont tenu à honneur de venir apporter à Saint Michel, dans le lieu de son choix, leurs lointains hommages.

Ainsi l'avaient compris tous ces Évêques, tous ces Archevêques, tous ces Cardinaux, ces Légats du Saint-Siège, venus en pèlerinage à la Montagne de l'Archange.

Ainsi l'avaient compris les Saints qui sont venus

s'agenouiller au pied de son Autel : saint Anselme, saint Édouard d'Angleterre, saint Louis, saint Vincent Ferrier.

Ainsi l'avaient compris les Princes, les Empereurs, les Rois qui, de Charlemagne jusqu'à François I<sup>er</sup>, de François I<sup>er</sup> jusqu'à ces derniers temps, vinrent mettre sous la garde de l'immortel Protecteur de la France leurs intérêts et ceux de leurs peuples. C'était chez lui, dans le domicile même qu'il avait élu, que ces vaillants tenaient à le visiter, à implorer son secours.

Dans ce temple qu'avait réclamé Saint Michel, que de familles, que de paroisses, que de cités accourent, d'âge en âge ! Quels accents variés et brûlants en ont fait frémir les voûtes ! Quelles larmes en ont arrosé les dalles ! Que de prodiges en ont réjoui l'enceinte ! De quelles faveurs les Papes l'ont comblé !

Un instant, la célèbre Montagne et le Sanctuaire vénéré subirent une désolante humiliation. Ils virent, en ces jours sombres et ténébreux, au lieu de l'obéissance, la révolte ; au lieu de l'espérance et des chants du Ciel, les cris de désespoir et les chants d'enfer !

Heureusement la réparation vint ; et tous, Nos très chers Frères, vous avez présente à la mémoire, après tant d'autres cérémonies touchantes et magnifiques, cette impérissable journée du Couronnement, qui semblait devoir consacrer à jamais le retour de nos solennités saintes aux pieds du Gardien séculaire de l'Église et de la Patrie !

Non assurément, Nous n'oublions aucune de ces gloires du passé : à Dieu ne plaise ! Nous les sentons au contraire plus vivantes, plus chères et plus précieuses, dans la menace et la tristesse de l'heure présente.

II.

Mais, pour conserver la Basilique, il fallait accepter une condition : remplacer les Missionnaires qui la desservent.

Cette condition, Nous l'avons pesée en conscience, dans un grand esprit de modération et de paix. Il Nous a paru que Notre devoir d'Évêque ne Nous permettait pas de Nous y rendre.

Pourquoi ? Parce que les Missionnaires appelés par Mgr Bravard sont depuis longtemps attachés à la Basilique et qu'ils ont rempli leur mission avec un zèle irréprochable.

Pourquoi ? Parce que, grâce à ce zèle, ils ont contribué, pour une large part, à la restauration du culte de Saint Michel et à la résurrection du pèlerinage national.

Pourquoi ? Parce que, sur cette Montagne, plusieurs parmi eux ont brisé leurs forces et ruiné leur santé, dans les labeurs d'un rude et difficile ministère.

Pourquoi ? Parce qu'ils ont su, par leurs prédications et leur sollicitude toujours attentive, conquérir les sympathies et l'affection des pèlerins qui ne s'expliqueraient pas leur éloignement.

Pourquoi ? Parce qu'ils ont rendu, non seulement au Mont-Saint-Michel, mais partout dans Notre Diocèse, des services qu'un Évêque ne peut pas oublier.

Pourquoi ? Parce qu'il leur a fallu, depuis plusieurs années, passer par des humiliations et des épreuves qu'ils ont endurées dans la résignation et la patience. Nous conviendrait-il, à Nous, en de telles circonstances, de leur infliger la douleur pour eux la plus cruelle, en les arrachant à leur Œuvre ?

Pourquoi enfin ? Parce qu'on ne peut alléguer contre eux aucun motif qui Nous commande une pareille mesure.

Peut-être objectera-t-on que ces Missionnaires sont *membres d'une Congrégation religieuse*.

Mais depuis quand cette qualité serait-elle un titre à la réprobation d'un Évêque? Nous n'hésitons pas à le dire ici tout haut : cette qualité, Nos très chers Frères, c'est un titre à Notre estime, à Notre confiance, à Notre gratitude et à Notre dévouement.

Heureux notre pays, trop heureux, en vérité, s'il pouvait compter dans son sein, en plus grand nombre, des fils de l'obéissance, de la discipline, de la pureté, de la pauvreté, du sacrifice!

Mais non : cet inacceptable prétexte, on ne peut même pas raisonnablement l'invoquer contre les Prêtres de Saint-Edme, préposés à la garde du Sanctuaire de Saint Michel. Nous en trouverions la preuve dans une déclaration récente de l'un de nos précédents Ministres des Cultes.

Ces Prêtres sont des auxiliaires qui relèvent uniquement de Notre juridiction et que Nous employons, comme Nos autres Prêtres, à toutes les fonctions du ministère ecclésiastique.

Voilà pourquoi, Nos très chers Frères, Nous n'avons pu Nous résigner à ce qui Nous était demandé. Voilà pourquoi, depuis le 1<sup>er</sup> novembre, la sainte Messe n'est plus célébrée dans la Basilique.

### III.

Est-ce à dire que le culte de Saint Michel va s'interrompre du même coup? Non assurément. Les jours de deuil ne sont pas nouveaux pour l'antique Sanctuaire. Alors qu'il était transformé en maison centrale, la piété des fidèles ne se découragea pas. On vit des pèlerinages se succéder au Mont; et ce fut dans l'église paroissiale qu'ils épanchèrent leurs supplications et leurs vœux.

Grâce à Dieu, cette église est là toujours, prête à nous accueillir comme un refuge secourable.

Il est vrai, son enceinte est étroite. Mais, dans ces derniers temps, l'espace qu'on nous accordait à la Basilique n'était-il pas lui-même étroitement mesuré?

Là du moins, dans cette humble église paroissiale, nous pourrons prier, non pas seulement loin du marteau des ouvriers, mais loin de toute conversation et de tout bruit profanes.

Là viendront, non pas la curiosité de l'artiste ou du promeneur vagabond, mais le recueillement, mais la dévotion sincère.

Là, Dieu sera respecté; libre d'entraves, le Prêtre gardera sa place et sa dignité; le Prêtre sera chez lui.

Plus que jamais, Nos très chers Frères, nous avons besoin de la protection de l'intrépide Archange. Plus que jamais il est nécessaire d'implorer son secours et de marcher sur ses traces.

Saint Michel, c'est la force, c'est le courage. Que de défaillances autour de nous! Que de faiblesses et de lâchetés! Où sont-ils aujourd'hui les vaillants contre Satan, les vaillants contre les entraînements du monde et les poisons de l'opinion publique, les vaillants enfin contre les assauts de la chair et des passions? Que la sainte Montagne nous voie toujours nombreux aux pieds de son Archange, demandant ardemment les nobles, les généreuses énergies de la Foi qui résiste à tout ennemi! *Cui resistite fortes in Fide!*

Saint Michel, c'est le soldat de la vérité. Satan rencontre de nos jours un trop grand nombre d'hommes, imitateurs de sa défection et de son apostasie : *In veritate non stetit*. Que l'épreuve ne nous déconcerte pas! Que la sainte Montagne nous voie toujours nombreux, aux pieds de Celui

qui lui a donné son nom, protestant comme lui contre l'erreur, comme lui combattant pour la vérité !

Saint Michel, c'est la fidélité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le champion de sa gloire. Assez d'autres renient le divin Sauveur. Assez d'autres le méprisent et ne veulent plus de sa royauté. Que la sainte Montagne nous voie toujours dévoués au Dieu de notre baptême, à Celui qui reste, bon gré mal gré, le Roi des nations comme des individus !

Saint Michel, c'est le magnanime défenseur de l'Église. Que toujours, en dépit des persécutions et des haines, en dépit des hypocrisies, des sarcasmes et des dérisions, la sainte Montagne nous voie, aux pieds de son Archange, partageant les souffrances de notre Mère et lui faisant un rempart de notre amour et de nos prières instantes !

Saint Michel, c'est le protecteur et le patron de la France. Que toujours, avec la ferveur que réclame le péril, la sainte Montagne nous entende pousser le vieux cri de nos pères : *Saint Michel, à notre secours!*

Ne perdons pas confiance. Si Dieu permet qu'à certaines heures ses fidèles soient pressurés, nous savons que la dernière victoire sera pour nous.

Quoi qu'on fasse, le Mont-Saint-Michel est un mont sacré. Il est trop auguste pour descendre au rang d'un simple Musée.

Non, le Mont-Saint-Michel ne restera point un corps sans âme. Son histoire tout entière et chacune de ses pierres nous crient : Qui donc prévaudra contre Dieu ? *Quis ut Deus?*

En conséquence, à dater de ce jour, et jusqu'à ce que reviennent des temps meilleurs, *le Culte de Saint Michel est transféré de l'Église abbatiale dans l'Église paroissiale du Mont.*

La présente Lettre-Circulaire sera lue au prône de la Messe paroissiale dans toutes les Églises et Chapelles de Notre Diocèse, le Dimanche qui en suivra la réception.

Recevez, Nos très chers Frères, la nouvelle assurance de Notre paternel et entier dévouement.

† ABEL,

*Évêque de Coutances et Avranches.*

### A NOS AMIS ET A NOS BIENFAITEURS

La question du culte de Saint Michel est désormais résolue par la magnifique Lettre Pastorale qu'on vient de lire. Nous avons remis entre les mains de la Providence et de Saint Michel lui-même cette cause qui intéressait à un si haut degré le diocèse et la France catholique; et, puisque nous avons été trouvés dignes d'être jetés comme enjeu dans la balance où se pesait la destinée religieuse du sanctuaire de l'Archange, nous attendions, la confiance dans le cœur et le silence sur les lèvres, la parole qui devait décider de notre sort. Pour quiconque connaît la haute raison et le cœur magnanime du premier Pasteur de l'Église de Coutances; pour nous surtout qui en avons maintes fois éprouvé les bienveillants effets, il ne pouvait y avoir de doute : la vérité aurait ses droits proclamés; la religion, son œuvre mise en lumière; l'erreur, ses pauvres arguties et ses ténébreuses menées combattues et détruites. La voix de Mgr Germain s'est élevée pleine d'autorité, de lumière et de bienveillance, parole d'Évêque et parole de Père. Les catholiques partout, l'ont entendue avec admiration, et nous, nous l'avons reçue avec la plus profonde reconnaissance. Les Pères de Saint-Edme trouveront dans ce témoignage public du cœur trop indulgent de leur Évêque leur meilleur encouragement

à continuer, sous ses yeux, l'œuvre entreprise, au milieu des difficultés que peut leur réserver l'avenir.

Le 1<sup>er</sup> novembre, nous avions, au milieu de quelques mesquines taquineries, quitté définitivement notre chère abbaye. Dix-neuf ans passés sur ses hauteurs nous ont rendu bien douloureuse la séparation ; et ce que nous y avons souffert depuis six ans au physique et au moral n'avait pu nous en détacher. Notre nouvelle situation est nécessairement précaire, mais nous sommes consolés par les témoignages d'intérêt que nous recevons de la meilleure partie de la population montoise, et par la joie de travailler encore pour la gloire de notre saint Archange. La modeste église de la paroisse dédiée au Prince des Apôtres ne pourra nous faire oublier la basilique dédiée au Prince des Anges, mais la prière n'y sera ni moins nombreuse, ni moins fervente pour tous ceux qui nous ont fait et qui nous font du bien.

Nous tenons en terminant cette note à remercier ici tout particulièrement le vaillant journal l'*Avranchin* dont la courageuse initiative et le dévouement à la cause du droit nous ont particulièrement touchés dans les circonstances pénibles que nous venons de traverser.

---

## LE 29 SEPTEMBRE AU MONT-SAINT-MICHEL

MON RÉVÉREND PÈRE,

C'est moins un compte rendu que je vous adresse que le résumé de mes impressions sur le 29 septembre 1886 au Mont-Saint-Michel ; car il me semble bien difficile d'appeler *fête* ces exercices auxquels nous avons assisté. On eût dit qu'un immense voile de deuil enveloppait la sainte Montagne. Les âmes étaient dans la tristesse. On ne s'abordait que pour s'adresser invaria-

blement les mêmes questions : « Que va devenir le Mont ? Quel sort est réservé aux Pères ? » Et chacun se montrait et les ouvriers et les travaux qui ne sont jamais plus nombreux et plus actifs que dans de semblables jours. Le mot de *vexation* sortait alors de toutes les bouches. Il serait difficile, en effet, de trouver une expression qui rendit mieux tout ce qui s'accomplit au Mont-Saint-Michel sous une direction que tout le monde nomme.

Nous l'avons bien vu quand nous sommes entrés dans la basilique. Nous nous sommes dirigés, comme de coutume, vers l'autel de Saint Michel. Si nous avons trouvé encore à sa place la statue de l'Archange, aux pieds de laquelle nous avons tant de fois prié, nous avons vu que l'autel vénéré était dépouillé de ses ornements et ne servait plus depuis quelque temps déjà pour le sacrifice. Les pluies qui filtrent au travers de la voûte supérieure, les vents qui soufflent à ces hauteurs avec une force peu commune au travers d'un toit démolé et de fenêtres brisées, rendent le culte impossible. C'est en vain que nous avons cherché l'hôte de nos tabernacles ; on nous a dit que, pour mettre un terme à des irrévérences journalières, l'autorité ecclésiastique avait été obligée de supprimer la sainte Réserve. Est-il bien vrai qu'on n'eût pas pu éviter de telles extrémités qui contristent toujours les cœurs catholiques ? Pourquoi n'avoir pas élevé entre le chœur et le transept une cloison ou même un mur semblable à celui qu'on n'a pas craint de bâtir sous la tour, afin d'isoler le chantier des travaux de ce sanctuaire admirable où les âmes auraient trouvé, en toute liberté, le moyen de satisfaire leur piété envers le Dieu Eucharistie et son saint Archange ?

C'est derrière l'abside, dans cette ravissante chapelle du Sacré-Cœur, véritable joyau d'architecture, que nous assistâmes à une messe basse pendant laquelle les Apostoliques chantèrent, avec accompagnement de l'orgue, des cantiques au Sacré-Cœur et à Saint Michel. Je voyais dans ce fait mieux qu'une fortuite coïncidence ; j'y trouvais comme une protestation du Sacré-Cœur



contre les injures faites à son Archange, et ma pensée s'envolait à Montmartre où Saint Michel est l'objet d'un culte particulier.

Pourquoi ce culte est-il encore si peu connu? Pourquoi tant d'âmes, qui se disent chrétiennes, ignorent-elles ce qui en constitue le fond et en proclame l'opportunité? On se plaint de la multiplicité des œuvres qu'il faut aujourd'hui soutenir partout! A un moment de luttes comme le nôtre, y a-t-il un plus beau modèle que Saint Michel? N'est-ce pas le secours sur lequel notre grand Léon XIII nous avertit aujourd'hui de compter? Et d'ailleurs, l'Archange est notre modèle dans la pratique des vertus essentielles à la vie chrétienne. Le prédicateur, que nous avons entendu et goûté, nous l'a rappelé dans un langage tout apostolique. On ne saurait trop, à mon sens, insister sur ce côté du culte de Saint Michel.

Nous comptions l'après-midi sur la procession traditionnelle qui impressionne tant les pèlerins. Il fallut, pour des raisons qu'un Père nous exposa, nous contenter de la récitation du chapelet de Saint Michel. Si encore nous avions pu recevoir la bénédiction de Jésus-Eucharistie!...

Nous nous sommes retirés vivement émus. Bien des questions, que nous ne pouvions résoudre, agitaient nos esprits.

Quelles que soient les décisions qui vont être prises à l'égard du pèlerinage, nous avons la conviction qu'elles ne nuiront en rien au culte du grand Archange et qu'elles contribueront même à le rendre plus populaire. Tel est toujours le résultat de la persécution. Quant à votre communauté, mon révérend Père, elle a pu voir que nos cœurs et le sien battaient à l'unisson.

Daignez agréer, mon révérend Père, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

E. S.

## SAINT MICHEL DANS LES ARTS

### CHAPITRE TROISIÈME

SAINT MICHEL, CONDUCTEUR DES AMES

(Suite) (1)

C'était au moyen âge, à l'époque où les vaillants chevaliers allaient en Terre-Sainte supporter de longues fatigues et engager de grands combats pour délivrer le Tombeau du Christ.

Et il y avait, dans ce temps-là, un preux aussi brave que son épée. Il se nommait le sire de Trelon. Il était riche et puissant; il avait un beau castel féodal placé non loin du cimetière où dormaient ses ancêtres; il aimait à chasser le cerf et le sanglier dans ses vastes forêts. Il vivait heureux et tranquille avec sa noble dame.

Mais voici que le gentil sire entend, lui aussi, la voix de Dieu. Il va partir. Pour se mettre du courage au cœur, il invoque le preux du Paradis, le prince des chevaliers, monseigneur Saint Michel.

Ses adieux sont pleins de larmes; il lui en coûte de s'en aller si loin, sans savoir s'il reviendra jamais. N'importe, Saint Michel est avec lui. Malheur à toi, perfide Sarrasin :

Quand fus reçu dans la chevalerie,  
J'allai veiller non loin de mon castel,  
Où se tenait une chapellenie,  
Pour honorer monseigneur Saint Michel.

Lors, à genoux par-devant son autel,  
Je lui vouai, d'un cœur ferme et sincère,  
Que, comme il fut un grand preux dans le ciel,  
Aussi bien moi le serais sur la terre.

(1) Voir les livraisons d'août et de décembre 1880, de juin et de décembre 1881, d'avril et d'octobre 1882, de février, d'août et de décembre 1883, d'avril, d'août et de décembre 1884, de février, d'avril et de décembre 1885, de juin 1886.

Las ! faut quitter le manoir de nos pères !  
Près de leur tombe ils ne me verront pas !  
M'en vais mourir aux plaines étrangères,  
O mon tombeau, que loin d'eux tu seras !

Fier Sarrasin, ah ! ne t'éjouis pas ;  
Triste soupir n'est point lâche murmure ;  
Je pleure ici, mais au champ des combats  
Pas ne serai pleurant, je te le jure.

Adieu, Treton ; adieu surtout, ma mie ;  
De votre époux espérez le retour.  
Votre doux sire en partant se confie  
Aux oraisons que dira votre amour (1).

Cette poésie d'une grâce si naïve, d'une pureté si délicate, est l'expression d'une pieuse croyance qui était générale au moyen âge, surtout à l'époque de la chevalerie.

Saint Michel joignait à ses titres d'ange des combats et de prince de la lumière une autre dignité non moins glorieuse : il était le *conducteur des âmes*. Non seulement il triomphait du génie du mal, du père du mensonge ; non seulement il proclamait les droits de la vérité ; il montrait aussi aux voyageurs, exilés sur la terre, le chemin qui conduit au ciel ; il les guidait dans leurs pèlerinages à travers les dangers de la vie.

Nous trouvons partout des traces de cette croyance, dans la théologie, l'histoire, la littérature et les arts. Partout Saint Michel partage la sollicitude des âmes, soit avec le Sauveur, soit avec l'ange gardien.

Tantôt il veille sur la vierge Marie, sur Jeanne d'Arc, sur les modèles les plus accomplis de la pureté, de l'innocence et de l'héroïsme ; tantôt il reçoit l'aveu et le repentir sincère des grands criminels, par exemple des Gilles de Rais et de leurs complices (2).

(1) *Légende de sainte Hiltrade.*

(2) Gilles de Rais, surnommé Barbe-Bleue, célèbre par les crimes dont il se rendit coupable, surtout à Tiffanges, recommanda son âme à Saint Michel avant de mourir.

Cette croyance de nos pères s'est affaiblie, surtout depuis la renaissance païenne. Le nationalisme tend de plus en plus à supprimer tout intermédiaire entre l'homme et Dieu ; du reste, il ne se soucie pas d'avoir pour témoin l'ange incorruptible par excellence, le génie du beau et du bien.

De là une révolution dans les arts. Depuis Raphaël, le réalisme aux conceptions froides, aux proportions mesquines, et la fantaisie, se décorant du titre pompeux d'invention, remplacent trop souvent la beauté de l'idéalisme chrétien et la richesse du symbolisme traditionnel.

Saint Michel, l'esprit pur et céleste par-dessus tout, est lui-même soumis aux règles de l'anatomie. On lui donne pour type préféré un soldat à la forte charpente, aux bras nerveux, au pied solidement campé sur la tête de son ennemi. Il n'y a pas jusqu'à ses grandes ailes héraldiques qui ne soient remplacées par les ailes vulgaires d'un génie grec ou d'un aigle des montagnes.

À vrai dire, alors même que nos artistes connaîtraient le privilège d'ange conducteur attribué à Saint Michel, ils reculeraient souvent devant les difficultés que présente un pareil sujet. Comment saisir cet esprit invisible, habitant un monde surnaturel, attentif au salut des âmes, mais cachant son action pour laisser intacte la liberté de l'homme ? Quels vêtements lui donner et dans quelle attitude le représenter sur la toile du peintre ? Comment le sculpteur, en particulier, sera-t-il assez habile pour exprimer à l'aide du marbre ou du bois la forme de cet Archange tout céleste ?

Nous avons cependant sinon des chefs-d'œuvre de premier ordre, du moins des œuvres d'un véritable mérite, même dans les temps modernes. Mais au moyen âge, les exemples abondent, et là le critique trouve un vaste champ à explorer ; le dévot serviteur de Saint Michel y rencontre, de son côté, une ample matière pour alimenter son esprit et nourrir son cœur.

(A suivre).

## LE COMMANDANT DE L'ARMÉE DE DIEU

Le défilé des neuf chœurs est terminé. Chacun a été confirmé dans sa mission et a reçu sa bannière.

A la tête de sa brillante armée, le Très-Haut veut placer un chef digne d'elle.

L'armée connaît déjà cet élu de la divine confiance, elle a reçu ses ordres; elle est accoutumée à lui obéir; sous sa conduite, elle remporta la plus éclatante des victoires; elle lui doit son illustration; elle l'aime, le désire et l'appelle.

« Va donc mon serviteur fidèle, va noble défenseur de mes droits, va mon héros, marche à la tête de ces neuf corps d'armée. Continue de combattre avec eux un ennemi dont tu connais la haine et la malice. Sous ces bannières que je te confie ne se produira jamais la défaillance, et nulle gloire n'éclipsera leur gloire.

» Tu me représenteras non seulement parmi les anges, mais encore auprès des hommes. Je t'établis le chef de mon peuple.

» Tu dirigeras ce peuple de croyants devenu le dépositaire de mes révélations et de ma loi. A son oreille tu feras résonner ta voix puissante, à ses yeux briller le glaive redoutable. Tu le conduiras tour à tour et selon qu'il le méritera, par l'amour et la crainte, la récompense et le châtement, le succès et l'adversité.

» Quand mon Verbe sera incarné, tu deviendras l'Ange du peuple nouveau que je lui donnerai et que formeront les saints de son Église. C'est sur ce peuple que tu devras concentrer ton zèle et ton amour. Dans ta conduite envers le peuple chrétien, je reconnaitrai ton dévouement envers mon Christ (1).

(1) Michaël, ut olim Synagogæ ita nunc Ecclesie totius præses et custos a fidelium colitur (Corn. a Lapide, *sur Daniel*, c. x).

» Tu auras pour adversaires ses adversaires, les antéchrists. L'Antéchrist des derniers jours, celui qui doit résumer en lui la méchanceté de tous les autres, celui que Satan lui-même viendra inspirer et diriger, te fournira l'occasion de la victoire finale.

» Dans les combats que tu livreras pour ma gloire, tu seras le lieutenant de mon Verbe; tu agiras comme il agirait, et de toi comme de Lui on dira : Quelle audace tenterait de l'effrayer (1)?

» Par ton ministère, tu inspireras au pécheur une entière confiance. Comme le Dieu tout-puissant et la bienheureuse Vierge Marie, tu le verras s'incliner devant toi, s'avouer coupable, se frapper la poitrine, implorer ton intercession pour obtenir indulgence et miséricorde (2).

» En récompense du zèle que tu déploieras en faveur de mes élus je te réserve la plus honorable des missions, celle d'être mon représentant au seuil de l'éternité, et d'y recevoir en mon nom les âmes humaines (3).

» Chacune en entrant se courbera sous ton sceptre tressaillant d'allégresse, si elle fit partie de tes légions; éperdue, confondue, si elle arrive du camp ennemi.

» Tu les conduiras à mon tribunal, et tu feras apparaître à leurs côtés leurs anges gardiens, pour me rendre le témoignage qu'elles auront mérité.

» Au dernier jour tu seras associé à mes actes les plus solennels. Quand je m'avancerai pour le jugement, tu porteras

(1) Non verebitur magnitudinem ejusdam (*Sagesse*, c. vi, v. 8).

(2) Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper Virgini, beato Michaëli Archangelo...

(3) Signifer tuus sanctus Michaël representet eas in lucem sanctam (Messe des Morts). Re et nomine Michaël, te oro et quantum possum obtestor ut e vita hujus curriculo exituro lætus pacatusque appareas, neque sub honorato alarum tuarum velamine abscondas, atque ex angustiis obscurisque inferorum locis ereptum in loco tabernaculi admirabilis constituas, deducens usque ad domum Dei, in voce exsultationis et confessionis et sonifistem celebrantis (S. Sophrone, *Ecom. Ang.*).

devant moi la croix, mon drapeau royal (1). Dans l'éternité comme dans le temps, tu seras le premier de mes anges, et tu ne cesseras de me bénir avec ceux que tu conserveras à mon amour.

» Va donc, apparais à travers les générations des hommes, debout, les ailes déployées, l'œil serein, le front haut, tenant d'une main le glaive, de l'autre la balance, foulant aux pieds le dragon et poussant le cri de victoire. »

Et le glorieux Saint Michel va se placer à la tête de sa grande armée. Sur ce peuple immense, il repose un regard calme et puissant, et de tous les rangs s'élève une même acclamation : « Qui est comme Dieu (2) ? »

Le siècle au siècle redira ses hauts faits, et chacun le proclamera le zéléteur de la gloire divine, le défenseur du Verbe incarné, le chef des anges bienheureux, le triomphateur des démons, le soutien de la sainte Église (3).

(1) Michaël signifer vocatus quia signum sive vexillum crucis preferet Christo venienti ad iudicium (Eckins, Rom. sur Saint Michel).

(2) Duos esse Michaëles, unum Seraphinum, victorem Luciferi, alterum Archangelum, custodem Ecclesie, sine auctoritate æque ac necessitate assertum est (Corn. a Lap., in cap. X *Danielis*). Sicut ergo Luciferus dæmonum, sic Michaël Angelorum pro Deo est imperator, estque primus inter Seraphinos (*Ibidem*).

(3) Sanctus Michaël est divinæ majestatis propugnator, Verbi incarnati defensor, beatorum Angelorum triumphator, tandem Ecclesie protector (Vivien, sur Saint Michel). Operarius victoriæ Dei (Tertull., *de la Patience*, ch. XIV). Columna sanctæ apostolicæ Ecclesie (S. Pantaléon).

20<sup>e</sup> chapitre des *Mémoires d'un Séraphin* par M. l'abbé CHARDON, vicaire général de Clermont, 2 vol. in-12 édités à Clermont, librairie Catholique, Paris, Jules Vic, rue Cassette.

## LE MONT-SAINT-MICHEL (1)

*Lerati oculos meos in montes unde  
veniet auxilium...* (Ps. CXX).

Où, poètes, chantez les bords harmonieux  
Où Naples nonchalante et riant aux flots bleus  
S'endort sous le volcan à l'ardente fumée  
Parmi ses orangers, sous sa brise embaumée,  
Célébrez le Bosphore et les hauts minarets  
Dans l'onde reflétés parmi les verts cyprès.  
Vantez Smyrne et son golfe et sa belle lumière  
Que toujours adoucit quelque vapeur légère,  
Gaze ou voile flottant que semble avoir jeté  
En passant dans l'azur quelque divinité.  
Nous, sous notre ciel gris, sur nos brumeux rivages,  
Du beau nous rencontrons d'assez grandes images,  
Des tableaux moins riants, plus graves, orageux,  
Vers l'infini portant nos cœurs religieux.

Quel site d'Italie ou de Grèce proclame  
Dieu, son immensité, le révèle à notre âme  
Comme ce grand spectacle au bord de l'Océan  
Que présente la grève avec ce Mont géant  
Où l'art et la nature en conspirant ensemble  
Ont jeté vers le ciel un prodigieux temple,  
Mont, sortant des confins d'un liquide désert,  
Que du fond de sa baie et de son tertre vert,  
Avranches la *jolie*, avec orgueil admire,  
Mont qui semble vraiment, près de l'immense empire  
De la mer, appeler l'homme vers l'Éternel ;  
Au bord de l'Océan marchepied vers le ciel !

Avec tes contreforts, tes arceaux granitiques,  
Oui, vieux Mont couronné de merveilles gothiques,  
Ton grandiose aspect ravit, et le matin  
Quand le soleil montant à l'horizon lointain

(1) Extrait de *l'Ordre et la Liberté*, de Caen.

T'éclaire en dissipant tes vapeurs blanchissantes  
Et darde obliquement aux vagues scintillantes,  
Et lorsque dominant du zénith, radieux  
Il inonde la grève et l'embrase de feux,  
Ce beau miroir d'argent où tu vois ton image  
Et qu'encadre si bien le sinueux rivage.

Je t'admire surtout quand lointain spectateur  
Je vois ton profil sombre au soir dans la splendeur,  
Lorsque le roi du jour derrière toi s'abaisse,  
A l'heure où l'ombre gagne, où chaque bruit s'apaise  
Sur la terre, où la grève et l'onde s'embrasant  
Se colorent de pourpre au rayon du couchant.  
L'astre agrandi plongeant en la nuée ardente  
Derrière toi, paraît la face éblouissante  
D'un brillant messenger de la céleste cour  
Sous des portiques d'or regagnant son séjour.  
On dirait Saint Michel, ton redoutable Archange,  
Qui s'éloigne suivi de sa belle phalange.  
Tu te dresses devant les célestes parvis  
Des palais enchantés, dont à nos yeux ravis  
L'éclatant Occident semble entr'ouvrir l'entrée,  
Séjour de la beauté dont l'âme est altérée.

Sans doute il t'avait vu, le chantre florentin,  
Alors que méditant son poème-divin  
Sur l'éternel rivage il dressait l'âpre pente  
De ce Mont que vers Dieu gravit l'âme dolente :  
Quand passe près de toi mouette ou goéland,  
On croit voir vers le ciel des âmes s'envolant.  
Ton caractère saint frappa les anciens âges ;  
Déjà te vénéraient les druides sauvages,  
Sanctuaire terrible alors et redouté,  
Par un culte cruel souvent ensanglanté.  
Tes chênes, tes dolmens avec tes druidesses  
Et cet horrible culte aux sanglantes ivresses  
Disparurent soudain quand sur toi s'arrêta  
Le lumineux rayon parti du Golgotha.

Du ciel prenant son vol le Prince des archanges  
Voyant fuir des démons les hideuses phalanges,

Vainqueur, vint imprimer sa trace sur ton front,  
Te prit pour son domaine et te choisit, beau Mont,  
Pour être sous son nom ce divin sanctuaire  
Qui devait relier le ciel avec la terre.

La nuit dans tes arceaux quand murmure le vent,  
Quand l'ouragan gémit venant de l'Océan,  
Quand déchirant la nue un rayon de la lune  
Dessine ta grande ombre allongée en la dune,  
Le pêcheur sur la vague en silence glissant  
Croit assister encor au colloque puissant  
De l'Archange montrant à l'heure où tout sommeille  
Au saint pontife Aubert le plan de ta merveille.

Louis DEGRON.

(La fin à la prochaine livraison.)

## VARIÉTÉS

### PÈLERINAGE AU MONT-SAINT-MICHEL

(Relation extraite des souvenirs de la marquise de Créquy, de 1710 à 1803).

(Suite) (1)

Je laissai mes bonnes religieuses réciter leurs litanies des saints Anges, tandis que je ramassais des coquilles et de petits cailloux roulés de mille couleurs les plus éclatantes. J'ai reconnu longtemps après que ces matériaux étaient des fragments de porphyre, de jaspe rubané, de serpentinite d'Égypte, d'agate, et d'autres matières orientales qui doivent avoir été charriées sur les côtes de l'Armorique par les courants diluviaux. Je crois qu'on n'en trouve jamais dans la Manche, ni dans les autres méditerranées. En arrivant au pied des remparts, on nous y montra sur le sable deux gros canons formés avec des barres de fer assujetties par des cercles, en nous disant que les Anglais avaient honteusement abandonné ces deux pièces d'ancienne

(1) Voir la livraison d'août 1886.

artillerie dans leur dernière entreprise contre le Mont-Saint-Michel. Il est à remarquer honorablement pour l'ordre de saint Benoit que ces ennemis de la France ont toujours échoué dans la même tentative, ce qui s'explique aisément par le courage et la fidélité des assiégés, lorsque la plage est à sec, car il est absolument impossible d'approcher du Mont lorsque la mer est revenue sur la grève. Le plan du sol de l'anse n'est pas incliné du côté de la pleine mer, d'où vient que la barre du flux arrive sur cette grève toute plate, non pas en roulant, s'avancant et s'élevant insensiblement comme une grève inclinée, mais par une irruption terrible et par une barre de vagues écumantes qui renversent, bouleversent, et qui détruiraient en dix minutes une armée du roi Pharaon. Quand la mer est haute, elle se brise toujours avec tant de furie contre la base du Mont qu'il ne faut pas songer à s'y pouvoir servir d'une embarcation quelconque, et c'est au point qu'il ne se trouve pas même un seul bateau pêcheur dans le petit havre du Mont-Saint-Michel. Il en résulte que les habitants de l'Abbaye et ceux de leurs vassaux qu'on appelle les Montois, ne sauraient communiquer avec la terre ferme que pendant la moitié de leur vie, et qu'ils se trouvent le reste du temps en état de réclusion forcée, ce qui se reproduit infailliblement lorsque la nuit arrive ou pour peu qu'il y ait du brouillard.

La petite ville du Mont-Saint-Michel ne se compose que d'une seule rue qui gravit en serpentant le flanc méridional de la montagne, et qui conduit par des marches entaillées dans le roc jusqu'au portique de l'Abbaye, d'où l'on aperçoit une seconde ligne de fortifications supérieures admirablement édifiées en grands blocs de granit. Nous y fûmes reçues par le prieur conventuel, à défaut d'abbé régulier, parce que le siège de cette abbaye royale était ce qu'on appelle en commande. Énorme abus qui consiste à disposer de ce qui n'est pas à soi ! L'abbé commandataire du Mont-Saint-Michel était alors je ne sais quel aumônier du roi qui touchait *sine cura* les 28,000 livres de rente appartenant à la manse abbatiale; aussi la conversation

roula-t-elle presque toujours sur le même sujet pendant les soixante-douze heures de notre hébergement à l'hospice des pèlerins, et ce ne fut pas sans gémissements réciproques entre l'abbesse de Montivilliers et ses congréganistes.

Non loin de l'hospice où nous étions logées, se trouvait la prison d'État qui ne renfermait que deux prisonniers, savoir : un vieux chevalier d'O qu'on soupçonnait d'avoir tué sa nièce à coups d'épée (1); quand on disait qu'il était à moitié fou, le prieur ajoutait charitablement qu'on lui faisait tort de l'autre moitié. Je crois me souvenir que l'autre captif était un chanoine de Bayeux qui ne pouvait s'empêcher de faire de la fausse monnaie; c'était une idée fixe, une sorte de rage, une maladie véritable. Je me souviens très bien aussi du local où l'on avait tenu renfermé le gazetier hollandais; mais je n'ai jamais compris comment M<sup>me</sup> de Sillery (2) avait osé publier (quarante ans après) que c'était une cage de fer, et qu'elle avait été démolie par son élève le duc de Chartres (3). C'était une grande chambre dont le plancher supérieur était soutenu par des poteaux, et je ne vois pas ce que M. le duc de Chartres y pouvait démolir sans y faire tomber le plancher sur sa tête. C'est assurément une bonne œuvre que de chercher à faire valoir un prince français, mais encore faudrait-il s'astreindre à ne dire que la vérité. M<sup>me</sup> de Sillery n'y faisait pas tant de façons, parce qu'elle avait affaire à des lecteurs qui n'avaient rien à lui répondre, et parce qu'on n'avait encore entendu parler d'aucune personne qui fût allée visiter l'abbaye du Mont-Saint-Michel, pas plus que l'église de Broulez-Bourg en Bresse ou le château royal de Chambord, que je ne vous en recommande pas moins comme étant les trois choses les plus curieuses du royaume.

(A suivre.)

(1) Nicolas-Brandelis-Joseph de Bailleul d'O, chevalier des ordres de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, mort au Mont-Saint-Michel le 4 janvier 1729, ainsi qu'il appert du nécrologe de ce monastère. (Note de l'auteur.)

(2) La comtesse de Genlis, alors marquise de Sillery.

(3) Louis-Philippe d'Orléans, onzième du nom, alors duc de Chartres, successeur et fils aîné de Louis-Philippe-Égalité. (Note de l'éditeur.)

### FAVEURS OBTENUES PAR L'INTERCESSION DE SAINT MICHEL

**Ille-et-Vilaine.** — Mon R. Père, reconnaissance à Saint Michel; la faveur temporelle demandée a été obtenue le 29 septembre, jour où se terminait la neuvaine. Ainsi que je l'ai promis, je vous envoie 5 fr. pour vos Apostoliques. D.

**Manche.** — Mon R. Père, je vous envoie un mandat de 20 fr. pour dire deux messes d'actions de grâces, une en l'honneur de Saint-Michel et l'autre pour les âmes du purgatoire, en reconnaissance d'une guérison obtenue; vous voudrez bien aussi faire brûler une lampe devant l'autel de Saint Michel. M. G.

**Ardennes.** — Mon R. Père, veuillez, je vous prie, insérer dans vos *Annales* une guérison que j'ai obtenue par l'intercession du bienheureux Saint Michel Archange. En reconnaissance je vous envoie 20 fr. pour une messe d'action de grâces et pour vos Apostoliques. H.

**Seine-Inférieure.** — Mon R. Père, comme zélatrice de vos œuvres, je suis chargée de vous envoyer une somme de 5 fr. pour l'acquit d'une messe que vous voudrez bien faire célébrer pour remercier Saint Michel d'une grâce obtenue et le prier de continuer à la personne sa puissante protection. E. A.

**Loiret.** — Mon R. Père, je vous envoie ci-joint la somme de 20 fr. en reconnaissance d'une faveur obtenue après avoir invoqué Saint Michel. Vous ferez, s'il vous plaît, dire une messe d'action de grâces et vous emploierez le reste de la manière que vous jugerez le plus utile. R. de S.

**Seine.** — Mon R. Père, daignez me permettre d'accomplir par vous, une promesse faite à notre tout-puissant protecteur Saint Michel, une affaire très importante pour une de mes amies traînait depuis un an, était remise de mois en mois. Nous désespérions d'en voir la fin, pourtant bien impatiemment attendue. Alors nous eûmes l'idée de remettre cette affaire entre les mains de Saint Michel, lui promettant de faire mettre dans les *Annales*, notre action de grâces, si cela se terminait en son mois de septembre. Or, nous avons reçu ce matin, la nouvelle désirée et la signature du ministre a été donnée le 29 septembre, jour où nous faisons la sainte communion en l'honneur de la fête du grand Saint. Ci-joint 2 fr. pour la messe d'action de grâces. Oserais-je, mon R. Père, vous demander de prier un peu pour moi? J'ai perdu depuis deux ans une grande position sociale. Je suis victime des épurations à la mode. Cette position me permettait d'être une abonnée de vos intéressantes *Annales*; de vous demander des messes. Hélas! je ne puis plus rien de tout cela. Mais, si quoi que ce soit de mon bien-être passé m'est rendu, je promets à Saint Michel de ne pas oublier son culte et la communauté du Mont-Saint-Michel. Daignez agréer, je vous prie, mon R. Père, mes plus profonds respects. R. L.

Plusieurs personnes nous ont écrit pour faire insérer aux *Annales*, soit leur succès dans leurs examens, soit des grâces insignes obtenues aussitôt après l'invocation de Saint Michel. Nous sommes heureux d'avoir à remercier le glorieux Archange de sa puissante intercession en leur faveur. Mais la place nous manque pour citer leurs lettres. Voici leur département et leurs initiales: Ande, M. M.; Côtes-du-Nord, A. D.; Finistère, A. H.; Doubs, E. G.; Hautes-Pyrénées, S., zélateur; Meurthe-et-Moselle, M.; Manche, sœur A. D.; Loir-et-Cher, une abonnée; Orne, M. C.; Seine, M.; Seine-et-Oise, A. D.; Var, une abonnée; Puy-de-Dôme, J. B.